



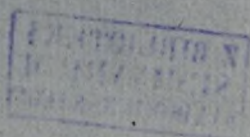




14042

Z BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
SANDOMIERSKIEGO

31011



SERMONS

D. U P E R E

BOURDALOÛ E

De la Compagnie de J E S U S.

POUR LES DIMANCHES.

TOME TROISIÈME.

SIXIÈME ÉDITION.

*Bibliothèque Radomienſis. Par
Scholarum post fata Poloniæ.
Florentia Potkański.*

A PARIS;

Du Fonds de MM. ANISSON.

Chez les LIBRAIRES ASSOCIEZ.

M D C C X X X I I I .

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

14042/3

14042

Z BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
SANDOMIERSKIEGO

De la Compagnie de Jesus.

TOUR DE LA Vierge.

ROME 1614.

Quatrième Edition.



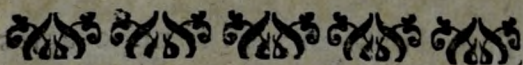
A PARIS,

chez M. de la Riviere,

chez les Libraires Associez.

MDCCLXXII.

X 106 n.



S E R M O N S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le fixième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur la*
Tempérance chrétienne. 1.

Pour le septième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur l'hypocrisie.*
36.

Pour le huitième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur l'Aumône.* 69.

Pour le neuvième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur les Remords*
de la conscience. 100.

Pour le dixième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur l'Etat de vie*
& le soin de s'y perfectionner.
136.

Pour l'onzième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur la Médisance.*
164.

Pour le douzième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur la Cha-
rité du prochain.* 200.

Pour le trezième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur la Confession*
240.

Pour le quatorzième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur l'éloi-
gnement & la fuite du Monde.*
274.

Pour le quinzième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur la
crainte de la Mort.* 313.



S E R M O N
P O U R L E
S I X I E ' M E D I M A N C H E
A P R E ' S L A P E N T E C O S T E .

Sur la Tempérance Chrétienne.

Et accipiens septem panes , gratias agens fregit & dabat discipulis suis ut apponerent , & apposuerunt turbæ .

Alors Jesus prit les sept pains qui lui avoient été présentez ; & rendant des actions de grâces , il les rompit , & les donna à ses disciples pour les distribuer , & ils les distribuèrent au peuple . En saint Marc , chap. 8 .

SI nous étions comme les Anges , de purs Esprits , toutes nos vertus devroient se ressentir de la condition & de l'excellence de cet état : mais parce que nos ames sont attachées à des corps , & que ces corps sont une partie de nous-mêmes , Dieu veut

Domin. Tome III.

A

2 SUR LA TEMPÉRANCE

que nos vertus ayent un caractère particulier pour sanctifier nos corps aussi bien que nos ames ; & que nos corps , de même que nos ames , reçoivent de nos vertus le fond de sainteté & de perfection qui leur est propre. En effet , il n'y a point de vertu dans l'homme , soit morale , soit chrétienne , qui ne puisse contribuer à l'un & à l'autre ; mais entre les vertus il y en a toutefois une qui sert spécialement à tous les deux par une différence essentielle : c'est-à-dire , une vertu qui ne réside dans l'ame que pour sanctifier le corps , & dont la fonction principale est de gouverner le corps , est de régler les appétits du corps , est de pourvoir à l'entretien du corps , est d'affujettir le corps à l'esprit , pour affujettir ensuite plus aisément l'esprit à Dieu. Or cette vertu , c'est la tempérance. Les Philosophes l'ont mise au nombre des vertus morales ; mais les Pères de l'Eglise & les Théologiens nous l'ont proposée comme une vertu surnaturelle dans le Christianisme ; & l'Evangile nous en fait un devoir absolument indispensable , & un moyen de salut. Il est donc important , mes chers Auditeurs , de vous la faire connoître , & je n'en puis trouver ce me semble , une occasion plus favorable que celle-ci. Le Sauveur du monde , suivi d'une nombreuse multitude jusques au milieu d'un désert sec & aride , après avoir nourri leurs cœurs d'une pâture toute céleste , pense au soulagement de leurs corps , pressez de la faim ; & vous sçavez par quel miracle il multiplia les pains & fournit à la subsistance d'un si grand peuple. C'est de ce miracle même que je veux

tirer aujourd'hui d'excellentes leçons, pour vous apprendre à vous comporter chrétiennement & saintement dans l'une des actions de la vie les plus ordinaires, qui est le repas & la nourriture du corps. Ce sujet, me direz-vous, ne convient guères à la dignité de la chaire; & moi je vous répons: ne convenoit-il pas à saint Paul? Cet Apôtre le croyoit-il au-dessous de son ministère? & n'en a-t-il pas plus d'une fois entretenu les fidèles? lorsqu'il leur écrivoit: soit que vous mangiez, soit que vous beuviez, faites tout pour la gloire de Dieu, *Sive manducatis sive bibitis, omnia in gloriam Dei facite.* C'est

1. Cor.
c. 10.

une matière, il est vrai, que les Prédicateurs traitent rarement, & peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler: mais c'est pour cela-même que je ne la dois pas omettre, afin que vous ne manquiez pas d'instruction sur un point où tous les jours on se laisse aller à tant de désordres. J'aurai néanmoins dans toute la suite de ce discours des écueils à éviter, & des précautions à prendre. Implorons le secours du Ciel; & demandons les lumières du Saint Esprit par l'intercession de Marie: *Ave.*

Deux choses, selon saint Thomas, & selon tous les maîtres de la morale, sont nécessaires pour l'accomplissement d'une action vertueuse. Premièrement, d'en corriger les abus, & secondement, de la revêtir de toute la perfection dont elle est capable. Je puis dire, Chrétiens, & l'expérience ne nous en convainc que trop sensiblement, qu'il n'y a point d'action sujette à

4 SUR LA TEMPERANCE

de plus grands désordres, que ces repas, où la nature cherche à réparer ses forces affoiblies; mais où la passion, au lieu de se contenir dans les bornes du besoin, s'abandonne aux plus honteuses & aux plus scandaleuses débauches. Comme cette action toute naturelle par elle-même, procède immédiatement de l'appétit que nous nommons concupiscible, on ne doit point être surpris qu'elle en contracte les qualités. Or cette convoitise est la source de tous les vices, & n'ayant rien en soi que de matériel, il faut que la grace fasse des efforts extraordinaires pour la purifier & la rendre digne de Dieu. Voici donc en deux mots tout mon dessein, renfermé dans l'Evangile de ce jour. Je veux vous montrer comment le Fils de Dieu, dans le mystère de la multiplication des pains, & dans le soin qu'il prend de ces saintes troupes qui l'avoient si long-tems accompagné sans soutien & sans nourriture, nous enseigne à retrancher de la réfection du corps, ce qu'il y a de defectueux & de déréglé: ce sera la première partie. Et nous verrons encore de quelle sainteté il nous fait connoître que cette réfection du corps est susceptible, & comment il nous apprend à la perfectionner: ce sera la seconde partie. Ce Sauveur des hommes répand sur tout un peuple les effets de sa charité; & dans cette charité qu'il exerce, je trouve tout ensemble, & une réforme générale de tous les dérèglemens de l'appétit sensuel, & le plus parfait modèle d'un usage sobre & chrétien des dons de la Providence, qui servent d'alimens à nos corps. Ne négligez pas, je

vous prie, ces leçons. Pour peu que vous y donniez d'attention, elles vous paroîtront, comme à moi, bien solides & bien nécessaires. Commençons.

Saint Grégoire Pape parlant des devoirs de la tempérance chrétienne, remarque sur tout trois désordres qu'elle doit retrancher, en ce qui regarde la subsistance & la nourriture du corps. Premièrement, dit-il, elle nous en doit ôter l'affection, c'est-à-dire, un certain attachement servile, qui rend l'homme en quelque manière esclave de son corps. Secondement, elle en doit modérer l'excès, qui souvent nous en fait user hors du besoin & de la nécessité. Troisièmement, elle en doit bannir la délicatesse, si contraire à l'obligation que le Christianisme nous impose, de crucifier notre chair avec ses passions & ses désirs corrompus : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis.* Or c'est d'abord ce que je trouve marqué de point en point dans notre Evangile, & de quoi Jesus-Christ, dans le grand miracle qu'il opère, nous donne un exemple éclatant. Observez-y, s'il vous plaît, trois circonstances. Il nourrit une multitude innombrable de peuple qu'il traîne à sa suite ; mais avant toutes choses, il les dégage d'une attention trop grande au soulagement de leur corps & à son entretien, en les attirant dans un lieu solitaire, inculte, dénué de tout ; & voilà le premier désordre corrigé. De plus il ne donne à ce peuple la nourriture corporelle, que dans l'extrémité, & lorsqu'il est à craindre

I. PAR-
TIE.Galat.
2. 5.

6 SUR LA TEMPÉRANCE

qu'ils ne tombent dans une entière défaillance ; & voilà le second désordre retranché. Enfin , quoiqu'il fasse un miracle de sa Providence en faveur de ce peuple , il ne leur fournit après tout qu'un aliment commun & peu propre à flatter le goût , quelques petits poissons & du pain ; & c'est ainsi qu'il remédie au troisième désordre. Ecoutez-moi , Chrétiens , & développons chaque article , pour nous l'appliquer à nous-mêmes & pour en profiter.

Est-il rien de plus touchant , que de voir des milliers d'hommes courir après notre divin Maître , & marcher dans une affreuse solitude , sans secours , sans provisions , déterminés à souffrir , la faim , la soif , toutes les misères , pour contenter une sainte ardeur de l'entendre , & pour se repaître de sa doctrine. Ce miracle , à le bien considérer ; n'est-il pas en quelque sorte plus étonnant & plus glorieux à Jésus-Christ , que celui même des pains multipliés ? Quelle différence entre ce peuple qui suit avec tant de résolution & tant de constance le Fils de Dieu , & ces anciens Juifs qui suivirent autrefois Moïse dans les déserts de la Palestine ? A peine ceux-ci eurent-ils ouvert les yeux pour reconnoître la route où les avoit engagé leur législateur & leur conducteur , qu'ils éclatèrent contre lui en plaintes & en reproches. Une défiance criminelle s'empara de leurs cœurs ; les viandes de l'Egypte leur revinrent sans cesse dans l'esprit : & Moïse en vain pour les rassurer , fit tant de prodiges ; en vain lui virent-ils fendre les flots de la mer & en adoucir l'amertume ;

en vain par le seul attouchement de sa baguette tira-t-il du sein des rochers des fontaines d'eau vive ; en vain chaque jour leur parloit-il de la part du Dieu vivant , leur annonçoit-il sa loi , leur faisoit-il entendre ses sacrez oracles , ces hommes charnels ne pouvoient être contens qu'ils ne fussent rassasiés , *Si non fuerint saturati , & murmura-* Ps. 58.
bunt : & toujours occupez de leurs corps , plût au ciel , s'écrioient-ils , que nous fussions restez jusques à la mort dans le lieu de notre exil , où nous avons du pain en abondance ! *Utinam mortui essemus in terra Ægypti* Exo. c.36
ti , quando comedebamus panem in saturitate ! Telle étoit l'avidité de cette nation toute sensuelle. Mais voici un spectacle & des sentimens bien opposez dans une peuple fidèle , qui se rend docile aux divines instructions de son Sauveur ; qui pour l'écouter , soutient toutes les fatigues d'une longue marche , & ne se laisse rebuter , ni de la difficulté des chemins , ni de la stérilité d'une terre déserte. D'où vient cela ? Ah ! mes Frères , répond saint Chrysostôme , n'en soyons point surpris , c'est que Jesus-Christ , ce nouveau législateur , a bien une autre vertu que Moïse. L'un n'avoit qu'une conduite extérieure sur les Israélites : mais l'autre agit intérieurement dans les ames ; & par l'efficace de sa grace , il a le pouvoir d'en arracher toutes les passions terrestres & animales , & d'y en substituer d'autres toutes spirituelles & toutes pures. Comprenez donc cette première leçon qu'il nous fait , de réprimer & de dompter les insatiables appétits de notre chair , pour être en état de suivre Dieu &

8 SUR LA TEMPERANCE

de goûter sa sainte parole. C'est par là que nous devons commencer, & voilà l'ennemi qui doit être défait avant tous les autres, parce que les autres reçoivent de celui-là toute leur force.

Ennemi, qui dès la naissance de l'Eglise, a infecté de son poison le monde même chrétien, & qui maintenant le répand aussi loin que jamais. C'est ce que déplorait saint Paul écrivant aux Philippiciens. Oüi, mes Frères, leur disoit ce Maître des Gentils, il y en a plusieurs parmi vous, dont je vous ai déjà parlé, & dont je vous parle encore avec douleur, qui vivent en vrais apostats de la croix de Jesus-Christ. Hommes livrez à leurs sens, plongez dans leurs sens, idolâtres de leurs sens, & qui ne doivent point attendre d'autre fin qu'une damnation éternelle, pourquoi? parce qu'ils se font une divinité de leurs corps, *Quorum Deus venter est*; & que toute leur attention est à satisfaire cette chair mortelle & corruptible. Or ce que cet Apôtre remontroit en des termes si forts aux premiers chrétiens, n'ai-je pas droit de vous le dire à vous-mêmes, & ne puis-je pas vous adresser les mêmes paroles? Car ne sçavons-nous pas qu'il n'y en a que trop de ce caractère dans le siècle où nous sommes, qui ne semblent vivre que pour nourrir & engraisser leurs corps; qui n'ont d'autre pensée, d'autre vûë, d'autre occupation, que celle-là; qui pour une partie de plaisir & de bonne chère, abandonnent aux plus saints jours, tous les exercices de piété; & bien loin de se priver du nécessaire, comme ces troupes de notre Evangile, pour venir

251. c. 3.

entendre Jesus-Christ dans la personne de ses ministres, laissent les prédications les plus importantes, & les plus salutaires enseignemens, pour ne manquer pas une occasion de satisfaire leur cupidité. Je veux croire, mes chers Auditeurs, que vous n'êtes pas de ce nombre; mais je dois toujours condamner ici ce scandale, pour vous en préserver. Je dois vous faire souvenir que c'est par cette porte que le péché est entré dans le monde; que de toutes les armes qu'avoit en main l'ennemi de notre salut, il n'en trouva point de plus assurées, comme dit saint Basile, & de plus puissantes, que cette tentation, pour terrasser le premier homme; qu'il osa même attaquer par là le Saint des saints & un Homme-Dieu. Or nous ne sommes pas plus à l'épreuve des traits de cet esprit tentateur, que ne l'étoient nos premiers parens; & nous sommes bien éloignez de la sainteté de Jesus-Christ. C'est donc à nous de juger si ce demon tout impur & tout vil qu'il est, n'est pas à craindre pour nous, & s'il n'est pas juste que nous nous tenions toujours en défense contre lui.

Je suis surpris, Chrétiens, quand je considère les règles de morale & de discipline qu'observoient sur cela ces saints Religieux, dont Cassien nous rapporte la vie pénitente. C'étoient des hommes parfaits, des hommes séparés du monde, des hommes étroitement unis à Dieu; mais en même tems toujours adonnez aux plus rigoureux exercices de la mortification, toujours dans les abstinences & dans les jeûnes, pourquoi? Pour éteindre toujours de plus en plus cette concupiscence

de la chair que nous portons dans nous-mêmes, & dont il est si difficile de se garantir. Car c'est pour cela, mes Frères, disoit Cassien, que nous avons embrassé une vie si austère. Il faut nous rendre maîtres de nous-mêmes, & réduire nos corps à un tel point, que la nourriture & les alimens ne leur soient plus un plaisir, mais une peine. *Ed*

Cassian. usque emendanda caro jejuniis, ut & refectio-
nem cibi non tam jucunditati concessam, quam
oneri sibi impositam cognoscat. Sans cela, ajoutoit-il, nous ne sommes pas propres pour la milice chrétienne, & sans cela nous n'avons pas la première disposition pour être à Dieu. Or si ces grands hommes parloient de la sorte, & s'ils le pensoient ainsi qu'ils le disoient; si tout éloignez qu'ils étoient des enchantemens & des délices du siècle, ils ne laissoient pas de combattre sans cesse l'intempérance, comme un des plus dangereux ennemis qu'ils eussent à vaincre, que devez-vous faire, vous qui n'avez ni les mêmes avantages de la retraite & de la profession religieuse, ni la même sainteté.

Je ne suis pas dans un moindre étonnement, quand j'apprends de saint Augustin lui-même, de ce grand génie, de cet esprit si sublime & si élevé, de ce Docteur de l'Eglise rempli des plus hautes connoissances, quand, dis-je, j'apprends de sa propre confession, le soin qu'il apportoit à s'étudier sur ce point, à s'examiner, ou plutôt à se juger dans la dernière rigueur & à se condamner. Sçavez-vous, disoit-il, ce qui fait maintenant ma peine dans l'état même de ma pénitence, & depuis l'heureux moment

où je me suis converti à mon Dieu. Ce n'est plus la curiosité & la présomption de mon esprit, je l'ai soumis à la foi. Ce n'est plus l'ambition & le désir des honneurs mondains, j'y ai renoncé. Ce n'est plus la foiblesse de mon cœur, ni mes engagemens criminels; je suis libre enfin, & avec le secours de la grâce j'ai rompu mes liens. Toute la difficulté qui me reste, est à l'égard de l'entretien du corps; & ce qui me coûte le plus, est une sobriété raisonnable. D'une part Dieu m'ordonne de soutenir mon corps, & de l'autre il me défend de m'y attacher. Il me commande d'en avoir soin, afin qu'il serve aux opérations de mon ame; & il me défend de m'y attacher, afin qu'il ne les trouble pas. De là je me vois engagé dans une guerre continuelle, & contre qui? contre la concupiscence qui régne encore dans moi malgré moi, & qui me doit être d'autant plus suspecte, qu'elle me paroît moins criminelle, parce qu'elle se couvre du prétexte de la nécessité: *His ergo tentationibus liber, certò ad huc adversus concupiscentiam manducandi & bibendi.* Et où est l'homme, Seigneur, poursuivoit ce saint pénitent, où est celui que cette concupiscence n'emporte quelquefois? *Et quis est?* S'il y en a quelqu'un qui l'ait entièrement détruite, il est vraiment grand, & c'est à lui qu'il appartient de louer & d'exalter votre nom: *Quisquis est ille, magnus est, magni est nomen tuum.* Mais moi, mon Dieu, je n'en suis pas encore là, parce que j'ai encore dans moi les restes du péché: *Ego autem non sum, quia ego peccator sum.* Or si saint Augustin, je dis saint Augustin, revenu

*Auguſt.**Idem.**Idem.**Idem.*

12 SUR LA TEMPERANCE

de ses égaremens & sanctifié par une grace particulière du ciel, se sentoît néanmoins dans une telle disposition, quelle doit être la vôtre, Chrétiens, dans la dissipation & le libertinage d'une vie mondaine? Enfin, ce que j'admire par dessus tout, c'est d'entendre le Fils de Dieu, qui nous recommande si expressément de prendre bien garde & de veiller exactement sur nous-mêmes, de peur que nos cœurs ne viennent à s'appesantir par un amour défordonné de nos corps, & par un attache immodérée à les nourrir: c'est, dis-je, de lire dans l'Evangile cet avertissement si formel & si salutaire, & de voir toutefois combien peu il est pratiqué: *Attendite vobis ne forte graventur corda vestra.*

Zuc. c. 21.

De là, mes chers Auditeurs, de cet attachement suit un autre désordre que j'ai marqué, c'est l'excès. Désordre non moins ordinaire, mais encore plus pernicieux. Désordre contre lequel je ne puis m'expliquer avec trop de force, & qui demande toute l'ardeur de mon zèle. La nature se contente du nécessaire, & s'en tient précisément à ce qui lui suffit. Mais la convoitise de l'homme ne sçait point ainsi se renfermer dans le besoin, & vouloir l'arrêter là, c'est lui opposer une barrière qu'elle franchit bientôt, & lui imposer une loi dont elle tâche par toute sorte de moyens à s'affranchir. Quand est-ce que le Fils de Dieu pourvoit à la subsistance de ces quatre mille hommes, dont il se trouvoit chargé, & que sa Providence dans une pareille conjoncture ne pouvoit abandonner? Apprenez-le de lui-même. J'ai compassion, dit-il, de ce peuple, pour

quoi ? parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils
 souffrent pour demeurer avec moi , & qu'ils
 sont dépourvûs de toutes choses : *Quia jam* Marc.
triduo sustinent me , nec habent quod mandu- c. 8.
cent. Si je les renvoye sans leur faire pren-
 dre quelque nourriture , ils tomberont dans
 une défaillance entière : *Et si dimiserò eos je-* Ibid.
junos , deficiunt in viâ. Voyez-vous , Chré-
 tiens , la nécessité ? mais le Sauveur du mon-
 de ne pouvoit-il pas prévenir ce besoin , &
 dès qu'ils entrèrent avec lui dans le désert ,
 leur fournir des vivres en abondance ? Il le
 pouvoit sans doute , lui qui fait d'une paro-
 le tout ce qu'il lui plaît. Mais s'il n'en use
 pas de la sorte , c'est selon la belle réflexion
 de saint Basile , pour vous donner à connoi-
 tre , que la seule nécessité doit être notre
 règle dès qu'il s'agit de la nourriture & des
 alimens du corps ; que ce n'est point un
 aveugle appétit , puisqu'on ne le peut pres-
 que jamais satisfaire dès qu'on l'écoute ; que
 ce n'est point la coutume , puisque souvent
 elle est vicieuse ; que ce n'est point la com-
 plaisance , puisque ce seroit une complai-
 sance vaine , & qu'elle devient même quel-
 quefois un sujet de raillerie pour le monde ;
 enfin , que ce n'est pas toujours la raison , si
 elle n'est bien épurée , puisqu'en mille ren-
 contres , sous une fausse apparence de néces-
 sité , elle autorise la volupté : *Sub obtentu* Basil.
necessitatis patrocinium agit voluptatis. Non
 pas après tout , continuë le même saint Do-
 cteur , que la raison , qui est notre première
 loi , ne pût d'elle-même nous diriger là-
 dessus & nous conduire ; mais parce que le
 péché l'a affoiblie , elle se laisse aisément

tromper par l'habitude du vice ; & alors , toute raison qu'elle est , elle ne peut plus être pour nous un guide fidèle & sûr , puisqu'elle ne suit plus ses propres lumières ; c'est-à-dire qu'alors , bien loin d'agir en chrétiens , nous n'agissons pas même en hommes.

Je dis en hommes : & ne pourrois-je pas employer ici la figure du saint-Esprit , & *Ps. 48.* faire la même comparaison : *Homo cum in honore esset , non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus , & similis factus est illis.* L'homme , cet homme l'image de Dieu , cet homme marqué du sceau de Dieu , cet homme au-dessus de la bête par le don d'intelligence & par le rayon de la lumière de Dieu qui lui a été communiquée , oubliant le caractère de sa grandeur , s'est honteusement dégradé lui-même ; il s'est réduit au rang des brutes insensées , & comment ? par un honteux asservissement à sa chair : de sorte qu'il ne lui refuse rien , autant qu'il lui est possible , de tout ce qui la peut remplir. Car c'est ainsi que nous devons entendre cette parole de l'Ecclesiaste , qui a semblé si difficile à quelques interprètes , & dont nos libertins ont prétendu se prévaloir. Concevez-en bien le sens : Salomon au troisième chapitre de l'Ecclesiaste , dit qu'il a formé une pensée dans son cœur , qu'il s'est imaginé une chose dont il a été comme persuadé : sçavoir , que l'homme étoit semblable aux bêtes , & de même condition que les bêtes ; qu'il respiroit comme les bêtes , qu'il vivoit & qu'il mouroit comme les bêtes , en un mot qu'il n'y avoit entre lui &

les bêtes nulle différence : *Dixi in corde meo*, Eccles. 3. *nihil habet homo jumento amplius.* De là, les athées déterminent à faire valoir tout ce qui favorise leur impiété, ont conclu que l'ame n'est pas plus immortelle que le corps ; & ils n'ont pas vû, ou plutôt ils n'ont pas voulu voir ce qui précède immédiatement dans le texte sacré, & qui condamne formellement leur erreur. Car c'est là même que Salomon déclare qu'il a été encore convaincu de cette autre vérité, qu'un jour viendrait, où Dieu jugeroit le juste & l'impie, & que ce seroit dans ce jugement dernier que chaque chose auroit son tems : *Et dixi in corde meo, justum & impium judicabit Deus. Et tempus omnis rei tunc erit.* Or il est évident que ces paroles ne peuvent s'expliquer de la vie présente, puisque dans la vie présente, les justes sont communément plus maltraitez que les impies, & les impies plus favorisez que les justes. D'où il s'ensuit qu'il y a donc une autre vie que celle-ci, où les justes & les impies recevront de Dieu, chacun ce qui leur sera dû, & par conséquent que les ames survivront au corps pour lui être réunies à la fin des siècles. C'est l'invincible raisonnement de Guillaume de Paris. Mais cela étant, pourquoi donc Salomon a-t-il dit que les bêtes sont égales aux hommes, & que les hommes n'ont aucun avantage sur les bêtes ? *Et nihil habet homo jumento amplius, & aqua utriusque conditio.* Le voici, selon l'interprétation de saint Jérôme, & de plusieurs après lui : c'est-à-dire, répond ce saint Docteur, qu'à l'égard des actions sensuelles & animales, comme est

ibid.

celle de manger & de se repaître d'alimens matériels, l'homme ressemble à la bête, & la bête ressemble à l'homme : avec cette différence néanmoins, que l'homme pourroit relever ces actions basses d'elles-mêmes, & toutes animales qu'elles sont, les faire d'une manière en quelque sorte spirituelles, par les vûes qu'il s'y proposeroit, & par la règle qu'il y mettroit. Mais quand il n'y garde nul ménagement, & qu'il ne veut pas se restreindre à la juste mesure d'une discrétion prudente & sage, dès-là il n'a plus rien au-dessus de la bête : *Et nihil habet homo jumento amplius*. Je dis plus, Chrétiens, & je prétends que les bêtes alors commencent à avoir l'avantage sur l'Homme. Car enfin les bêtes ne tombent point dans ces excès infâmes, où l'homme se laisse entraîner. Si elles n'ont pas la tempérance par raison & par vertu, du moins l'ont-elles par un instinct de la nature : au lieu que l'homme n'étant pas conduit par cet instinct, & ne se gouvernant pas d'ailleurs selon la droite raison, ni selon la foi, il ne l'a ni de l'une ni de l'autre manière. Quand une fois il s'est abandonné au libertinage de ses sens, à quoi ne se porte-t-il point ? dans quelles débauches ne se plonge-t-il point ? en quel état ne se réduit-il point ? jusqu'à ruiner son corps ; ce qui est monstrueux, & ce que nous ne voyons point dans les bêtes, jusqu'à se consumer & à se détruire lui-même.

Quel opprobre pour nous ! mes chers Auditeurs, & pour nous tous ; mais en particulier, (car je ne puis ici passer sous silence un des plus grands scandales de notre siècle)

je dis de notre siècle, où nous l'avons vû naître, & où nous le voyons croître tous les jours,) quel opprobre en particulier pour les personnes du sexe ! Que le sexe soit vain, qu'il soit jaloux d'un agrément périssable, qu'il mette sa gloire à paroître & à briller, ou par la richesse des ornemens dont il se pare, ou par l'éclat de la beauté que la nature lui a donnée en partage, c'est une mondanité qu'on lui a reprochée dans tous les tems ; mais que par une corruption toute nouvelle, il en soit venu à des intempérances qui lui étoient autrefois inconnuës ; qu'il affecte sur cela une prétenduë force, & qu'il s'en glorifie, c'est un abus que l'iniquité de ces derniers âges a introduit parmi nous, & plaise au Ciel qu'il n'achève pas de bannir du christianisme toute vertu. Encore ose-t-on quelquefois demander si ce sont là toujours devant Dieu des excès criminels. Mais je demande moi, si l'on peut former là-dessus le moindre doute. Faut-il recourir à la morale chrétienne pour résoudre une telle question ; & les payens ne s'éléveroient-ils pas contre nous au jugement de Dieu, si nous ne condamnions ces désordres, non seulement comme des crimes, mais comme des abominations.

Le remède, mes chers Auditeurs, je l'ai dit, & je le répète, c'est de se resserrer dans ce nécessaire qui suffit à la fragilité humaine ; & parce que les excès se commettent plus ordinairement en certaines assemblées, le moyen de se maintenir dans une vie sobre & tempérante, c'est de les éviter autant que le permettent la charité du prochain & votre

état. C'est de méditer souvent ces paroles, que saint Augustin confesse avoir été le principe de sa conversion : *Non in comessationibus & ebrietatibus, sed induimini Dominum Jesum Christum.* L'esprit de Dieu n'est point dans ces fréquens repas ni dans ces fausses joyes du monde ; mais pour se revêtir de Jesus-Christ, il faut se résoudre à vivre frugalement : *Sobriè vivamus in hoc saeculo.* C'est de faire divorce avec ces faux amis & ces compagnons de débauche, qui sont les vrais ennemis de la piété, & autant de corrupteurs. C'est de fuir ces maisons publiques, où l'intempérance semble être dans un plein règne ; de considérer que si l'Eglise en a défendu l'entrée à ses ministres sur les plus grièves peines, si les Pères généralement en ont donné horreur aux chrétiens, c'est parce qu'ils ont crû que si l'excès n'y étoit pas toujours, au moins l'occasion prochaine de l'excès en étoit moralement inséparable. Car voilà comme ils en ont jugé, & ce que nous en devons juger nous-mêmes. Après cela, que nous restera-t-il ? de corriger le troisième désordre, qui est la délicatesse & la sensualité.

Tels sont en effet, Chrétiens, les progrès de l'amour propre. On ne s'accorde d'abord que le nécessaire ; mais du nécessaire on passe ensuite au commode, du commode au superflu, du superflu au délicat, & du délicat enfin au délicieux & au sensuel. Or vous n'ignorez pas combien tout cela est opposé à l'esprit & aux maximes de Jesus-Christ. Et sans en chercher ailleurs les preuves, je m'arrête à celle que me présente l'Évangile.

de ce jour. Hé quoi ! Seigneur , dit l'Abbé Rupert , en s'adressant à cet Homme-Dieu, les pains que vous faites distribuer à ce Peuple épuisé de forces , & fatigué d'une si longue marche , font-ce là toutes les douceurs que vous pouviez lui donner ? N'aviez-vous rien autre chose dans les trésors de votre Providence , & toute la libéralité d'un Dieu devoit-elle se borner là ? Autrefois dans le désert , vous nourrissiez les Israélites des mets les plus exquis ; vous faisiez tomber autour d'eux les oiseaux du Ciel : *Et pluit super eos volatilia pennata.* Vous étoient-ils plus chers que ces troupes si zélées pour vous & pour votre divine Loi ? Ceux-là n'étoient que des incrédules , & ceux-ci sont des fidèles ; ceux-là se révoltoient contre vous , & ceux-ci veulent vous reconnoître pour leur Roi ; ceux-là irritoient votre colère , & ceux-ci excitent votre compassion & votre miséricorde. D'où vient donc , Seigneur , que vous les traitez si différemment des autres ? Ah ! reprend ce saint Abbé , en se répondant à lui-même , nous nous trompons , & nous l'entendons mal. Nous ne comprenons pas les desseins de Dieu ; mais c'est en cela même que Dieu a fait le discernement de ces deux peuples. Quand il nourrissoit si bien les Israélites , ce n'étoit point par un effet de sa libéralité , mais au contraire par un châtement de sa justice. Il condescendoit à leurs désirs , mais c'étoit pour les punir ; & dans l'instant même qu'ils goûtoient les viandes qu'ils avoient demandées , l'ire de Dieu & ses vengeances éclatoient sur eux : *Adhuc esca eorum erant in ore* *Ibid.*

ipsorum, & ira Dei ascendit super eos. Comment cela ? parce qu'il n'y a rien de plus pernicieux à l'homme, ni de plus dangereux pour le salut de son ame, que ce qui sert aux délices de son corps. Ainsi nous l'apprend l'esprit de Dieu, ainsi l'ont estimé tous les saints, ainsi l'expérience & la raison nous l'enseignent, aussi bien que le christianisme.

Car où est-ce que se trouve la sagesse, & *Job. c. 28.* en quel lieu du monde habite-t-elle ? *Sapientia ubi invenitur, & quis est locus intelligentis ?* Ce n'est pas, dit le Saint Esprit, parmi ceux qui vivent dans le plaisir & les délices ; on n'y voit que luxe & qu'impureté : *Nec Ibid. invenitur in terrâ suavitier viventium.* Et comment pourroit-on réputer sage celui qui entretient délicatement un esclave, & lui donne des forces pour se révolter, & pour fécoüer le joug ? Or cet esclave, c'est le corps ; & si vous le traitez en esclave, si vous le ménagez ; si vous lui accordez tout ce qu'il veut, c'est un rebelle que vous nourrissez. Il s'élèvera contre les ordres de Dieu, il prendra l'ascendant sur l'esprit, il se rendra le maître & vous perdra. Aussi les saints se font-ils toujours armez de la pénitence pour le réduire & le tenir dans la servitude. Jean-Baptiste étoit le précurseur de Jesus-Christ ; il avoit été sanctifié dans le sein de sa mère ; Dieu l'avoit prévenu de ses graces les plus puissantes. De tous les hommes en fut-il un qui dût, ce semble, moins craindre les révoltes de la chair ? Et cependant quelle vie menoit-il dans son désert ? Fut-il jamais une abstinence plus rigoureuse ? & le

Fils de Dieu n'a-t-il pas dit de lui : *Venit Matth.*
Joannes , neque manducans , neque bibens. c. 11.
 Sans cela prétendre que le corps soit souple
 à la raison ; se promettre d'être exempt des
 tentations impures , tandis qu'on allume sans
 cesse le feu de l'impureté , c'est un secret que
 nous n'avons point encore appris dans la re-
 ligion , & qui certes n'est pas plus connu
 dans le monde.

Et pourquoi pensez-vous qu'il y ait tant
 de corruption parmi les Grands du monde ,
 & dans les Cours des Princes ? N'en cher-
 chons point d'autre source que celle-même
 que nous a marquée Jesus-Christ : *Ecce qui Ibid.*
mollibus vestiuntur in domibus regum sunt ;
 c'est qu'on y vit mollement ; c'est qu'on s'y
 nourrit délicieusement ; c'est que le corps y a
 toutes ses commoditez & toutes ses aises abon-
 damment. Je sçai qu'il n'y a point d'état que le
 vice ne puisse corrompre : mais après tout il
 faut convenir que ces conditions médiocres &
 laborieuses, où les facultez ne permettent pas
 d'accorder si libéralement à la chair ce qu'elle
 demande, sont plus à couvert de la contagion,
 & qu'elle y fait moins de ravages. Au lieu
 que ce seroit une espece de miracle , si dans
 ces palais des Rois & dans ces maisons des
 puissans & des opulens du siècle , où la sen-
 sualité est sans cesse écoutée & flatée, la ver-
 tu ne succomboit pas aux atteintes des plus
 vicieuses passions , & si la parole de l'Ecri-
 ture ne s'y accomplissoit pas : *Incrassatus, im-* *Dent.*
pinguatus , dilatatus : ce peuple ne s'est rien c. 32.
 refusé , rien épargné ; & au milieu d'une af-
 fluence somptueuse , il s'est mis dans un em-
 bonpoint , qui lui fait plaisir , & qu'il a bien

soin de conserver : mais que s'ensuit-il de là ? c'est qu'il ne connoit plus le Dieu qui l'a créé, & qu'il l'a renoncé pour se livrer tout entier à lui-même, & ne s'occuper que de lui-même : *Dereliquit Deum factorem suum.* Ah ! Seigneur, n'est-ce pas ainsi, que ceux à qui vous avez dispensé vos dons avec moins de réserve, les tournent contre vous, & ne vous en font point d'autre hommage, que de s'ensevelir, non seulement dans la vie la plus oisive, mais par une conséquence immanquable, dans la vie la plus lascive & la plus dissoluë ? Cependant, Chrétiens, avançons ; & après avoir corrigé dans la réfection du corps, les désordres qui s'y peuvent glisser, voyons de quelle perfection elle est capable, & comment nous la devons sanctifier. C'est la seconde partie.

II. **PAR-TIE.** CHAQUE chose a sa perfection qui lui est propre ; & quoique le soin de nourrir le corps, soit une des actions de la vie les plus grossières & les plus humiliantes pour l'homme, elle ne laisse pas de pouvoir devenir toute sainte, toute divine, dès qu'elle est faite dans la vûe de Dieu, & selon la forme que nous en prescrit aujourd'hui le Sauveur du monde. Car voici, Chrétiens, comment il élève cette action, toute humaine qu'elle est, à l'ordre surnaturel, & c'est le modèle que j'ai à vous proposer, & sur lequel vous devez vous régler. Il la sanctifie en trois manières : premièrement, par la bénédiction des viandes & par l'action de grâces qu'il rend à son père : *Et accipiens septem panes, benedixit, & cum gratias egisset, distribuit :*

secondement , par sa présence adorable , voulant que ces troupes répandues dans la plaine pour prendre la nourriture qu'il leur fait distribuer , l'ayent pour témoin , pour juge , pour modérateur. *Et praecepit turba discumbere super terram.* Enfin par l'ordre qu'il donne à ses Apôtres de recueillir les restes des pains , afin d'en faire part aux pauvres & de les employer aux œuvres de la charité : *Colligite quae superaverunt fragmenta ; & sustulerunt quod superaverat de fragmentis , septem sportas.* Tel est , mes chers Auditeurs , le divin exemplaire que nous avons devant les yeux , & auquel nous devons nous conformer. Considérons-le , s'il vous plaît , ensemble , & appliquez-vous à me suivre.

Ibid.

Ibid.

Les viandes , dit saint Paul , sont sanctifiées par la parole de Dieu , *Sanctificatur enim cibus per verbum Dei ;* & cette parole , ^{1. Timot. c. 4.} selon l'explication des Pères , n'est rien autre chose que l'action de grâces , & la bénédiction. Ainsi concluent-ils : voulez-vous agir en serviteurs de Dieu , en justes , en vrais imitateurs de Jésus-Christ , dans ces repas où vous usez des biens que la Providence vous a fournis ? ce que vous avez d'abord à faire , & ce qui doit en premier lieu vous occuper , c'est de lever , à l'exemple même du Fils de Dieu , les yeux & les mains au ciel , pour honorer le souverain Créateur qui vous a formés & qui daigne encore pourvoir à votre conservation. N'est-il pas étrange que vous jouissiez de ses grâces temporelles sans les reconnoître ? & peut-il moins exiger de vous qu'une simple vûe de l'esprit , & que ce retour de votre cœur ; mais pour-

quoy bénir les viandes, demande saint Chrysofôme ? est-ce qu'elles sont impures d'elles-mêmes ? non, mes Frères, répond ce saint Docteur : mais c'est que nous-mêmes qui les prenons, nous sommes impurs. Ce que je crains, Seigneur, disoit dans le même sens saint Augustin, ce n'est pas l'impureté des viandes, parce que je sçai qu'elles viennent de vous ; mais je crains ma propre impureté, & c'est pour cela que je commence toujours

August.

par la prière : *Non ego immunditiam obsonii vereor, sed immunditiam cupiditatis timeo.* Car je reconnois par la prière que ce sont des dons de votre main, que vous en êtes l'auteur, & que je les tiens de vous. Or les recevant de la sorte, je les reçois avec respect, avec gratitude, avec amour ; & par là même je purifie mon ame. Voilà comment parloit à Dieu ce grand Saint, & voilà ce que pratiquoient comme lui & avant lui les premiers chrétiens, suivant le rapport de Philon le juif. Ils ne se faisoient pas seulement connoître en qualité de fidèles, dans la célébration des divins mystères, dans la participation du Corps & du Sang de Jesus-Christ, dans l'attention à sa sainte parole, mais dans ces assemblées mêmes & ces repas où ils se réunissoient. Leur table étoit sanctifiée aussi-bien que leur sacrifice, & l'on y louoit Dieu, on l'y glorifioit avec la même religion & la même piété que dans le temple.

Sur quoy saint Ambroise fait cette belle réflexion, que je vous prie de remarquer. Ces deux voyageurs à qui le Sauveur des hommes se joignit sur le chemin d'Emmaüs, le reconnurent dans la fraction du pain,

Cognoverunt

Cognoverunt eum in fractione panis : comment cela ? parce que cet Homme-Dieu selon sa coutume, & par une cérémonie qui lui étoit particulière, bénit le pain avant que de le manger. Or c'est à ce signe, reprend saint Ambroise, qu'il a aussi toujours reconnu, & qu'il reconnoît encore ses vrais disciples: *Ita & discipulos cognoscit.* Disons plutôt, mes chers Auditeurs, que c'est à ce signe qu'il devoit, & qu'il voudroit nous reconnoître pour ses disciples & pour Chrétiens; mais qu'il ne nous reconnoît plus. Car ce saint usage n'est-il pas presque aboli dans le monde? Du moins, où n'est-il pas négligé, où n'est-il pas traité de menuë pratique & de léger exercice? Combien même de ces Auditeurs mondains à qui j'en parle, de ces esprits forts ou prétendus forts, m'accusent peut-être présentement de descendre à un détail frivole & puéile? Hé quoi! l'homme vivra des bienfaits de Dieu, sans penser à Dieu, & je ne pourrai pas lui rappeler le souvenir de son bienfacteur qu'il oublie? Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est à ces tables où tout abonde, tandis qu'ailleurs on mange à peine, selon l'expression de l'Écriture, un pain étroit & mesuré; à ces tables où tout est servi avec tant de propreté, avec tant d'affaisonnemens & tant d'apprêts, avec tant de pompe & tant de magnificence, lorsqu'autre part on ne mange qu'un pain de douleur, qu'un pain détrempe dans les larmes & dans les sueurs: c'est, dis-je, à ces tables si bien dressées & si bien couvertes qu'on refusera impunément au souverain Seigneur, de qui seul on tient tout cela, &

à qui seul on est redevable de tout cela, les justes hommages qui lui sont dûs? Vous en penserez, mes Frères, & vous en direz tout ce qu'il vous plaira: pour moi, quoique le monde en puisse penser, & quoiqu'il en puisse dire, je ne craindrai point de me faire entendre là-dessus; & pour éviter la censure du monde, je ne me tairai point sur un devoir si légitime & si raisonnable.

Mais on n'est pas là, me répondez-vous, pour prier? on y est pour se réjouir. Oüi, Chrétiens, pour se réjouir, je le veux, & je le dis comme l'Apôtre, afin de descendre en quelque sorte à votre infirmité,

Rom. c. 6. Propter infirmitatem dico. Encore une fois donc, pour se réjouir, j'y consens; mais pour se réjouir selon les règles prescrites par le même Docteur des nations; mais pour se réjouir dans un esprit tout chrétien, avec une modestie & une retenue toute chrétienne,

Phil. c. 4. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus; mais pour se réjouir dans le Seigneur, selon le Seigneur, comme étant en la présence du Seigneur, *Gaudete in Domino semper,*

Ibid. Dominus enim propè est. Prenez garde, s'il vous plaît: comme étant en la présence du Seigneur, & c'est le second degré de perfection que j'ai marqué. Car ne vous y trompez pas, mes chers Auditeurs: vous êtes alors devant Dieu, & vous y êtes, si je l'ose dire, plus que jamais. Il est là présent, & plus présent en quelque sorte qu'ailleurs. Ce Père commun se comporte à votre égard, comme vous-mêmes vous-vous comportez à l'égard de vos enfans. Vous les observez en tout tems; mais s'il y a une occasion où

ils soient plus en danger de se licencier , & où ils ayent plus coutume de le faire , c'est alors que vous redoublez votre vigilance & que vous les éclairez de plus près. Telle est l'attention avec laquelle Dieu vous confidère & vous examine. Il vous suit partout , par-tout il a les yeux attachez sur vous : mais parce que dans ces réjouïssances mondaines , il vous est plus ordinaire de vous échapper ; parce que c'est là que vous donnez une plus libre carrière à votre esprit pour se dissiper , à votre langue pour parler , à vos sens pour se contenter , c'est pour cela même aussi qu'il ne vous perd point de vûë , & qu'il vous regarde , qu'il vous écoute avec plus de réflexion. Or le moyen de ne se pas contenir dans une modération sage , lorsqu'on est actuellement frappé de cette pensée : Dieu me voit , & je ne dis pas une parole qu'il n'entende , je ne conçois pas un sentiment qu'il ne lise dans mon cœur , je ne fais rien dont il ne soit témoin.

C'est une observation bien capable de nous confondre , que celle d'Arnoë. Il nous apprend que les payens consacroient leurs tables aux Dieux , afin de s'imposer par là une obligation particulière & une nécessité de n'en approcher jamais , qu'avec circonspection : persuadez que toute action trop libre où ils se laisseroient aller , seroit alors une espèce de sacrilège. Voilà pourquoi , dit-il , ils exposoient leurs idoles à la vûë des conviez , & ce n'étoit pas en vain. Car quiconque jettoit les yeux sur ces fausses divinités , en devenoit plus réservé & plus attentif sur lui-même. Quelle leçon pour nous , Chré-

tiens ! Des dieux imaginaires & en figure ; inspiroient aux plus libertins une crainte respectueuse ; & à la face du vrai Dieu , on ne garderoit nulle règle , nulle mesure , nulle bienséance ! Des infidèles étoient touchez de la présence extérieure d'une idole , & nous avec les lumières de la foi , nous n'aurions nul égard à la présence intérieure du Seigneur ! De là cet important avis que nous

Chrysoft. donne saint Chrysofôme. *Epulis vestris Christus adsit* : mes Frères , disoit ce saint Docteur , que Jesus-Christ assiste à tous vos repas , qu'il soit un des conviez , qu'il y tienne la première place , qu'il y reçoive tous les honneurs : c'est-à-dire , portez-y le souvenir de Dieu , n'y perdez jamais le souvenir de Dieu , ayez-y toujours dans l'esprit le souvenir de Dieu. Si cela est , on n'entendra plus à vos tables de ces discours dissolus , dont elles ont été jusqu'à présent tant de fois prophanées , & qui en faisoient le plus commun entretien , ou plutôt le plus mortel agrément. On n'y débitera plus de ces maximes corrompues , & même si abominables , sur l'usage de la vie , comme si nous ne l'avions reçûe que pour jouir de ses plaisirs ; sur l'emploi du tems , comme s'il n'étoit donné que pour se divertir , & que la briéveté de ses années dût être un motif pour les rendre plus voluptueuses & pour les passer avec plus de licence : *Comedamus & bibamus ; cras enim moriemur*. On n'y célébrera plus , & l'on n'y exaltera plus tant ces divinitez fabuleuses , dont les noms portent avec eux les plus sensuelles idées , & expriment les plus grossières & les plus sales passions. On ny déchirera

ra plus personne, ou par de piquantes raileries, ou par de cruelles médisances : pourquoi ? parce qu'on y respectera la présence de Dieu.

En effet, Chrétiens, on respectoit bien la seule présence de saint Augustin, jusqu'à n'oser à sa table prononcer une parole qui pût offenser le prochain. Car c'est un point que l'auteur de sa vie a remarqué, & qui sans doute méritoit de l'être. Or si la vûë d'un homme étoit un frein si puissant, & faisoit une telle impression, que doit faire la vûë de Dieu même ? Mais parce que tout présent qu'il est, on l'oublie, & qu'on veut l'oublier ; parce que bien loin de s'en retracer l'image, on l'efface, autant qu'il est possible, & l'on cherche à l'éloigner, qu'arrive-t-il ? nous en avons une peinture bien naturelle, & un exemple bien célèbre, mais bien terrible tout-ensemble, dans l'écriture. Vous sçavez ce qui est dit de Baltasar. Ce Roi de Babylone fit un magnifique repas, où toute la Cour étoit invitée. *Baltasar Rex Dan. c. 3. fecit grande convivium optimatibus suis.* Jusques-là ce Prince n'avoit point encore prophané les vases sacrez que Nabuchodonosor son père avoit enlevés du Temple de Jérusalem. Jusques-là il n'avoit point fait cet outrage au Dieu d'Israël. Peut-être le craignoit-il, peut-être au fond de son cœur l'honoroit-il : mais dans l'ardeur de la débauche, il n'y a plus de considération qui l'arrête ; & dans l'aveuglement où il est plongé, il veut qu'on apporte ces saints vases, & qu'ils soient employez aux plus vils ministères. Son exemple entraîne toute l'assem-

blée. On boit tour à tour dans ces mêmes vases, qui jamais n'avoient été destinez à un pareil usage, & qui ne devoient servir qu'au culte du vrai Dieu. On ne se souvient plus que de ces Dieux d'or & d'argent, de ces Dieux d'airain & de fer, de ces Dieux même de bois & de pierre, à qui la superstition des peuples avoit dressé des autels :

Ibid. *Bibebant, & laudabant Deos suos aureos, & argenteos, aereos, ferreos, ligneosque & lapideos.* Cependant le Seigneur voyoit toutes ces impiétez. Il étoit invisible pour ces prophéteurs; mais ils ne l'étoient pas pour lui: Baltasar l'éprouva bientôt; & de quel effroi fut-il saisi, quand tout à coup il aperçut cette main qui sur la muraille écrivoit son arrêt? *In eadem hora apparuerunt*

Ibid. *digiti, quasi manus hominis scribentis.* Ah! Chrétiens, si notre Dieu ne tire pas ainsi le voile pour se montrer à vous dans ces repas, & à ces tables où le plaisir vous rassemble, ses regards n'en sont pas moins appliquez sur vous, ni sa main n'en est pas moins prête à tracer en des caractères de mort, la sentence de votre condamnation. D'où vous devez conclure avec moi: de quelle conséquence est donc pour vous cette règle du Prophète Royal: *Iusti epulentur & exultent in conspectu Dei.* Que les justes ayent leur relâche & leurs récréations: mais en sorte que le Seigneur y ait toujours part, & qu'il y préside.

Pf. 67.

Enfin, mes Frères, que vos tables sanctifiées par une bénédiction toute céleste, sanctifiées par la présence divine, le soient encore par la miséricorde & par votre charité

envers les pauvres. Troisième devoir, & dernier degré de perfection. C'est par où le Fils de Dieu finit les saintes instructions qu'il nous donne dans notre Evangile. Car pourquoi cet ordre que reçurent de lui les Apôtres de recueillir les restes, & de ne les pas laisser perdre : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant* ; N'est-ce pas pour vous faire comprendre, que les pauvres doivent être nourris & entretenus du superflu de vos tables, & que vous devez les compter parmi les personnes dont Dieu vous a chargés. Jamais cet Homme-Dieu ne fit rien d'inutile, ni qui fût absolument superflu. D'où vient donc qu'il multiplia tellement les pains, que de ce qui resta l'on pût encore remplir jusqu'à sept paniers ? Ne suffisoit-il pas qu'il y en eût assez pour rassasier le peuple ? non mes Frères, répond saint Chrysostôme, mais voici justement le mystère de l'aumône. Il falloit qu'il y eût des restes pour les pauvres qui pouvoient survenir, & ces restes alors n'étoient point superflus, puisqu'on les destinoit à un si saint usage. C'est pour cela que le Sauveur du monde prend soin de les faire ramasser ; & c'est ainsi, Riches du siècle, que vous devez pourvoir selon l'étendue de vos facultés, à ce qu'il y ait dans vos maisons de ces restes, réservez pour les besoins des misérables. Je l'ai dit, & il est vrai : pour vous-mêmes vous pouvez & vous devez vous tenir au nécessaire ; mais en faveur de tant d'indigens qui ne l'ont pas, ce nécessaire, il faut aller au-delà, pour être en état de suppléer à ce qui leur manque.

Ce que vous faites pour des domestiques, & avec justice, combien est-il encore plus juste de le faire pour ceux qui vous représentent la personne de Jesus-Christ? Ce que vous ne voudriez pas présenter à des domestiques, combien est-il indigne que vous le donniez pour partage à vos frères en Jesus-Christ? & si des domestiques se ressentent de la somptuosité & de l'abondance de votre table, pourquoi les membres de Jesus-Christ n'en profiteront-ils pas? Car voilà quels doivent être ces restes que Jesus-Christ vous demande par la bouche des pauvres, & qu'il reçoit par leurs mains :
Colligite fragmenta.

Je pourrois vous proposer ici l'exemple d'un saint Louis, qui tous les jours nourrissoit dans son Palais, un certain nombre de ces malheureux, que le monde traite avec tant d'indifférence & tant de mépris; qui les faisoit asseoir à ses côtez; qui lui-même les servoit; & qui, bien loin de leur refuser les restes de sa table, souvent par respect mangeoit des viandes qu'on leur avoit préparées, & n'en vouloit user qu'après eux. Mais vous me diriez que c'est porter les choses trop loin. Ce saint Roi néanmoins ne croyoit rien faire en cela, qui fût au-dessous de sa dignité; & si Dieu vous avoit une fois touchés des mêmes graces que lui, j'ose vous répondre, non seulement que vous feriez tout cela sans peine, mais que vous y trouveriez une onction intérieure, & que vous y goûteriez des consolations, que toutes mes paroles ne peuvent exprimer. Quoi qu'il en soit,

il n'est point ici question de tout cela, & ce n'est point ce que j'exige de vous. Tout cela étoit héroïque dans saint Louïs, & peut-être seroit pour vous un sujet de complaisance & de vaine gloire. Ce que je vous demande, mes chers Auditeurs, c'est qu'au lieu de nourrir les pauvres dans vos maisons & à vos tables, comme saint Louïs, vous les nourrissiez dans les Hôpitaux où ils sont malades; vous les nourrissiez dans les prisons, où ils sont captifs; vous les nourrissiez dans leurs familles & dans ces tristes demeures, où la honte les retient; vous les nourrissiez dans ces Communautés religieuses, où ils attendent votre secours, après s'être volontairement dépouillés eux-mêmes de ce qu'ils pouvoient posséder comme vous. Voilà à quoi doivent au moins servir ces superfluités, que vous faites étaler avec tant de faste devant vos yeux, & que vous laissez quelquefois dissiper avec si peu d'ordre & si peu de fruit. *Colligite fragmenta, ne pereant.* Si tout ce superflu périt par votre négligence, par votre insensibilité, pour tant d'infirmes, pour tant d'affligés, pour tant de fidèles à qui vous ne pensez point, & que la misère réduit aux dernières extrémitez; si faute de ce superflu & de l'assistance qu'ils en pourroient tirer, ils périssent eux-mêmes, prenez garde de périr avec eux. Ils périront pour le tems, & vous périrez pour l'éternité; ils perdront une vie mortelle, & vous perdrez une couronne immortelle; en perdant cette vie mortelle, ils pourront être souverainement heureux, comme le pauvre La-

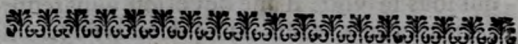
zare, & en perdant cette couronne immortelle, vous ne pourrez être que souverainement malheureux, comme le riche réprouvé.

Exemple bien touchant, & bien convenable à mon sujet. Je vous renvoye avec cette pensée. Vous sçavez le sort de ce mauvais riche, dont il est parlé dans l'Evangile de saint Luc. Vous sçavez comment enlevé de ce monde par une mort imprévûë, il fut tout à coup enseveli dans l'enfer. Qu'avoit-il fait? Est-il dit qu'il se fût enrichi comme tant d'autres, ou par fraude, ou par violence? Est-il dit que ce fût un libertin sans religion, ou un homme engagé dans de criminelles habitudes? Non, Chrétiens, mais c'étoit un riche amateur de son corps, & vivant dans la bonne chère: voilà son premier

Luc. c. 16. crime; *Epulabatur quotidie splendide.* C'étoit un riche aussi impitoyable pour les pauvres, qu'indulgent pour lui-même. Lazare couvert d'ulcères & pressé de la faim, languissoit à sa porte, & ne vouloit que les miettes qui tomboient de sa table, sans qu'il prît soin de lui faire donner un soulagement si léger: voilà le second de ses crimes; *Et*

Ibid. *erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, cupiens saturari de micis qua cadebant de mensa divitis, & nemo illi dabat.* Pour cela il est condamné, pour cela il est rejetté de Dieu, pour cela il est précipité dans les flammes éternelles. Daigne le ciel vous préserver d'une si affreuse destinée, puissiez-vous ni par l'un ni par l'autre, ne vous y exposer jamais vous-mêmes. Je suis trop grand pour m'asservir à mon corps, disoit un payen éclairé de la seule

raison naturelle ; & moi , doit dire un chrétien éclairé de la foi , je suis appelé à une fin trop noble , & j'ai de trop hautes espérances dans une autre vie que celle-ci , pour les sacrifier aux appétits déréglés de ma chair. Quelle indignité ! que cette chair aveugle & périssable , occupe toute l'attention d'une ame faite pour Dieu , & pour être heureuse de la possession même de Dieu. Et quelle honte ! d'entendre des chrétiens tenir sans cesse ce langage si expressément défendu par Jesus-Christ : que mangerons-nous , & comment nous traiterons-nous ? *Nolite sol-* *Matth.*
liciti esse dicentes , quid manducabimus , aut *c. 6.*
quid bibemus ? Car le christianisme est plein de ces ames charnelles , qui rapportent là toutes leurs pensées , & qui font rouler là-dessus tous leurs entretiens. Mais sur tout quelle dureté de ne se rien épargner à soi-même , & de retrancher tout à nos frères , qui sont les pauvres ! comme si tous les biens n'étoient que pour nous , & qu'ils n'y dussent avoir nulle part ; comme si nous devions seuls vivre sur la terre , & qu'ils n'eussent point eux-mêmes de vie à soutenir ; comme si Dieu avoit eu plus de soin des oiseaux du ciel , que de ces hommes formés à son image. Ne les oublions pas , mes chers Auditeurs , mais selon le conseil , & même le précepte du Fils de Dieu , faisons-nous en des protecteurs , des patrons , des amis , qui nous reçoivent un jour au banquet céleste , où nous conduise , &c.



S E R M O N

POUR LE

SEPTIÈME DIMANCHE,

APRÈS LA PENTECOSTE.

Sur l'Hypocrisie.

Dixit Jesus discipulis suis : attendite à falsis Prophetis , qui veniunt ad vos in vestimentis ovium ; intrinsecus autem sunt lupi rapaces.

Jesus dit à ses Disciples : gardez - vous des faux Prophètes , qui viennent à vous déguisez en brebis , & qui dans le fond sont des loups ravissans. En saint Matthieu , ch. 7.

C'Est de tout tems qu'il y a eu de faux Prophètes & des Hypocrites dans l'Eglise de Jesus-Christ ; & c'est à nous , mes chers Auditeurs , aussi-bien qu'aux premiers disciples , que s'adressent ces paroles de notre adorable Maître. Il n'est rien de plus saint que la piété , rien de plus excellent & de plus divin : mais ne puis-je pas dire avec douleur , qu'il n'est rien aussi de plus exposé aux prophanations & aux abus , ni rien de plus dangereux que ces ames artificieuses ;

qui sous le voile d'une dévotion apparente, cachent, ou le venin d'une doctrine corrompue, ou le dérèglement d'une conduite criminelle. Ceci, Chrétiens, m'engageroit à parler aujourd'hui contre l'hypocrisie, si Dieu ne m'avoit inspiré un autre dessein, qui, quoique différent de celui-là, ne laisse pas de s'y rapporter, & dont je me promets encore plus de fruit pour la réformation de vos mœurs. L'hypocrisie, dit ingénieusement saint Augustin, est cette yvrage de l'Évangile, que l'on ne peut arracher sans déraciner en même tems le bon grain. Laissons la croître jusqu'à la moisson, selon le conseil du père de famille, pour ne nous point mettre en danger de confondre avec elle les fruits de la grace, & les saintes semences d'une piété sincère & véritable. Au lieu donc d'employer mon zèle à combattre l'hypocrisie, j'entreprends de combattre ceux qui raisonnant mal sur le sujet de l'hypocrisie, ou en tirent de malignes conséquences, ou en reçoivent de funestes impressions, ou s'en forment de fausses idées au préjudice de la vraie piété. Je veux considérer l'hypocrisie, non pas en elle-même, mais hors d'elle-même; non pas dans son principe, mais dans ses suites; non pas dans la personne des hypocrites, mais dans ceux qui ne le sont pas. En un mot, je veux, autant qu'il m'est possible, vous préserver des tristes effets que produit communément en nous l'hypocrisie d'autrui. Esprit saint, vous qui êtes souverainement & par excellence l'esprit de vérité, éclairez-nous & conduisez-nous par votre grace, afin que nous mar-

chions en assurance dans le chemin du salut , & que nous ne recevions nul dommage de l'imposture & du mensonge. C'est ce que je vous demande par l'intercession de la Vierge , à qui vous communiquâtes vos plus pures lumières , & que je saluë en lui disant :
Ave Maria.

Vous avez trop de pénétration , Chrétiens , pour n'avoir pas compris d'abord le dessein & le plan de ce discours. Je distingue dans le christianisme trois sortes de personnes , qui sans être hypocrites ni le vouloir être , se font de l'hypocrisie d'autrui un obstacle essentiel à leur salut. Remarquez-en bien les divers caractères : les premiers , ce sont les mondains & les libertins du siècle , qui déclarez contre Dieu & contre son culte , se prévalent ou veulent se prévaloir de l'hypocrisie d'autrui , pour autoriser leur libertinage , & s'élever contre la vraie piété. Les seconds , ce sont les chrétiens lâches , à qui l'hypocrisie d'autrui est une occasion de scandale & de trouble , jusqu'à les dégoûter & à les rebuter de la vraie piété. Et les derniers , ce sont les ignorans & les simples , qui ne consultant ni leur foi , ni leur raison , se laissent séduire par l'hypocrisie d'autrui , & la prennent pour la vraie piété. Ainsi les impies pensent trouver dans l'hypocrisie d'autrui , la justification de leur impiété ; les lâches , le prétexte de leur lâcheté ; les simples , l'excuse de leur imprudence & de leur témérité. Mais je prétends leur montrer à tous combien leur conduite est insoutenable , & leurs raisonnemens fri-

voles. Je prétends, dis-je, faire voir au libertin combien il est mal fondé, quand pour se confirmer dans son libertinage & son désordre, il se sert de l'hypocrisie d'autrui, ce sera la première partie : au lâche, combien il est foible & coupable dans sa foiblesse, quand il se trouble de l'hypocrisie d'autrui, jusqu'à s'éloigner des voyes de Dieu, ce sera la seconde partie : à l'ignorant & au simple, combien il est inexcusable devant Dieu, lorsqu'il se laisse surprendre à l'hypocrisie d'autrui, ce sera la troisième partie. Trois points d'une extrême importance, & que je traiterai selon que le tems me le permettra. Commençons.

C'Est l'injustice & la malignité du libertin, de prétendre tirer avantage de l'hypocrisie & de la fausse dévotion ; & si vous voulez sçavoir en quoi consiste cet avantage, & quel est là-dessus le secret de sa politique, il me suffit, pour vous en instruire pleinement, de développer ici la remarque de saint Chrysostôme, dans un excellent discours qu'il nous a laissé sur cette matière, où il ramasse en peu de mots tout ce qu'on en peut dire de plus sensé & de plus solide. Car voici comment il raisonne. Le libertin, dit ce grand Docteur, ne manque jamais de se prévaloir de la fausse piété, pour se persuader à lui-même qu'il n'y en a point de vraie, ou du moins qu'il n'y en a point qui ne soit suspecte, & pour affoiblir par là le reproche qu'elle semble lui faire continuellement de son libertinage. Double prétexte, l'un & l'autre très dangereux, que lui suggère l'es-

I. PAR-
TIE.

prit du monde, & qui sont en lui autant d'oppositions formelles à l'esprit de Dieu. Prenez-garde, s'il vous plaît. Il veut s'autoriser dans sa vie libertine & déréglée : & parce qu'il voit des gens de bien qui vivent autrement que lui, & dont les exemples le condamnent, que fait-il ? il en appelle de cette condamnation à son jugement propre ; & s'érigeant de plein droit en censeur du prochain, il prononce sans hésiter que toute cette piété qui paroît dans les autres, n'est qu'hypocrisie & qu'un spécieux phantôme : ou s'il ne va pas jusques à porter un arrêt si décisif & si absolu, du moins il tient toute piété qui se montre à ses yeux, pour douteuse, comme s'il n'y en avoit aucune sur quoi l'on pût sûrement compter. Damnables principes auxquels il s'attache d'autant plus volontiers, qu'ils sont plus favorables à sa passion, & plus capables de le confirmer dans ses dérèglemens. Donnons jour encore à ces deux pensées, & tâchez à les bien comprendre.

Comme l'impie est déterminé à être impie, & que la passion à laquelle il s'abandonne, l'engage à vivre dans une déplorable corruption de mœurs, il voudroit qu'en cela-même, tout le reste des hommes lui ressemblât ; & quoiqu'il se reconnoisse pécheur, & qu'il fasse profession de l'être, sa joye seroit de se pouvoir flatter qu'il est aussi homme de bien que tous les autres, ou plutôt que tous les autres ne sont pas meilleurs que lui. Ce sentiment est bizarre, & néanmoins très naturel. Quoi qu'il en soit, de ce sentiment bizarre, il se forme une opinion & se conyainc peu à peu que la chose

est en effet de la manière qu'il se la figure & qu'il souhaiteroit qu'elle fût ; & parce que l'exemple des hypocrites & des faux dévots , appuye son erreur & lui donne quelque couleur de vrai-semblance , il s'arrête à cette vrai-semblance , au préjudice de toutes les raisons contraires. Parce qu'il y a des dévots hypocrites , il conclut d'abord que tous le peuvent être ; & de là passant plus loin , il s'assure que la plupart & même communément tous , le sont. Il s'obstine dans ses désordres par cette vaine persuasion , que ceux qu'on croit dans le monde mener une vie plus régulière , & avoir plus de probité , à bien considérer tout , ne valent pas mieux que lui ; que la différence qu'il y a entre lui & eux , c'est que ceux-ci sont ordinairement plus dissimulez & plus adroits à se cacher ; mais qu'ils ont du reste leurs engagements comme il a les siens. Que pour certains vices grossiers que le seul respect humain leur fait éviter , ils en ont d'autres , plus spirituels à la vérité , mais qui ne sont pas moins condamnables devant Dieu : Que s'ils ne sont pas débauchez , ils sont orgueilleux , ils sont ambitieux , ils sont jaloux , ils sont intéressez. D'où vient que malgré leur régularité & son libertinage , il a même l'assurance , je devois dire l'extravagance , de se croire dans un sens , moins coupable qu'eux , parce qu'il est au moins de bonne foi , & qu'il n'affecte point de paroître ce qu'il n'est pas. Voilà les préjugez d'un libertin , qui vont à effacer , autant qu'il est possible , de son esprit , toute idée de la véritable piété , & à lui faire juger ,

que tout ce qui s'appelle ainsi, n'est qu'une chimère, qu'un nom dont les hommes se font honneur, mais qui ne subsiste que dans leur imagination, qui dans sa signification propre & rigoureuse, surpasseroit la nature; quelque secours qu'elle reçût de la grace, & qui par conséquent ne se trouve nulle part dans le monde. Voilà, dis-je, de quoi il se prévient, & sur quoi il ne veut rien entendre qui le puisse détromper.

Que s'il est après tout, forcé de convenir que toute piété n'est pas fausse, du moins prétend-il qu'elle est suspecte, & qu'il y a toujours lieu de s'en défier. Or cela lui suffit. Car il n'y a point de piété qu'il ne rende par là méprisable, en la rendant douteuse; & tandis qu'on la méprisera, qu'on la soupçonnera, elle sera foible & impuissante contre lui. C'est ce qu'il croit gagner, en faisant de ses entretiens & de ses discours, autant de satyres de l'hypocrisie & de la fausse dévotion. Car comme la fausse dévotion tient en beaucoup de choses de la vraie; comme la fausse & la vraie ont je ne sçai combien d'actions qui leur sont communes; comme les dehors de l'une & de l'autre sont presque tout semblables, il est non seulement aisé, mais d'une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l'une, intéresse l'autre, & que les traits dont on peint celle-ci, défigurent celle-là, à moins qu'on n'y apporte toutes les précautions d'une charité prudente, exacte & bien intentionnée, ce que le libertinage n'est pas en disposition de faire. Et voilà, Chrétiens, ce qui est arrivé, lorsque des esprits pro-

phanes, & bien éloignez de vouloir entrer dans les intérêts de Dieu, ont entrepris de censurer l'hypocrisie, non point pour en reformer l'abus, ce qui n'est pas de leur ressort, mais pour faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter, en concevant, & faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété, par de malignes représentations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre & à la risée publique, un hypocrite imaginaire, ou même, si vous voulez, un hypocrite réel, & tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule, la crainte des jugemens de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes, & les plus chrétiennes. Voilà ce qu'ils ont affecté, mettant dans la bouche de cet hypocrite, des maximes de religion foiblement soutenues, au même tems qu'ils les supposoient fortement attaquées: lui faisant blâmer les scandales du siècle d'une manière extravagante, le représentant consciencieux jusqu'à la délicatesse & au scrupule, sur des points moins importans, où toutefois il le faut être, pendant qu'il se portoit d'ailleurs aux crimes les plus énormes; le montrant sous un visage de pénitent, qui ne seroit qu'à couvrir ses infamies; lui donnant selon leur caprice, un caractère de piété la plus austère, ce semble, & la plus exemplaire, mais dans le fond la plus mercénaire & la plus lâche.

Damnables inventions pour humilier les gens de bien, pour les rendre tous suspects, pour leur ôter la liberté de se déclarer en faveur de la vertu! tandis que le vice & le

libertinage triomphoient. Car ce sont là ,
Chrétiens, les stratagèmes & les ruses, dont
le démon s'est prévalu : & tout cela fondé
sur le prétexte de l'hypocrisie. Le monde est
plein de ces hypocrites, disoit le libertin.
Ils sont au milieu de nous, & nous sommes
parmi eux ; mais nous ne les connoissons
pas, & il n'y a que Dieu qui sonde les cœurs,
lequel puisse les distinguer. Que sçavons-
nous si toutes ces vertus qu'on élève si haut,
& qu'on nous propose pour modèles, ne
sont point de ces hypocrisies colorées, qui
n'ont qu'une belle face & qu'un certain bril-
lant ? Ainsi, dis-je, raisonnoit l'impie, &
ainsi raisonne-t-il encore tous les jours. Par
où, comme je viens de le remarquer, il pré-
tend se défendre du témoignage que la piété
rend contre lui, & pense avoir droit de la
réfuser, puisque du moment qu'elle est sus-
pecte, elle perd toute autorité, & n'est
plus recevable dans ses jugemens. Or je sou-
tiens moi, qu'en cela & en tout le reste, le
libertin raisonne mal ; & pour renverser son
raisonnement, j'en attaque tout à la fois, &
la conséquence & les principes. Redoublez
je vous prie, votre attention. Car je veux
bien d'abord convenir avec le libertin des
principes qu'il établit, tout injurieux qu'ils
sont à la piété. Je veux bien qu'il n'y ait
point de vraie piété dans le monde, ou qu'il
n'y ait qu'une piété douteuse, peut-il con-
clure de là ce qu'il conclut, qu'il n'a donc
qu'à demeurer dans sa vie mondaine & dé-
réglée, & que la conduite des autres est une
justification de la sienne ? Fausse & perni-
cieuse conséquence. Que toute piété soit

bannie du christianisme , ou que toute piété, qui paroît dans le christianisme , soit sujette à de légitimes soupçons , il y a toujours un Dieu qui doit être adoré en esprit & en vérité ; & quand tous les hommes lui refuseroient les justes hommages qui lui sont dûs , ils ne lui seroient pas moins dûs par chacun des hommes , & chacun des hommes ne seroit pas moins criminel en les lui refusant. Il y a toujours une loi qui doit être observée dans tous ses points ; & quand tous les hommes la violeroient , chacun des hommes ne seroit pas moins obligé de l'accomplir , ni moins coupable en la transgressant. Dieu en se faisant connoître à nous , ne nous a pas dit : vous m'honorerez à proportion que le reste des hommes m'honorera , & parce qu'il m'honorera ; mais vous m'honorerez parce que je mérite de l'être , parce que je suis le Seigneur , parce que je suis votre Dieu : *Ego Dominus , & non alius extrame*. En nous imposant sa loi , il ne nous a pas dit : vous ferez cela & vous vous abstiendrez de ceci , selon que vous verrez les autres le faire ou s'en abstenir : mais vous le ferez , parce que je l'ordonne , vous vous en abstiendrez parce que je le défends , & parce que j'ai pouvoir d'ordonner l'un , & de défendre l'autre , parce que j'ai raison d'ordonner l'un & de défendre l'autre , parce qu'il est juste que vous fassiez l'un & que vous vous absteniez de l'autre. *Mandatum quod precipio tibi*. Or indépendamment de la conduite que tiennent & que peuvent tenir tous les hommes , Dieu est toujours Dieu , & par conséquent toujours maître , toujours adorable , toujours

Dent.
c. 8.

digne de notre culte, & de notre obéissance. La loi est toujours loi, l'Evangile toujours Evangile, la raison toujours raison, la justice toujours justice, le bien toujours bien, & le péché toujours péché. D'où il s'en suit que vous devez toujours l'observer, cette loi; que vous devez toujours le suivre, cet Evangile; que vous devez toujours l'écouter, cette raison; que vous devez toujours la garder, cette justice; que vous devez toujours pratiquer ce bien, & toujours vous préserver de ce péché.

Voici donc ce que devrait se dire à lui-même le libertin, pour raisonner juste: qu'ai-je affaire de prendre garde à ce que font tels & tels? & que m'importe de savoir si cette piété qu'ils professent, est sincère ou affectée? Leur vie n'est pas ma règle. Si ce sont de faux dévots, leur fausse dévotion n'est pas à mon égard un titre pour être mauvais chrétien, pour me livrer impunément à mon ambition, pour m'abandonner aux mouvemens de ma passion, pour négliger tous les devoirs de la religion. Chacun répondra pour soi. Laissons-les vivre comme ils le voudront; mais nous, vivons comme nous le devons. En effet, mes chers Auditeurs, si Dieu dans son dernier jugement produit contre nous certains exemples, ce ne sera pas le sujet fondamental de notre condamnation, mais ce n'en sera qu'une circonstance. Ce qui décidera de notre éternité bienheureuse ou malheureuse, ce seront nos œuvres; & c'est ce que David avoit admirablement compris, & ce qui le soutenoit contre la corruption générale de son siècle.

En quel état le voyoit-il ? dans un dérèglement universel. Tous se sont égarés, s'écrioit-il dans l'amertume de son cœur ; tous sont sortis des voyes de Dieu : *Omnes declinaverunt.* Ce n'est par-tout que licence, qu'impiété, qu'abomination : *Corrupti sunt, abominabiles facti sunt.* Sous le voile même de la vertu, le vice s'insinuë ; & de tous ceux qui paroissent les plus adonnés au bien, il n'y en a pas proprement un qui le cherche ni qui le pratique : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Cependant quelle conclusion tiroit-il de là ? en devenoit-il moins fidèle à Dieu ? en étoit-il moins zélé pour la loi de Dieu ? disoit-il : suivons le torrent ; & puisqu'il n'y a plus de piété sur la terre, renonçons-y nous-mêmes, & quittons-en tous les exercices. Ah ! Seigneur, reprenoit ce saint Roi, que tout le monde se tourne contre vous & prophane vos divins commandemens, je m'y attacherai toujours, & je n'oublierai jamais la plus essentielle de mes obligations, qui est de vous servir : *Ego autem non dereliqui mandata tua.* Ainsi en usa Tobie au milieu de tout un peuple idolâtre & superstitieux. On couroit de toutes parts à des veaux d'or pour leur présenter un encens sacrilège ; & par une fausse religion, on se prosternoit devant ces idoles : mais lui se séparant de la multitude, il alloit à Jérusalem reconnoître le vrai Dieu & lui offrir ses vœux. *Hic solus fugiebat consortia omnium, Tob. c. 12. sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini, & ibi adorabat Dominum Deum Israël.*

Voilà donc la conséquence du libertin détruite. Mais si je remonte jusquaux principes

sur lesquels il s'appuye, je ne le trouve pas mieux établi dans son injuste prétention. Car quoique je sois le premier à déplorer la triste décadence du christianisme, & quoique je déclame si souvent & si hautement contre les désordres qui y régnerent, & qui se sont glissez jusques dans la pratique de la piété, je n'ai garde néanmoins de confondre le bon grain avec l'yvraye; & convenant avec vous qu'il y a des hypocrites, je n'en suis pas moins persuadé qu'il y a des âmes solidement & vraiment vertueuses. Non, mes Frères, Dieu n'a point tellement abandonné son Eglise, qu'il ne se soit réservé de parfaits adorateurs, comme autrefois il s'en réserva parmi les Juifs, lorsque cette aveugle nation tomba dans l'infidélité. Nous voyons encore des hommes tels que la religion les demande, & dont la vie exemplaire nous peut servir de modèle. Nous voyons des femmes, des vierges dont la ferveur nous édifie, & dont la dévotion ardente, charitable, humble, désintéressée, a tous les caractères de la sainteté Evangélique. Outre ceux ou celles que la Providence, par une vocation particulière, a renfermez dans les solitudes & dans les cloîtres, il y en a dans tous les états, il y en a jusqu'à la Cour; & si le libertin les méconnoît, ils ne feront pas moins devant Dieu sa condamnation, parce qu'il affecte de les méconnoître; parce qu'il ferme volontairement les yeux pour ne pas appercevoir ces lumières, dont l'éclat l'importune, en lui découvrant sa misère; parce qu'il ne tâche à les éteindre, du moins à les obscurcir, qu'afin
de

de se dérober à lui-même la connoissance de son iniquité, & de s'épargner le remords que cette vûë excite malgré lui dans son cœur. S'il étoit de meilleure foi, il rendroit gloire à Dieu, & justice à la vertu; il s'humilieroit, il se confondroit, & peu à peu cette confusion salutaire le convertiroit. Mais comme il ne veut ni se confondre & s'humilier, ni changer & se convertir, il conteste ce qu'il y a de plus évident; il l'interprète, non selon la vérité ni selon les apparences, mais selon son gré & son intérêt. Si le public se déclare, il tient seul contre ce jugement public, & il imagine des raisons de soupçonner, où personne ne forme le moindre doute. Mais graces immortelles vous en soient renduës, Seigneur, vous êtes encore connu en Israël, & votre saint nom est encore révééré sur la terre. En vain le pécheur & le mondain s'inscrit en faux contre tout ce qu'on lui rapporte & tout ce qu'il voit: ce qui reste de piété dans le monde, ne porte pas moins témoignage contre son péché; & de ne vouloir pas céder à la force & à l'évidence de ce témoignage, bien loin de l'excuser, c'est ce qui redouble son crime. Mais que sçai-je, dit-il, ce qui se passe dans l'ame, & si l'intérieur répond à ces beaux dehors qui frappent les yeux? Et moi je lui dis: pourquoi, mon cher Auditeur, de deux partis prenez-vous toujours le moins favorable? & sur un soupçon vague & sans nulle preuve particulière, pourquoi voulez-vous que ces dehors trompent toujours, parce qu'ils trompent quelquefois? Mais ces exemples, ajoute-t-il, de vertus véritables &

incontestables, sont bien rares : il est vrai ; mais quoique rares, ce seront toujours des titres convainquans pour justifier l'arrêt que Dieu prononcera contre vous. Car il est en votre pouvoir de les imiter ; & d'ailleurs le Fils de Dieu vous a fait expressément entendre que le nombre de ses élus est très petit, & qu'il faut se conformer à ce petit nombre, qu'il faut marcher avec ce petit nombre, qu'on ne peut être sauvé que dans ce petit nombre. Heureux si désormais vous le suivez, & si vous cessez d'en être l'injuste censeur, pour en devenir le fidèle imitateur. Heureux qui le suivra comme vous. Mais parlons présentement au chrétien lâche, & montrons-lui combien il est foible, & coupable dans sa foiblesse, quand il se trouble de l'hypocrisie d'autrui, jusqu'à s'éloigner des voyes de Dieu. C'est la seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

IL ne faut pas s'étonner, si l'hypocrisie dont les libertins profitent pour se confirmer dans leur libertinage, est aux chrétiens foibles & tiédes, un sujet de trouble, & une tentation dangereuse pour les détourner de la vraie piété. Le démon qui est le père du mensonge, étant par la même raison le père de l'hypocrisie ; & Dieu, comme nous l'apprenons de l'Evangile, lui permettant de se servir de l'hypocrisie, pour perdre même, s'il étoit possible, les élus, on peut dire qu'il n'y a rien en cela qui ne soit très naturel. Il s'agit seulement de bien établir en quoi consiste cette tentation, afin de la pouvoir détruire, & de bien connoître le mal qu'elle cause, pour y apporter le remède, & c'est

ce que vous attendez maintenant de moi. Or je trouve que cette tentation a trois pernicieux effets dans les chrétiens foibles. Car premièrement, elle leur imprime une crainte servile de passer dans le monde pour hypocrites & pour faux dévots ; & cette crainte leur est un obstacle à l'accomplissement des plus saints devoirs de la Religion. Secondement, elle produit en eux un dégoût de la piété, fondé, disent-ils, sur ce que la piété, quoique solide en elle-même, & estimable devant Dieu, a le malheur d'être sujette à la censure des hommes & à la malignité de leurs jugemens. Enfin, ils tombent par là dans un abattement du cœur, qui va souvent, jusqu'à leur faire abandonner le parti de Dieu, plutôt que de s'engager à soutenir la persécution : c'est-à-dire, à esfuyer la raillerie, qu'ils se persuadent que ce reproche odieux, ou même que le simple soupçon d'hypocrisie leur attireroit. De sçavoir, mes chers Auditeurs, si en tout cela ils sont excusables, c'est ce que nous allons examiner : mais auparavant comprenez quel est leur état, ou pour mieux dire, leur désordre ; le voici.

Ils voudroient s'attacher à Dieu & faire profession de le servir : mais ils craignent de passer pour hypocrites ; & cette crainte les arrête. Car voilà ce que nous voyons tous les jours, nous ministres de Jesus-Christ, secrets confidens des ames, & dépositaires de leurs sentimens. Voilà ce qui fait perdre à nos exhortations les plus pathétiques, toute leur vertu, & ce qui rend notre ministère inutile auprès de tant de chrétiens lâches. Ils

ont du penchant pour la piété, ils connoissent là-dessus leurs obligations, & ils seroient très disposés à y satisfaire. Nous tâchons à les y porter, nous leur en représentons l'importance & la nécessité. Ils nous écoutent, ils goûtent tout ce que nous leur disons, ils en paroissent édifiés, & il semble qu'ils soient déterminés à le mettre en pratique. Mais dès qu'il faut faire le premier pas, une malheureuse réflexion survient, & c'est assez pour les retenir. Que pensera-t-on de moi, & à quels raisonnemens vais-je m'exposer? croira-t-on que c'est la piété qui me fait agir? on se figurera que j'ai mes vûes, & que je tends à mes fins; on empoisonnera mes plus saintes actions; on donnera à mes plus droites intentions un mauvais tour, & l'on en rira. N'est-ce pas ainsi qu'on demeure dans un état de vie, d'où l'on souhaiteroit de sortir, & que pour éviter une hypocrisie, du moins pour en éviter la réputation & le nom, on tombe, pour ainsi dire, dans une autre. Car si c'est une hypocrisie d'avoir les dehors de la piété sans en avoir le fonds, n'en est-ce pas une d'avoir dans le cœur l'estime de la piété, le désir de la piété, les sentimens de la piété, & d'affecter des dehors tout opposés; de condamner en apparence ce qu'intérieurement on approuve, & d'approuver ce qu'intérieurement on condamne; de se déclarer pour le monde, & d'en suivre les voyes corrompues, lorsqu'on en connoît la corruption, qu'on en a même une secrète horreur, & qu'on gémit de s'y voir engagé; de s'éloigner de Dieu, & de quitter ses voyes, lorsqu'on juge que ce

font les plus droites & les plus sûres, & qu'une heureuse inclination soutenue de la grace, nous y attire : en un mot de se montrer tout autre qu'on n'est en effet. Quoi qu'il en soit, voilà où en sont réduits une multitude infinie de chrétiens ; voilà l'esclavage où leur lâcheté les tient asservis. Au lieu de prendre l'esprit de saint Paul, cet esprit généreux & saintement libre, cet esprit supérieur au monde & à tous ses discours, cet esprit élevé & indépendant. Au lieu de dire comme cet Apôtre : *Mihi autem pro minimo est, ut à vobis judicer aut ab hu-* 1. Cor. c. 4.
mano dic ; pour moi je suis peu en peine de quelle manière vous parlerez, ou quelque homme que ce soit, quand il s'agit de ce que je dois à mon Dieu. Accusez-moi tant qu'il vous plaira, de déguisement & d'hypocrisie, pourvu que j'en sois innocent devant celui qui est mon juge, je me consolerais ; & de votre jugement, j'en appellerai au sien : *Qui autem judicat me, Dominus est.* Ibid.
 Au lieu d'entrer dans cette disposition vraiment chrétienne, ils se laissent prévenir des fausses idées d'une prudence toute charnelle, & vivent dans une servitude, plus honteuse mille fois que tous les mépris dont ils se font de si vains phantômes.

Ce n'est pas tout. De cette crainte, dont les serviteurs mêmes de Dieu ne sont pas exempts, suit le dégoût de la piété ; & la raison en est évidente. Car comme a remarqué saint Chrysostôme, n'y ayant rien dans le monde de plus méprisable, ni de plus méprisé que l'hypocrisie, & un certain amour propre qui subsiste en nous jusques

dans les plus saints états, se trouvant blessé du seul soupçon de ce vice, nous devons aisément & naturellement nous dégoûter de ce qui nous expose à ce soupçon. Or à moins d'une grace forte qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, & qui guérisse sur ce point notre foiblesse, nous nous imaginons, & nous croyons même en avoir l'expérience, que c'est là le sort de la piété, & qu'il est presque impossible de l'embrasser & de la pratiquer sans avoir tous les jours cette peine à soutenir : c'est-à-dire, sans être tous les jours, sinon condamné, au moins soupçonné d'hypocrisie. Et parce qu'un tel soupçon est en lui-même très humiliant, & que la délicatesse de notre orgueil ne le peut souffrir, de là vient qu'ébranlez, ou si vous voulez, que fatiguez de cette tentation, nous perdons peu à peu la joye intérieure, qui est un des plus beaux fruits de la piété; que nous rebutons de ses pratiques; que nous devenons tièdes, languissans, pusillanimes sur tout ce qui regarde le culte de Dieu; que nous n'accomplissons plus les obligations du christianisme qu'avec cet esprit de chagrin, qui selon saint Paul, en corrompt toute la perfection & tout le mérite.

Mais si la persécution du monde se joint à cela : je veux dire, si ce dégoût de la piété vient encore à être excité par les paroles piquantes & par les insultes, on succombe enfin, on se relâche, on se dément. Cette persécution de la piété sous le nom d'hypocrisie, se présentant à l'esprit, on s'en fait un monstre & un ennemi terrible. En se consultant soi-même, on n'y croit pas pou-

voir résister, on désespère de ses forces, on se défie même de celles de la grace, on quitte entièrement le parti de Dieu; & plutôt que d'être traité d'hypocrite, on devient impie & libertin. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, les trois déplorables effets de cette tentation dont je voudrois aujourd'hui vous préserver. Or je prétends que ce scandale est très déraisonnable, & qu'à l'égard d'un homme chrétien, il ne peut être justifié dans aucun de ces trois chefs. Suivez ceci, s'il vous plaît.

Je soutiens qu'un chrétien n'a jamais de sujet légitime, pour craindre qu'on le mette au rang des hypocrites & des faux dévots: pourquoi? parce qu'il lui est aisé, pour peu qu'il fasse de réflexion sur sa conduite, de se garantir de cette tache, parce qu'il sçait fort bien comment il peut servir Dieu, de telle sorte, que le monde même soit vaincu de sa droiture; parce qu'il ne tient qu'à lui d'allier quand il voudra, l'exercice d'une piété solide devant Dieu, & la réputation d'une parfaite sincérité devant les hommes. Car quoiqu'en matière de religion, il y ait eu en tout tems de l'artifice; quoiqu'il soit vrai que les apparences sont trompeuses; quoique le discernement en soit quelquefois difficile, & que les hommes s'y laissent assez souvent tromper, il faut après tout convenir, que la vraie vertu a certains traits éclatants par où elle se fait bientôt connoître. C'est une lumière, dit saint Augustin, qui en découvrant toutes choses, se découvre encore mieux elle-même; c'est un or pur, qui se sépare sans peine de tous

les autres métaux ; c'est un modèle qui ne peut être si bien contrefait, qu'il ne se distingue toujours de ses copies. J'avouë que la fainteté a des caractères équivoques, capables de séduire ; mais aussi en a-t-elle d'infailibles, qui lui étant uniquement propres, ne peuvent être suspects. Une humilité sans affectation, une charité sans exception & sans réserve, un esprit de douceur pour autrui, & de sévérité pour soi-même, un désintéressement réel & parfait, une égalité uniforme dans la pratique du bien, une soumission paisible dans la souffrance, tout cela est au-dessus des jugemens mauvais, & l'on ne s'avise point de donner à tout cela le nom d'hypocrisie. Nous avons donc tort de prétexter pour excuse de nos relâchemens dans la voye de Dieu, cette malignité du siècle, qui en fait de dévotion, confond le vrai avec le faux. La malignité du siècle ne va point jusques-là. Soyons humbles, renonçons à nous-mêmes, marchons simplement & de bonne foi, & le monde, tout injuste qu'il est, nous fera justice. Tenons-nous dans le rang où Dieu nous a mis, par un saint attachement à ses ordres, & on ne nous confondra point avec ceux qui falsifient ou qui altèrent son culte. Faisons luire, selon la règle de l'Évangile, cette lumière de notre foi, par l'édification de nos œuvres, & les hommes glorifiant Dieu dans nous, seront les premiers à nous en rendre le témoignage. Que jamais donc une crainte vaine d'être pris pour ce que nous ne sommes pas, j'entends pour hypocrites, ne nous empêche d'être constamment ce que

nous devons être, je veux dire, chrétiens.

Il en est de même des deux autres effets du scandale que je combats. Vous dites que le malheur de la piété, d'être exposée au soupçon de l'hypocrisie, est ce qui vous en fait naître le dégoût : & moi je vous réponds avec saint Jérôme, que c'est ce qui vous en doit inspirer le zèle ; & que s'il y a une raison qui vous oblige indispensablement de prendre à cœur ses intérêts, c'est cette même iniquité des hommes dans la liberté qu'ils se donnent de soupçonner & de juger ceux qui la professent : pourquoi cela ? parce que c'est à vous de vous opposer à cette iniquité, de détruire ces soupçons, de réfuter ces jugemens, & de montrer par votre vie, que quoi qu'en pense le monde, Dieu ne manque point encore de vrais serviteurs. C'est à vous, dis-je, d'en être une preuve & d'en convaincre le libertinage. Car qui le fera, si ce n'est vous qui connoissez Dieu, & qui par l'expérience des dons de sa grace, sçavez combien il est honorable & avantageux d'être à lui ? Mais comment le ferez-vous, si vous vous dégoutez de son service, & si par votre délicatesse, ou plutôt par votre lâcheté, vous vous éloignez de la piété, par la raison même qui vous engage à être encore plus zélé pour elle, & à vous y attacher avec plus d'ardeur ? Ainsi ce que vous alléguiez pour justifier ce dégoût, est justement ce qui le rend criminel. En effet, Chrétiens, il est hors de doute, que dans les tems où l'hypocrisie régne le plus, c'est alors que les véritables fidèles ont une obligation plus étroite de s'intéresser pour Dieu & pour

la pureté de son culte ; & comme nous pouvons dire à notre honte , que le siècle où nous vivons , est un de ces siècles malheureux , puisqu'il est certain que jamais l'abus de la dévotion apparente & déguisée , n'a été plus grand qu'il l'est aujourd'hui , de là je conclus , que jamais Dieu n'a exigé de nous plus de ferveur ; & que ce qu'il y a parmi nous de vrais chrétiens , bien loin de s'affliger & de se refroidir dans cette vûë , doivent s'enflammer d'un feu tout nouveau pour la loi de Dieu , s'en déclarant tout haut comme ce brave Machabée , & y attirer les autres par leur exemple : *Omnis qui habet*

1. Mach. 6. 2. *zelum legis , exeat post me.*

Mais pour cela , direz-vous , il faut se résoudre à être persécuté du monde. Hé bien, mon cher Auditeur , quelle conséquence tirez-vous de là ? Quand il s'agiroit d'être persécuté , devriez-vous renoncer au parti de Dieu ? Faudroit-il abandonner la piété , parce que le monde lui est contraire ? Ces persécutions que le libertinage vous susciteroit , auroient-elles quelque chose de honteux pour vous ? En pourriez-vous souhaiter de plus glorieuses ? La seule consolation de les endurer pour une si digne cause , ne devoit-elle pas , non seulement vous remplir de force , mais de joye ? Ah ! Chrétiens , quels sentimens doivent produire en nous ces paroles du Sauveur ? *Qui me erubuerit , & meos sermones , hunc Filius hominis erubescet cum venerit in majestate sua* ; Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes , je rougirai de lui devant mon Père. Une telle déclaration qui a inspiré tant de har-

Luc. c. 9.

dieffe & tant de courage aux confesseurs de la foi, ne suffit-elle pas pour détruire au moins dans votre esprit le scandale de votre propre foiblesse? & si vous y succombiez, que pourriez-vous répondre à Jesus-Christ? je ne dis pas dans le jugement exact & rigoureux que vous aurez un jour à subir, mais dès-à-présent & dans le secret de votre conscience; Seriez-vous bien reçus, ou bien recevables, à dire que vous n'avez pû consentir qu'on vous traitât d'hypocrite, & que cela seul a rallenti votre zèle, & vous a empêché de rien entreprendre ni de rien exécuter pour Dieu? Et qu'auriez-vous donc fait, mon cher Auditeur, si vous aviez été aussi rudement attaqué que les Martyrs? Comment auriez-vous soutenu les affreuses épreuves, par où ils ont passé? Comment auriez-vous résisté jusqu'à l'effusion de votre sang, si vous ne tenez pas contre une légère contradiction? Voilà ce que je pourrois vous répondre. Mais je n'ai pas même besoin de tout cela, pour vous faire voir combien ce prétendu scandale, que vous cause l'hypocrisie, est mal fondé. La seule erreur où vous êtes, que le monde sous le nom d'hypocrisie, persécute la vraie piété, est ce qui vous a fait prendre jusqu'ici de si fausses mesures. Vous vous trompez, Chrétiens; le monde, tout impie qu'il est, ne persécute point absolument la vraie piété. Autant qu'il a de peine à en convenir & à la reconnoître pour vraie, autant, dès qu'il la connoît telle, est-il déterminé à l'honorer. C'est un hommage qu'il lui rend, & dont il ne se peut défendre. Et quoiqu'en

la respectant, il se condamne lui-même, aux dépens de lui-même, il la respecte jusqu'à sa propre condamnation. Pratiquez la piété avec toutes les conditions que je vous ai marquées, le monde que vous craignez, vous donnera les justes éloges qui vous seront dûs. Ainsi vous n'aurez nul prétexte de vous scandaliser, par foiblesse, de l'hypocrisie d'autrui; & il ne vous restera plus qu'à ne vous y laisser pas surprendre par simplicité: C'est le sujet de la troisième partie.

III. **C**'Est une remarque de saint Chrysostôme, que s'il n'y avoit point dans le monde de simplicité, il n'y auroit point de dissimulation ni d'hypocrisie, & la preuve qu'il en donne est convainquante: Parce que l'hypocrisie, dit-il, ne subsiste que sur le fondement & la présomption de la simplicité des hommes, & qu'il est évident que l'hypocrite renonceroit à ce qu'il est, s'il ne s'affuroit qu'il y aura toujours des esprits faciles à tromper, & capables d'être surpris par ses artifices. En effet, chrétiens, on s'y laisse surprendre tous les jours; & ce qui est bien terrible quand on l'examine selon les règles de la conscience & du salut, on s'y laisse surprendre jusqu'à quitter le parti de la vérité, pour embrasser celui de l'erreur, & jusqu'à se déclarer contre le bon droit pour favoriser l'injustice. Deux désordres, sources d'un million d'autres, & qui pour l'importance de leurs suites demanderoient un discours entier, si l'heure ne me pressoit de finir.

On quitte le chemin de la vérité, & on

s'égare dans des erreurs pernicieuses, parce qu'on se laisse éblouir par l'éclat d'une spécieuse hypocrisie; & c'est par là, comme l'observe le Chancelier Gerson, & comme je vous l'ai donné moi-même plus d'une fois à connoître, c'est par là que presque toutes les hérésies ont fait des progrès si surprenans, & qu'elles ont corrompu la foi de tant de chrétiens. Car voici, mes chers Auditeurs, ce qui arrivoit & ce que Dieu permettoit, par un secret impénétrable de sa Providence. On voyoit des hommes, qui pour donner crédit à leurs nouveautez, & pour authentifier leurs sectes, prenoient tout l'extérieur de la piété la plus scrupuleuse & la plus rigide; & qui s'introduisant par cette voye, répandoient leur venin dans les parties les plus saines de l'Eglise. Ils n'avoient qu'à paroître, revêtus, comme parle l'Evangile, de cette peau de brebis qui les couvroit, pour attirer les peuples à leur suite. Au seul nom de réforme qu'ils faisoient par tout retentir, chacun applaudissoit, les ignorans étoient prévenus, les gens de bien gagnez, les dévots charmez. Tout cela dans la plupart, n'étoit que l'effet d'une simplicité populaire, je l'avouë; mais cette simplicité séduite par l'hypocrisie, ne laissoit pas de faire des approbateurs, des fauteurs, des sectateurs de l'hérésie, c'est-à-dire, des prévaricateurs de leur foi, & des déserteurs de la vraie religion. S'ils avoient sçû que ces hérésiarques travestis en brebis, étoient au fond des loups ravissans, ils auroient été bien éloignez de s'attacher à eux. Mais parce qu'ils étoient simples sans être prudents,

ils les suivoient en aveugles, & tomboient avec eux dans le précipice.

Voilà ce qui touche l'intérêt de la vérité. En est-il de même de l'équité & de la justice dans le commerce & la société des hommes ? Oüi, mes Frères, répond saint Bernard, traitant ce même sujet. Comme par l'illusion & par la surprise de l'hypocrisie, on s'engage dans l'erreur au préjudice de la vérité, aussi par la même surprise s'engage-t-on souvent à soutenir l'injustice contre le bon droit, le crime contre l'innocence, la passion contre la raison, l'incapacité contre le mérite, & cet abus est encore plus commun que l'autre. Vous sçavez, Chrétiens, ce qui se pratique, & l'expérience du monde vous l'aura fait connoître bien mieux qu'à moi. Qu'un homme artificieux ait une mauvaise cause, & qu'il se serve avec adresse du voile de la dévotion, dès-là il trouve des sollicitateurs zélés, des juges favorables, des patrons puissans, qui sans autre discussion, portent ses intérêts quoiqu'injustes, & qui sans considérer le tort qu'en souffriront de malheureuses parties, croient glorifier Dieu en lui donnant leur protection, & en l'appuyant. Que sous ce déguisement de piété, un homme ambitieux & vain prétende à un rang dont il est indigne & qui ne lui est pas dû, dès-là il ne manque point d'amis qui négocient, qui intriguent, qui briguent en sa faveur, & qui ne craignent ni d'exclure pour lui le plus solide mérite, ni de se charger devant Dieu des conséquences de son peu d'habileté : pourquoi ? parce qu'ils sont, pour ainsi dire, fascinez par

le charme de son hypocrisie. Enfin qu'un homme violent & passionné, mais en même tems hypocrite, exerce des vexations, suscite des querelles, trouble par ses entreprises, le repos de ceux qu'il lui plaît d'inquiéter, & qu'en tout cela il fasse le personnage de dévot, dès-là il est sûr d'avoir des âmes dévouées qui loueront son procédé, qui blâmeront ceux qu'il opprime; & qui ne jugeant des choses que par cette première vûe d'une probité fausse & apparente, justifieront les passions les plus visibles & condamneront la vertu même. Car c'est ainsi que l'hypocrisie imposant à la simplicité, lui fait commettre sans scrupule les plus grossières injustices, & je serois infini si j'en voulois produire toutes les espèces.

On demande donc si ceux qui se laissent surprendre de la sorte, sont excusables devant Dieu. Ecoutez, Chrétiens, une dernière vérité, d'autant plus nécessaire pour vous, que peut-être n'en avez-vous jamais été instruits. On demande, dis-je, si les égaremens dans la foi, & si les défauts de conduite qui blessent la charité & la justice envers le prochain, seront censez pardonnable au tribunal du souverain juge, parce qu'on prétendra avoir été trompé & séduit par l'hypocrisie. Et moi je répons, que cette excuse sera l'une des plus frivoles dont un chrétien se puisse servir: pourquoi cela? par deux raisons tirées des paroles mêmes de Jesus-Christ, & qui ne souffrent point de réplique. Parce que Jesus-Christ prévoyant les maux que devoit produire cet éclat de la fausse piété, ne nous a rien tant recomman-

dé dans l'Evangile que de nous en donner de garde, que d'y apporter tout le soin d'une sainte circonspection & d'une exacte vigilance, que de ne pas croire d'abord à toute forte d'esprits, que de nous défier particulièrement de ceux qui se transforment en Anges de lumière; en un mot que de nous précautionner contre ce levain dangereux des Pharisiens, qui est l'hypocrisie: *Attendite à fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis.* Faites-y attention, défendez-vous-en, *Attendite.* Or c'est à quoi nous ne pensons jamais, vivant sur cela dans une négligence, ou pour mieux dire dans une indifférence extrême, donnant à tout, ne discernant rien, nous comportant comme si nous étions peu en peine d'y être surpris, & même comme si nous voulions l'être. Et ne le voulons nous pas en effet, sur tout quand cette illusion satisfait notre vanité, ou notre curiosité? D'où je conclus, que s'il en arrive des désordres, c'est-à-dire, si notre foi ou notre charité viennent à en être altérées, bien loin de mériter grace, nous sommes doublement coupables auprès de Dieu, & du désordre causé par notre erreur, & de notre erreur même; parce que l'un & l'autre vient de notre désobéissance, en n'observant pas ce précepte du Sauveur: *Attendite à fermento Pharisæorum.*

Car enfin, mes Frères, disoit saint Bernard, si l'on avertissoit un voyageur qu'il y a un précipice dans son chemin dont il doit se préserver, & que négligeant cet avis salutaire, & marchant au hasard, il s'y jettât par son imprudence, ne seroit-il pas inéx-

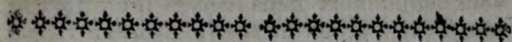
cusable dans son malheur ? Or voilà justement notre état. Jesus-Christ nous a dit en termes exprès : prenez bien garde , parce qu'il s'élevra de faux Prophètes , qui viendront sous mon nom , qui auront l'apparence de la sainteté , qui feront même des prodiges , & qui par ce moyen en pervertiront plusieurs ; & je vous le prédis , afin qu'ils ne vous séduisent pas : *Videte ne quis vos se-* Matth.
ducat. C'est ainsi qu'il nous a parlé , & cette^{c. 24.} leçon , encore une fois , est celle de tout l'Evangile que ce divin Maître semble avoir eu plus à cœur de nous faire comprendre. Cependant c'est celle que nous voulons comprendre le moins. Notre unique règle est de nous abandonner sur ce point à notre caprice ; & il n'y a rien où nous affectons davantage d'agir par la préoccupation de nos idées , sans vouloir écouter notre raison ni notre foi , pour peu que notre foi & notre raison s'opposent à notre goût , & contredisent les sentimens de notre cœur. Après cela si nous faisons de fausses démarches , & si nous nous égarons dans les voyes du salut , pouvons-nous prétendre que notre simplicité soit un sujet légitime de justification pour nous ? Mais quelque précaution que l'on y apporte , il est difficile de n'être pas trompé par l'hypocrisie. Vous le dites , & moi je soutiens qu'après les règles admirables que Jesus-Christ nous a données , il n'est rien de plus aisé que d'éviter cette surprise dans les choses dont nous parlons , qui sont celles de la conscience & du salut éternel. Car en matière de religion , par exemple , cet Homme-Dieu nous a déclaré que la preu-

ve infaillible de la vérité, étoit la soumission à son Eglise; que hors de là toutes les vertus qui se pratiquoient, n'étoient qu'hypocrisie & que mensonge; & que quiconque n'écouloit pas son Eglise, fût-il un Ange descendu du Ciel, il devoit être regardé comme un payen & comme un publicain. S'il arrive donc que sans avoir égard à une instruction si positive & si importante, nous nous attachions à un parti où cet esprit de soumission ne se trouve pas, dès-là, quoique séduits par l'hypocrisie, nous sommes criminels, & notre erreur est une infidélité. Et voilà ce qui confondra dans le jugement de Dieu, tant d'ames réprouvées, qui par une simplicité pleine d'indiscrétion, ont adhéré aux sectes & aux hérésies, sous ombre d'une réforme imaginaire. Car de quelque bonne foi qu'ayent été, à ce qu'il semble, ceux qui se sont engagés dans le schisme de Luther, ou dans celui de Calvin, s'ils avoient suivi la règle du Fils de Dieu, & s'ils en avoient fait la juste application, qu'ils en pouvoient & qu'ils en devoient faire, ils auroient aisément découvert le piège qu'on leur dressoit, & l'écueil où ils se laissoient conduire. Et il ne faut point me répondre, qu'ils alloient où ils croyoient voir le plus grand bien; car c'est par là que tant d'ames chrétiennes, quittant la voye simple de la piété, pour marcher dans des voyes plus hautes, mais détournées, se sont perduës & se perdent tous les jours. Malheur que sainte Thérèse déploroit autrefois, & pour lequel Dieu la suscita, afin de nous donner dans sa personne l'idée d'une conduite prudente & droite: C'est,

dis-je, par là que le démon, sous prétexte non seulement du bien, mais du plus grand bien, les fait tomber dans l'abîme. Démon, que Marie, toute remplie de grace qu'elle étoit, appréhenda, quand elle se troubla à la vûë d'un Ange, se défiant d'autant plus de ce qu'il lui proposoit, que c'étoient des mystères plus sublimes. Démon dont saint Paul, tout ravi qu'il avoit été au troisième ciel, craignoit les ruses & les artifices, quand il disoit : nous n'ignorons pas ses desseins, & nous ne sçavons que trop, que cet esprit de ténèbres se montre souvent sous la forme d'un esprit de lumière. Démon que les Apôtres eux-mêmes redoutoient, lorsque voyant Jesus-Christ ressuscité, ils s'écrioient que c'étoit un phantôme, ne se fiant pas à leurs propres yeux, ni à la présence de cet Homme-Dieu. Démon, dit saint Bernard, qui des quatre persécutions dont l'Eglise a été affligée, y entretient la plus dangereuse. La première a été celle des tyrans, qui par la cruauté des supplices ont voulu arrêter l'établissement de la foi; la seconde, celle des hérésiarques, qui par la nouveauté de leurs dogmes, ont corrompu la pureté de la doctrine, la troisième celle des catholiques libertins, qui par leurs relâchemens ont perverti la discipline des mœurs. Mais la dernière & la plus pernicieuse, est celle des hypocrites, qui pour s'insinuer & pour se faire croire, contrefont la piété & la plus parfaite piété. Il est donc de notre devoir & d'une nécessité indispensable, d'user de toute notre vigilance pour nous tenir en garde contre eux. Sans cela Dieu nous menace de

nous comprendre dans l'anathème qu'il lancera sur leur tête : *Et partem ponet cum hypocritis.* Et parce que le Sauveur des hommes nous avertit de joindre toujours la prière à la vigilance , c'est encore une obligation pour nous , d'avoir recours à Dieu , & de lui dire souvent avec son Prophète : *Notam Pſal. 142. fac mihi viam in qua ambulem , quia ad te levavi animam meam.* Montrez-moi , Seigneur , la route où je dois marcher. Ne permettez pas qu'une trompeuse illusion m'aveugle. Le monde est rempli de faux guides , d'autant plus à craindre , qu'ils sont plus adroits à se cacher , & que leurs intrigues sont plus secrètes. C'est pour cela que je m'adresse à vous , ô mon Dieu , afin que vous m'aidiez des lumières de votre grace , & qu'à la faveur de cette clarté divine , je puisse heureusement parvenir au terme de la gloire , où nous conduise , &c.





S E R M O N

P O U R L E

HUITIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOSTE.

Sur l'Aumône.

Et ego dico vobis ; facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis , ut cum defeceritis , recipiant vos in æterna tabernacula.

Et moi je vous dis de même : faites-vous des amis de vos richesses , afin que quand vous serez réduits à l'extrémité , ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. En saint Luc , chap. 16.

C'Est la conclusion que tire aujourd'hui le Fils de Dieu , de la parabole de l'Evangile , & c'est de tous les conseils de Jésus-Christ , ou plutôt de tous les préceptes de la sainte loi que ce Sauveur de nos ames est venu nous enseigner , un des plus salutaires & des plus indispensables. Est-il rien de plus avantageux & de plus à souhaiter pour nous , que d'avoir de fidèles amis , & de puissans intercesseurs , qui prennent en main nos intérêts , qui défendent auprès de Dieu notre

cause, qui fléchissent en notre faveur ce souverain juge, & qui par l'efficace de leur médiation, nous ouvrent ce Royaume céleste où nous aspirons, & nous fassent entrer avec eux dans la gloire? Mais afin de parvenir à cet heureux terme & de nous en assurer la possession, est-il rien en même tems de plus nécessaire, & d'une obligation plus étroite, que de nous enrichir de mérites & de trésors spirituels, de nous purifier devant Dieu, d'acquitter nos dettes, & d'avoir même de quoi acheter cette terre promise qui doit être le centre de notre repos & notre éternelle béatitude? Or c'est à cela, mes chers Auditeurs, que vous pouvez servir ces biens temporels dont vous jouïffez dans la vie; voilà l'emploi que vous en devez faire. Ce sont des richesses d'iniquité, selon la parole de mon texte, c'est-à-dire, des richesses qui nous rendent communément injustes: *Mammona iniquitatis*. Mais ces richesses d'iniquité & de damnation, deviendront par l'exercice de la charité chrétienne, des richesses de justice, si je puis parler de la sorte, des richesses de salut & de prédestination. Je viens donc, mes Frères, vous entretenir de l'aumône. Matière, dit saint Chrysostôme, qu'un Ministre évangélique ne peut omettre, sans manquer à l'un des devoirs les plus essentiels de son ministère: & il est bien remarquable que de tant de prédications & d'exhortations que fit à son peuple ce saint Evêque, il n'y en a presque pas une où l'aumône ne soit expressément recommandée, comme si toute la morale du christianisme se réduisoit là &

que ç'en fût le point capital. Je n'ai ni la pénétration, ni l'éloquence de cet incomparable prédicateur; mais votre grace, Seigneur, me soutiendra, & je la demande par l'intercession de Marie: *Ave.*

C'Est une question, dont tout homme chrétien peut être édifié, & qui parut autrefois à saint Chrysofôme, assez importante pour en faire le sujet d'une de ses homélies: sçavoir, qui des deux est le plus redevable à la Providence de Dieu, de la conduite qu'elle a tenuë en établissant le précepte de l'aumône, ou le riche qui est dans l'obligation de la donner, ou le pauvre qui est dans la nécessité de la recevoir. A en juger par les apparences, on croiroit d'abord, dit ce saint Docteur, que cette loi de l'aumône est bien plus favorable au pauvre qu'au riche, puisqu'elle a pour fin, de soulager la misère du pauvre, & qu'au contraire elle impose au riche un devoir onéreux dont il ne peut se dispenser. Mais d'ailleurs le riche tire de l'accomplissement même de cette loi, de tels avantages, qu'il y a raison de douter, s'il n'est pas encore plus de son intérêt que de celui du pauvre, qu'elle subsiste. Décidons cette question, Chrétiens, & pour y observer quelque ordre, distinguons deux choses dans la matière que nous traitons, je veux dire le précepte de l'aumône, & l'efficace de l'aumône. Le précepte de l'aumône peu connu, & l'efficace de l'aumône, souvent très mal entendu; le précepte que l'on néglige, & l'efficace dont on ne profite pas. Car de là, mes chers Auditeurs, dé-

pend l'éclaircissement de la question que je me suis proposée, & le voici. Je dis que dans l'établissement de l'aumône, la Providence de notre Dieu s'est montrée également bienfaisante envers le pauvre & envers le riche. Bienfaisante envers le pauvre, d'avoir pourvû par une loi particulière au soulagement de sa pauvreté; ce sera la première partie. Bienfaisante envers le riche, de lui avoir donné un moyen aussi infaillible que celui de l'aumône pour appaiser Dieu dans l'état de son iniquité; ce sera la seconde partie. Erigeant l'aumône en précepte, Dieu a considéré le pauvre; & en attribuant à l'aumône une vertu aussi souveraine qu'elle l'a, Dieu a eu égard au riche. Deux points d'instruction que je vais développer selon les principes de la plus exacte Théologie. Dans le premier vous pourrez reconnoître à quoi le devoir de l'aumône engage un riche chrétien; & dans le second je vous ferai voir de quelle ressource & de quelle consolation la pratique de l'aumône est pour un riche pécheur. L'un & l'autre mérite une attention toute particulière.

I. PAR-
TIE.

A Considérer en elle-même & selon les vûes du monde, la condition du pauvre, nous y trouvons trois défavantages bien remarquables, & trois grandes disgrâces. La première est cette inégalité de biens qui le distingue du riche, en sorte que l'un dans l'opulence & dans la fortune, se voit abondamment pourvû de toutes choses, tandis que l'autre sans revenus & sans héritages, a les mains vuides & ne possède rien, ni ne peut

peut disposer de rien. La seconde, est la nécessité où le pauvre languit & les besoins qu'il souffre, en conséquence de cette même inégalité qui se rencontre entre lui & le riche : tellement qu'il endure toutes les misères de l'indigence, pendant que le riche goûte toutes les douceurs d'une vie aisée & commode. Enfin la troisième, est l'état de dépendance où la disette réduit le pauvre, & les mépris qu'il est souvent obligé d'effuyer dans le rang inférieur où le met sa pauvreté ; au lieu que tous les honneurs & toutes les grandeurs du siècle, sont pour le riche. Or voilà, mes chers Auditeurs, à quoi la Providence de notre Dieu a suppléé par la loi de la charité, & en particulier par le précepte de l'aumône : & c'est ce qui me l'a fait regarder dans ce divin commandement comme une Providence miséricordieuse & bienfaisante à l'égard des pauvres. J'en donne les preuves, & vous en allez être pleinement convaincus.

Je l'ai dit, & vous le voyez, le malheur du pauvre, j'entends son malheur temporel, c'est d'abord ce partage si inégal de facultez & de biens, qui le dépouille de tout, & qui comble au contraire le riche de trésors. Selon la première loi de la nature, remarque saint Ambroise, tous les biens devoient être communs. Comme tous les hommes sont également hommes, l'un par lui-même & de son fonds, n'a pas des droits mieux établis que ceux de l'autre, ni plus étendus. Ainsi il paroïsoit naturel que Dieu les ayant créés, & voulant après le bien-fait de la création, leur fournir à tous par celui de la conserva-

tion, l'entretien & la subsistance nécessaire, leur abandonnât les biens de la terre, pour en récolter les fruits, chacun selon ses nécessitez présentes, & selon que les différentes conjonctures le demanderoient. Mais cette communauté de biens si conforme d'une part à la nature & à la droite raison, ne pouvoit d'ailleurs, par la corruption du cœur de l'homme, long-tems subsister. Chacun emporté par sa convoitise, & maître de s'attribuer telle portion qu'il lui eût plû, n'eût pensé qu'à se remplir aux dépens des autres, & de là les divisions & les guerres. Nul qui volontairement & de gré, se fût assujetti à certains ministères pénibles & humilians. Nul qui eût voulu obéir, qui eût voulu servir, qui eût voulu travailler & agir, parce que nul n'y eût été forcé par le besoin. D'où vous jugez assez quel renversement eût suivi dans le monde, livré par là, si j'ose ainsi m'exprimer, à un pillage universel, & à tous les maux que la licence ne manque point de traîner après soi.

Il falloit donc qu'il y eût une diversité de conditions, & sur tout il falloit qu'il y eût des pauvres, afin qu'il y eût dans la société humaine, de la subordination & de l'ordre. C'est une infortune, il est vrai, pour les pauvres, que cette variété d'états où ils se trouvent si mal partagent, & qui les prive des avantages accordés aux riches. Mais, providence de mon Dieu, que vous êtes aimable & bien-faisante, lors même que vous semblez plus rigoureuse & plus sévère ! & que vous sçavez bien rendre par vos soins paternels, ce que vous ôtez selon les conseils de votre adorable sagesse ! En

effet, Chrétiens, qu'a fait Dieu, en faveur du pauvre? Il a établi le précepte de l'aumône. Il a dit au riche ce que saint Paul, son interprète & son Apôtre, disoit aux premiers Fidèles: vous ferez part de vos biens à vos frères; car dès que ce sont vos frères, vous devez vous intéresser pour eux, & je vous l'ordonne. Non pas que je vous oblige de leur donner tout, ou la meilleure partie de ce que vous avez reçu de moi. Je n'entends pas que vous alliez jusqu'à vous appauvrir vous-mêmes pour les enrichir, ni qu'ils soient par vos largesses dans l'abondance, & vous dans la peine; *Non ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio.* Mais vous mesurerez les choses de telle manière, qu'il y ait entre eux & vous une espèce d'égalité: *Sed ex aequalitate.* Comme riche, vous avez non seulement ce qu'il vous faut, mais au delà de ce qu'il vous faut, & le pauvre n'a pas même le nécessaire. Or pour le pourvoir de ce nécessaire qu'il n'a pas, vous employerez ce superflu que vous avez, si bien que l'un soit le supplément de l'autre; *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat.* Par cette compensation, tout sera égal. Le riche, quoique riche, ne vivra point dans une somptuosité & une mollesse aussi pernicieuse pour lui-même, que dommageable au pauvre; ni le pauvre, quoique pauvre, ne périra point dans un triste abandon. Chacun aura ce qui lui convient. *Ut fiat aequalitas,* *sicut scriptum est, qui multum, non abundavit; & qui modicum, non minoravit.*

Voilà, dis-je, Riches du monde, la règle inviolable que Dieu vous a prescrite dans

le commandement de l'aumône. Ce père commun s'est souvenu qu'il avoit d'autres enfans que vous, dont la Providence étoit chargée. Si pour de solides considérations il ne les a pas traitez aussi favorablement que vous, ce n'est pas qu'il ait prétendu les délaïsser; & si vous avez eu le partage des aïnez, si vous êtes les dépositaires de ses trésors, c'est pour les répandre & les dispenser avec équité, & non pour les retenir & vous les réserver par une avare cupidité. Comme ils sont à lui, puisque tout lui appartient, il les donne à qui il lui plaît, & de la manière qu'il lui plaît. Or c'est ainsi qu'il lui a plu de les donner aux pauvres, & qu'il les leur a destinez. De là, conclut saint Chrysostôme, quand le riche fait l'aumône, qu'il ne se flatte point en cela de libéralité: car cette aumône, c'est une dette dont il s'acquitte; c'est la légitime du pauvre, qu'il ne lui peut refuser sans injustice. Je le veux, il honore Dieu par son aumône; mais il l'honore comme un vassal qui reconnoît le domaine de son Souverain, & lui rend l'obéissance qui lui est dûë. Il l'honore comme un fidèle œconome, qui administre sagement les biens qu'on lui a confiez, & les distribuë, non point en son nom, mais au nom du maître: *Fidelis dispensator & prudens, quem constituit Dominus super familiam suam, ut det illis in tempore tritici mensuram.* Prenez garde à ces paroles, dont vous n'avez peut-être jamais pénétré tout le sens. C'est un dispensateur; mais Dieu est le Seigneur, *Fidelis servus.* Il a l'intendance sur toute la maison, il la conduit & il la gouverne; mais

c'est le Seigneur qui l'a constitué pour cela ; *Quem constituit Dominus super familiam suam.* Les pauvres font partie de cette maison de Dieu , & il y a assez de biens pour tous les membres qui la composent : il doit donc dans une juste compensation , les leur communiquer à tous ; *Ut det illis.* Mais du reste, tous les besoins n'étant pas les mêmes , il est de sa prudence d'y faire attention , & d'examiner l'état d'un chacun , afin de lui donner une mesure proportionnée ; *Ut det illis tritici mensuram.* Et parce qu'il y a des tems où les uns sont plus pressez & les autres moins , c'est encore un devoir pour lui d'y avoir égard & d'y veiller , augmentant ou diminuant les secours , selon les divers changemens qui arrivent & dont il est instruit ; *Ut det illis in tempore tritici mensuram.* Voilà le secret de cette égalité que Dieu dans la loi qu'il a portée pour le soulagement des pauvres , a eu en vûë de remettre parmi les hommes. Voilà ce qui justifie sa providence. Car quand les biens , selon l'intention & l'ordre de Dieu , seront ainsi appliquez , il n'y aura plus proprement ni riches ni pauvres , mais toutes les conditions deviendront à peu près semblables. Le pauvre qui n'a rien , aura néanmoins de quoi subsister , parce que le riche le lui fournira ; *Tanquam nihil habentes , & omnia possidentes.* Et le riche qui a tout , n'aura pourtant rien au delà du pauvre , parce qu'il lui sera tributaire de tout ce qu'il se trouvera avoir de trop , & qu'en effet il s'en privera ; *Ut & qui habent , tanquam non habentes sint.* 2. Cor. c. 6. 1. Cor. c. 7.

Mais allons plus avant , & admirons tou-

jours les charitables desseins de cette Providence dont je parle, & le soin qu'elle a pris des pauvres dans le précepte de l'aumône. Un malheur attire un autre malheur, & du premier désavantage du pauvre, qui est l'inégalité des biens, laquelle le rabaisse au dessous du riche, s'ensuit conséquemment un second, je veux dire l'état de souffrances, & les désolantes extrémitez où expose la pauvreté. Vous en êtes témoins, mes chers Auditeurs, & je puis bien là-dessus en appeller à vos propres connoissances. Vous sçavez ce que souffrent tant de misérables qui se présentent tous les jours à vos yeux; & si vous vouliez l'ignorer, leurs seules figures malgré vous, vous l'apprendroient; leurs vilages exténuez, leurs corps décharnez, vous le donneroient à connoître; leurs plaintes, leurs cris, leurs gémissemens, & souvent leurs désespoirs, vous le feroient assez entendre. Et que seroit-ce, si je pouvois, outre ce que vous voyez, vous découvrir encore tant de calamitez secrètes qui vous sont cachées? Que seroit-ce si tant de malades sans assistance, si tant de prisonniers sans consolation, si tant de familles obérées, ruinées sans ressource & tombées dans la dernière mendicité, dont elles ressentent toutes les suites, & quelles suites! si, dis-je, tous, & tout-à-coup ils venoient s'offrir à votre vûë, & vous tracer l'affreuse peinture des maux dont ils sont accablez?

N'est-ce pas là, mon Dieu, à en juger selon les premières idées que fait naître dans l'esprit un si pitoyable & si douloureux spe-

Etacle , n'est - ce pas le scandale le plus
 apparent de votre Providence ? Hé ! Sei-
 gneur , les avez - vous donc formez , ces
 hommes sortis de votre sein , & leur avez-
 vous donné l'être , pour les abandonner à
 leur infortune , & pour les laisser périr de
 faim , de soif , de froid , d'infirmité , de
 chagrins ? Qu'ont-ils fait , & par où se font-
 ils rendus devant vous assez coupables , pour
 mériter une telle destinée ? Je sçai , mon
 Dieu , que vous ne leur devez rien : mais
 après tout , je sçai que vous êtes père , &
 que comme vous ne haïssez rien de tout ce
 que vous avez créé , sur tout entre les créa-
 tures raisonnables , vous n'avez rien aussi
 créé pour le perdre , même temporellement.
 Non sans doute , répond à cette difficulté
 saint Chrysostôme , la Providence d'un Dieu
 si sage & si bon , n'a point prétendu man-
 quer à tant d'hommes qui tiennent de lui la
 vie ; & si nos pauvres périssent dans la né-
 cessité & le besoin , ce n'est point à lui qu'il
 s'en faut prendre , mais à ceux qu'il a mis en
 pouvoir de les assister , & à qui il a comman-
 dé sous des peines si griéves , d'en être par
 leurs charitez après lui , les conservateurs.
 Parce qu'en conséquence de l'inégalité de
 qualité , & de fortune , qu'il a autori-
 sée pour le régleme du monde , il étoit
 infallible que plusieurs dans leurs conditions
 se trouveroient destituez de tous moyens
 pour se sustenter & pour subsister , il a bien
 sçu , en le prévoyant , y pourvoir ; par où ?
 par son précepte : & quiconque compren-
 dra toute la force & toute l'étenduë de ce
 commandement , sera forcé de rendre gloire

à la miséricorde & à la vigilance du maître
qui l'a porté

Car pour en venir à un détail, qui contient de si importantes leçons pour vous, mes chers Auditeurs, faisons, s'il vous plaît, ensemble quelques réflexions sur ce commandement si peu connu de la plupart des chrétiens, & de là, si mal pratiqué. Prenez garde : Dieu touché de zèle pour le pauvre, en qui il voit sa ressemblance, & qu'il aime comme l'ouvrage de ses mains, ne conseille pas seulement au riche de l'entretenir & de le nourrir, ne l'y exhorte pas seulement, mais le lui enjoint & lui en fait un devoir rigoureux. Il use pour cela de toute son autorité ; & afin de donner encore plus de poids à sa loi, il transporte au pauvre tous ses droits sur les biens du riche ; il le choisit, si j'ose le dire, pour être comme son trésorier, & c'est à lui qu'il assigne toutes les contributions qu'il peut exiger légitimement & que le riche est indispensablement tenu de lui payer. Ce n'est pas assez ; mais joignant à l'ordre la menace, & la plus terrible menace, il annonce au riche qu'il y va de son ame, de sa damnation, de son salut ; que celui qui dans le tems n'aura point exercé la miséricorde, n'a point de miséricorde à espérer dans l'éternité ; qu'il sera le vengeur du pauvre, le vengeur de la veuve & de l'orphelin, s'ils ont été négligés, & qu'il n'emploiera point d'autre titre pour condamner tant de riches, & pour les frapper de toute sa malédiction. Cela même encore ne lui suffit pas, pour assurer aux pauvres le soutien qu'il leur a ménagé ; mais voulant

prevenir les fausses interprétations qui pourroient servir de prétexte & de retranchement à l'avarice, & ne bornant point l'obligation de son précepte à certaines nécessitez extrêmes & rares, il l'étend aux besoins communs, aux besoins présens : tant il est sensible aux intérêts de ses pauvres, & tant il paroît avoir à cœur qu'ils soient aidez & secourus.

C'est donc ici qu'usant des paroles du saint Esprit, je dois m'écrier : *Tua, Pater, providentia gubernat.* Oüi, Seigneur, quelque févère que semble d'ailleurs votre conduite envers le pauvre, il est évident qu'il y a dans le ciel une Providence qui pense à lui, qui veille sur lui, qui travaille pour lui ; & si les soins de cette Providence demeurent inutiles & sans effet, ah ! mes Frères, c'est ce qui doit vous faire trembler, parce que c'est votre crime, & que ce sera le sujet de votre réprobation. Car, dit saint Ambroise, si c'est incontestablement un crime digne de la haine de Dieu & de ses vengeances éternelles, que d'enlever au riche ce qu'il possède, ce n'est pas une moindre injustice devant Dieu, de refuser au pauvre ce qu'il attend de vous, & ce que vous pouvez lui procurer.

Quoi qu'il en soit de cette comparaison, & sans examiner le plus ou le moins, ce que j'avance avec une certitude entière, & ce que vous ne devez jamais oublier, c'est qu'au jugement de Dieu, vous rendrez compte de l'un aussi bien que de l'autre. Et qu'aurez-vous à répondre, mon cher Auditeur, quand Dieu vous montrant cette foule de

misérables dont sa providence vous avoit chargé, & dont les voix plaintives retentissoient à vos oreilles, sans pénétrer jusqu'à votre cœur, il vous reprochera cet inflexible dureté que rien n'a pû amollir, & qu'il vous en demandera raison, Quand il vous dira : je voulois que celui-là fût vêtu, & vous avez sans humanité & sans compassion, retenu la robe qui le devoit couvrir : je voulois que celui-ci fût nourri, & vous avez détourné le pain qui devoit être son aliment : je voulois que ce débiteur insolvable par le désordre de ses affaires, & languissant dans une obscure prison, fût encouragé, fût consolé, fût délivré, & vous n'avez, ni fait un pas pour le visiter, ni ouvert une fois la main pour le racheter : je voulois leur adoucir à tous, leur état, & vous leur en avez laissé ressentir toutes les disgrâces & tous les malheurs. Or est-ce là ce que je vous avois prescrit ? Est-ce ainsi que je l'avois arrêté dans mes décrets, & que je l'avois marqué dans ma loi ? Mais sur tout, est-ce ainsi que je vous avois traité vous-même ? & puisque vous jouïssiez si abondamment de mes dons, & que j'avois été si libéral pour vous, comment étiez-vous si resserré & si insensible pour vos frères ?

Matth. Nonne oportuit & te misereri conservi tui ? Je
c. 18. le répète, Chrétiens, & je vous le demande ? que répondrez-vous à ces reproches ? qu'alléguerez-vous pour votre excuse ? & qui vous mettra à couvert de ce foudroyant arrêt : retirez-vous de moi, maudits ? *Dis-*

Matth. cedite à me maledicti.

c. 15.

Ce n'est pas là néanmoins encore tout le

bienfait du Seigneur, & je prétends que par le précepte de l'aumône, il a pleinement remédié à une dernière disgrâce du pauvre, qui sont les rebuts & les mépris où l'expose ordinairement sa condition, vile par elle-même & abjecte. C'est l'injustice du monde de n'estimer les hommes, que par un certain extérieur qui brille, que par le faste & la splendeur, que par l'équipage & le train, que par la richesse des ornemens & la magnificence des édifices, que par les trésors & les dépenses. Tout cela répand sur les opulens & les grands de la terre, je ne sçai quel éclat, dont le vulgaire est ébloüi, & dont ils ne se laissent que trop ébloüir eux-mêmes. De là qu'arrive-t-il? Accoutumez à ces honneurs qu'ils reçoivent par tout, & à cette pompe qui les environne, quand ils voyent les pauvres dans l'abaissement & l'humiliation, de quel œil les regardent-ils? ou pour mieux dire, les daignent-ils même regarder? Il semble que ce ne soient pas des hommes comme eux; & si quelquefois ils les gratifient d'une légère & courte aumône, il faut que ce secours leur soit porté par des mains étrangères, parce qu'il n'est pas permis au pauvre de les approcher, parce que la personne du pauvre leur inspireroit du dégoût, parce qu'ils se feroient ou une peine ou une confusion, de traiter avec le pauvre & de converser avec lui. Divin Maître que nous adorons, Sauveur des hommes, vous êtes né pauvre, vous avez vécu pauvre, vous êtes mort pauvre; & voilà parmi des chrétiens, c'est-à-dire, parmi vos disciples, où en est réduite cette pauvreté que vous avez consacré!

Mais sans recourir à l'exemple de cet Homme-Dieu, sa loi doit aujourd'hui me suffire, pour confondre tous les jugemens humains sur le sujet des pauvres, & pour nous apprendre à les respecter. Car puisque c'est par l'estime de Dieu que nous devons régler la nôtre, des hommes si chers à Dieu, des hommes qu'il a estimez jusqu'à faire dépendre d'eux & de leur soulagement, le salut du riche, jusqu'à récompenser d'un Royaume éternel, la moindre assistance qu'ils auront reçûe de nous, comment & avec quels sentimens, la foi que nous professons & qui nous les représente sous de si hautes idées, nous oblige-t-elle de les envisager ? Le mondain orgueilleux & aveuglé par son orgueil, rougiroit de leur appartenir, mais le Fils même de Dieu ne rougit point, en nous les recommandant, de les appeler ses frères, & de les reconnoître pour les membres de son corps mystique. Il ne rougit point d'être spécialement à eux & dans eux ; d'y être par l'étroite liaison qui les unit à lui comme à leur chef ; d'y être comme dans ses images vivantes, qui le retracent à nos yeux avec ses caractères les plus marquez. Il ne rougira point à la face de l'univers, d'en faire la déclaration publique, & de se substituer en leur place, quand il dira aux

Matth. réprovez : j'ai eu faim, *Esurivi* ; j'étois
c. 25. pressé de la soif, *Sitivi* ; j'étois sans demeure, exposé aux injures de l'air, nud, infirme & souffrant, *Hospes eram, nudus, infirmus.* Mais, Seigneur, en quel tems & où vous avons-nous vû dans tous ces états ? Vous m'y avez vû lorsque vous y avez vû

ce pauvre , parce que tout pauvre qu'il étoit, je le regardois comme une portion de moi-même , ou plutôt , comme un autre moi-même. *Quandiu non fecistis uni de minoribus his , nec mihi fecistis.* Or voilà tout ce qui est exprimé dans le précepte de Jesus-Christ , & l'un des plus solides fondemens dans le christianisme sur quoi il est appuyé. *Ibid.*

Après cela , Chrétiens , je ne suis plus surpris que l'esprit de l'Evangile nous fasse considérer les pauvres avec tant de vénération. Je ne m'étonne plus de la règle que nous donne saint Chrysostôme : d'écouter la voix des pauvres comme la voix de Jesus-Christ même , de les honorer comme Jesus-Christ , de les recevoir comme Jesus-Christ. Je n'ai plus de peine à comprendre une autre parole de ce saint Docteur , sçavoir , que les mains des pauvres sont aussi respectables & en quelque sorte plus respectables pour nous que les autels , parce sur les autels on sacrifie Jesus-Christ , & que dans les mains des pauvres on soulage Jesus-Christ. J'entre aisément dans les vûes toutes saintes de la religion , lorsqu'elle a tant de fois humilié & qu'elle humilie encore aux piéds des pauvres , les Monarques & les Potentats. Nous en voyons renouveler chaque année la pieuse cérémonie. Toute la grandeur du siècle rend hommage dans leurs personnes à Jesus-Christ , je dis à Jesus-Christ pauvre , & non point à Jesus-Christ glorieux & triomphant. Les Têtes couronnées , s'inclinent profondément en leur présence , & des mains Royales sont employées à les servir. Enfin , je conçois comment les saints ont toujours

témoigné tant de zèle pour les pauvres, les prevenant, les recherchant, les appellant auprès d'eux, & les accueïllant avec une distinction digne du Maître dont ils portent le sacré scéau & les plus précieuses livrées. En tout cela, dis-je, je ne trouve rien que de convenable, rien que de juste, & qui ne leur soit légitimement dû.

C'est donc ainsi, Pauvres, que votre condition est relevée; & s'il a plu à la providence de votre Dieu, de vous faire naître dans les derniers rangs, c'est ainsi qu'il a fçû par son précepte & par les termes dans lesquels il l'a énoncé, vous dédommager de cette bassesse apparente. Qui vous méprise, le méprise; & par l'affinité qu'il y a entre lui & vous, tous les outrages qui vous sont faits, lui deviennent personnels. Ils ne demeureront pas impunis; mais le tems viendra où vous en aurez une satisfaction pleine & authentique. Quel est-il ce tems? Vous n'y pouvez faire, mes chers Auditeurs, une trop sérieuse réflexion. C'est ce grand jour où le riche & le pauvre seront citez devant le tribunal de Dieu; ce jour où tant de riches présomptueux, & si fiers à l'égard des pauvres qu'ils éloignoient, qu'ils rejettoient avec dédain, à qui même quelquefois ils insultoient, seront à leur tour, & par la plus affreuse révolution, couverts eux-mêmes d'ignominie & d'opprobre. Que penseront ils, & que diront-ils, lorsque placez à la gauche, vils restes de la nature & sujets d'horreur, ils verront à la droite & sur leurs têtes, ces pauvres qu'ils laissoient ramper dans la poussière, ces pauvres autrefois si

petits , mais alors comblez de gloire , & si hautement exaltez ? *Hi sunt quos habuimus* Sap. c. 5. *aliquando in derisum & in similitudinem improperii.* Sont - ce là ces hommes à qui nous faisons si peu d'attention , pour qui nous avions si peu de ménagemens , qui nous sembloient si fort au - dessous de nous , envers qui nous étions si indifférens , si impérieux , si absolus ? Quel retour & quel changement ! les voilà parmi les enfans de Dieu , parmi les élus de Dieu , héritiers du Royaume de Dieu , pendant qu'il nous fait sentir toute son indignation ; & qu'il nous frappe des plus rudes coups de sa justice. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei , & inter sanctos fors illorum est.* C'est à vous , Chrétiens , d'y prendre garde , de concevoir d'autres sentimens pour les pauvres , de féconder les vûes de la Providence sur eux , de faire ainsi pour vous - mêmes , du précepte de l'aumône , un moyen de sanctification & de salut. Car la même Providence qui dans l'établissement de ce précepte s'est montrée si bienfaisante envers le pauvre , ne l'est pas moins envers le riche , comme vous le verrez dans la seconde partie.

Ibid.

DE quelque manière qu'en juge le monde, & quelque adroit que soit l'amour propre à séduire le cœur de l'homme , en lui donnant de fausses idées de tout ce qui flatte ses desirs ; pour peu qu'un riche chrétien ait de religion , trois choses , dit saint Chrysostôme , doivent reprimer en lui l'orgueil secret que la possession des richesses a coutume d'inspirer aux ames mondaines. Cette

II.
PAR-
TIE.

opposition qui se rencontre entre l'état des riches & celui de Jesus-Christ pauvre ; ce choix que Jesus-Christ a fait pour soi-même de la pauvreté, préférablement aux richesses ; ce caractère de malédiction qu'il semble avoir attaché aux richesses, en béatifiant & en canonisant la pauvreté : c'est la première. Cette espèce de nécessité qui engage presque inévitablement les riches en toutes sortes de péchez, cette facilité qu'ils trouvent à satisfaire leurs passions les plus déréglées, ce pouvoir de faire le mal : c'est la seconde. Enfin, cette affreuse difficulté, ou pour me servir des termes de l'Evangile, cette impossibilité morale où sont les riches de se sauver : c'est la troisième. Car malgré les préventions du monde, & malgré les avantages que peut procurer aux hommes la jouissance des biens temporels, s'ils veulent raisonner selon les principes du christianisme, il n'est pas possible qu'un état si différent de l'état du Dieu-Homme qui les a sauvés & qu'ils regardent comme le modèle de leur prédestination ; qu'un état exposé, & comme livré à tout ce qu'il y a sur la terre de plus contagieux & de plus contraire au salut ; qu'un état qui de lui-même conduit à une éternelle damnation : il n'est pas, dis-je, possible, qu'un tel état, bien loin de les enfler d'une vaine complaisance, ne les faisisse de frayeur, ne les trouble, ne les désole, & du moins ne les oblige à prendre toutes les précautions nécessaires pour marcher sûrement dans la voye de Dieu.

Il étoit, ajoute saint Chrysostôme, de la providence & de la bonté de Dieu, de don-

ner aux riches du siècle quelque consolation dans cet état, & c'est ce qu'il a prétendu, lorsque par une conduite bien-faisante, il les a mis en pouvoir de pratiquer la miséricorde chrétienne par le soulagement des pauvres, & qu'il leur a imposé le précepte de l'aumône. Car si le riche peut dans sa condition, non seulement diminuer, mais entièrement corriger l'opposition de son état avec celui de la pauvreté de Jesus-Christ, si le riche peut réparer tant de péchez & tant de désordres où le plonge l'usage du monde, sur tout l'usage des biens du monde; & si le riche par conséquent peut se promettre quelque sûreté pour le salut, & contre une malheureuse réprobation: tout cela doit être le fruit de sa charité, & c'est le seul fondement solide qui reste à son espérance.

La première vérité est évidente: car du moment, Chrétiens, que vous partagez vos biens avec Jesus-Christ dans la personne des pauvres, dès-là, vos biens sanctifient par ce partage, n'ont plus de contrariété avec la pauvreté de cet Homme-Dieu, puisque cet Homme-Dieu entre par là comme en société de biens avec vous: & voilà l'admirable secret, ou plutôt l'artifice innocent dont le riche miséricordieux se sert pour mettre Jesus-Christ dans ses intérêts, & pour en faire d'un juge redoutable, un protecteur; voilà par où il se garentit de ces anathèmes fulminez dans l'Évangile contre les riches. En effet, remarque saint Chrysostôme, Jesus-Christ est trop fidèle pour donner sa malédiction à des richesses dont il reçoit lui-même sa subsistance, & qui contribuent à le nourrir,

en nourrissant ceux qui le représentent en ce monde. Cette seule considération ne devrait-elle pas nous suffire ? & que faudroit-il davantage pour nous remplir d'une sainte ardeur dans l'accomplissement du précepte de l'aumône ?

Mais la seconde n'est pas moins touchante, & c'est que Dieu par le moyen de l'aumône, a pourvû les riches d'un remède général & souverain contre tous les péchez où les expose leur condition, & dont il est si rare qu'ils se préservent. Car n'est-ce pas une chose bien surprenante, poursuit toujours l'éloquent Avocat des pauvres, dont j'emprunte si souvent dans ce discours, les pensées & les paroles, n'est-il pas bien étonnant de voir en quels termes l'écriture s'exprime, quand elle parle du pouvoir de l'aumône & de sa vertu, pour effacer le péché ? Jamais elle n'a rien dit de plus fort, ni de l'efficace des Sacremens de la loi nouvelle, ni du Sang même du Rédempteur, qui en est la source ; & nous ne lisons rien de plus décisif en faveur du baptême, que ce qui est écrit au chapitre onzième de saint Luc à l'avantage de l'aumône : *Date, elemosynam, & ecce omnia munda sunt vobis* ; faites l'aumône ; & tout, sans exception, vous est remis. D'inférer de là que l'aumône autorise donc la liberté de pécher ; & que de satisfaire à ce seul devoir, est une espèce d'impunité à l'égard de tout le reste, c'est la maligne conséquence que voudroient tirer quelques mondains peu instruits de leur religion. Mais non, mes frères, répond la-dessus saint Augustin, dans le livre de la Cité de Dieu, il n'en est pas

ainsi, & cette doctrine que toutes les Ecritures nous prêchent, ne favorise en nulle manière la licence des mœurs : pourquoi ? parce que si l'aumône remet le péché, ce n'est qu'en disposant Dieu à écouter vos prières, qu'il auroit autrement rejetées, à accepter vos sacrifices, dont il n'eût tenu nul compte & qu'il auroit rebutez ; à être touché de vos larmes, qui ne l'auroient point fléchi. Ce n'est qu'en vous attirant les grâces de la pénitence & d'une véritable conversion, que vous n'auriez sans cela jamais obtenues. Ce n'est qu'en satisfaisant à la justice divine, qui se fût endurcie contre vous & renduë inexorable. *Propter hoc ergo elemosyna facienda, ut de prateritis compungamur, non ut in eis perseverantes malè vivendi licentiam comparemus.* C'est pour cela & par là que l'aumône est toute puissante, & que le pécheur peut sans témérité faire fond sur elle, par ce que c'est par elle qu'il trouve grace devant Dieu, pour mériter le pardon de son péché, pour le pleurer, pour l'expier, & non pas pour avoir droit d'y persévérer.

August.

Or supposé cette vertu de l'aumône dans le sens que je viens de l'expliquer, admirez avec moi, Chrétiens, la douceur de la Providence envers le riche, & reconnoissez-la en trois points dont je me contente de vous donner une simple idée. Premièrement, quelle providence du Seigneur, & combien est-elle aimable, d'avoir établi pour les riches pécheurs, un moyen de justification si conforme à leur état, si proportionné à leur foiblesse, si aisé par rapport à eux dans la pratique, & néanmoins si infaillible ? Car

voilà sans doute un des plus beaux traits, non seulement de la miséricorde, mais de la sagesse de Dieu. Comme chaque condition a ses péchez qui lui sont propres, aussi Dieu a-t-il voulu que chaque condition eût ses ressources particulières pour la pénitence. Le pauvre satisfait Dieu par ses souffrances, & le riche par ses charitez. La satisfaction du riche paroît plus douce que celle du pauvre : ainsi a-t-il plu au Seigneur, qui d'ailleurs dans l'ordre de la grace, avoit assez privilégié le pauvre au-dessus du riche. A peine auroit-on pu espérer du riche, qu'il se fût soumis aux autres remèdes plus violens, ordonnez contre le péché. Hé bien, lui dit Dieu, en voici un que j'ai choisi pour vous. Vous n'aurez nul prétexte pour vous en défendre : car il dépendra toujours de vous. Ni la délicatesse de votre complexion, ni vos infirmités ne vous en dispenseront jamais. Car il ne consistera point en des exercices pénibles & incommodés. Il ne vous exposera point à la censure du monde, puisque le monde tout perverti qu'il est, ne pourra vous refuser ses éloges, quand il vous le vera mettre en œuvre. Il vous coûtera peu ; mais avec ce peu il n'y aura rien que vous ne gagniez. *Divina res eleemosyna*, s'écrie saint Cyprien, *res posita in potestate facientis, res grandis & facilis sine periculo persecutionis.*

Cyprian.

Pourquoi pensez-vous que Daniel, suivant l'inspiration qu'il avoit reçue d'en haut, & déclarant au Roi de Babylone que le Ciel étoit irrité contre lui, & qu'il étoit tems qu'il pensât à l'appaiser, ne lui proposa point d'abord de prendre le sac & le cilice, de se

couvrir de cendres, de jeûner & de macérer son corps, mais seulement de racheter ses crimes par l'aumône; *Quamobrem, Rex, Dan. c. 4. consilium meum placeat tibi, & peccata tua elemosynis redime, & iniquitates tuas misericordius pauperum.* Ah! Chrétiens, il en usa de la sorte par une prudence qui ne fut ni humaine ni lâche, & qui ne ressentit point le Courtisan, mais le Prophète. Car il ne voulut plaire à son Prince, qu'autant qu'il le pouvoit sans blesser les intérêts de son Dieu; & il ne voulut faciliter la satisfaction qui étoit dûë à son Dieu, qu'autant que le permettoit la fidélité qu'il devoit à son Prince. Il jugea donc & avec raison, que l'aumône étoit de toutes les œuvres satisfaitoires, celle qui seroit plus au goût de ce Prince déjà touché, mais non encore converti; & il sçavoit que celle-là seroit suivie de toutes les autres & de sa conversion même. D'où vient qu'il se contente de lui dire: agréez, Seigneur, le conseil que je vous donne, & rachetez vos péchez par vos largesses envers les pauvres. Sur quoi saint Ambroise fait une observation aussi vraie qu'elle est ingénieuse, quand il dit, que cette facilité qu'a le riche d'expier ainsi les désordres de sa vie, nous est excellemment figurée par le miracle qu'opéra le Fils de Dieu dans la personne d'un malade dont parle saint Luc. Il étoit paralitique d'une main, & Jesus-Christ ne fit autre chose que de lui commander d'étendre cette main, qui dans le moment même se trouva saine: *Extende manum tuam, & restituta est.* Le remède étoit aisé; *Matth. c. 12.* mais ce qui fut alors un effet visible de la

puissance du Sauveur, est ce qui se passe tous les jours spirituellement & intérieurement dans la personne du riche. Car Dieu lui dit, *Extende manum tuam*, étendez, par un effet de charité, cette main si long-tems resserrée par une criminelle avarice; & vous sentirez la vertu de Dieu qui agira en vous. Étendez la, & cette seule action fera le principe de la guérison de votre ame: *Benedicuntur, extendere*, ce sont les paroles de saint Ambroise, *quia nihil ad curandum plus proficit, quam elemosyna largitas.*

Autre trait de sa Providence, j'entends toujours d'une Providence favorable au riche dans l'établissement de l'aumône. Les richesses qui avoient été l'instrument du péché, deviennent la matière de la réparation du péché même: pour nous faire comprendre ce que dit saint Paul, que tout contribué au bien de ceux qui cherchent Dieu, ou qui retournent à Dieu. Nous voyons des plantes, dont le suc est pour l'homme un poison mortel: mais nous admirons au même tems l'auteur de la nature, en ce qu'elles ne croissent jamais, qu'accompagnées d'une autre plante qui leur sert de contrepoison. L'aumône fait quelque chose de plus. Car elle trouve le remède du mal dans la cause même du mal. Ce sont vos richesses qui vous ont perdu, continué saint Ambroise, parlant à un riche avare, & ce sont vos richesses qui vous sauveront; *Pecuniâ tuâ venundatus es, redime te pecuniâ tuâ.*

Ajoutons encore un nouveau trait de cette conduite de Dieu si bien-faisante à l'égard du riche: le voici. Qu'est-ce que le riche

dans l'état du péché ? c'est un sujet disgracié de Dieu, qui ne peut point par lui-même avoir d'accès auprès de Dieu, dont les actions les plus louables ne sont de nul mérite devant Dieu, à qui la porte de la miséricorde de Dieu semble être fermée ; & qui livré à sa justice rigoureuse, n'auroit plus d'autre parti à prendre que celui du désespoir. Mais que fait Dieu ? en lui donnant de quoi être charitable, il lui donne de quoi se ménager de puissans intercesseurs, qui par reconnoissance, qui par devoir, qui par intérêt, soient obligez à solliciter & à demander grace pour lui ; & ces intercesseurs, ce sont les pauvres : ces pauvres, amis de Jesus-Christ, & selon l'Evangile devenus les siens ; *Facite vobis* Luc. c. 16. *amicos de mammonâ iniquitatis* : ces pauvres dont les vœux s'élèvent jusqu'au trône de Dieu, & que Dieu exauce ; *Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum* : ces pauvres, circonstance bien remarquable, ces pauvres dont le crédit auprès de Dieu ne dépend ni de leur mérite ni de leur innocence. Car ils intercedent pour ceux qui les soulagent, sans parler, sans agir, sans y penser, & même sans le vouloir. C'est assez qu'ils paroissent revêtus de vos aumônes, afin que Dieu les entende, & qu'en leur considération il s'adoucisse pour vous. Pourquoi cela ? la raison en est belle, & c'est la réflexion de saint Augustin : parce que dans le langage de l'Ecriture, ce n'est pas proprement le pauvre, mais l'aumône faite au pauvre, qui intercede pour le riche. *Conclude eleemosynam* Eccles. *in corde pauperis, & hac pro te exorabit* : mettez votre aumône dans le sein du pauvre, &

elle priera pour vous. Le Saint Esprit ne dit pas, *Et ipse exorabit pro te*; comme si c'étoit ce pauvre que vous avez secouru, qui fût devant Dieu votre patron: il dit que l'aumône, indépendamment de lui, parle en votre faveur, plaide votre cause, mais d'une voix si éloquente & si forte, que Dieu, quoiqu'indigné & courroucé, ne peut néanmoins lui résister. *Et hac pro te exorabit.*

Voilà ce que la foi nous apprend, & de là s'ensuit cette dernière & consolante vérité, que si le riche peut avoir quelque assurance de sa prédestination éternelle, & quelque préservatif contre cette malheureuse réprobation dont il est menacé, c'est par l'aumône. Ah! mes chers Auditeurs, combien de riches sont heureusement parvenus au port du salut, après avoir marché bien des années dans les voyes corrompuës du monde? à voir les égaremens où ils se laissoient emporter en certains tems de leur vie, qui jamais eût espéré pour eux une telle fin? Qu'ont-ils dit à Dieu lorsqu'ils sont entrez dans sa gloire? & conservant le souvenir de leurs désordres passez, combien ont-ils béni & béniront-ils éternellement ce Père des miséricordes, qui les a éclairés, qui les a touchés, qui les a ramenez, qui les a sanctifiés, qui les a couronnés? Mais que leur a-t-il répondu, & que leur répondra-t-il pendant toute l'éternité, où ils auront sans cesse devant les yeux ce mystère de grace? *Elemosyna tua ascenderunt in conspectu Dei.* Il est vrai, vous méritiez mes châtimens les plus sévères, & ma justice en mille rencontres devoit éclater contre vous. Mais vous
lui

lui avez opposé une barrière qui l'a arrêtée : ce sont vos aumônes. Au milieu de vos déréglemens , vous aviez toujours un cœur libéral & compatissant pour les pauvres , & c'est ce qui m'a désarmé. Tout le bien que vous avez fait à vos frères , j'étois engagé à vous le rendre. Je l'avois promis , & je l'ai exécuté. Ma Providence a eu pour cela de secrets ressorts qu'elle a fait agir , & qui vous ont fait agir vous-mêmes , afin que ma parole s'accomplît : donnez & on vous donnera , *Date , & dabitur vobis.*

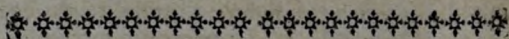
LUC. C.

Mais du reste , Chrétiens , ne vous y trompez pas , & ne pensez pas compter sur vos aumônes , si elles n'ont toute l'étendue & toute la mesure nécessaire. Et quelle est pour vous cette mesure ; observez ceci , & imprimez-le fortement dans vos esprits. Quand un riche du siècle seroit exempt devant Dieu de tout péché & de toute satisfaction , le superflu de ses biens , ainsi que je l'ai dit , devoit toujours être employé pour les pauvres comme leur patrimoine & leur partage : or de là concluez quelle est donc l'obligation d'un riche pécheur , d'un riche criminel. Je prétends qu'alors le nécessaire même de l'état , ou du moins qu'une partie de ce nécessaire n'y doit pas être épargnée. Et je me fonde sur l'autorité des Pères , qui tant de fois ont obligé les riches pénitens , à diminuer la dépense de leur maison , à se vêtir avec plus de modestie , à vivre avec plus de frugalité , à rabattre , non seulement de leur luxe immodéré , mais de l'éclat honnête & rai-

sonnable , où selon leur condition ils auroient pû d'ailleurs paroître , & à convertir en aumône , pour l'acquit de leurs dettes auprès de Dieu , & pour l'expiation de leurs péchez , ce qu'ils retranchoient à leurs aises & à leurs commoditez. Aussi est-il juste qu'il en coûte davantage à celui qui se trouve plus redevable : & c'est un renversement bien étrange dans le chriffianisme , que ce soient les plus innocens & les plus saints , qui fassent les aumônes les plus abondantes ; & au contraire , les plus grands pécheurs , qui se dispensent plus aisément d'un devoir si essentiel , ou qui l'accomplissent plus imparfaitement. Profitez , mes Frères , du talent que vous avez dans les mains. C'est votre rançon ; & si vous ne vous en servez pas , à quoi vous exposez-vous ? Vous vivrez dans l'esclavage du péché , & vous y mourrez , pour en ressentir éternellément le regret & la peine. Comme pécheurs , vous êtes ennemis de Dieu , & il faut vous réconcilier avec lui. Ce n'est pas une petite affaire à traiter entre lui & vous , que cette réconciliation , mais toute importante qu'elle est , vous pouvez la terminer en peu de tems & à peu de frais. Présentez à Dieu le sacrifice de vos aumônes , & il fera descendre sur vous les trésors de sa grace. Hâtez-vous , & ne différez pas : car le Seigneur n'est pas loin , & son bras peut-être va bien-tôt s'appesantir sur vous. Il le tient encore suspendu ; mais s'il vient enfin à frapper , le coup sera sans remède. Plaise

au ciel que cet avertissement vous soit salutaire , & que par la charité du prochain vous fassiez revivre dans vos cœurs la charité de Dieu , afin de le retrouver dans cette vie , & de le posséder dans l'éternité bienheureuse , que je vous souhaite , &c.





S E R M O N
 POUR LE
 NEUVIE'ME DIMANCHE
 APRE'S LA PENTECOSTE.

Sur les Remords de la Conscience.

Cum appropinquaret Jesus Jerufalem, videns civitatem, flevit super illam, dicens: quia si cognoviffes & tu, & quidem in hac die tuâ, quæ ad pacem tibi.

Lorsque Jesus fut proche de Jerufalem, voyant cette ville, il versa des larmes de compassion pour elle, & il dit: ô si du moins en ce jour, qui est pour toi, tu avois connu ce qui pouvoit te donner la paix! En saint Luc, chap. 19.

C E jour où le Fils de Dieu accompagné de ses Disciples, entra dans Jerufalem, avec tant de solemnité, & au milieu des acclamations publiques; ce jour de la visite du Seigneur, c'étoit, mes Frères, selon l'expression de Jesus-Christ même, le jour de cette ville incrédule, parce que c'étoit en ce jour de grace, que le Sauveur des hommes venoit répandre sur elle un nouveau rayon de sa lumière, & faire un dernier ef-

fort pour l'éclairer & la convertir. Il prévoyoit de quels malheurs l'infidélité de ce peuple seroit suivie, le profond aveuglement où il tomberoit, les défolantes extrémités où l'ennemi le réduiroit, le ravage affreux qui le ruineroit de fond en comble & le détruiroit, la haine de toutes les nations qu'il encoureroit. Tristes, mais inmanquables effets de son opiniâtre résistance à la voix du Ciel, & aux pressantes recherches de la divine miséricorde. Voilà, dis-je, ce qu'il avoit en vûë, ce Redempteur d'Israël, & ce qu'il eût voulu prévenir, en amollissant la dureté de ces cœurs, jusques-là toujours rebelles, & les touchant par sa présence. Belle figure, Chrétiens, de la conduite de Dieu à l'égard de tant de pécheurs. Car le pécheur, tout pécheur qu'il est, a néanmoins encore, aussi bien que Jérusalem, dans l'état même de son péché, des jours de salut où Dieu le prévient, où Dieu lui parle, où il le rappelle. Il voudroit, ce Pasteur si vigilant & si compatissant, sauver cette brebis égarée qui va se précipiter dans l'abîme : il voudroit fléchir cette ame endurcie, & la ramener dans ses voyes, pour la préserver de ses vengeances. C'est pour cela qu'il s'adresse à elle, qu'il la poursuit & qu'il la sollicite : comment ? non pas toujours d'une manière sensible, ni par la voix de ses Ministres, mais secretement & par lui-même : je veux dire, par certaines réflexions qu'il lui inspire & qui la frappent, par certains reproches intérieurs qui la picquent & qui la troublent. Ah ! mon cher Auditeur, que ne connoissez-vous alors le

don de Dieu, & que ne profitez-vous de ce trouble salutaire qui n'a point d'autre fin que de vous conduire à la paix. *Si cognovisses & tu, & quidem in hac die tuâ quæ ad pacem tibi!* Il est donc d'une conséquence infinie de vous faire voir tout le fruit que vous en pouvez tirer, & de vous exhorter fortement à ne le pas perdre. C'est aussi ce que je me propose dans ce discours, où je viens vous entretenir des remords de la conscience, après que nous aurons invoqué le Saint-Esprit qui en est le principe, & que nous aurons fait à Marie la prière ordinaire en la saluant avec les paroles de l'Ange. *Ave.*

Intimider le pécheur par d'effrayantes menaces, & lui donner après son péché, de continuelles allarmes; lui retracer sans cesse l'image de son désordre, & lui en représenter toute la difformité; ne lui accorder aucun repos, & sans relâche l'inquiéter, l'agiter, le tourmenter, n'est-ce pas là, Chrétiens, selon les apparences, le traiter en ennemi & le vouloir perdre? Mais par une règle toute contraire je prétends moi, & je vais vous en convaincre, que Dieu, quoiqu'offensé & irrité, ne peut donner à l'homme criminel, un plus solide témoignage de son amour, qu'en excitant au fond de son cœur ces remords secrets. D'où je veux en même tems conclure, que l'homme aussi de sa part, ne se rend jamais plus coupable ni plus malheureux, que lorsqu'il résiste à Dieu dans cette sainte guerre que Dieu lui fait, & qu'il ne se laisse pas vaincre par l'infinie bonté du Maître qui ne le blesse que pour le

guérir, & qui ne l'abat que pour le relever. En deux mots, mes chers Auditeurs, voici tout mon dessein : je dis que le remords du péché est une des graces de Dieu les plus efficaces & les plus précieuses, & j'inferé de là que de ne pas écouter ce remords & de ne le pas suivre, c'est dans l'homme pécheur un des plus grands désordres & un des plus justes sujets de sa réprobation. Jamais Dieu n'agit plus favorablement à l'égard du pécheur, que lorsqu'il le presse par les reproches de sa conscience : & jamais le pécheur n'outrage plus sensiblement Dieu, que lorsqu'il ferme l'oreille à ces reproches, & qu'il refuse de les entendre. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grace qui fait le remords du péché, en sera la première partie ; la malice & le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grace pour persévérer dans le péché, ce sera la seconde partie : deux points qui demandent toute votre attention. Si dans cette Auditoire, comme je n'ai que trop lieu de le penser, il y a de ces pécheurs actuellement combattus par leur propre conscience, & combattans eux-mêmes contre elle, c'est à eux aujourd'hui que je parle, & par tout l'intérêt que je prends, & qu'ils doivent prendre encore plus que moi, au salut de leur ame, je les conjure de s'appliquer à une matière qui les regarde spécialement, & à laquelle il a plu peut-être à Dieu d'attacher leur conversion & leur bonheur éternel.

Pour vous faire bien entendre ma pensée I. PAR
& pour vous donner une pleine connois- TIE.

fance du premier point que j'entreprends d'établir, voici, Chrétiens, quelques propositions auxquelles je le réduis, & que je vous prie de suivre exactement & sans en perdre une seule. Car elles ont entre elles une liaison absolument nécessaire.

Je dis que le remords de conscience que nous sentons après le péché, est une grace intérieure; que c'est la première grace que Dieu donne au pécheur dans l'ordre de sa conversion; que cette grace est une des plus miraculeuses, si nous considérons la manière dont elle est produite dans l'homme; que de toutes les graces, c'est la plus digne de la grandeur & de la Majesté de Dieu; qu'il n'y a point de grace plus constante ni moins sujette à se retirer de nous; que c'est la grace la plus générale & la plus universelle, que Dieu employe pour notre salut; qu'entre les autres graces, elle a ceci de particulier, d'être certaine, assurée, exempte de toute sorte d'illusion; que cette grace seule fait agir toutes les autres graces sur notre cœur; que c'est une grace de lumière, plus convainquante que toute autre pour réduire l'esprit; enfin, qu'elle est la plus absolue & la plus impérieuse pour fléchir notre volonté & pour la soumettre à Dieu. Auriez-vous crû, mes chers Auditeurs, que dans ce reproche de la conscience il y eût tant d'avantages & tant de trésors renfermez? c'est néanmoins ce que je vais vous montrer, & vous verrez que ce sujet, tout stérile qu'il paroît d'abord, est un des plus étendus & des plus vastes. J'en tirerai les preuves de la Théologie; mais cette Théologie n'aura rien de

fatiguant pour vous, & elle me donnera lieu d'entrer dans les morales les plus édifiantes. Reprenons, & appliquez-vous.

Au moment que nous péchons, nous sentons dans nous-mêmes un remords de la conscience, qui est le reproche qu'elle nous fait de notre péché. Je dis que ce remords est une grace, & voilà le fondement de toutes les vérités que j'ai à développer. Car qu'est-ce qu'une grace, & combien l'ignorent, quoiqu'ils en reçoivent tous les jours ? La grace, disent les Théologiens, est un secours que Dieu donne à l'homme, afin qu'il puisse agir & mériter pour le Ciel, & s'il est pécheur, afin qu'il puisse travailler à sa conversion. Voilà comme en parle l'Ecole. Or tout cela convient parfaitement à cette syndérèse, c'est-à-dire, à ce remords de conscience qui naît dans nous après le péché. Car il est certain que Dieu en est l'auteur, que c'est par amour qu'il l'excite en nous, & qu'il s'en sert pour nous convertir : d'où je conclus que ce remords a toutes les qualités d'une véritable grace. Que Dieu en soit le principe, rien de plus constant, puisque l'Écriture nous l'apprend en mille endroits. Oûi, c'est moi-même, dit Dieu, parlant à un pécheur, c'est moi qui te reprocherai le désordre de ton crime. Quand après l'avoir commis, ta conscience sera troublée, ne t'en prends point à d'autre qu'à moi, & ne cherche point ailleurs d'où vient ce trouble. Cent fois après avoir succombé à la tentation, tu voulois te dissimuler à toi-même ta lâcheté ; tu détournois les yeux pour ne pas voir ton péché, & tu croyois que j'en use-

Psal. 49. rois de même, & que je serois d'intelligence avec toi, *Existimasti iniquè quod ero tui similis*; mais tu te trompes: car étant ton Seigneur & ton Dieu, je me déclarerai toujours ton accusateur; & jamais tu ne m'offenferas, que je ne te représente aussi-tôt, malgré toi, ton iniquité & toute son hor-

Ibid. reur: *Arguam te, & statuam contra faciem tuam*. Voyez-vous, Chrétiens, comment Dieu est le principal auteur du remords de conscience? Mais par quel motif l'opère-t-il en nous? je l'ai dit: par amour, par un effet de sa bonté, par une effusion de sa miséricorde. Ne s'en explique-t-il pas ainsi lui-même à son bien-aimé Disciple dans le cha-

Apor. c. 3. pitre troisiéme de l'Apocalypse: *Ego quos amo, arguo*, ceux que j'aime, je les reprends, & c'est en les reprenant que je les aime. Mais en faut-il d'autre témoignage que la Parole du Fils de Dieu, lorsqu'il annonçoit à ses Apôtres la venue du Saint-Esprit. *Cum*

Joan. c. 16. *venerit ille, arguet mundum de peccato*. Le monde, leur disoit cet adorable Sauveur, fera repris des péchez qui le rendent criminel; & par qui sera-t-il repris? par l'esprit de vérité, que j'enverrai pour cela. Que veut-il dire par cet esprit de vérité? c'est-à-dire, par l'amour substantiel du Père & du Fils, par cette Personne Divine qui est la charité même. Prenez garde, mes chers Auditeurs, c'est l'amour de Dieu qui nous reprend, lorsque nous sommes pécheurs; *Arguet mundum de peccato*. Y a-t-il lieu de douter après cela que le remords de notre conscience ne soit une grace?

Grace non extérieure, mais grace inté-

rieure, puisque c'est au milieu de nous-mêmes & dans le fond de nos ames, que ce ver ou ce remords, est formé. Car voilà pourquoi, dit saint Paul, l'Esprit de Dieu est descendu dans nos cœurs, afin d'y crier sans cesse contre nos désordres, *Misit Deus Galat. Spiritum Filii sui, in corda vestra clamantem. c. 4.*

Il crie ce divin Esprit, non point, remarque saint Augustin, comme un prédicateur qui nous parle & qui nous reproche les dérèglemens de notre vie; car tous les prédicateurs du monde n'ont pas assez de vertu pour pénétrer dans une conscience, & quand leur parole frappe l'oreille, elle est souvent si éloignée du cœur, qu'elle ne peut y arriver. Mais l'Esprit de Dieu est placé comme dans le centre de nous-mêmes, afin d'y être mieux entendu: & de là, dit saint Augustin, il pousse incessamment une voix qui contredit nos passions, qui censure nos plaisirs, qui condamne notre péché; *Clamat in nobis spiritus contradictor libidinis.* Ah! Chrétiens, serions-nous ingrats & endurcis jusqu'à ce point, de prendre cette contradiction du Saint-Esprit pour une rigueur importune, & de ne pas reconnoître que c'est un don de sa grace, une miséricorde envers le pécheur, un aide pour son salut, un moyen favorable pour le rappeler à Dieu? Serions-nous assez aveugles pour considérer comme une peine insoutenable, l'aiguillon qui nous pique, & pour vouloir nous en délivrer; Non, Seigneur, nous n'en jugerons point ainsi; & puisque nous sçavons que c'est votre Esprit, & votre Esprit consolateur, qui suscite dans nous ces remords, nous les re-

cevrons toujours comme des bienfaits de votre main, & bien loin de nous en plaindre, nous ne penserons par notre fidélité, qu'à vous en marquer notre reconnoissance.

Mais voici quelque chose de plus : j'ajoute que le remords de la conscience est la première de toutes les graces que Dieu donne à un pécheur, pour commencer l'ouvrage de sa conversion. Je m'explique. Imaginez-vous, Chrétiens, que par le péché, l'homme retombe dans une espèce de néant, d'où Dieu l'avoit tiré par la grace du Baptême & de la justification. Je veux dire, que dans l'instant que l'ame est souillée du péché, elle est dénuée de tous mérites, dépouillée de tous droits à la gloire, destituée de toutes les vertus & de tous les dons du Saint-Esprit, digne d'être privée de tous les secours de la grace, & comme réduite enfin au néant dans l'ordre surnaturel ; de sorte qu'elle ne peut faire d'elle-même une seule démarche pour retourner à Dieu. Il faut donc, afin qu'elle se convertisse, que Dieu la prévienne, & que se relâchant de ses propres intérêts, il fasse toutes les avances pour se réconcilier avec le pécheur qui est son ennemi. Or voilà ce qui s'accomplit par les graces prévenantes, dont la première est le remords du péché. Voilà le premier coup que Dieu frappe pour disposer un cœur à la pénitence, & par où, dit excellemment l'Abbé Guerry, le Saint-Esprit trouve le secret d'anticiper lui-même son entrée dans nos ames. *Stimulus cordis, quo & adventum jam ipse suum spiritus antevenit.* En voulez-vous un illustre exemple ? le voici. David

Guer.

tombe, il devient adultère, il y ajoute l'homicide. Que fait Dieu? il pouvoit le réprouver aussi-bien que Saül: mais il ne le veut pas. Au contraire il se dispose à exercer sur lui sa miséricorde. Mais par où commence-t-il? vous le sçavez: par un remords de conscience qui touche ce Prince. A la voix du Prophète, David s'écrie, *Peccavi*, 2. Reg. c. 12. j'ai péché & je suis coupable d'une double injustice; la chair m'a vaincu; & j'ai versé le sang du juste, *Peccavi*. C'étoit là proprement ce retour de la conscience, qui s'élève contre elle-même; & ce fut le premier mouvement qui porta ce Roi criminel à une entière pénitence. Jusques-là nous ne lisons point dans l'Écriture qu'il eût donné quelque marque de repentir: il n'avoit point encore répandu de larmes, il ne s'étoit point encore revêtu du cilice, il n'avoit point encore mortifié son corps par le jeûne. Pourquoi cela? parce que dans l'ordre des graces, tout cela devoit être précédé du remords de son péché, & c'est ce qui me fait dire que ce remords est à l'égard d'un pécheur, la première grace du salut, la première vocation de Dieu qui l'invite à se rapprocher de lui, la première lueur qui nous éclaire dans l'ombre de la mort, où le péché nous tient ensevelis.

Et n'est-ce pas aussi ce que Dieu faisoit entendre à Caïn, lorsqu'après lui avoir reproché l'indignité de ses sacrifices, & voulant néanmoins par une bonté toute paternelle, le préserver du désespoir où ce malheureux étoit sur le point de tomber, il lui disoit: pourquoi te décourages-tu? ne sçais-

tu pas qu'autant de fois que tu feras mal , ton péché sera à la porte pour t'affaillir & pour te troubler par les remords ? *Nonne si malè egeris , statim in foribus peccatum aderit ?* C'est ce remords qui t'abat l'esprit , & c'est ce qui devroit t'animer & te remplir de confiance , parce que ce remords est un sentiment de grace que je t'inspire , & qui montre que je ne t'ai pas encore délaissé. Ainsi saint Ambroise interprète-t-il les paroles que je viens de rapporter , & cette interprétation est tout-à-fait conforme aux termes de l'Écriture. Car il est certain que Dieu parloit alors à Caïn pour le consoler. Mais avez-vous bien observé ces deux mots , qui contiennent toute ma proposition : *Statim in foribus peccatum aderit*. Le péché , ou , comme l'expliquent les Pères , le remords du péché se trouvera dès l'heure même à l'entrée de ton cœur. Ce qui nous donne à connoître que ce remords est à la tête de toutes les graces , & que c'est par là d'abord que Dieu attaque une ame rebelle ; *Statim in foribus peccatum aderit*. Ah ! Chrétiens , cela seul ne devoit-il pas nous rendre cette grace infiniment chère ? Quoi ! ce reproche intérieur , que je sens de mon crime , est la première recherche que Dieu fait de moi , c'est le principe de toutes les graces que je dois espérer de lui , c'est le commencement de mon bonheur ; & combien donc dois-je l'estimer ? mais allons plus avant.

J'ai fait une quatrième proposition , sçavoir , que le remords de conscience étoit entre toutes les autres graces , la plus miraculeuse dans la manière dont elle est pro-

du. Or en quoi consiste ce miracle ? apprenez-le. C'est que le péché de l'homme si opposé de lui-même, & par sa nature, aux graces de Dieu, est pourtant ce qui donne naissance à celle-ci ; Car si vous le remarquez bien, le remords du péché est engendré par le péché même, & il est d'ailleurs indubitable, ainsi que vous l'avez vû, que ce remords est une grace : donc il est certain que cette grace est extraite du néant du péché comme de son fonds & de son origine. Sur quoi saint Jean Chrysoftôme adorant la Providence de Dieu, s'écrie : que votre miséricorde, ô mon Dieu, est admirable dans ses conseils ! qu'elle est puissante dans ses opérations ! qu'elle est ingénieuse dans toute l'œconomie de la conversion des hommes ! Nous ne nous en appercevons pas, & cependant, Seigneur, vous faites dans nous des miracles de grace pour nous sauver, au moment même où nos offenses devroient vous engager à faire des miracles de justice pour nous punir. Car vous prenez le péché que nous venons de commettre, pour en exprimer la grace qui nous reproche de l'avoir commis : vous vous servez pour nous justifier, de ce qui nous a fait coupables, & pour nous rendre la vie, de ce qui nous avoit causé la mort.

Peut-être me direz-vous, Chrétiens, qu'il est indigne de la Majesté de Dieu, après l'injure qu'il a reçüe de l'homme, de s'abaisser encore jusqu'à le rechercher, jusqu'à le prévenir de ses graces, jusqu'à vouloir l'attirer a lui ; que de se comporter de la sorte envers une créature, & une créature

rebelle, c'est déroger à sa grandeur. Mais vous-vous trompez, & votre erreur vient de ce que vous ne connoissez pas, ni la nature des graces, ni leur qualité. Car en tout cela, Dieu garde parfaitement son caractère & son rang. Il rappelle l'homme pécheur, mais c'est sans rien rabatre de sa suprême autorité; il fait les premiers pas, mais il les fait en Monarque, en Souverain, en Dieu: comment? par le remords même de la conscience. Car ne croyez pas que ce remords soit une de ces graces par où Dieu semble nous solliciter en forme de suppliant, de ces graces par où il nous convie amoureusement, de ces graces accompagnées d'une douceur & d'une onction céleste. Mais comprenez ce que fait Dieu par la grace de ce remords. Il s'éleve contre nous avec une indignation également sévère & majestueuse, disant à notre cœur: tu as trahi ton Dieu. Il nous force de confesser nous-mêmes que nous sommes criminels, & faisant dire à notre conscience, j'ai péché, il y répand avec empire la terreur de ses jugemens. Enfin si la manière dont il nous prévient, est une grace, cette grace a toutes les apparences d'un châtiment. Et c'est ce que saint Chysofôme nous a si bien représenté dans la personne d'Achab. Considérez, mes Frères, dit ce saint Docteur, ce que fit dans ce Prince le remords de son injustice envers Naboth. Achab étoit Roi, & un Roi très-absolu. Il ne vouloit être contredit de personne, & il prétendoit que tout se réglât selon ses volontez. Cependant, dès qu'il a écouté la voix de sa conscience, qui lui reproche la

violence de son procédé contre un de ses sujets, le voilà triste, abattu, confus, couché par terre, sans lever les yeux, ni regarder le Ciel. Jamais il ne parut plus humble ni plus petit devant Dieu. Qui opéroit en lui ce changement ? le remords de son péché : ce remords étoit donc une grace ? oui, reprend saint Chrysostôme, mais c'étoit une grace impérieuse par où Dieu traitoit Achab en esclave & non en Roi, avec la sévérité d'un juge, & non avec les caresses d'un père ; & c'est ainsi que cette grace se trouve pleinement conforme à l'idée que nous avons de notre Dieu, comme du plus puissant & du plus grand de tous les Maîtres.

Ce remords a encore un avantage bien estimable. C'est que de toutes les graces, il n'en est point de si constante, ni qui soit moins sujette à se retirer de nous. Car il y a des graces, Chrétiens, que saint Augustin appelle graces délicates, parce qu'on les perd aisément, & que Dieu nous en prive quelquefois pour les plus légères infidélitez. Mais le remords du péché est une grace stable, fixe, permanente, qui ne nous quitte presque jamais, qui nous suit dans tous les lieux du monde, dont Dieu nous favorise malgré nous, & dont nous ne pouvons même nous défaire. Car en quelque lieu du monde que nous allions, nous nous trouvons nous-mêmes ; & nous trouvant nous-mêmes, nous trouvons notre péché : or le péché est toujours suivi du remords, & par conséquent, de la grace Divine. Comme si Dieu disoit au pécheur : c'est en vain que

tu veux m'échapper, ma miséricorde est résolue de ne point se séparer de toi, & de te poursuivre par tout; j'ai une grace à l'épreuve de toutes les contradictions, qui est le remords de ta conscience. Fais tout ce qu'il te plaira, elle ira te chercher jusques dans la confusion & le tumulte des plus nombreuses assemblées, jusques dans les plus secrets & les plus sombres réduits, jusques dans tes débauches les plus infames; c'est là-même qu'elle agira plus fortement, & qu'elle sera plus assidue à te présenter sans cesse la double image, & de ton crime, & de ton devoir. Telle est en effet cette grace, que plus l'homme s'en rend indigne, plus elle s'attache à lui. Elle naît avec le péché, elle croît avec le péché, & jamais elle n'abandonne la conscience, que la conscience n'abandonne le péché. N'est-ce pas une prérogative bien singulière? Grace toujours présente pour nous secourir dans l'état le plus désespéré; & plus ferme pour s'opposer à notre malice, que notre malice n'est obstinée à la combattre.

Ce n'est pas tout. Comme cette grace du remords de conscience est la plus constante dans sa durée, aussi est-ce la plus universelle dans son étendue. Car on ne peut pas dire d'elle ce que disoit autrefois le Prophète Royal, des graces particulières que Dieu faisoit à son peuple, qu'elles n'étoient pas pour les nations payennes & barbares, & que Dieu les réservoit pour une étroite portion de la terre, c'est-à-dire, pour la Judée,

Psal. 147. Non fecit taliter omni nationi. Celle-ci est commune indifféremment à tous les hom-

mes. Ce ne sont pas seulement les justes , comme David , qui après un péché de foiblesse , ressentent le remords de leur conscience , mais les traîtres comme Judas , mais les parricides comme Caïn , mais les réprouvez comme Esaü , tous sans exception , puisque tous , dit saint Paul , sont exposez à ses atteintes secrètes & à cette tribulation salutaire dont Dieu les afflige , *Tribulatio & Rom. c. 2. angustia in omnem animam operantis malum.* Ne semble-t-il pas même , ajoute saint Augustin , que ce remords qui s'élève dans la conscience , soit la grace propre des pécheurs ? & n'est-ce pas à eux que Dieu la communique plus souvent , plus abondamment , plus efficacement ? Ah ! Chrétiens , quelle consolation pour un homme engagé dans le crime , de pouvoir dire : tout pécheur que je suis , il m'est encore permis d'espérer ; Dieu a encore des graces pour moi , aussi-bien que pour les saints : il a des graces d'amis auxquelles je n'ai pas droit de prétendre ; mais il a , pour ainsi parler , des graces d'ennemis , desquelles je puis encore profiter , & qui sont les remords de ma conscience. Quand il n'y auroit que cela , ne seroit-ce pas assez pour conclure , qu'il n'y a point de pécheur dans la vie , qui soit entièrement destitué du bénéfice de la grace ; & Dieu n'a-t-il pas raison après cela , de faire aux plus impies mêmes , le commandement indispensable de se convertir , puisqu'il n'y en a pas un qui n'ait du moins le secours de cette grace , je veux dire le reproche de son péché ? Car pour le remarquer en passant , il est certain qu'il n'y a point de pécheur sur

la terre, exempt de l'obligation de satisfaire à Dieu, & à qui Dieu ne dise : je veux que tu reviennes à moi par la pénitence ; cela est sans contredit : donc il n'y a point de pécheur à qui ce précepte ne soit possible, & par conséquent, qui n'ait toujours quelque grace de pénitence, quand il est actuellement obligé de la faire. Nous avons là-dessus des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter ; mais quand nous ne les aurions pas, en voulez-vous une plus sensible que celle-ci, & ne suffit-il pas qu'il n'y ait point de pécheur à couvert des retours & des pointes de sa conscience ?

Cependant admirez une autre propriété de la grace dont je relève le prix. C'est la plus assurée pour l'homme pécheur, & la moins sujette à l'illusion. Dans les autres graces, le pécheur court risque d'être trompé, & souvent l'Ange de ténèbres se transforme en Ange de lumière. De là l'on prend pour des graces & des inspirations Divines, de véritables tentations : par exemple, dit saint Ambroise, une présomption secrète, pour un mouvement d'espérance, une tendresse naturelle, pour un sentiment d'amour de Dieu. Mais le remords du péché est une grace certaine, sous laquelle cet ennemi des hommes ne sçauroit se déguiser. Car il ne s'avisera jamais, poursuit le même Père, de représenter à un pécheur le désordre de son crime ; au contraire il fait tous ses efforts pour lui en cacher la honte, pour lui en diminuer la malice, pour en effacer de son esprit le souvenir. Quand donc il arrive, Chrétiens, qu'après le péché votre conscien-

ce est troublée de remords , dites avec assurance : c'est Dieu qui me parle , voilà sa voix , ce reproche ne peut partir que de sa grace ; & je ne dois rien craindre en le suivant , parce qu'il ne m'inspirera que l'horreur & le regret de ma vie corrompue. Or de tels effets ne viennent point de l'esprit de mensonge , qui est un esprit de corruption. C'est , mon cher Auditeur , ce que vous devez dire , & vous direz vrai ; & cette confiance sera un puissant motif pour vous porter à Dieu.

Car outre les autres avantages du remords de la conscience , observez - en un des plus insignes. C'est que sans cette grace , tous les dons de Dieu deviennent stériles à notre égard , & qu'avec elle ils sont tous efficaces , parce que c'est elle qui les fait agir pour notre conversion & notre sanctification. En effet , Chrétiens , quand nous sommes dans l'état du péché , en vain Dieu nous imprime-t-il la crainte de sa justice , en vain veut-il allumer dans nos cœurs le feu de son amour , si notre conscience ne forme ce remords , *Peccavi* , j'ai péché , tout le reste est inutile ; & dès que ce remords est une fois conçu , il communique à tout le reste une vertu particulière & sanctifiante. Comme si vous disiez , j'ai péché , donc il faut craindre Dieu qui est mon juge ; j'ai péché , donc je vais recourir à la miséricorde de Dieu , pour le toucher en ma faveur ; j'ai péché , & par mon péché je me suis éloigné de Dieu , donc je dois me rapprocher de lui & m'y réunir par un saint amour. Sans ce remords je ne raisonnerois pas de la sorte , & je ne

me convertirois pas , pourquoi ? Zenon de Véronne en apporte la raison ; parce que la conversion du pécheur doit se faire par forme de jugement , & d'un jugement tout nouveau , dit ce sçavant Evêque. Si le coupable se justifie , on le condamne ; & s'il s'accuse lui-même , il est absous : *Novum judicium in quo si reus excusaverit crimen , damnatur ; absolvitur , si fatetur.* Comme il est donc vrai que dans la justice humaine , toutes les autres procédures sont nulles en matière de crime , si elles ne sont fondées sur l'action de l'accusateur & des témoins ; de même pour la justification du pécheur , toutes les autres graces n'ont point de force , à moins qu'elles ne soient soutenuës par le remords du pécheur , & par le témoignage qu'il porte contre lui-même.

Zenon
Veron.

Achevons , Chrétiens , & disons enfin que cette grace seule du remords de la conscience , est plus convaincante que toute autre , pour disposer l'esprit de l'homme à la pénitence. Car qu'y a-t-il de plus fort pour cela , que d'obliger un pécheur à s'accuser soi-même ? oui , j'ai péché. Que de produire contre lui un témoin qui ne peut être récusé , & qui est sa propre conscience ? il est vrai , tu as péché. Que de le réduire à prononcer lui-même l'arrêt de sa condamnation ? je suis pécheur & j'ai mérité l'enfer. Or , tout cela est renfermé dans le reproche que fait la conscience à une ame criminelle. Et c'est , dit saint Grégoire Pape , ce qui rend ce remords insoutenable , & par conséquent cette grace invincible. Car au lieu que dans les jugemens des hommes , les témoins peuvent

être subornez, les accusateurs passionnez ; que souvent le témoignage de l'un n'est pas conforme à celui de l'autre, ce qui est cause que la conviction n'en est presque jamais certaine : au contraire, dans une conscience troublée des remords de son péché, il ne peut y avoir ni supposition, ni passion, ni préoccupation, parce qu'elle agit contre elle-même ; & comme elle fait d'ailleurs tout ensemble ces trois fonctions, d'accuser, de juger, & de condamner, il faut par nécessité que le pécheur lui cède, parce que son témoignage est une démonstration plus évidente que tous les raisonnemens du monde.

De là même il s'ensuit que cette grace est aussi la plus puissante sur le cœur de l'homme, pour le soumettre aux ordres de Dieu. Et quel est en effet le pécheur assez endurci pour ne pas sentir les traits de sa conscience ; & s'il les sent, le moyen qu'il les puisse supporter sans faire tous ses efforts pour sortir de cet état de peine, en quittant le péché ? Nous-nous étonnons quelquefois que les Pères de l'Eglise faisant le portrait d'une conscience déréglée, nous la dépeignent comme un bourreau domestique qui tourmente le pécheur. Que veulent-ils nous marquer par cette figure ? c'est que le remords de conscience, quoiqu'il procède de l'esprit d'amour, & qu'il soit une grace, a néanmoins la force, & comme la cruauté d'un bourreau, pour contraindre les cœurs rebelles de s'affujettir à Dieu. Ah ! Chrétiens, c'est cette grace qui de tout tems dans le christianisme, a opéré les plus grandes conversions, c'est elle qui tous les jours

au milieu du monde, opère des changemens si merveilleux. Quand vous voyez dans une Ville, dans un quartier, un homme, réformer ses mœurs, & tenir une conduite toute contraire à ses désordres passez, dites: c'est la conscience qui a fait cela, ou c'est Dieu, qui pour le faire, s'est servi de la conscience. Oüi, c'est la conscience qui brise les rochers, & qui fend les pierres, pour en former des enfans d'Abraham. C'est elle qui va détacher un mondain de l'amour du siècle, pour l'attirer à la vie Religieuse. C'est elle qui ouvre les tombeaux, selon l'expression de saint Jérôme, c'est-à-dire, qui ouvre les ames pour en tirer par de saintes confessions, le venin qui y demeueroit caché. Enfin, c'est cette grace qui a donné un saint Augustin à l'Eglise. Non, Chrétiens, cet homme incomparable ne renonça au péché, que lorsqu'il y fut réduit par le remords de sa conscience. Voilà la grace victorieuse qui emporta son cœur. Dieu l'arma contre lui-même, & lui livra une espèce de combat, dont jamais il ne se put défendre. Jusques-là, saint Augustin avoit résisté à toutes les autres graces; mais il succomba à cette grace du remords, & il en fut heureusement vaincu. Que de trésors, ô mon Dieu, dans une seule grace! & qu'un pécheur est donc redevable à votre miséricorde, de le ramener ainsi à son devoir! J'entends chez le Prophète Jérémie, des hommes dominez par leurs passions, & plongez dans le vice, qui se glorifient d'avoir la paix de la conscience, quoiqu'ils n'ayent rien moins qu'une véritable paix: *Dicentes pax, & non erat pax.*

Jerem.
c. 6.

Mais

Mais c'est en cela même que je reconnois qu'ils sont abandonnez à l'iniquité, & que vous les traitez, Seigneur, selon toute la sévérité de vos jugemens, parce qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus formidable, que la paix dans le péché; & l'on peut dire que c'est la plus terrible de vos vengeances, & qu'une ame commence dès-lors à être réprouvée. Je vois dans le même Jérémie d'autres pécheurs, ce sont les habitans de Jérusalem, qui se reconnoissent, qui embrassent la pénitence, & protestent que c'est le remords de leur péché & le trouble de leur ame, qui les y a comme forcez. Seigneur, disent-ils, vous nous avez favorablement trompez, quand nous étions dans votre disgrâce & dans nos criminelles habitudes. Nous attendions la paix, & nous ne l'avons jamais trouvée: *Expectavimus pacem, & ecce formido*, Jerem. c. 8. Nous cherchions le remède à notre mal, & vous nous avez envoyé le trouble: *Tempus curationis, & ecce turbatio*. C'est par là, Seigneur, que nous avons connu nos impiétez; & que nous les avons détestées: *Cognovimus, Domine, impietates nostras, quia peccavimus tibi*. Car dans ce trouble de nos consciences vous nous avez fait éprouver, que le péché étoit notre plus grand ennemi, & que vous étiez seul notre souverain bien & toute notre félicité. Il est donc vrai, mes chers Auditeurs que le remords de conscience a toutes les qualitez de la grace la plus complete. Mais cela étant, que faisons nous lorsque dans l'état du péché nous méprisons la voix de notre conscience? c'est de quoi il me reste à vous entretenir en peu de paroles. La mi-

F

féricorde de Dieu en accordant à l'homme la grace qui forme dans nous le remords du péché ; ç'a été la première partie. La malice de l'homme qui résiste à cette grace pour persévérer dans le péché , c'est la seconde. Encore un moment d'attention.

II.
PAR-
TIE.

Pour bien connoître la malice & tout ensemble le malheur de l'homme qui s'obstine contre le remords de sa conscience , il n'y a point de plus juste méthode à suivre , que de reprendre toutes les qualitez de la grace dont je viens de développer les avantages , & que de leur opposer les divers degrés de résistance qui se rencontrent dans l'obstination du pécheur. Ceci m'offre une nouvelle & ample matière , mais que j'aurai soin d'abréger. Ecoutez comment je raisonne.

Quand je suis dans l'état du péché , le reproche que m'en fait ma conscience , est une grace. Donc je résiste à la grace , si je néglige ce reproche , & que je tâche même a l'étouffer dans mon cœur. Ce n'est point un mouvement naturel que je supprime , c'est une inspiration qui vient d'enhaut , & que je rends inutile à mon salut. Le saint Esprit est l'auteur de cette grace , & c'est lui qui me reprend de mon péché. D'où il s'ensuit qu'en résistant à cette grace ; c'est au saint Esprit que je résiste , & qu'alors je suis de ces cœurs incirconcis à qui parloit saint Estienne, quand il disoit aux Juifs : *Durâ cervicē & incircumcisis cordibus , vos semper spiritui sancto resistitis.* Esprits rebelles , cœurs durs & inflexibles , vous ne cessez point de résister à l'esprit de Dieu. Comment lui résistoient-ils , de-

Act. c. 7.

mande saint Chrysofôme ? en refusant d'entendre les remords de leur conscience , qui leur reprochoit de n'avoir pas reçu Jesus-Christ comme leur Messie. Vous l'avez livré à la mort ; & non contents de cela , au lieu de reconnoître l'horreur de ce déicide , qui se présente toute entière aux yeux de votre ame pour l'engager à un saint repentir , vous persistez dans votre crime. Voilà pourquoi je dis que vous êtes des cœurs indomptables , & que vous vous endurez contre l'esprit de votre Dieu : *Vos semper spiritui sancto resistitis.* Or n'est-ce pas justement ce que fait un pécheur dans le feu & l'emportement de la passion qui le possède ? La conscience lui dit : cela t'est défendu ; c'est une injustice , c'est une vengeance , c'est une perfidie , c'est un attentat contre la loy de ton Dieu ; mais il n'importe , répond-il ; je me satisferai , & rien là-dessus ne sera capable de m'arrêter. Concevez-vous une résistance plus formelle , & un mépris plus exprès & plus outrageant ? *Vos semper spiritui sancto resistitis.*

Le mal va plus loin , & que les suites en sont terribles ! car puisque les remords de la conscience est la première grace du salut , & le premier moyen de conversion pour un pécheur, que fait-il encore en y résistant ? Il tarit pour lui toutes les sources de la divine miséricorde , & si j'ose m'exprimer ainsi ; il met Dieu dans une espèce d'impuissance de le sauver. En effet, que pouvez-vous après cela, mon cher Auditeur , attendre de Dieu , pour vous retirer de la voie de perdition où vous demeurez malgré lui ? Comptez - vous qu'il vous donnera d'autres grâces ? mais il ne le

peut selon les règles ordinaires de sa providence : & pourquoi ? parce que dans le conseil de cette providence éternelle , il est arrêté que le remords du péché précédera toutes les graces , ou que ce sera l'entrée à toutes les autres graces. Vous flatez-vous que par une conduite toute particulière , Dieu changera en votre faveur l'ordre de votre prédestination ? mais il ne le veut pas ; & il prétend avec raison que ce changement n'étant point nécessaire , c'est à vous de vous conformer à ses loix , & non point à lui de recevoir les vôtres. Par conséquent perdre cette grace du remords , c'est manquer l'occasion favorable du retour ; c'est ruiner le fondement de votre justification ; c'est couper la racine de tous les fruits de pénitence que vous auriez été en état de produire. Quand Holoferne voulut se rendre maître de Béthulie qu'il assiégeoit , ce ne fut point par la force des armes qu'il la réduisit aux dernières extrémités, mais en détournant le cours des eaux qui y couloient. Or voilà comment vous en usez contre vous-mêmes , & voilà ce qui damne communément les libertins du siècle. S'ils étoient attentifs aux avertissemens de leur conscience , s'ils se servoient utilement de ce secours ordinaire & de cette première grace , Dieu entreroit par là ; il iroit bien-tôt plus avant , il feroit naître dans leur cœur un dégoût secret du vice, & l'amour de la vertu ; il se communiqueroit à eux en mille manières. Mais tandis qu'ils le laissent frapper à la porte sans lui ouvrir , & qu'ils lui ferment toutes les voies en lui fermant celle de ces remords intérieurs par où il pourroit s'insinuer , quel

accès lui reste-t-il ? & n'est-il pas naturel qu'il les abandonne à eux-mêmes ? Voilà, dis-je, ce qui les entretient jusqu'au dernier soupir de leur vie dans un désordre continuel, & ce qui les conduit presque inmanquablement à l'impénitence finale.

Et quel désordre en effet, Chrétiens, de commettre le péché & de se charger devant Dieu de tout ce qu'il y a de plus abominable & de plus odieux dans le péché, sans tirer nul avantage du seul bien que le péché puisse produire, qui est le remords de la conscience ? Je vous ai dit que ce remords étoit une grace toute miraculeuse en ce qu'elle naît du péché même : mais n'est-il pas vrai que plus elle est miraculeuse dans sa naissance, plus nous sommes condamnables dans la résistance que nous y apportons ? Dieu fait pour vous, mon cher Auditeur, un miracle de sa miséricorde, en vous faisant trouver dans votre péché la grace qui doit le détruire, & qui peut réparer tout le dommage qu'il vous a causé. Mais vous, par une espèce de miracle tout contraire, je dis par un miracle de malice, par un miracle d'infidélité & d'opiniâtreté, vous rendez cette grace infructueuse, & vous en arrêtez toute la vertu, comme si vous aviez entrepris de combattre contre la toute-puissance de Dieu, & que par la malignité de votre cœur vous voulussiez surpasser l'excès de son amour & toute sa bonté.

De là, qu'est-ce que je conclus ? C'est que rien, ainsi que je vous l'ai fait entendre, n'étant plus digne de la majesté de Dieu ni plus conforme à sa grandeur souveraine, que la grace dont je parle, rien aussi ne lui doit

être plus injurieux que les révoltes d'une vile créature qui la rejette , qui s'élève contre elle , & employe tous ses efforts à la repousser. Car plus Dieu agit en Dieu , plus suis-je coupable de ne me pas soumettre , & de ne lui pas obéir. Or par les remords de ma conscience Dieu me traite parfaitement en maître , puisqu'il m'humilie , qu'il me trouble , qu'il m'épouvante , qu'il se venge de moi , qu'il me fait voir ce que je suis & sentir toute mon indignité. Mais moi , en méprisant ses remords , j'agis parfaitement en sujet rebelle. Je ne veux pas seulement prêter l'oreille aux remontrances de mon Dieu , je trouve mauvais qu'il me reprenne , je ne tiens nul compte de ses menaces ; sans me mettre en peine si je suis pécheur ou non , si je lui plais ou si je lui déplais , si je mérite ses châtimens ou ses récompenses , j'écarte de mon esprit toutes ces pensées , & je n'en ai point d'autre que de me contenter. Telle est l'audace du pécheur , & contre qui ? contre l'auteur même de son être & le suprême arbitre de son sort éternel.

Ce n'est pas là néanmoins que se termine toute sa malice , & voici ce qui l'augmente. Le remords du péché est de toutes les graces la plus constante & la plus durable ; donc une pleine résistance à ce remords suppose la malice la plus invétérée & la plus insurmontable. Un des hérétiques de ces derniers siècles se glorifioit après bien des assauts qu'il avoit eu à soutenir , d'être enfin venu à bout de sa conscience , & de s'être tellement affermi contre elle , qu'il s'étoit délivré de ses reproches intérieurs qui le fatiguoient. Il le disoit , & c'étoit plutôt une vanité diabolique ,

qu'une vérité. Que dis-je ! une vanité diabolique, n'étoit-ce pas quelque chose de plus ? car jusques dans l'enfer les démons sont perpétuellement & impitoyablement bourrez des remords de leur conscience ; & si ce n'est pas pour eux une grace, n'est-ce pas un de leurs plus cruels supplices ? Le Sauveur du monde nous l'a lui-même appris lorsqu'il nous a dit, que le ver qui les ronge ne meurt point, comme le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais ; *Vermis eorum non moritur, & ignis eorum*

Marc.

c. 9.

non extinguitur : au lieu que Luther, cet ennemi de l'Eglise le plus emporté & le moins traitable, prétendoit avoir secoué le joug & s'être mis au-dessus de cette censure impertinente. Que la chose fût ainsi ou ne fût pas, ce n'est point ce que j'examine. Mais de là je vous laisse à juger par quels efforts de malice & par combien de résistances, il s'étoit établi, ou il croyoit s'être établi dans cette damnable disposition. Vous me demandez si réellement un pécheur peut parvenir là. Je n'en sçais rien, & j'ai de la peine à me le persuader. Mais si cela se peut, je dis que c'est le comble de l'impiété ; mais si cela se fait, je dis que c'est l'abîme du péché dont parloit Salomon au livre de ses Proverbes, & que le pécheur n'est jamais dans un état plus irré-médiable & plus perdu, que quand il vient à n'avoir plus que du mépris pour tout ce qui concerne la conscience & pour Dieu même.

Prov.

c. 18.

Impius cum in profundum peccatorum venerit, contemnit. Encore une fois, je ne décide point si cela se peut, ni si cela se fait ; mais quoi qu'il en soit, je prétends que cela ne se peut faire qu'en déclarant à Dieu une guerre éter-

nelle, qu'en disant à Dieu : vous êtes résolu de m'attaquer par tout, & moi par tout je vous résisterai ; vous êtes déterminé à ne me point accorder de relâche, & moi je ne cesserai point de me défendre ; vous me presserez vivement, & moi je ferai si bien qu'à force de tenir contre vous, je réussirai à vous éloigner absolument de mon cœur dont vous voulez prendre possession. On le dit, Chrétiens, non pas expressément ni en paroles, car on frémiroit en le prononçant & l'on auroit horreur de soi-même : mais on le dit en pratique ; on agit selon ces détestables principes. Ce ne peut être là sans doute que l'état des âmes vendues au péché, & pour qui il ne paroît plus qu'il y ait de ressource.

Ce qui doit nous en convaincre, c'est ce que j'ai marqué pour sixième caractère de la grace attachée au remords de la conscience. Grace universelle, & la plus commune dans toutes les conditions & tous les états. Sur quoi je fais cette réflexion ; elle est solide : Hé ! mon cher frère, vous renoncez volontairement à la grace la plus commune, à la grace la plus étendue, à une grace qui n'est pas même refusée au plus méchant homme & au plus impie ; vous vous privez de cette dernière espérance ; que vous restera-t-il donc ? & n'êtes-vous pas comme dans un enfer ? Car un des plus grands malheurs du réprouvé dans l'enfer, ce n'est pas d'être déchiré des remords de sa conscience, mais de ne pouvoir plus se servir de ces remords, de n'y trouver plus nul secours, de n'en avoir que le sentiment & que la peine. Or je conviens avec vous que vous pouvez encore uti-

lement vous servir du remords qui vous pique, & qu'en cela votre situation est différente. Mais au fond & quant à l'effet, qu'importe que vous puissiez vous en servir, si vous ne vous en servez pas? Qu'importe que vous en puissiez tirer quelque secours, si vous ne le tirez pas? Qu'importe que ce soit une grâce pour vous, si vous n'en faites nul usage, & si vous n'en profitez pas?

D'autant plus criminel dans votre malice & dans votre aveugle résistance, que cette grâce est entre toutes les autres la plus certaine pour un pécheur & la moins exposée aux prestiges & aux artifices de l'esprit de mensonge. Saint Jean dans sa première Epître écrivoit à ses Disciples : mes chers enfans, si votre cœur ne vous reprend d'aucune chose, ayez une confiance entière : *Charissimi, si cor nostrum non reprehenderit nos, fiduciam habemus* : mais sans contredire la pensée de cet Apôtre, je vous dis : tenez-vous assûrés du côté de Dieu quand votre conscience vous fera des reproches, parce que c'est une preuve infaillible que Dieu pense à vous, & qu'il jette encore sur vous un regard de salut; *Charissimi, si cor nostrum reprehenderit nos, fiduciam habemus*. Ces deux propositions, toutes contradictoires qu'elles paroissent, ne se combattent point. Car le saint Apôtre parloit de la confiance des justes, qui suppose la grace d'innocence; & je parle de la grace de pénitence, qui n'est jamais moins douteuse, que lorsqu'elle commence dans une ame par le remords du péché. C'est donc pour vous, pécheur, le seul fonds, sur lequel vous puissiez compter avec une pleine certitude. Mais

1. *Johann*

c. 3.

pourquoi le dissipez-vous ? pourquoi vous l'enlevez-vous à vous-même ? & que ne vous souvenez-vous de la parole de saint Bernard , que comme ce remords est la plus sûre de toutes les graces , aussi la résistance à ce remords est la plus prochaine disposition au désespoir.

Affreux désespoir que redoublera au jugement de Dieu cette même conscience dont vous aurez tant de fois éludé les poursuites salutaires : cette conscience à qui vous aurez si souvent imposé un silence mortel , lorsqu'elle s'expliquoit contre votre gré , contre vos inclinations vicieuses , contre vos passions , mais pour vous ressusciter & vous rendre une vie toute divine ; cette conscience pour qui vous aurez conçu la même haine que témoigna le Roi Achab contre le Prophète Michée , parce que ce zélé ministre du Seigneur , usant de toute la liberté qui lui convenoit comme à l'homme de Dieu , annonçoit à ce Prince des malheurs qui l'effrayoient ; mais dont la connoissance lui pouvoit être si avantageuse pour les éviter ; *Odi eum , non enim Prophetat mihi bonum , sed malum* : cette conscience dont le remords est dès-à-présent contre vous le témoignage le plus irréprochable & le plus convaincant ; mais qui dans l'assemblée du monde entier , parlant plus haut que jamais , & produisant au jour ce remords qu'elle avoit jusques-là tenu secret , en formera à votre honte & pour votre ruine , la conviction la plus accablante. C'est saint Paul qui vous en avertit dans son Epître aux Romains , où faisant la description du jugement dernier , il nous représente tous les hommes devant le tribunal de Jesus-Christ , lequel n'aura besoin

contr'eux, ni d'autres témoins que leurs consciences, ni d'autres accusateurs que leurs propres remords; *Testimonium reddente conscientia ipsorum, & cogitationibus invicem accusantibus aut etiam defendentibus.* Rom. c. 2. Comme si Dieu devoit dire alors aux réprouvez: jugez-vous vous-mêmes. Voilà votre conscience qui vous accuse. C'est-elle qui dépose contre vous, & je n'ai point pris d'ailleurs que d'elle-même les titres qui vous condamnent. Dès la vie, elle vous a fait cent fois reconnoître que vous étiez pécheurs, & dignes de mes plus sévères arrêts. Je voulois par là vous rappeler de vos égaremens. Mais c'étoit un aveu stérile & sans fruit qu'elle vous arrachoit. Elle vous l'arrache encore après la mort, non plus pour votre conversion, mais pour votre éternelle réprobation. Le moyen que je vous sauve après que vous avez porté vous-mêmes votre sentence. C'est ainsi que Dieu leur fermera la bouche, & qu'en même tems il se justifiera. Car voilà, Seigneur, disoit le Prophète royal, voilà pourquoi vous faites paroître en témoignage la conscience des hommes; voilà pourquoi vous leur faites avoüer à eux-mêmes qu'ils ont péché & qu'ils sont innéxcusables dans leur péché: *Tibi soli peccavi, & malum coram te feci.* Psal. 50. C'est, mon Dieu, afin de mettre votre justice à couvert de tout blâme; & que quelque rigoureux que soient vos jugemens contre le pécheur, il n'ait rien à vous opposer; *Ut justificeris in sermonibus tuis, & vincas cum judicaris.* ibid.

La conclusion, mes Frères, c'est donc d'être fidèles à la grace, lorsque vous le pou-

vez encore , & de lui céder sans une plus longue résistance. J'entends toujours à cette grace du remords de votre conscience , qui par une dernière prérogative n'est pas seulement la plus puissante pour convaincre l'esprit , mais une des plus fortes pour fléchir la volonté. Que dit Jesus-Christ à saint Paul , quand sur le chemin de Damas , il fit briller à ses yeux cet éclair qui l'ébloüit , & retentir à ses oreilles ce coup de tonnerre qui l'atterra ? *Datum est tibi contra stimulum calcitrare.* Saul , Saul , lui dit cet Homme-Dieu , où vas-tu ? & de quelle commission as-tu voulu te charger , en te déclarant le persécuteur de mon Eglise ? C'est trop long-tems faire violence à ma grace qui te recherche , & il est trop pénible pour toi de résister davantage à ses traits. Je vous adresse , mon cher Auditeur , les mêmes paroles. Il y a peut-être déjà tant d'années que Dieu vous invite à rentrer dans la sainte liberté de ses enfans , & qu'il veut vous faire sortir de l'esclavage où vous êtes malheureusement engagé. Vous avez un penchant au mal qui vous entraîne ; mais vous avez aussi un frein bien capable de vous retenir , c'est votre conscience. Votre cœur s'est laissé prendre à un objet corrupteur & périssable , & vos liens sont difficiles à rompre : mais combien de coups la conscience a-t-elle frappés pour cela , & n'en seroit-elle pas venue à bout , si vous l'aviez secondée ? Les sens & la chair vous dominant ; mais le remords qui vous perce l'ame , vous apprend assez que les brutales voluptez des sens & de la chair ne vous satisferont jamais , & que vous y trouverez toujours plus d'amertume

Act. c. 9.

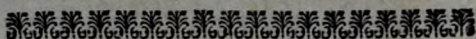
que de plaisir. Si vous voulez être de bonne foi, vous en conviendrez. Oüi, vous conviendrez que depuis le moment fatal où votre passion vous a séduit, & où elle vous a soumis à son empire tyrannique, vous n'avez pas eu un jour tranquille; que si à quelques tems elle vous a enyvré de ses fausses douceurs vous les avez ensuite payées bien cher, par les regrets qui les ont suivies, par la douleur que vous en avez conçüe, par les reproches que vous vous êtes faits, par la crainte des vengeances divines qui vous a saisi, par tous les sentimens de votre foi qui se sont réveillés. Vous conviendrez que ce combat domestique dont vous êtes le triste sujet, & qui s'élève presque à toutes les heures entre la passion & la conscience; que cette incertitude où vous vivez, sans sçavoir à quoi vous résoudre, ni à quoi vous voulez renoncer, si c'est à votre conscience, si c'est à votre passion; que ces vicissitudes éternelles, ces tours & retours de votre cœur se démentant mille fois lui-même, & mille fois se contredisant, tantôt voulant l'une, tantôt choisissant l'autre, & ne se déterminant, ou du moins ne se tenant à rien de fixe, fuyant ce qu'il souhaite, cherchant ce qu'il déteste (car voilà où en sont tant de pécheurs) vous conviendrez, dis-je, que tout cela est l'état le plus désolant, & qu'il vous en coûteroit incomparablement moins de suivre enfin la voix de la conscience qui vous presse, & d'exécuter aux dépens de tout le reste, la sainte résolution qu'elle vous inspire. *Durum est tibi contra stimulum calcitrare.* Encore si vous en étiez quitte pour la peine que vous

ressentez ; mais ce qu'il y a de plus funeste & de plus à craindre , c'est que par la force de l'habitude qui jette tous les jours dans votre ame de nouvelles & de plus profondes racines , la conscience ne vienne , non pas si vous voulez à ne point agir du tout , mais à n'agir plus que foiblement : de sorte que ces remords ne fassent plus qu'une légère impression , & qu'ils perdent presque toute leur vertu. Car je l'ai dit & je le répète , c'est ce qui arrive , & ce que Dieu permet. Terrible punition dont il menaçoit autrefois son peuple par le Prophète Ezéchiel. Nation infidèle , leur disoit le Seigneur , je te trouve toujours en défense contre moi , & toujours en garde contre ma grace pour la repousser. Mais sçais-tu ce que je ferai , & quel châtiment je te prépare ? je ne t'enverrai point des afflictions temporelles , ni perte de biens , ni maladies : je corrige ainsi mes prédestinez & mes amis , & tu ne mérites pas un traitement si salutaire. Mais dans le trésor de mes vengeances j'en ai une plus conforme à ton indignité , & d'autant plus mortelle , qu'elle sera plus selon tes desirs. C'est que je laisserai ma colère se reposer pour toi & dans toi : *Requiescet indignatio mea in te.* Comment se reposera-t-elle ? parce qu'elle ne te reprochera plus rien , ou qu'elle ne le fera plus ni avec la même assiduité , ni avec les mêmes instances. Quand elle tonnoit , qu'elle t'effrayoit , qu'elle te consternoit , c'étoit une colère de pardon : mais quand elle semblera se calmer , & t'épargner , ce sera une colère de damnation. Ah ! Seigneur , nous sommes pécheurs , & comme pécheurs , nous sommes dignes

Ezec.
t. 16.

des plus rudes coups de votre justice. Mais si vous avez à vous venger & à nous châtier, que ce ne soit point par ce silence plus à redouter pour nous, que tous vos tonnerres; ni par ce repos plus dangereux que tous les troubles. La grande grace que nous vous demandons, ô mon Dieu, c'est de ne nous faire point maintenant de grace. Vous ne nous ménagerez jamais davantage en cette vie, que lorsque vous voudrez moins nous ménager. Remüez, Seigneur, remüez nos consciences, & ne souffrez pas qu'elles tombent dans un assoupissement dont elles ne reviendroient plus. Votre Prophète vous supplioit de ne le point reprendre dans votre fureur, & de ne le punir point dans votre courroux. Cela est bon pour un autre monde que celui-ci, & nous vous faisons la même prière. Mais présentement les touches les plus pénétrantes & les plus sensibles, les plus vives réprehensions, seront pour nous les plus signalées faveurs. La nature en murmurerà, elle en fera peinée, mortifiée, attristée; mais cette heureuse tristesse que l'Apôtre préféroit à tous les plaisirs du siècle, nous fera passer du péché à la pénitence, & de la pénitence à la joie du Seigneur & à la souveraine félicité, où nous conduise, &c.





S E R M O N

POUR LE

DIXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

*Sur l'Etat de vie & le soin de
s'y perfectionner.*

Pharisæus stans, hæc apud se orabat: Deus,
gratias tibi ago, quia non sum sicut cæteri
hominum.

*Le Pharisien se tenant debout faisoit intérieure-
ment cette prière: Seigneur, je vous rends
graces de ce que je ne suis pas comme le reste
des hommes. En Saint Luc. chap. 18.*

JA MAIS l'orgueil & l'esprit ambitieux se
fit-il mieux connoître que dans l'exemple
de ce Pharisien? Toute sa prière consiste à
s'élever lui-même, & à rendre graces au ciel
d'un avantage imaginaire qu'il prétend avoir,
& qu'il n'a point en effet reçu. Car bien loin
d'être, ainsi qu'il le pense, au-dessus du reste
des hommes, sa seule présomption suffit pour
le rabaisser devant Dieu aux derniers rangs,
& pour le mettre infiniment au-dessous de

cet humble Publicain qu'il méprise. Encore, remarque saint Augustin, s'il se contentoit de dire : je ne suis pas comme quelques-uns des hommes ; mais en disant sans exception, comme les autres hommes, il se préfère à tous les hommes en général, & pour se glorifier il les condamne. *Non sum sicut ceteri hominum.* Aussi quelle place prend il dans le temple, & en quelle posture s'y fait-il voir ? Au lieu que le Publicain demeure à la porte, & ne se croit pas digne de pénétrer plus avant, le Pharisien s'approche du Sanctuaire, & va jusqu'au pied de l'autel. Au lieu que l'un baisse les yeux par respect & se prosterne contre terre, l'autre se tient debout & lève la tête. *Pharisaus autem stans.* Voilà, mes chers Auditeurs, le caractère de l'ambition ; elle veut toujours monter, toujours s'avancer. Elle ne rougit de rien, & sans égard à la foiblesse du sujet qu'elle possède & à qui elle inspire de se pousser, ou dans l'Eglise ou dans le monde, il n'y a point de projets si téméraires qu'elle ne lui fasse concevoir, ni de si hautes espérances dont elle ne le flate. Damnable & audacieuse passion dont je voudrois réprimer les attentats criminels. Mais avant que de vous proposer mon dessein, adressons-nous à cette Vierge, qui par son humilité a, pour ainsi dire, commencé la rédemption du monde, & salüons-la avec les paroles de l'Ange : *Ave.*

C'Est par le plus sage & le plus adorable de tous les conseils, que Dieu créant le monde, & y voulant établir une société d'hommes, vivans ensemble & destinez à

converser les uns avec les autres , y a distingué divers états , & leur a assigné leurs fonctions & leurs devoirs. Suivant cette providence , il y a des conditions supérieures ; & il y en a de subordonnées ; il y en a d'éclatantes , & il y en a d'obscures : toutes réglées par la sagesse divine , & nécessaires pour maintenir la paix sur la terre & le bon ordre. Car sans cette diversité qui met l'un en pouvoir de commander , & qui tient l'autre dans la dépendance ; qui fait paroître celui-là dans la splendeur , & qui réduit celui-ci à demeurer dans les ténèbres , quel renversement verroit-on dans le monde , & que seroit-ce que la société humaine ? Mais cette disposition générale de la Providence ne suffisoit pas , & il en falloit encore une plus particulière. Je veux dire , qu'entre ces différentes conditions , il falloit que Dieu selon ses desseins & ses vûes de prédestination , marquât à chacun des hommes & lui déterminât l'état particulier où il l'appelloit. Or c'est ce que Dieu a fait : tellement qu'il n'y a point d'homme qui n'ait une vocation propre , qu'il doit tâcher de bien connoître , & qu'il est indispensiblement obligé de suivre. Cependant, Chrétiens , voici le désordre de l'ambition. Elle nous tire de cette route où Dieu vouloit nous conduire , & elle nous fait prendre une voie plus conforme aux desirs de notre cœur , & à l'orgueil dont il se laisse enfler. Elle nous porte à un rang où nous ne devons point aspirer , puisqu'il est au-dessus de notre état ; & elle nous entretient dans une négligence entière des obligations de notre état , où néanmoins nous devons vivre & nous per-

fectionner. En deux mots qui vont faire le partage de ce discours, on veut être ce qu'on n'est pas, c'est de quoi j'ai à vous parler dans la première partie; l'on ne veut pas être ce qu'on est, c'est sur quoi je vous instruirai dans la seconde partie. Ne point chercher à être ce qu'on n'est pas, & travailler à estre parfaitement ce qu'on est, voilà le fonds de l'humilité chrétienne, & le sujet de votre attention.

C'Est le péché originel de l'homme de vouloir être plus qu'il n'est, & l'Écriture nous apprend que le premier homme n'est déchû de ce bienheureux état de grace où Dieu l'avoit créé, que parce qu'il ne se contenta pas d'être ce qu'il étoit, & qu'il affecta d'être ce qu'il n'étoit pas. Si j'avois à parler ici en Philosophe, je tirerois de la morale des payens de grandes lumières pour vous instruire sur ce point, & pour vous persuader. Car je vous dirois tout ce qu'ont dit ces sages du monde en faveur de la modestie, & je vous ferois voir tout ce qu'ils ont pratiqué, selon l'esprit & les règles de cette vertu. Je citerois leurs maximes, & je produirois leurs exemples, également opposés à cette malheureuse ambition de vouloir toujours croître & s'élever; & après vous avoir mis tout cela devant les yeux, je conclüerois par ces belles paroles de saint Augustin dans le livre de la cité de Dieu, où il nous dit: voilà, mes Frères, les semences & les principes d'humilité qui se sont conservés jusques dans la corruption du paganisme; & je vous les propose, afin que vous rougissiez, si dans le chri-

I.
PAR-
TIE,

ftianisme , vous êtes moins modestes que ces infidèles , & d'ailleurs que vous ne vous flatiez pas d'une haute perfection , si vous l'êtes comme eux & autant qu'eux. *Et hac dico , ut si virtutes quas isti ut cumque coluerunt , non tenuerimus , pudore pungamur ; si tenuerimus , superbiâ non extollamur.* C'est ainsi , dis-je , que je raisonnerois. Mais quand je traite avec des Chrêtiens , je ne dois point avoir recours à la sagesse payenne pour la conviction d'une vérité si bien établie dans l'Evangile , & qui même n'a rien de solide que dans notre religion. Arrêtons-nous donc à ce que la foi nous en dit , & ne fondons point sur d'autres principes les leçons importantes que j'ai à vous faire dans ce discours.

Oùii , Chrêtiens , c'est la foi que nous devons écouter. Or elle nous apprend par tous les oracles de l'Écriture & par tous les témoignages des Pères , qu'il n'est rien de plus dangereux ni de plus funeste pour le salut éternel , que cette ardeur empressée de vouloir être plus que l'on est ; & quelles raisons en apporte-t-elle ? des raisons , mes chers Auditeurs , si évidentes par elles-mêmes , que la seule proposition vous en fera sentir d'abord toute la force. Car , nous dit-elle , rien de plus fatal pour le salut , que le désir de sa propre élévation ; pourquoi ? parce qu'il n'est rien de plus difficile que de s'élever dans le monde , & de ne pas oublier Dieu , ni s'oublier soi-même ; parce qu'en s'élevant on s'attire par une suite nécessaire , des obligations infinies de conscience auxquelles on ne satisfait presque jamais , ou l'on ne satisfait qu'imparfaitement , parce que pour être dans

un rang élevé, il faut avoir des qualitez & des vertus acquises qu'on a fort rarement, & dont alors le défaut est criminel; parce que bien même qu'on les eût, dès-là qu'on affecte un rang supérieur & qu'on l'ambitionne, on en devient positivement indigne devant Dieu; parce qu'il y a une indécence particulière à un chrétien, de vouloir s'agrandir; & parce que ce désir enfin est une source de désordres, qui ruinent presque inévitablement la charité & la justice parmi les hommes. Voilà les raisons que la foi nous fournit sur cet excellent point de morale, & dont chacune nous doit tenir lieu de démonstration. Suivez-moi.

S'élever sans perdre la vûë de Dieu & la connoissance de soi-même, vous sçavez, mes Frères, combien la chose est difficile; & vous sçavez de plus en quelle impuissance de se sauver est un homme qui ne se souvient plus de lui-même & qui ne connoît plus Dieu. C'est ce qui a fait trembler les saints, quand ils se sont vûs engager dans les honneurs du monde, quoique par une disposition de la providence. C'est ce qui donnoit à saint Bernard des sentimens si éloignez de la politique du siècle, lorsqu'au lieu de féliciter un de ses disciples, qui venoit d'être placé sur le premier trône de l'Eglise, il lui en témoignoit sa douleur. Car voici en quels termes il lui écrivoit. Il est vrai, saint Père, j'ai participé extérieurement à la joie publique de votre exaltation? mais j'en ai gémi, & je m'en suis affligé pour vous dans le secret de mon cœur. Car je ne puis considérer le rang que vous tenez, que je n'en appréhende la

chûte. Plus votre dignité est éminente, plus le précipice me paroît affreux. Je regarde ce que vous êtes, & je mesure par-là ce que vous avez à craindre, parce qu'il est écrit, que l'homme étant dans l'honneur, il s'est mécon-

Pfal. 48. nu: *Homo cum in honore esset, non intellexit.*

Bien loin donc de vous enfler de votre état, humiliez-vous, de peur que vous ne soyez un jour obligé, mais trop tard, de dire avec David: ah Seigneur, c'est par un effet de votre colère que vous m'avez élevé, & qu'en m'élevant vous m'avez brisé comme un vase fragile? *Ne sortè contingat tibi miserabilem*

S. Bern.

illam emittere vocem, à facie ira indignationis tua elevans allisisti me. Car vous êtes maintenant dans la place la plus honorable, mais non pas la plus sûre. Ainsi parloit saint Bernard, ainsi faisoit-il sa cour aux grands de la terre. Or, s'il y a tant de péril à être grand, jugez ce que c'est de le vouloir être & d'ambitionner de l'être. Car être grand n'est pas une chose en soi blâmable ni criminelle, comme de vouloir être grand. Estre grand, c'est l'ouvrage de Dieu; mais vouloir être grand, c'est l'effet de notre orgueil. Si donc d'être grand, même par l'ordre de Dieu est une occasion si dangereuse d'oublier Dieu, que fera-ce de la grandeur qui n'a pour fondement que l'ambition & le dérèglement de l'homme; Or telle est, Chrétiens, celle que les enfans du siècle recherchent, quand ils travaillent avec tant d'empressement à se pouffer dans le monde, & à s'y établir.

Ajoutez à cela le poids des obligations dont un chrétien se charge devant Dieu, quand il se procure un degré plus haut, &

qu'il se fait plus grand qu'il n'étoit. Car voici la règle dont la providence n'a jamais dispensé & dont elle ne dispensera jamais. Il n'y a point de grandeur dans le monde qui n'ait ses engagemens, j'entends des engagemens de conscience. Dans cette vie, disoit Cassiodore, le devoir & le pouvoir sont deux choses inséparables; & la mesure de ce que nous devons, est toujours ce que nous sommes & ce que nous pouvons. Estre donc plus que je n'étois, c'est devoir plus que je ne devois, à qui? à Dieu premièrement, & aux hommes ensuite: Aux hommes, dis-je, sur qui je domine & qui ont droit d'attendre de moi ce qu'auparavant ils n'auroient pû exiger. A Dieu, qui est le protecteur de ce droit, & qui me jugera selon que j'y aurai satisfait ou non. Par conséquent être plus que je n'étois, c'est avoir un compte à rendre que je n'avois pas; c'est être responsable de mille choses qui ne me regardoient pas; c'est porter un fardeau que je ne portois pas. Et quiconque le pense autrement, péche dans le principe, & trouve dans sa propre grandeur la ruine de son salut. Or par-là, Chrétiens, formez-vous l'idée juste de ces conditions qui sont les rangs d'honneur dans le monde, & dont les hommes du monde sont si passionnez. Pesez dans la balance, non pas de l'intérêt & de l'amour propre, mais dans celle du sanctuaire, ce que c'est qu'un Prélat dans l'Eglise, un Gouverneur dans une Province, un Commandant dans une armée, un Magistrat dans une ville. De quoi n'est-il pas chargé? à quoi n'est-il pas obligé? Quelle vigilance & quelle attention ne doit-il pas à

son ministère ! quel zèle à la Religion ! quelle protection à l'innocence & à la justice ! quel exemple à ceux qui dépendent de lui ! combien de scandales ne doit-il pas retrancher ? combien d'abus ne doit-il pas corriger ? & s'il y manque , quel trésor de colère selon l'expression de saint Paul , n'amasse-t'il pas pour le jugement de Dieu ? Si vous , mes chers Auditeurs , qui vous trouvez ainsi élevez , étiez bien persuadés de tout cela , comme il vous est aisé de l'être , compteriez-vous parmi les avantages de votre état , votre grandeur ? & si vous aviez eu tout cela devant les yeux lorsqu'il a été question de vous avancer , y auriez-vous travaillé avec tant d'empressement & tant d'ardeur ? Après cela , faut-il s'étonner si les vrais serviteurs de Dieu , remplis de son esprit par une humble défiance d'eux-mêmes , ont fui ces dignitez éclatantes , dont la vue nous éblouit ? Faut-il s'étonner si quelques-uns ont porté là-dessus leur résistance jusqu'à une sainte opiniâtreté ; s'ils ont employé pour s'en défendre , tant d'artifices innocens , s'ils ont contrefait une sage folie , s'ils se sont cachez dans les grottes & dans les sépulchres , comme nous l'apprenons de leur histoire , & s'ils ont mieux aimé s'exposer à manquer de tout , que d'accepter ces titres d'honneur avec des obligations si rigoureuses , Non , non , Chrétiens , cela ne me surprend pas : mais ce qui m'étonne , c'est de voir des hommes bien moins capables qu'eux de satisfaire à ces obligations & de les soutenir , s'y ingérer avec autant d'ardeur que ceux-là s'efforçoient de les éviter ; des hommes , pour me servir des termes
de

de saint Bernard, qui n'ont point de plus grands soins que de s'attirer des soins, comme s'ils devoient trouver le repos, quand ils seront parvenus à ce qui est incompatible avec le repos, & à ce qui rend le repos même criminel : *Tanquam sine curis victuri sint, cum ad curas pervenerint.* Ce qui m'étonne, c'est de voir souvent ces hommes aveuglez & infatüez des erreurs du monde, courir après un emploi, sans sçavoir même s'il y a des obligations de conscience qui y soient attachées, ou s'il n'y en a pas; sans y avoir seulement pensé, sans se mettre en peine de s'en instruire : ou s'ils le sçavent, n'hésitant pas sur cela; s'offrant à tout, pourvü qu'ils arrivent à leur fin, & se promettant tout d'eux-mêmes sans être en état de rien tenir. Ce qui m'étonne encore plus, c'est de les voir accumuler sans crainte ces obligations, les entasser avec joie les unes sur les autres, & en prendre jusqu'à s'accabler, ou plutôt ne prendre aucune de ces obligations, en prenant les titres qui les imposent, & dont il n'est pas permis de les séparer. En un mot, ce qui m'étonne, c'est de voir la plupart des hommes, qui sont quelque chose par leur condition, être jaloux à l'excès d'en retirer les émolumens, & d'en maintenir les droits sans en rien rabattre; mais quant aux obligations, n'en vouloir pas entendre parler, n'écouter qu'avec chagrin & avec dégoût ceux qui les leur font connoître, en retrancher tout ce qu'ils peuvent, & négliger ce qu'ils ne peuvent pas. Et tout cela, par une conduite que la prudence de la chair approuve, mais odieuse & abominable devant Dieu. Voilà ce qui

m'étonne, Chrétiens, & ce qui me donne de la compassion pour les ambitieux de la terre. Mais ce n'est pas tout.

Pour s'élever dans le monde, il faut avoir des qualitez & des vertus proportionnées au degré où l'on aspire : cela est de l'ordre naturel ; & il faut tellement avoir ces qualitez, qu'on les ait toutes sans exception d'une seule, puisqu'il est certain que le défaut d'une seule, rend aussi bien un homme incapable d'être ce qu'il prétend, & par conséquent peut aussi bien le perdre devant Dieu s'il vient à bout de ses desseins, que s'il étoit dépourvû de toutes. En effet, presque tous ceux qui se damnent dans le monde pour s'y pousser trop, ont d'excellentes qualitez, même selon Dieu ; mais parce qu'il leur en manque une qui devroit faire la perfection de toutes les autres, quoique peut-être la moins importante, toutes les autres sans celle-là leur deviennent inutiles ; & l'on peut bien leur appliquer la

Jacob.
e. 2.

parole de saint Jacques, *Offendat autem in uno, factus est omnium reus*. Il faut des vertus déjà acquises, & non pas la simple capacité ou volonté de les acquérir. Car il n'est pas juste que nous fassions des expériences aux dépens d'autrui & aux dépens de nos emplois mêmes ; & qu'à l'exemple des vierges folles, nous commençons à chercher de l'huile pour remplir les lampes, quand elles doivent être prêtes & allumées. Il faut des hommes déjà formés, & non pas à former ; des hommes déjà

Bern.

éprouvés, & non pas à éprouver : *Viros probatos, & non probandos*, dit saint Bernard. Mais les emplois, dit-on, font les hommes : erreur, Chrétiens ; les emplois doivent per-

fectionner les hommes , & non pas les préparer. Il faut qu'ils soient déjà disposez , & c'est le mérite acquis personnellement qui doit avoir fait cette préparation. Sans cela toutes les démarches d'un homme dans le monde sont autant de crimes aux yeux de Dieu. Or en vérité , de ces partisans de la fortune & de l'ambition dont je parle ici , quel est celui , qui sur le point de faire le premier pas pour une entreprise où il s'agit de son avancement , rentre en lui-même afin de supputer en repos & à loisir , s'il a tous les talens nécessaires pour la fin qu'il se propose? & quel est celui qui ne les ayant pas, veuille bien le reconnoître , & se rendre à soi-même cette justice : non , je n'ai pas ce qu'il faut pour occuper telle place ? Et quand il auroit assez de lumière & assez d'équité pour prononcer ainsi contre lui-même, quel est celui qui, possédé de cette malheureuse passion de croître & de monter toujours , ait la force d'en réprimer les faillies & de se tenir dans les bornes que lui prescrit la vûë de son indignité ? Ne voyons-nous pas que les plus imparfaits & les plus vicieux sont les plus ardens à se pourvoir ? ceux qui ont sur cela plus d'activité , ceux qui veulent être tout , qui se destinent à tout , & qui ne croient rien au-dessus d'eux ni trop grand pour eux , tandis que les autres mieux fondez en qualitez & en mérite , gardent une modération honnête dans leurs desirs. S'il ne s'agissoit, Chrétiens, que d'effuyer la censure du monde , & que l'on en fût quitte pour cela, ce seroit peu. On sçait fort bien que la hardiesse accompagnée de quelque bonheur, peut prendre impunément

l'ascendant par tout. Mais il est question de justifier cela devant Dieu, qui ne peut souffrir ces téméraires attentats de l'ambition humaine, & qui en cela, comme dans la chose la plus sainte de notre religion, veut que nous accomplissions le précepte de l'Apôtre :

^{1.} ^{Cor.} *Probet autem se ipsum homo*; c'est-à-dire, qu'avant que de nous élever, nous nous éprouvions nous-mêmes, prêts de nous condamner pour jamais à n'être rien, si par les lumières de la grace nous découvrons que nous n'avons pas le fonds de suffisance requis pour être quelque chose, comme nous y condamnions un autre, si nous en sçavons autant de lui. Car il veut que la droiture de notre ame aille jusques-là; & si nous nous flatons, c'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il a établi un jugement, afin de nous y humilier autant que nous nous ferons injustement exalter, & de nous faire descendre aussi-bas que nous aurons voulu monter trop haut. Or je prétends que si nous agissions dans les vûes de Dieu & de notre raison, ce seroit là le grand contrepoids de notre vanité.

Mais je veux, Chrêtiens, que vous ayez tout autre mérite nécessaire pour être élevé; dès-là que vous recherchez cette élévation, je soutiens que vous ne la méritez plus, & qu'il y a de la contradiction à ambitionner cet honneur, & à se trouver pourvû de toutes les qualitez qu'il faut pour le posséder: pourquoi? parce que l'une de ces qualitez est que vous soyez humble; & par conséquent que vous ne vous l'attiriez pas. En effet, dit saint Grégoire Pape, quand il arriveroit qu'un emploi spécieux & honorable tombât en bonne

main, & qu'il fût bien administré, il y a une indécence positive à le désirer : *Locus Greg. porrò superior, & si rectè administratur, tamen indecenter appetitur.* Et cela est si vrai, Chrétiens, que ceux mêmes qui travaillent le plus pour se faire grands dans le monde, & qui à force de le vouloir être, le deviennent enfin, affectent encore de faire croire qu'ils n'y ont en rien contribué, & de persuader, s'ils pouvoient, qu'on leur a fait violence : confessant, ajoute saint Grégoire, ce qui devroit être, par ce qu'ils veulent paroître. Et quoique le monde ne se trompe pas à ces apparences de modestie (car on entend bien le langage des hommes) ces apparences subsistent toujours, & nous les conservons; comme si Dieu par cette hypocrisie même inutile qu'il permet en nous, vouloit empêcher l'ambition de prescrire contre l'humilité.

Mais quoi, me direz-vous, ne sera-t-il donc jamais permis à un homme du monde de désirer d'être plus grand qu'il n'est? Non, mon cher Auditeur, il ne vous sera jamais permis de le désirer. Il vous sera permis de l'être quand Dieu le voudra, quand votre Roi & votre Prince vous y destina, quand la voix publique vous y appellera; car la voix publique & celle de votre Prince, c'est pour vous la voix de Dieu. Mais de prévenir cette voix de Dieu par vos désirs, par vos sollicitations, par vos intrigues, je dis que c'est une présomption insoutenable, & qui va jusqu'à renverser l'ordre de votre prédestination. Et pourquoi est-ce, Chrétiens, que nous nous attribuerons ce que Jesus-Christ lui-même ne s'est pas attribué? Jesus-Christ,

tout saint qu'il étoit, n'a pas voulu entreprendre de se faire grand ; il a attendu que son Père le fit & c'est une des louanges que Paul lui a données. Quoiqu'en qualité de Fils de Dieu, il eût un droit essentiel à toute la gloire qu'il a reçûë, & qu'il eût pû la prendre sans usurpation, il a voulu qu'elle lui vînt d'ailleurs que de lui-même pour autoriser par son exemple cette grande loy, *Nec quisquam sumit sibi honorem*. Et nous qui sommes pécheurs, & qui en cette qualité ne méritons que la confusion & le mépris, nous allons au-devant des honneurs du monde ; & sans attendre que notre Dieu nous y appelle, par une témérité pleine d'orgueil, nous nous y ingérons les premiers. Cela est-il tolérable ? Cependant cela se fait, & ce qui est intolérable en soi, cesse de l'être en se rendant commun parmi les hommes. On cherche l'honneur ouvertement, on s'en déclare & on s'en explique ; on employe pour cela son crédit ; & souvent quelque chose de plus ; on se fait une gloire d'en venir à bout : celui qui en prend mieux le chemin, passe pour le plus habile & pour le plus entendu ; & parce que tout cela est ordinaire, on se figure qu'il est honnête, & que Dieu ne le défend pas. L'aveuglement du péché peut-il nous conduire plus loin ?

Car enfin, quand tout cela n'auroit pas été condamné dans le paganisme ; quand cette passion de s'élever seroit d'elle-même innocente, ce que la seule raison nous enseigne ne pouvoir pas être, comment pourroit-on la justifier dans un chrétien ? Quel monstre qu'un chrétien ambitieux, qui fait profession

d'adorer un Dieu humilié & anéanti ; ou plutôt qui adore dans la personne de son Dieu les humiliations & l'anéantissement, & qui dans sa propre personne est idolâtre des honneurs du monde ; qui sçait que son Dieu l'a sauvé en se faisant petit, & qui prétend se sauver en se faisant grand ; qui remercie son Dieu de s'être abaissé pour lui, & qui n'a point d'autre pensée que de s'élever soi-même ? Et comment, mon cher Auditeur, pouvez-vous vous approcher de votre Dieu dans cette disposition ? Comment pouvez-vous le prier ? Comment pouvez-vous vous confier en lui ? Comment pouvez-vous vous-même l'aimer, le voyant si contraire à vous, ou vous voyant si contraire à lui ? Toute votre dévotion en cet état n'est-elle pas une illusion ? & quand vous feriez des miracles, ne devrois-je pas m'en défier & les avoir pour suspects ?

Mais il n'est pas besoin d'aller jusques-là, pour reconnoître combien cette passion que je combats, est ennemie de Dieu. Les seuls désordres qu'elle cause dans la société des hommes, en sont des preuves trop sensibles. Vous les sçavez, Chrétiens, & ce seroit en vain que je vous en ferois le dénombrement. Quand cette passion s'est une fois emparée d'un esprit, vous sçavez l'empire qu'elle y exerce, & jusqu'où on se porte pour la satisfaire. Il n'y a point de ressort que l'on ne remuë, point d'artifice qu'on ne mette en œuvre, point de personnage que l'on ne fasse. On y fait même servir Dieu & la Religion. N'ayant rien d'ailleurs par où se distinguer, on tâche au moins de se distinguer par là ; par là on s'introduit & on s'insinuë ; par là on se

transfigure aux yeux des hommes ; de rien qu'on étoit , on devient quelque chose ; & la piété qui pour chercher Dieu doit renoncer à tout , par un renversement déplorable se trouve utile à tout , hors à chercher Dieu & à le trouver. C'est cette passion qui viole tous les jours les plus saints devoirs de la justice & de la charité. Cette concurrence d'ambition dans la poursuite des mêmes honneurs, voilà ce qui divise les esprits , & qui entretient les partis & les cabales , ce qui suscite les querelles , ce qui produit les vengeances , ce qui est le levain des plus violentes inimitiez. Voilà pourquoi on se décrie & on se déchire les uns les autres. Voilà d'où naissent tant de fourberies & tant de calomnies qu'invente le désir de l'emporter sur autrui & de le supplanter. Qui pourroit dire combien cette passion a fait de plaies mortelles à la charité ? & qui pourroit dire combien elle fera de réprochez au jugement de Dieu ?

Toutefois c'est la grande maladie de notre siècle. On veut être tout ce que l'on peut être , & plus que l'on ne peut être. C'est ce que saint Bernard déplorait avec des expressions que le seul Esprit de Dieu pouvoit lui suggérer. Comme il avoit encore plus de zèle pour l'Eglise que pour le monde , c'étoit particulièrement au sujet de l'Eglise , qu'il s'en expliquoit. On a honte, disoit-il, de n'avoir point dans l'Eglise d'autre caractère que celui d'être consacré aux autels ,

Bern. *Nunc esse clericum erubescitur in ecclesiâ.* On ne s'engage à servir l'Eglise que dans l'espérance d'y dominer ; & si l'on n'espéroit pas y dominer un jour , on ne se réduiroit ja-

mais à la servir. Mais ce qu'il disoit de l'Église, n'est pas moins vrai des autres états. Il n'y en pas un où l'ambition ne régne. Elle y passe même pour une vertu, pour une noblese de sentimens, pour une grandeur d'ame. C'est ce que l'on inspire aux enfans dès le berceau, & c'est de quoi on leur fait des leçons dès leur jeunesse. O humilité de mon Dieu, que vous êtes peu imitée, quoique vous soyez notre modèle ! C'est cette humilité qui fait toute notre perfection ; & le monde, tout perversi qu'il est, ne peut se défendre de lui rendre ce témoignage. Car il n'est rien de si aimé dans le monde que l'humilité ; rien de si estimé dans le monde que l'humilité : mais en même tems que nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer dans les autres, nous n'en voulons point pour nous-mêmes. Nous voulons être plus que nous ne sommes ; & par un second désordre, nous ne voulons pas être ce que nous sommes. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

C'Est une vérité, Chrétiens, fondée sur les loix éternelles de la providence, que tous les états de la vie sont capables d'une certaine perfection, & que selon la différence des conditions, qui partage le monde, il y a des perfections différentes à acquérir. Quand Dieu eut créé toutes choses, l'Écriture dit qu'il en fit comme une revûë générale, & qu'après les avoir bien considérées, il n'y en eût pas une à laquelle il ne donnât son approbation. Elles lui parurent toutes, non-seulement bonnes, mais très-bonnes, c'est-à-dire, parfaites, parce qu'elles lui parurent

II.
PAR-
TIE.

toutes être ce qu'elles devoient être, & conformes à l'idée qu'il en avoit conçüe : *Vidit que Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* Or il n'est pas croyable que les états & les conditions des hommes, qui sont encore bien plus noblement les ouvrages de Dieu, ayent eû en cela moins d'avantage, ou pour mieux dire, moins de part à sa sagesse & à sa bonté. Dieu leur donna donc, aussi-bien qu'à tout le reste des créatures, le caractère de perfection qui leur étoit propre; & si ces états nous paroissent maintenant défectueux, déréglez, & corrompus comme ils le sont, ce n'est point par ce que Dieu y a mis, mais par ce que nous y avons ajouté. Car si nous les considérons en eux-mêmes, il n'y en a aucun qui n'ait sa perfection dans l'idée de Dieu & qui ne doive l'avoir dans nous. Or je dis, Chrétiens, & voici l'excellente maxime que Dieu m'a inspiré de vous proposer pour la conduite de votre vie; je dis que toute la prudence de l'homme, même en matière de salut, se réduit à deux chefs; à s'avancer dans la perfection de son état, & à éviter toute autre perfection, ou contraire à celle-là, ou qui en empêche l'exercice. Estant aussi éclairez que vous l'êtes dans les choses du monde, vous devez être déjà plus convaincus que moi de l'importance de ces deux régles.

Il faut s'avancer dans la perfection de son état: pourquoi? parce que c'est ce que Dieu veut de nous, parce que c'est uniquement pour cela qu'il nous a préparé des graces, parce que c'est en cela seul que consiste notre sainteté, & à quoi par conséquent notre pré-

destination est attachée. Pouvons-nous avoir de plus puissans motifs pour persuader notre esprit, & pour toucher notre cœur; Dieu veut cela de nous, & ne veut point toute autre chose: si nous étions soumis à ses ordres, n'en faudroit-il pas demeurer là? Quand saint Paul instruisoit les premiers fidèles des devoirs du christianisme, une des grandes leçons qu'il leur faisoit, étoit celle-ci: d'examiner soigneusement, & de tâcher de bien reconnoître, non pas simplement ce que Dieu vouloit, mais ce qu'il vouloit le plus; c'est-à-dire, ce qui étoit le meilleur & le plus agréable à ses yeux: *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona & beneplacens & perfecta.* Mais pour moi, Chrétiens, & pour la plûpart de vous qui m'écoutez, il me semble que nous n'avons point à faire là-dessus de longues recherches. Car quelque parfaite que puisse être la volonté de Dieu sur moi, je suis sûr que je la connois déjà; & que sans passer pour téméraire, je puis me glorifier d'être déjà instruit de ses desseins, puisqu'il m'est évident que Dieu ne demande de moi qu'une seule chose, qui est que je sois ce que je fais profession d'être, & ce que moi-même j'ai voulu être. Vérité si constante! (écoutez ceci, qui peut être de quelque soulagement pour les consciences) vérité si constante, que quand par malheur j'aurois embrassé une condition sans y être appelé de Dieu, dès-là que j'y suis engagé par nécessité d'état, & qu'il ne m'est plus libre d'en sortir, la volonté de Dieu est que je m'y perfectionne, & que je répare le désordre de ce choix aveugle & peu chrétien que j'ai fait. Hors de là, quoique je fasse,

Rom.

c. 12

ce n'est plus la volonté de Dieu. C'est, si vous voulez, ce qui éclate le plus aux yeux des hommes, c'est ce que les hommes estiment, c'est ce qui fait du bruit dans le monde, c'est peut-être même ce qui paroît le plus louable en soi; mais après tout c'est ce que je veux, & non pas ce que Dieu veut: pourquoi? parce que c'est quelque chose hors de mon état. Quelle est donc en Dieu cette volonté que Saint Paul appelle bon plaisir & volonté de perfection: *Voluntas Dei beneplacens & perfecta*? Je vous l'ai dit, Chrétiens: cette volonté est que chacun soit dans le monde parfaitement ce qu'il est; qu'un Roi y soit parfaitement Roi; qu'un père y fasse parfaitement l'office de père; un Juge la fonction de Juge; qu'un Evêque y exerce parfaitement le ministère d'un Prélat; que tous marchent dans la voye qui leur est marquée, qu'ils ne se confondent point, & que les uns ne s'ingèrent point en ce qui est du ressort des autres: car si cela étoit, & que chacun voulût se réduire à être ce qu'il doit être, on peut dire que le monde seroit parfait.

Mais parce qu'on vit tout autrement, & qu'à l'exemple de ce Philosophe dont parle Minutius Félix, on veut régler la vertu & le devoir même par le caprice de l'inclination & de l'humeur; c'est-à-dire, parce que l'on ne se met pas en peine d'être dignement ce que l'on est, & qu'on travaille éternellement à être ce que l'on n'est pas, de-là vient cette confusion & ce mélange qui trouble, non-seulement la conduite entière du monde, mais les vûes mêmes de Dieu

sur nous, ce que nous devons souverainement craindre. Et c'est de quoi Saint Bernard représentoit si bien la conséquence en certaines personnes, qui dans une profession sainte & dévouée à Dieu, s'adonnoient à des choses purement prophanes, & menoient une vie toute séculière. Car que faites-vous, leur disoit-il, & à quoi vous exposez-vous, en passant ainsi les bornes que Dieu vous a prescrites? L'Apôtre vous dit que chacun ressuscitera dans son rang; mais comment se pourra-t'il faire que vous ressuscitiez dans le vôtre, puisque vous ne gardez aucun rang? & que peut-on espérer de vous, sinon qu'ayant vécu dans le désordre, vous ressuscitiez un jour dans le désordre? Belle idée, mes chers Auditeurs, de je ne sçais combien de Chrêtiens, qui vivent aujourd'hui, & qui ne sont ni du monde, ni de l'Eglise, parce qu'ils ne s'attachent parfaitement ni à l'un, ni à l'autre; qui pensent faire quelque chose, & qui ne font proprement rien, parce qu'ils ne font pas ce qui leur est ordonné de Dieu.

Cependant, Chrêtiens, c'est pour cela seul que Dieu nous a préparé des graces & si nous avons des secours à nous promettre de sa miséricorde, c'est uniquement pour la perfection de notre état. Car la plus grossière de toutes les erreurs, seroit de croire que toutes sortes de graces soient données à tous. Comme Dieu est aussi sage qu'il est bon, & que dans la distribution de ses trésors, il sçait observer le poids, le nombre, & la mesure avec lesquels l'Ecriture nous apprend qu'il a tout fait, il ne nous destine

point d'autres graces, que celles qui sont conformes & proportionnées à notre condition. C'est la Théologie expresse de Saint Paul en mille endroits de ses Epîtres: il y a diversité de graces, dit ce grand Apôtre, & selon la diversité des graces, il y a diversité d'opérations surnaturelles, quoique toujours par l'influence du même esprit, qui opère tout en tous. Et comme l'œil n'a pas la vertu d'entendre, ni l'oreille la faculté de voir, & que la nature ne fournit des forces à ces deux organes, que pour l'action qui leur est propre, aussi Dieu qui a fait de son Eglise un corps mystique, ne dispense ses graces aux hommes qui en sont les membres, que par rapport à la fonction où chacun est destiné. Il donne la grace de commander à celui qui doit commander, & la grace d'obéir à celui qui doit obéir; la grace de direction est pour les Prêtres, & pour les Pasteurs des ames, & la grace de soumission pour les peuples qui ont recours à leur conduite: ainsi du reste. Or il est de la foi que nous ne ferons jamais d'autre bien, que celui pour lequel Dieu nous accorde sa grace, & que tout ce que nous entreprendrons hors de l'étendue & des limites de cette grace, quelque apparence qu'il ait de bien, nous sera inutile. Si donc celui qui a la grace d'être conduit, veut se mêler de conduire & de diriger, comme il n'arrive que trop, dès-là, outre qu'il ne fait rien de ce qu'il pense, parce qu'il n'a point de grace pour cela, il tombe, sans y prendre garde, dans le péché de présomption; & il tente Dieu, ou en lui demandant une grace qu'il

n'a point droit de lui demander, ou en présumant de faire sans grace, ce qui est essentiellement l'ouvrage de la grace. Il corrompt cet ouvrage de la grace, & cet ouvrage de la grace ainsi corrompu, bien loin de le perfectionner, a un effet tout contraire. Car nous voyons que les bonnes œuvres faites hors de l'état, ne servent qu'à inspirer l'orgueil, l'attachement au sens propre, & mille autres imperfections: pourquoy? parce qu'elles ne procèdent pas du principe de la grace, mais de nous-mêmes: au lieu qu'étant pratiquées dans l'état d'un chacun, elles portent avec elles une bénédiction particulière, & de sainteté pour celui qui les fait, & d'exemple pour les autres.

Car n'espérons pas, Chrétiens, trouver jamais la sainteté ailleurs que dans la perfection de notre état. C'est en cela qu'elle consiste, & les plus grands Saints n'ont point eû d'autre secret que celui-là pour y parvenir. Ils ne se sont point sanctifiés, parce qu'ils ont fait des choses extraordinaires, que l'on n'attendoit pas d'eux: ils sont devenus Saints, parce qu'ils ont bien faits ce qu'ils avoient à faire, & ce que Dieu leur prescrivoit dans leur condition. Jesus-Christ lui-même qui est le Saint des Saints, n'a point voulu suivre d'autre règle. Quoiqu'il fût au-dessus de tous les états, il a borné; sinon sa sainteté, du moins l'exercice de sa sainteté aux devoirs de son état; & la qualité de Dieu qu'il portoit, ne l'a point empêché de s'accommoder en tout à l'état de l'homme. Il étoit fils, il a voulu

obéir en fils ; il étoit Juif, il n'a rien manqué à la Loi des Juifs ; & parce que la Loi des Juifs défendoit d'enseigner avant l'âge de trente ans, tout envoyé qu'il étoit de Dieu, pour prêcher le Royaume de Dieu, il s'est tenu jusqu'à l'âge de trente ans dans l'obscurité d'une vie cachée, arrêtant toutes les ardeurs de son zèle, plutôt que de le produire d'une manière qui ne fût pas réglée selon son état ; car c'est la seule raison que nous donnent les Pères de la longue retraite de cet Homme-Dieu. Voilà pourquoi Saint Paul dont je ne fais ici qu'extraire les pensées, exhortant les Chrétiens à

1. Cor. la sainteté, en revenoit toujours à cette
c. 7. maxime : *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est* ; Que chacun de nous, mes Frères, se sanctifie dans l'état où il a été appelé de Dieu. Voilà pourquoi ce grand maître de la perfection Chrétienne, & qui avoit été instruit par Jesus-Christ même, recommandoit si fortement aux Corinthiens de n'affecter point cet excès de sagesse qui s'égare de la vraie sagesse, & de n'être sage qu'avec
Rom. sobriété : *non plus sapere quàm oportet sapere, c. 12. sed sapere ad sobrietatem*. Non pas qu'il voulût mettre des bornes à la perfection & à la sainteté de ces premiers Fidèles, il en étoit bien éloigné ; mais parce qu'il craignoit que ces premiers Fidèles n'allassent chercher la sainteté & la perfection où elle n'étoit pas, je veux dire hors de leur état. Car c'est proprement ce que signifie cette intempérance de sagesse dont parle Saint Paul : intempérance, dis-je, non point en ce qui est de notre état, puisqu'il est certain que

nous ne pouvons jamais être trop parfaits dans notre état ; mais intempérance en ce qui est au-delà de l'état où Dieu nous a mis , parce que vouloir être parfaits de la sorte , c'est le vouloir trop , & cesser tout-à-fait de l'être.

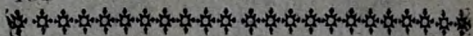
Or le moyen de corriger dans nous cette intempérance , le voici renfermé en trois paroles par où je finis , & qui contiennent un fonds inépuisable de moralitez. C'est de nous défaire de certains faux zèles de perfection qui nous préoccupent , & qui nous empêchent d'avoir le solide & le véritable : je m'explique. C'est de retrancher le zèle d'une perfection chimérique & imaginaire , que Dieu n'attend pas de nous , & qui nous détourne de celle que Dieu exige de nous ; de modérer ce zèle inquiet de la perfection d'autrui qui nous fait négliger la nôtre , & que nous entretenons assez souvent au préjudice de la nôtre ; mais par-dessus tout , de réformer ce zèle tout payen que nous avons d'être parfaits & irréprochables dans notre état selon le monde , sans travailler à l'être selon le Christianisme , & selon Dieu. Prenez garde : je dis de retrancher le zèle d'une perfection chimérique ; car j'appelle perfection chimérique , celle que nous nous figurons en certains états où nous ne serons jamais , & dont la pensée ne sert qu'à nourrir le dégoût de celui où nous sommes. Si j'étois ceci ou cela , je servirois Dieu avec joie , je ne penserois qu'à lui , je vacquerois sérieusement à mon salut. Abus , Chrêtiens , si nous étions ceci ou cela , nous ferions encore pis que nous ne faisons ; car nous n'au-

rions pas les graces que nous avons. Or ce sont les graces qui peuvent tout, & qui doivent tout faire en nous, & avec nous. Dieu donne des graces à la Cour, qu'il ne donneroit pas hors de la Cour, & des graces dans la Magistrature, qu'il vous refuseroit partout ailleurs. J'appelle perfection chimérique celle qui nous porte à faire le bien que nous ne sommes pas obligez de faire, & à omettre celui que nous devons faire. Car vous verrez des Chrétiens pratiquer des dévotions singulières pour eux, & se dispenser des obligations communes; faire des aumônes par une certaine compassion naturelle, plus que par charité, & ne pas payer leurs dettes, à quoi la Justice & la conscience les engagent. Voilà le zèle qu'il faut retrancher; & voici celui qu'il faut modérer. C'est un zèle inquiet de la perfection d'autrui, tandis qu'on néglige la sienne propre. On voudroit réformer toute l'Eglise, & l'on ne se réforme pas soi-même: On parle comme si tout étoit perdu dans le monde, & qu'il n'y eût que nous de parfaits. Hé! mes chers Auditeurs, appliquons-nous d'abord à nous-mêmes: un défaut corrigé dans nous, vaudra mieux pour nous, que de grands excès corrigez dans le prochain.

Mais ce que nous avons surtout à régler & à redresser, est ce faux zèle qui nous rend si attentifs à notre propre perfection selon le monde, tandis que nous abandonnons tout le soin de notre perfection selon Dieu: comme si l'honnête homme & le Chrétien devoient être distingués dans nous;

comme si toutes les qualitez que nous avons, ne devoient pas être sanctifiées par le Christianisme ; comme s'il ne nous étoit pas mille fois plus important de nous avancer auprès de Dieu, & de lui plaire, que de plaire aux hommes. Ah ! Chrétiens, pratiquons la grande leçon de Saint Paul, qui est de nous rendre parfaits en Jesus-Christ : car nous ne le ferons jamais qu'en lui & que par lui. Toutes les sectes des Philosophes ont fait des hommes vains, des hommes orgueilleux, des hommes remplis d'eux-mêmes, des hommes hypocrites. Mais un homme parfait, c'est le chef-d'œuvre de la Religion, comme il n'y a qu'elle aussi qui puisse nous conduire à une félicité parfaite, & à l'éternité bien-heureuse, que je vous souhaite, &c.





S E R M O N
 POUR LE
 ONZIE'ME DIMANCHE
 APRE'S LA PENTECOSTE.
Sur la Médisance.

Et adducunt ei surdum & mutum, & deprecabantur eum, ut imponat illi manum,

On lui amena un homme qui étoit sourd & muet, & on le pria de mettre les mains sur lui pour le guérir. En S. Marc ch. 7.

VOICI, Chrétiens, une chose bien étrange, que nous représente notre Évangile. Dans un moment le Fils de Dieu, par une vertu toute miraculeuse, délie la langue d'un muet, & lui donne l'usage de la parole : *Solutum est vinculum lingua ejus, & loquebatur rectè.* Mais en vain ce même Sauveur des hommes veut-il imposer silence à une nombreuse multitude qui l'entourne, & leur fermer la bouche : malgré le commandement qu'il leur fait, & plusieurs ordres réitérés de sa part, ils élèvent la voix, & ne cessent de se faire entendre : *Quantò autem eis precipiebat, tantò magis plus predicabant.* C'est, dit Saint Grégoire, qu'il est

Marc.
c. 7.

Ibid.

beaucoup plus difficile de se taire que de parler. L'un procède d'une discrétion sage, d'une retenue modeste & humble, d'une charité compâtissante aux foiblesses d'autrui, & d'un empire absolu sur soi-même: au lieu que l'autre en mille rencontres, n'est l'effet que d'une impétuosité naturelle, & souvent d'une passion maligne & d'une envie secrète de censurer. Si l'on parloit au moins comme cette troupe zélée qui rend gloire à Jesus-Christ, & qui publie le miracle qu'il venoit d'opérer à leurs yeux: mais on parle pour décrier le prochain, & le couvrir de confusion; on parle pour en railler, pour le condamner, pour relever ses défauts, pour noircir sa réputation, pour le perdre enfin dans l'estime publique. Il y a long-tems, mes chers Auditeurs, que je me suis proposé de vous entretenir de la médisance, & c'est ce que j'entreprends dans ce discours. Injurieuse & criminelle liberté, qui ne respecte personne, qui s'attaque sans distinction & aux grands & aux petits, qui n'épargne ni le profane ni le sacré, & qu'il est d'une importance extrême, pour le bon ordre du monde, & le salut des ames, de réprimer. Demandons les lumières du S. Esprit, & adressons-nous à sa Sainte Epouse, qui est Marie. *Ave.*

SI nous connoissons parfaitement nos maux, & si nous avons soin d'en étudier la nature & les qualitez, souvent il ne faudroit rien davantage pour nous en guérir, & cette réflexion seule en pourroit être le remède infallible & souverain. Ce qui

fait que nous les entretenons, c'est que nous n'en connoissons pas la malignité, & que par une négligence très-dangéreuse, nous n'examinons presque jamais, ni de quelle source ils procèdent, ni quels effets ils causent dans nous. Or je parle aujourd'hui, Chrétiens, d'un mal d'autant plus déplorable qu'il est volontaire, & d'autant plus pernicieux qu'il est habituel; sçavoir, du péché de médifance, ou plutôt de la passion, qui est en nous le principe de ce péché. Mon étonnement est que cette passion étant d'une part la plus lâche & la plus odieuse, & de l'autre, ayant pour la conscience les plus étroits & les plus terribles engagements, ce soit toutesfois celle que nous craignons le moins, & qui nous devient ainsi plus ordinaire. Car enfin, pour peu que nous soyons sensibles à l'honneur, sans grace même & sans Christianisme, nous fuyons naturellement ce qui porte avec soi un caractère de lâcheté, & ce qui peut nous attirer la haine des hommes. Et pour peu d'ailleurs que nous ayons de Religion, & que nous soyons touchés de zèle sur l'affaire du salut, nous devons conséquemment éviter ce qui nous le rend plus difficile, & ce qui l'expose à un péril plus certain. Mais par une conduite toute opposée, la médifance est de tous les péchez celui dont nous nous préservons avec moins de précaution, & voilà encore une fois ce qui me surprend. En deux mots qui comprennent tout mon dessein: point de péché plus universel que la médifance, & c'est ce qui m'étonne par deux raisons; en premier lieu, parce qu'entre les péchez, il

n'en est point de plus lâche ni de plus odieux ; vous le verrez dans la première partie : en second lieu , parce qu'entre les péchez , il n'en est point qui engage plus la conscience , ni qui lui impose des obligations plus rigoureuses ; je vous le montrerai dans la seconde partie. Appliquez - vous à l'une & à l'autre , & commençons.

QUAND je dis que la médifance est un des vices les plus lâches & les plus odieux , ne pensez pas , Chrétiens , que ce soit une morale détachée des règles & des maximes de la Foi : c'est la morale du Saint Esprit même , qui dans le livre de l'Ecclésiastique & dans les Proverbes , s'est particulièrement servi de ces deux motifs , pour nous inspirer l'horreur de ce péché. Comme nous sommes sensibles à l'honneur , il nous a pris par cet intérêt , en nous faisant voir que la médifance , qui est le péché dont nous nous préservons le moins , & que nous voudrions le plus autoriser , de quelque manière que nous la considérons , porte un caractère de lâcheté , dont on ne peut effacer l'opprobre. Et c'est ce que Saint Chrysostôme prouve admirablement dans une de ses Homéliez , par cette excellente démonstration qu'il en donne , & qui va sans doute vous convaincre.

Car pour commencer par la personne qui sert d'objet à la médifance , voici le raisonnement de ce Père. Ou celui de qui vous parlez est votre ennemi , ou c'est votre ami , ou c'est un homme indifférent à votre égard. S'il est votre ennemi , dès-là c'est , ou haine ,

I.
PAR-
TIE.

ou envie qui vous engage à en mal parler ; & cela même parmi les hommes a toujours été traité de bassesse , & l'est encore. Quoique vous puissiez alléguer , on est en droit de ne vous pas croire , & de dire que vous êtes piqué ; que c'est la passion qui vous fait tenir ce langage ; que si cet homme étoit dans vos intérêts , vous ne le décrieriez pas de la sorte , & que vous approuveriez dans lui ce que vous censurez maintenant avec tant de malignité. En effet , c'est ce qui se dit , & les sages qui vous écoutent , témoins de votre emportement , bien loin d'en avoir moins d'estime pour votre ennemi , n'en conçoivent que du mépris pour vous , & de la compassion pour votre foiblesse. Au contraire si c'est votre ami , (car à qui la médisance ne s'attaque-t-elle pas ?) quelle lâcheté de trahir ainsi la loi de l'amitié , de vous élever contre celui même dont vous devez être le défenseur ; de l'exposer à la risée dans une conversation , tandis que vous l'entretenez ailleurs de belles paroles ; de le flatter d'une part , & de l'outrager de l'autre. Or il y en a , vous le sçavez , en qui l'intempérance de la langue va jusqu'à ce point d'infidélité , & qui n'épargneroient pas leur propre sang , leur propre père , quand il est question de railler & de médire. Mais je veux , conclut Saint Chrysostôme , que cet homme vous soit indifférent ; n'est-ce pas une autre espèce de lâcheté de lui porter des coups si sensibles ? Puisque vous le regardez comme indifférent , pourquoi l'entreprenez-vous ? N'en ayant reçu nul mauvais office , pourquoi êtes-vous le premier

à

à lui en rendre? Qu'a t'il fait pour s'attirer le venin de votre médisance? Vous n'avez rien, dites-vous, contre lui; & cependant vous l'offensez, & vous le blessez: je vous demande s'il est rien de plus lâche qu'un tel procédé.

Mais reconnoissons-le encore plus clairement par la seconde circonstance. Quiconque médit, attaque l'honneur d'autrui; c'est en quoi consiste l'essence de ce péché. Mais de quelles armes se sert-il pour l'attaquer? d'une sorte d'armes, qui de tout tems ont passé pour avoir quelque chose de honteux, je veux dire, des armes de la langue, selon l'expression même du Saint Esprit. Car dans les termes de l'Ecriture, c'est la langue qui fournit au médisant les flèches aiguës, ou les paroles envenimées, qu'il lance contre ceux qu'il a dessein de perdre: *Filii hominum dentes eorum arma & sagitta.* C'est la langue qui lui tient lieu d'épée à deux trenchans, dont il frappe sans égard & sans pitié: *Lingua eorum gladius acutus.* Et qui est-ce qui fut l'inventeur de cette espèce d'armes, & qui les fabriqua? le démon, répond Saint Augustin, lorsque voulant combattre le premier homme dans le paradis terrestre, il s'arma d'une langue de serpent; ce qui ne lui réussit que trop bien. D'où vient que le fils de Dieu dans l'Evangile, parlant de cet ennemi du genre humain, dit que dès le commencement du monde il fut homicide: *ille homicida erat ab initio*: or il est évident, que le démon ne commit pas cet homicide avec le fer, mais avec la langue: *Non ferro armatus, sed linguâ, ad hominem venit.*

Psal. 56.

Ibid.

Joann. c. 8.

Aug.

Voilà la source & l'origine de la médifance. Auffi Jérémie ne croyoit-il pas pouvoir mieux exprimer la malice de fes ennemis, & l'indignité de leur conduite, qu'en rapportant les discours qu'ils tenoient de lui & contre lui. *Venite, & percutiamus eum linguâ.*

18. Allons, difoient ces hommes de fang, s'excitant les uns les autres contre Jérémie, ou plutôt contre Jésus-Christ, dont ce Prophète étoit la figure, allons & déclarons-lui une guerre ouverte; jettons-nous sur lui comme sur une proye qui nous est préparée; déchirons-le & le mettons en pièces. Tout cela, comment? par les traits & les coups de la langue, qui fera l'instrument général de tout ce que nous avons formé de desseins & d'entreprises contre fa personne: *Venite, percutiamus eum linguâ.* Car voilà, Chrêtiens, de quelle manière en ufent encore tous les jours ce qu'on appelle gens de parti, gens de faction & de cabale. Ils parlent, ils déclament, ils inveftivent, ils calomnient; & je vous laiffe à juger fi c'est-là le caractère des ames généreufes, & des cœurs droits,

Mais de plus, quel temps choisit presque toujours le médifant pour frapper son coup? celui où l'on est le moins en état de s'en défendre. Car ne croyez pas qu'il attaque son ennemi de front: il est trop circonfpect dans son iniquité, pour n'y pas apporter plus de précaution. Tandis qu'il vous verra, il ne lui échappera pas une parole. Qu'il apperçoive seulement un ami disposé à soutenir vos intérêts, il n'en faut pas davantage pour lui fermer la bouche. Mais

éloignez-vous, & qu'il se croye en sûreté, c'est alors qu'il donnera un cours libre à sa médisance, qu'il en fera couler le fiel le plus amer, qu'il se déchaînera, qu'il éclatera. Or quelle lâcheté d'insulter un homme, parce qu'il n'est pas en pouvoir de répondre ! C'est néanmoins ce que font tous les médifans : & voilà sur quoi particulièrement est établie l'obligation de ne les pas écouter. On vous a dit cent fois que cette obligation est essentielle au précepte de la charité, & qu'il est de la foi, que quiconque prête l'oreille à la médisance, dès-là en devient complice ; que, dans la pensée de Saint Bernard, il n'y a souvent pas moins de désordre à entendre la médisance, qu'à la faire ; & que, selon S. Grégoire Pape, il y aura peut-être un jour plus de Chrétiens condamnés de Dieu pour avoir ouï parler, que pour avoir parlé contre le prochain. On vous a dit tout cela ; mais vous demandez sur quoi l'obligation de tout cela peut être fondée, & moi je dis qu'elle est particulièrement fondée sur la lâcheté du médifant. Car comme c'est toujours des absens qu'il médit, il a été de la Providence que les absens fussent pré-munis contre un mal si dangereux. Or c'est à quoi Dieu a sagement pourvû par cette loi de la charité, qui nous oblige de ne point adhérer à la médisance ; c'est-à-dire, ou de la condamner par notre silence, ou de la réfuter par nos paroles, ou de la réprimer par notre autorité : de sorte que si l'on s'échappe en ma présence à blesser l'honneur du prochain, je dois me regarder comme un homme député de Dieu pour le dé-

Ecclef.
c. 17.

fendre, & comme le tuteur de la réputation de mon frère. Telle est l'importante commission dont Dieu nous a chargés, & qu'il nous a signifiée dans l'Ecclésiastique : *Mandatis illis unicuique de proximo suo.* Le médifant est lâche ; il faut que vous ayez une fermeté Chrétienne, & que la charité trouve en vous autant de protecteurs. Sans cela vous êtes responsables de tout le tort que votre prochain en souffrira,

Rien de plus formidable à la médifance, dit Saint Ambroise, qu'un homme zélé pour la charité. Mais sçavez-vous, Chrétiens, comment la médifance a coutume de s'en défendre ? par trois lâchetés encore plus insignes, qu'elle commet. Premièrement, sur certains faits plus diffamans, elle ne parle presque jamais qu'en secret. Secondement, elle affecte de plaire, & de se rendre agréable. En troisième lieu, elle tâche à se couvrir de mille prétextes, qui semblent la justifier ; je m'explique. Si la médifance étoit réduite à ne se produire qu'en public, & devant des témoins, à peine y auroit-il des médifans dans le monde : pourquoi ? parce qu'il y auroit fort peu de gens qui pussent ou qui voulussent effuyer la tache, que la médifance imprime à celui qui la fait. Mais aujourd'hui l'on en est quitte pour un peu de prudence, & pour une discrétion apparente. Avec cela on médit librement & impunément. D'où il arrive que les plus lâches y deviennent les plus hardis. Peut-on mieux les dépeindre que le Saint Esprit dans la Sageffe, quand il les compare à des serpens qui piquent sans faire de bruit : *Si mor-*

deat serpens in silentio, nihil eo minus habet, Ec. c. 10.

qui occultè det abit. Ils demandent le secret à tout le monde, & ils ne voyent pas, dit Saint Chrysostôme, que cela même les rend méprisables. Car demander à celui que j'ai fait le confident de ma médifance, qu'il garde le secret, c'est proprement lui confesser mon injustice. C'est lui dire: soyez plus sage & plus charitable que moi; je suis un médifant, ne le soyez pas; en vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple. Aussi David, qui fut un Prince si éclairé, n'avoit point tant d'horreur, à ce qu'il paroît, de la médifance, que du secret de la médifance. J'avois pitié, disoit-il, de ceux que la chaleur & l'emportement faisoit éclater en des médifances, quoique outrageantes & atroces; mais si j'en voyois quelqu'un qui inspirât secrètement le poison de sa malignité, je me sentoie animé de zèle & d'indignation, & il me sembloit qu'il étoit de mon devoir de le persécuter, & de le confondre: *Detrahentem secretò proximo suo, hunc persequerbar.* Ps. 100.

Ce n'est pas tout. D'où vient qu'aujourd'hui la médifance s'est renduë si agréable dans les entretiens & dans les conversations du monde? Pourquoi employe-t'elle tant d'artifices, & cherche-t'elle tant de tours? Ces manières de s'infinuer, cet air enjoué qu'elle prend, ces bons mots qu'elle étudie, ces termes dont elle s'enveloppe, ces équivoques dont elle s'applaudit, ces louanges suivies de certaines restrictions & de certaines réserves, ces réflexions pleines d'une compassion cruelle, ces œillades qui parlent sans

parler, & qui disent bien plus que les paroles mêmes : pourquoi tout cela ? le prophète nous *Pfal. 49.* l'apprend. *Os tuum abundavit malitiâ, & lingua tua concinnabat dolos.* Votre bouche étoit remplie de malice, mais votre langue sçavoit parfaitement l'art de déguiser cette malice & de l'embellir ; car quand vous aviez des médisances à faire, c'étoit avec tant d'agrément, que l'on se sentoît même charmé de les entendre ; *Et lingua tua concinnabat dolos.* Quoique ce fussent communément des mensonges, ces mensonges, à force d'être parez, & ornez, ne laissoient pas de plaire, & par une funeste conséquence, de produire leurs pernicieux effets ; *Et lingua tua concinnabat dolos.* Or en quelle vûë le médifant agit-il ainsi ? Ah ! mes Freres, répond S. Chrysofôme, parce qu'autrement la médisance n'auroit pas le front de se montrer ni de paroître. Etant d'elle-même aussi lâche qu'elle est, on n'auroit pour elle que du mépris si elle se faisoit voir dans son naturel ; & voilà pourquoi elle se farde aux yeux des hommes, mais d'une manière qui la rend encore plus méprisable & plus criminelle aux yeux de Dieu.

Allons encore plus loin : ce qui met le comble à la lâcheté de ce vice, c'est que non content de vouloir plaire & de s'ériger en censeur agréable, il veut même passer pour honnête, pour charitable, pour bien intentionné : car voilà l'un des abus les plus ordinaires. Permettez-moi de vous le faire observer, & d'entrer avec vous dans le détail de vos mœurs, puisqu'il est vrai de ce péché, ce que saint Augustin disoit des hérésies, qu'on ne les combat jamais mieux qu'en les faisant connoître.

Voilà, dis-je, l'un des abus de notre siècle. On a trouvé le moyen de consacrer la médifance, de la changer en vertu, & même dans une des plus saintes vertus qui est le zèle de la gloire de Dieu. C'est-à-dire, qu'on a trouvé le moyen de déchirer & de noircir le prochain non plus par haine ni par emportement de colère, mais par maxime de piété & pour l'intérêt de Dieu. Il faut humilier ces gens-là, dit-on, & il est du bien de l'Eglise de flétrir leur réputation & de diminuer leur crédit. Cela s'établit comme un principe : là-dessus on se fait une conscience, & il n'y a rien que l'on ne se croie permis par un si beau motif. On invente, on exagère, on empoisonne les choses, on ne les rapporte qu'à demi, on fait valoir ses préjugés comme des veritez incontestables, on débite cent fauffetes, on confond le général avec le particulier ; ce qu'un a mal dit, on le fait dire à tous ; & ce que plusieurs ont bien dit, on ne le fait dire à personne : & tout cela encore une fois, pour la gloire de Dieu. Car cette direction d'intention rectifie tout cela. Elle ne suffiroit pas pour rectifier une équivoque ; mais elle est plus que suffisante pour rectifier la calomnie, quand on est persuadé qu'il y va du service de Dieu.

Ah ! Chrétiens, si Dieu au moment que je parle, révéloit ici toutes nos pensées, comme il les révélera dans son jugement universel, & qu'il découvrit toutes les intentions que nous avons eûes, en rabaisant celui-ci & celui-là, quelle honte n'aurions-nous pas de nous mêmes ! Ou si nous-mêmes dans l'esprit d'une sincère pénitence, nous voulions reconnoître la perversité de notre cœur, quelle con-

fession n'en ferions-nous pas à Dieu ? Non, Seigneur, lui dirions-nous, ce n'est rien moins que le motif de votre gloire qui me conduisoit, & je suis un prévaricateur d'avoir voulu faire servir cette gloire divine à l'iniquité & au désordre de ma passion, Si je ne m'étois proposé que votre gloire, je n'aurois pas eû dans mon zèle tant d'aigreur ; je n'aurois pas eû un plaisir si sensible à révéler les imperfections de mon prochain ; je ne me serois pas fait de son humiliation un avantage au préjudice de la charité : car la charité est inséparable de votre gloire. Si c'étoit l'intérêt de votre gloire qui m'eût touché, je n'aurois pas tant exagéré les choses, je n'y aurois rien ajouté de moi-même, je n'aurois pas publié mes conjectures & mes soupçons pour des faits certains & indubitables : car le zèle de votre gloire suppose la vérité. Trouvant de quoi reprendre dans la conduite des autres, ou je vous en aurois laissé le jugement, ou selon l'ordre de l'Évangile, je m'en serois éclairci entr'eux & moi. Je n'en aurois point fait de confidences indiscrettes : je ne l'aurois point déclaré à des personnes incapables d'y remédier, & capables de s'en scandaliser ; je n'en aurois point rafraichi inutilement la mémoire en mille occasions, & je ne serois pas tombé par médifance dans un mal plus grand & plus inexcusable que celui que je condamnois. Il faut donc l'avouër, ô mon Dieu, & l'avouër à ma confusion, ce qui m'a mis dans la bouche tant d'amertume, ce sont de lâches passions dont mon cœur s'est laissé préoccuper ; c'est une antipathie naturelle que je ne me suis pas efforcé de vaincre ; c'est une envie secrète

que j'ai eue de voir les autres mieux réussir que moi; c'est un intérêt particulier que j'ai recherché dans l'abaissement de celui-ci; c'est une vengeance que je me suis procurée aux dépens de celle-là; c'est une aveugle prévention contre le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre. Telle a été, Seigneur, la source de mes médisances, & j'en veux bien faire l'aveu devant vous, parce que j'y veux apporter le remède. Si nous étions de bonne foi avec Dieu, voilà comment nous parlerions; & de tout ceci je conclus toujours, qu'entre les vices, la médisance est évidemment un des plus lâches.

J'ai dit encore que c'étoit un des plus odieux, & à qui? à Dieu & aux hommes. A Dieu, qui est essentiellement amour & charité, & qui par-là même doit avoir une opposition spéciale à la médisance, puisque la médisance est l'ennemi le plus mortel de la charité: *Detractores, Deo odibiles.* Aux hommes, dont le médisant, selon l'oracle du Saint Esprit, est l'abomination: *Abominatio hominum detractor.* Et je ne m'en étonne pas: car qu'y a-t'il de plus odieux qu'un homme, à la censure de qui chacun se trouve exposé; dont il n'y a personne, de quelque condition qu'il soit, qui se puisse dire exempt; & de qui les puissances mêmes ne peuvent éviter les traits? Quoi de plus odieux qu'un tribunal érigé d'une autorité particulière, où l'on décide souverainement du mérite des hommes; où l'un est déclaré tel que l'on veut qu'il soit; où l'autre quelquefois est noté pour jamais, & flétri d'une manière à ne s'en pouvoir laver; où tous reçoivent leur arrêt,

Rom.

c. 1.

Prov.

c. 24.

qui leur est prononcé sans distinction & sans compassion.

Ecclef.
c. 9. C'est pour cela que l'Écriture dans le portrait du médisant, nous le représente comme un homme terrible & redoutable : *Terribilis in civitate homo linguosus*. En effet, il est redoutable dans une ville, redoutable dans une communauté, redoutable dans les maisons particulières, redoutable chez les grands, redoutable parmi les petits. Dans une ville, parce qu'il y suscite des factions & des partis; dans une communauté, parce qu'il en trouble la paix & l'union; dans une maison particulière, parce qu'il y entretient des inimitiez & des froideurs; chez les grands, parce qu'il abuse de la créance qu'ils ont en lui, pour détruire auprès d'eux qui il lui plaît; parmi les petits, parce qu'il les anime les uns contre les autres : *Terribilis homo linguosus*. Combien de familles divisées par une seule médisance? Combien d'amitiez rompuës par une raillerie? Combien de cœurs aigris & envenimés par des rapports indiscrets? Qu'est ce qui forme tous les jours tant de querelles ouvertes & déclarées? n'est-ce pas un terme offensant dont on veut avoir raison? Qu'est-ce qui engage à ces combats singuliers, si sagement défendus par les loix divines & humaines? est-ce autre chose souvent qu'une parole piquante, qu'on ne croit pas, selon le faux honneur du monde, pouvoir laisser impunie? Ne serions-nous pas surpris, si dans la suite de l'histoire on nous faisoit voir des guerres sanglantes, qui n'ont point eû d'autre principe que celui-là. On armoit de toutes parts,

on verfoit le fang des hommes, on défoloit les provinces; & de quoi s'agiffoit-il? d'un mot peut-être, qui comme une étincelle, excitoit le plus violent & le plus affreux embrasement. Que ne fait point la médifance, lorsque pour fe répandre, & même, autant qu'il lui est poffible, pour fe perpétuer & s'éternifer? elle fe produit dans des libelles, dans des ouvrages fatyriques, dans des poëfies fcandaleufes. Les fiècles entiers fuffiroient - ils pour fermer ces playes? Après mille réconciliations, mille fatisfactions, mille défaveux, la cicatrice n'en reffe-t-elle pas toujours? Or Dieu qui est le protecteur de la charité, peut - il voir tout cela, fans avoir en horreur le médifant? Vous - mêmes à qui je parle, Chrétiens, rendez ici témoignage (car vous le pouvez) de tous les défordres où vous avez eû part, & que la médifance a caufez, foit celle que vous avez faite, foit celle qu'on a fait de vous; je veux dire, de tous les chagrins que vous avez caufez aux autres par vos médifances, & de tous les chagrins que la médifance des autres vous a donnez à vous-mêmes. Avez-vous pû fupporter ce qu'on a dit de vous? Quels reffentimens n'en avez-vous pas fait paroître, & dans quels transports de colère cela ne vous a-t'il pas quelquefois jettez? Or ce que vous avez dit des autres, a dû produire dans les autres les mêmes effets. Voyez combien de difgraces on vous auroit épargnées, fi l'on n'avoit jamais mal parlé de vous, & combien de déplaisirs vous vous feriez épargnez vous-mêmes, si vous n'aviez jamais mal parlé d'autrui. Car enfin, tous

les mauvais pas de votre vie, toutes les rencontres fâcheuses, tous les embarras d'affaires que vous avez eûs, sont peut-être arrivés d'avoir mal gouverné votre langue. Voilà ce qui vous a attiré des ennemis, voilà ce qui vous a fait perdre vos amis, voilà ce qui les a éloignés de votre personne, voilà ce qui vous a fait passer dans le monde pour un esprit dangereux. Tant il est vrai que la médifance est un vice odieux de sa nature.

Mais on se plaît à l'entendre, & quoi qu'il en soit, il n'y a rien dans la conversation de plus agréable & de plus divertissant. Ah! Chrétiens, c'est ici le prodige que je vous prie de remarquer. Car Saint Chrysostôme ajoute fort bien, que tout est monstrueux dans ce vice, & qu'il n'y a rien de naturel. On l'aime & on l'abhorre tout à la fois. Il plaît, en même tems qu'il se fait haïr; & vous, mon cher Auditeur, qui vous en réjouïssiez, vous êtes le premier à le détester: pourquoi? parce que si vous êtes sage, vous devez juger que le médifant ne vous ménagera pas dans l'occasion, qu'il ne vous fera pas plus de grace qu'aux autres, & qu'après vous avoir diverti à leurs dépens, il sçaura vous faire servir vous-même à leur divertissement. Car pourquoi vous excepteroit-il? Avez vous quelque qualité qui vous rende invulnérable aux traits de la médifance? êtes-vous un homme parfait? s'il n'a pas respecté un tel, aura-t'il plus d'égard pour vous? avez-vous fait pacte avec lui? & quand vous l'auriez fait, espérez-vous qu'il l'observât? le moyen qu'il vous garantisse une langue,

dont il n'est pas le maître ; & comment pourroit-il vous en assurer, puisqu'il ne peut pas s'en assurer lui-même ? Cependant, mes Frères, reprend Saint Chrysofôme, voilà notre indignité, & l'indignité de ce vice. Nous aimons la médifance tandis qu'elle s'attaque aux autres ; mais du moment qu'elle vient à nous, nous en avons horreur. Que notre prochain en soit déchiré, nous le souffrons, & nous l'agréons ; que nous en ressentions la moindre atteinte, nous nous emportons.

Voilà donc les deux qualitez de cette habitude criminelle : elle est lâche, & elle est odieuse. Après cela, n'est-il pas étrange que ce soit néanmoins aujourd'hui le vice le plus commun & le plus universel ? Mais je me trompe ; ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que ce vice régné dans le monde, puisqu'il y régné dès le tems même de David, & que quand ce Prophète vouloit exprimer la corruption générale de toute la terre, c'étoit singulièrement ce désordre qu'il marquoit : *Omnes declinaverunt, simul inutilis facti sunt ; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Tous les hommes, disoit-il, se sont égarez des voyes de Dieu, & en même tems ils sont devenus des sujets inutilis. Car à quoi peut être utile une créature qui n'est plus à Dieu, & qui ne cherche plus Dieu ; il n'y en apas un qui fasse le bien, pas un sans exception : *Non est usque ad unum.* Mais dites-nous, grand Roi, demande S. Augustin, quelle est donc cette contagion qui a infecté tout le monde, & en quoi est-ce que tous les hommes se sont éloignez si gé-

Psal.

Ibid.

néralement des voyes de Dieu? Est-ce dans les excès de la débauche? est ce dans les dérèglements de l'ambition? est-ce dans les convoitises de l'avarice? non. En quoi donc?

Ibid. dans les libertez de la médifance: *Sepulchrum patens est guttur eorum, linguis suis dolosè agebant; venenum aspidum sub labiis eorum.* Oüi, voilà en quoi l'on peut dire que tous les hommes se sont pervertis; c'est que leurs bouches sont comme des sépulchres ouverts, dont il ne sort rien que de corrompu; c'est qu'ils ne se servent de leurs langues que pour tromper, que pour railer, que pour offenser, que pour calomnier; c'est qu'ils ont sur leurs lèvres un venin pire que celui de l'aspic, dont l'innocence & la vertu même ne peuvent se préserver. Encore une fois, disoit ce Prophète, voilà ce qui les a tous perdus, voilà la lèpre dont ils sont tous couverts, & je vois si peu de personne dans le monde qui en soient exemptes, que j'aime mieux dire absolument, *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

En effet, Chrêtiens, quoique les autres vices se répandent présentement plus que jamais, encore y a-t'il certains états & certaines conditions qui s'en défendent, soit par grace de vocation, soit par effort de vertu, soit par éloignement des occasions, soit par une espèce de nécessité. L'avarice ne trouve guères d'entrée dans le cœur d'un Religieux. A peine l'ambition s'attache-t'elle à certaines professions basses & obscures. Il y a des Vierges dans le Christianisme, qui triomphent presque sans peine

du démon de la chair. Mais pour la médifance, elle exerce également fon empire sur tous les hommes. C'est le vice des grands comme des petits, des Souverains comme des peuples, des ſçavans comme des ignorans ; le vice de la Cour & de la Ville, de l'homme de robbe & de l'homme d'épée, des jeunes & des plus avancez en âge. Le dirai-je, & ne s'en formalifera-t'on pas ? Non, mes Frères ; car je le dirai avec tout le refpect & toute la circonfpection convenable. C'est le vice des Prêtres, auffi-bien que des Laïques ; des Religieux, auffi-bien que des Séculiers ; des ſpirituels & des dévots, auffi-bien, & peut-être même plus que des libertins & des impies. Prenez garde : je ne dis pas que c'est le vice de la dévotion ; à Dieu ne plaiſe. La dévotion eſt toute pure, toute ſainte, exempte de tout vice ; & lui en attribuer un ſeul, ce ſeroit faire outrage à Dieu même, & décréditer ſon culte. Mais ceux qui profefſent la dévotion, ont leur péché propre comme les autres, & vous ſçavez ſi le plus ordinaire n'eſt pas la médifance. Péché qui s'attache aux ames, d'ailleurs les plus pieuſes ; péché qui ſouvent fait mourir en elles tous les fruits de grace & de juſtice ; péché qui corrompt leurs eſprits, pendant que leurs corps demeurent chaſtes ; péché qui leur fait faire un triſte naufrage, après qu'elles ont évité tous les écueils des plus criminelles & des plus dangereuſes paſſions ; enfin, péché qui perd bien des dévots, & qui déshonore la dévotion.

Ah ! mes Frères, concluoit Saint Ber-

nard, instruisant les Religieux sur la matière que je traite : écoutons-le, mes chers Auditeurs, vous qui faites une profession particulière de piété, vous qui êtes engagés dans l'Etat Ecclésiastique, vous qui êtes revêtus de l'habit de Religieux, moi-même qui suis chargé tout à la fois de toutes ces obligations ; c'est à vous & à moi que j'adresse les paroles de ce grand Saint. Ah ! mes Frères, s'écrioit-il, si cela est, c'est-à-dire, si nous devons être sujets comme les hommes du siècle, à ce péché de médifance, pourquoi tant d'exercices pénibles & mortifians que nous pratiquons tous les jours, & à quoi nous servent-ils ? *Si ita est, Fratres, ut quid sine causâ mortificamur totâ die ?* Pourquoi ces retraites, ces veilles, ces jeûnes, ces continuelles prières, si nous ne laissons pas avec cela de nous damner, en ne retenant point notre langue ? Falloit-il nous donner tant de peine, pour nous perdre avec les autres ? Ne pouvions-nous pas trouver une voye plus commode & plus supportable pour descendre dans l'enfer ? *Siccine ergo non inveniebatur nobis via tolerabilior ad infernum ?* Que ne marchions-nous dans la voye large des plaisirs du monde, afin d'avoir au moins cette espèce de consolation, de passer de la joye à la souffrance, & non pas de la souffrance à une autre souffrance ? *Cur non saltem illam quæ ducit ad mortem latam viam elegimus, quatenus de gaudio ad luctum, non de luctu ad luctum transiremus ?* Qu'importe que ce soit par les vices de la chair, ou par ceux de l'esprit que nous tombions dans l'abîme ;

Bern.

Ibid.

Ibid.

que ce soit par l'impureté ou par la médifance, puisque la médifance est seule capable de nous y précipiter. Ainsi parloit Saint Bernard; & de-là je prends occasion de vous expliquer le second sujet de mon étonnement; sçavoir, que la médifance étant de tous les péchez celui qui nous impose devant Dieu des engagemens plus rigoureux & plus étroits, on s'y porte néanmoins avec tant de facilité, & si peu de précaution. Donnez, s'il vous plaît, à cette seconde partie une attention toute nouvelle.

C E n'est pas sans raison que le Saint-Esprit parlant du péché d'injustice, lui a donné pour compagne inséparable, l'amertume & la douleur, & qu'il a voulu que le remords, le trouble, le ver de conscience, fussent les productions malheureuses de ce qu'il appelle iniquité: *Ecce parturit injustitiam, concepit dolorem, & peperit iniquitatem.* En effet, dit Saint Augustin, tout péché est à l'égard de Dieu un funeste engagement de la conscience du pécheur; mais l'injustice ajoute à celui-ci d'être encore un engagement à l'égard de l'homme. Et quoique l'engagement à l'égard de l'homme paroisse léger en comparaison de celui qui regarde Dieu, il est néanmoins vrai qu'il a quelque chose pour la conscience de plus inquiétant, de plus douloureux, & d'une suite plus fâcheuse. Pourquoi cela? parce qu'à remonter au principe, le droit de Dieu peut être violé sans celui de l'homme; mais que le droit de l'homme ne le peut jamais

II.
PAR-
TIE.

Psal. 72

être sans celui de Dieu. Quand je péche contre Dieu, si je puis parler de la sorte, je n'ai affaire qu'à Dieu même: mais quand je fais tort à l'homme, je suis responsable & à Dieu, & à l'homme; & ces deux intérêts sont si étroitement unis, que jamais Dieu ne relâchera du sien, si celui de l'homme n'est entièrement réparé. Or il est bien plus aisé de satisfaire à Dieu seul, que de satisfaire tout à la fois à l'homme & à Dieu. Car pour Dieu seul, la contrition du cœur suffit: mais pour l'homme & pour Dieu tout ensemble, ou plutôt pour Dieu prenant la cause de l'homme, outre ce sacrifice du cœur, ce qu'il faut au-delà est ce que le pécheur a coutume de craindre davantage, & ce qui forme en lui l'obstacle le plus difficile à vaincre pour sa conversion. Appliquez-vous, Chrétiens, à cette vérité, & comprenez le plus essentiel de vos devoirs.

Toute injustice envers le prochain est d'une conséquence dangereuse pour le salut; mais de toutes les espèces d'injustices, il n'y en a aucune, dont l'engagement soit plus terrible devant Dieu, que celui de la médifance. Premièrement, parce qu'il a pour terme la plus délicate & la plus importante réparation, qui est celle de l'honneur. Secondement, parce que c'est celui dont l'obligation souffre moins d'excuses, & est moins exposée aux vains prétextes de l'amour propre. Enfin, parce qu'il s'étend communément à des suites infinies, dont il n'y a point de conscience, quelque libertine qu'elle puisse être, qui ne doive trembler.

Trois caractères qui méritent toutes vos réflexions, & que vous n'avez peut-être jamais bien considérez.

Il faut réparer l'honneur, c'est le premier. Ah ! Chrétiens, l'étrange nécessité ! Vous avez ravi celui de votre frère, il s'agit de le rétablir. Si vous reteniez son bien, vous vous condamneriez à le rendre, & vous avoüez que sans cela il n'y auroit nulle espérance de salut pour vous. Or ce bien dont vous lui seriez redevable, est de beaucoup au - dessous de son honneur. Il seroit donc surprenant, qu'ayant de l'équité pour l'un, vous en manquassiez pour l'autre, & qu'étant religieux pour le vol, vous ne le fussiez pas pour la médifance. De sçavoir comment elle se répare, c'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer en détail ; & je pourrois vous prescrire sur cela des règles, contre lesquelles votre foiblesse se révolteroit. Consultez ceux que Dieu a établis dans son Eglise pour être les pasteurs de vos ames ; mais souvenez - vous que tout pasteurs qu'ils sont de vos ames, Dieu ne leur donne nul pouvoir pour vous dispenser de cette réparation. Ils ont les clefs du Ciel entre les mains ; & l'Eglise en certains tems plus solempnels, leur communique sans réserve toute sa juridiction. Mais ni la juridiction de l'Eglise, ni les clefs du Ciel ne vont point jusques-là ; & cet homme, quoique ministre & lieutenant de Jésus-Christ, n'est pas plus capable de vous réconcilier avec Dieu, sans la condition dont je parle, que de vous rendre maître de l'honneur d'autrui, & de vous attribuer

le domaine de ce qui ne vous appartient pas. Je vous le dis, Chrétiens, parce que dans le tribunal même de la pénitence, il peut arriver quelquefois, ou que vous dissimuliez avec lui, ou qu'il dissimule avec vous; que vous lui déguisiez les choses, ou qu'il vous déguise vos obligations. Abus, qui bien loin de vous justifier, ne serviroit qu'à augmenter la rigueur de votre jugement.

Il me suffit donc en général de vous déclarer, qu'un honneur que la médisance a flétri, ne peut être lavé de cette tache, qu'aux dépens d'un autre honneur, comme un intérêt ne peut être compensé que par un autre intérêt. Vous avez blessé la réputation de cet homme, il est juste qu'il vous en coûte à proportion, de la vôtre, dans la satisfaction que vous lui ferez. Cette satisfaction vous humiliera; mais en cela même consiste le paiement de la dette, que vous avez contractée. Car payer en matière d'honneur, c'est s'humilier; & il est autant impossible de réparer la médisance sans subir l'humiliation, que le larcin sans se dessaisir, & se dépouiller de la possession. Vous effuyerez par-là un peu de honte: combien vos discours libres & piquans ont-ils causé de confusion à la personne que vous avez décriée? On rabattra de l'estime qu'on faisoit de votre probité: cette estime de probité ne vous est plus dûë; mais vous la devez à ceux que vous avez offensés, & l'ordre de Dieu est, que vous leur en fassiez comme un sacrifice, en vous exposant, s'il est nécessaire, aux mépris des hommes.

Vous avancez une calomnie ; il faudra éxpressément vous rétracter. Vous excédez dans un récit ; il faudra reconnoître sans équivoque, que vous avez exagéré. Vous empoisonnez par un air malin ce qui ne vous plaît pas ; il faudra là-dessus, & sur tout le reste, rendre justice, & faire connoître la vérité. En mille conjonctures cela est affligeant, j'en conviens : mais au moins, dit Guillaume de Paris, le pécheur y trouve-t'il un avantage plein de consolation pour lui ; sçavoir, que ce qui lui paroît affligeant, s'il a le courage de s'y résoudre, est aussi la marque la plus évidente qu'il puisse avoir dans cette vie, & de l'efficace de sa contrition, & de la validité de sa pénitence. Vous ne l'avez pas voulu, ô mon Dieu, que ce secret nous fût infailiblement connu ; & pour nous tenir dans une dépendance plus étroite, l'ordre de votre providence a été, que dans cet exil où nous vivons, nous ne puissions être certains, si nous sommes dignes d'amour ou de haine. Mais quand je vois un Chrétien touché de repentir, & non content de détecter son crime, en faire une sérieuse réparation, en détruire les impressions les plus légères, & pour cela ne se point flatter soi-même ; dire non-seulement j'ai péché contre la charité, mais contre la justice, mais même contre la droiture naturelle & la sincérité, en interprétant selon ma passion, en imaginant, en publiant le faux pour le vrai : Quand j'entens sortir de sa bouche un tel aveu, ah ! Seigneur, quelque impénétrable que soit le mystère de votre grace,

je ne puis m'empêcher alors de croire, que c'est un pécheur contrit, sanctifié, parfaitement réconcilié avec vous. Quoiqu'il en soit, mes chers Auditeurs, sans cela point de pénitence solide, & par conséquent point de miséricorde ni de pardon de la part de Dieu.

Ajoutez que l'obligation de réparer l'honneur, est de toutes la plus absolue, & comme j'ai dit, la moins exposée aux prétextes de l'amour propre, qui pourroient l'affoiblir. Car en vain l'amour propre nous suggère-t'il des raisons & des excuses, pour nous décharger d'un devoir aussi pressant que celui-là; ces excuses & ces raisons sont autant d'impostures de l'esprit du monde, qui se détruisent d'elles-mêmes, pour peu que nous voulions les examiner. En effet, quand on nous parle de restituer un bien mal acquis, nous nous en défendons par le prétexte de l'impossibilité. Souvent cette impossibilité est chimérique, quelquefois elle est réelle: Dieu qui ne peut se tromper en fera le juge. Mais quand il s'agit de l'honneur de nos frères, qu'avons-nous à alléguer? Nous nous flattons, (car il en faut venir à l'induction, & ne pas craindre que cette morale dégénère de la dignité de la chaire, puisqu'en réfutant nos erreurs, elle nous développera la loi de Dieu,) nous nous flattons de n'être point obligés à réparer une médisance, parce que nous n'en sommes pas, disons-nous, les premiers auteurs, & que nous n'avons parlé que sur le rapport d'autrui. Mais dans un sujet où la charité étoit blessée, le rapport

d'autrui étoit-il pour nous une caution sûre? Falloit-il déférer à ce rapport? Voudrions-nous que sur la foi des autres on crût de nous indifféremment tout ce qui se dit; un péché peut-il jamais servir d'excuse à un autre péché? & le jugement téméraire, qui de lui-même est un désordre, dispenseroit-il de la réparation d'un second désordre qui est la médisance?

Nous prétendons que le bruit commun avoit rendu la chose publique. Mais n'est-ce pas, disoit Tertullien, ce bruit commun, qui publie tous les jours les plus noirs mensonges, & qui les répand dans le monde avec le même succès, que les plus constantes vérités? N'est-ce pas le caractère de ce bruit commun, de ne subsister que pendant qu'il impose, & de s'évanouïr du moment qu'il n'impose plus? *Nonne hac est fama conditio, ut non nisi cum mentitur, perseveret?* Cependant, poursuivoit-il, c'est ce bruit commun que l'on nous objecte continuellement, & dont on s'autorise; pour ne nous rendre aucune justice: *Hac tamen profertur in nos sola testis*. Or il seroit bien étrange qu'une chose si frivole pût anéantir une obligation si sainte.

Tertul.

Idem.

Je vais plus avant. Nous nous figurons en être quittes devant Dieu, parce que nous n'avons rien dit que de vrai. Mais pour être vrai, nous est-il permis de le révéler? N'est-ce pas assez qu'il fût secret, pour devoir être respecté de nous? Avons-nous droit sur toutes les vérités? Consentirions-nous que tout ce qui est vrai de nos personnes, fût découvert & manifesté? Ne compte-

rions-nous pas cette entreprise pour une injure atroce, dont il n'y a point de satisfaction que nous ne dûssions attendre? Et pourquoi raisonnant ainsi pour nous-mêmes, ne suivons-nous pas les mêmes principes en faveur des autres? Nous nous persuadons que la médisance qui nous est échappée, n'a que légèrement intéressé le prochain. Mais en sommes-nous juges compétens? Avons-nous bien pesé jusqu'où peut aller cet intérêt du prochain? Le devons-nous mesurer selon les vûes d'une raison telle qu'est la nôtre, toujours préoccupée, & toujours disposée à prendre le parti qui la favorise? Si c'étoit notre intérêt propre, en formerions-nous le même jugement? Ce n'a été, dit-on, qu'une raillerie: mais en faut-il souvent davantage pour causer un tort infini? & ne sont-ce pas les railleries qui font les playes les plus vives, les plus cruelles, & les plus sanglantes? Nous l'avons dit innocemment: mais quand on en conviendrait, en serions-nous plus à couvert? Un honneur détruit, quoiqu'innocemment, en est-il moins détruit? & la loi naturelle ne veut-elle pas que nous guérissions les maux dont nous sommes même la cause innocente, comme elle nous oblige à restituer les biens, que nous aurions innocemment usurpez.

Achevons, Chrétiens, de renverser les vains fondemens, sur quoi notre iniquité s'appuye. Ce que j'ai dit au désavantage de celui-ci, n'est qu'une confidence d'ami, que j'ai cru pouvoir faire à celui-là. Voilà, mes Frères, répond Saint Ambroise, l'écueil de
la

la charité ; c'est une confidence que j'ai faite, & je ne m'en suis ouvert qu'à mon ami ; comme s'il vous étoit libre de me ruiner de crédit & d'honneur auprès de votre ami ; comme si pour être votre ami, ce m'étoit un moindre outrage d'être diffamé dans son esprit ; comme si cet homme que vous traitez d'ami, n'avoit pas lui-même d'autres amis à qui confier le même secret ; comme si le secret d'une médisance, bien loin d'en diminuer la malignité, ne l'augmentoît pas dans un sens, puisque c'est ce secret même qui m'ôte le moyen de me justifier devant cet ami. Tout cela est de S. Ambroise ; & ce qu'il enseignoit, Chrétiens, il le pratiquoit. Car ayant un frère d'une prudence consommée, & qui lui étoit, comme l'on sçait, uniquement cher, il ne laissoit pas d'avoir fait ce pacte avec lui : qu'ils ne se communiqueroient jamais l'un à l'autre aucun secret préjudiciable à l'honneur du prochain. Condition que ce frère si sage & si droit accepta sans peine : & Saint Ambroise pour notre instruction a bien voulu en faire un point de son éloge funèbre :

*Erant omnia communia, individuus spiritus, Ambrois
individuus affectus ; unum hoc non erat commune, secretum.* Entre lui & moi tout étoit

commun, inclinations, pensées, intérêts ; notre seul réserve étoit sur ce qui touchoit la réputation d'autrui : ce que nous observions, dit-il, non pas par un esprit de défiance, mais pour le respect de la charité :

*Non quò confitendj periculum vereremur, sed Idem,
ut divina charitatis tueremur fidem.* La règle

donc inviolable pour lui étoit sur cet arti-

cle, de ne pas découvrir à son Frère ce qu'il auroit cédé à un étranger: *Et hoc erat fidei indicium, quod non esset extraneo proditum, id non fuisset cum fratre collatum.* En effet, ce sont ces criminelles confidences, qui rendent le péché que je combats, non-seulement pernicieux, mais contagieux. Car on a dans le monde un ami que l'on fait le dépositaire & le complice de sa médisance; celui-ci en a un autre, duquel il a éprouvé la fidélité; cet autre en a un troisième, dont il ne se croit pas moins sûr. Ainsi, sous ombre de confiance, un homme est décrié dans toute une ville; & vous qui êtes la première source de ce désordre, n'en devenez-vous pas solidairement responsable à Dieu?

Car voici, mes chers Auditeurs, le dernier caractère de ce péché. C'est qu'outre l'honneur qu'il attaque, & qu'il blesse directement, il a mille autres suites déplorable, qui sont dans la doctrine des Théologiens, autant de charges pesantes pour la conscience. L'ignorez-vous, & mille épreuves ne doivent-elles pas vous avoir appris, quels dommages dans la société humaine, la médisance peut causer, & de quels maux elle est suivie. Il étoit d'une importance extrême pour l'établissement de cette jeune personne, que sa vertu fût hors de tous soupçons, mais vous ne vous êtes pas contenté d'en donner certains soupçons, vous avez fait connoître toute sa foiblesse, & la chute malheureuse où l'a conduite une fatale occasion. Elle l'avoit pleurée devant Dieu, elle s'en étoit présen-

vée avec sagesse en bien d'autres rencontres, elle marchoit dans un bon chemin, & gardoit toutes les bienféances de son féxe. Mais parce que vous avez parlé, la voilà honteusement délaissée, & pour jamais hors d'état de prétendre à rien dans le monde. Il n'étoit pas d'une moindre conséquence pour cet homme de se maintenir dans un crédit qui faisoit valoir son négoce, & qui contribuoit à l'avancement de ses affaires. Mais parce que vous n'avez pas caché, selon les règles de la charité Chrétienne, quelques fautes qui lui sont échappées, & qu'il avoit peut-être pris soin de réparer, vous déconcertez toutes ses mesures, & vous l'exposez à une ruine entière. Ce mari & cette femme vivoient bien ensemble, & par l'union des cœurs, entretenoient dans leur famille la paix & l'ordre; mais un discours que vous avez tenu mal à propos, a fait naître dans l'esprit de l'un, de fâcheuses idées contre l'autre: & de-là le refroidissement, le trouble, une guerre intestine qui les a divisés, & qui va bientôt les porter à un divorce scandaleux. Je serois infini, si j'entreprendois de produire ici tous les exemples que l'usage de la vie nous fournit. Que fera ce domestique, dont vous avez rendu la fidélité douteuse? & où trouvera-t'il à se placer? De quel poids, pour réprimer la licence, & pour administrer la justice, sera l'autorité de ce Juge, après les bruits qui ont couru de lui, & que vous avez par-tout semés? Quelle créance aura-t'on en cet Ecclésiastique, & avec quel fruit exercera-t'il son ministère, depuis les sinistres impressions qu'on

en a prises sur une parole qu'on a entenduë de vous, & qui ne seroit qu'à en inspirer du mépris? Un homme est perdu sans ressource pour un mot dit par un Grand, dit à un Grand, dit devant un Grand. Car il est vrai, Grands du monde, que si la médifance est à craindre par-tout, elle n'a jamais de plus funestes effets, que lorsqu'elle vient de vous, que lorsqu'elle se fait devant vous, que lorsqu'elle s'adresse à vous. Par rapport aux Grands, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écoutent, il n'y a point de médifance simple: elles sont toutes compliquées; c'est-à-dire, qu'on ne médit guères en présence des Grands, & qu'ils ne médifent point eux-mêmes, sans ruiner, sans désoler, sans diviser, sans troubler & renverser. Parmi le peuple, & dans les conditions médiocres, il y a bien des médifances qui tombent, & qui, toutes grièves qu'elles paroissent, sont presque sans conséquence. Mais de la part des Grands, & à l'égard des Grands, rien qui ne porte coup, rien qui ne fasse de profondes blessures, & qui ne soit capable de donner la mort. Or, voilà ce qu'il faut réparer. Les Grands ne sont pas plus dispensés de cette obligation que les autres. Tout élevez qu'ils sont au-dessus de leurs sujets, ils leur doivent la justice; & s'ils n'en rendent pas compte aux hommes, ils en rendront compte à Dieu.

N'ai-je donc pas toujours raison de métonner, que la médifance étant si préjudiciable aux hommes, on soit néanmoins si peu vigilant & si peu circonspect pour s'en abstenir? Mais sçavez-vous, Chrétiens, ce

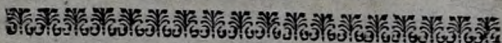
qui m'étonne encore plus? C'est que dans un siècle tel que le nôtre, je veux dire dans un siècle où nous n'entendons parler que de réforme & de morale étroite, on voye des gens pleins de zèle, à ce qu'il semble, pour la discipline de l'Eglise, & pour la sévérité de l'Evangile, suivre toutefois les principes les plus larges sur un des devoirs les plus rigoureux de la justice Chrétienne, qui est la restitution de l'honneur, & sa réparation. Un homme aura passé toute sa vie à décrier, non - seulement quelques particuliers, mais des sociétés entières. Il aura employé ses soins à réveiller mille faits injurieux & calomnieux; & comme si ce n'étoit pas assez de les avoir débitez de vive voix, & d'en avoir informé toute la terre, ou par lui-même, ou par d'autres animez de son esprit, il se fera servi de la plume pour les tracer sur le papier, & pour en perpétuer la mémoire dans les âges futurs. Cependant cet homme meurt, & sur tout cela l'on ne voit de sa part nulle satisfaction. On ne pense pas même à entrer pour lui là-dessus en quelque scrupule; & sans hésiter on dit: C'étoit un homme de bien, c'étoit un grand serviteur de Dieu, il est mort dans des sentimens de piété qui pénétroient les cœurs, & qui ont édifié tout le monde. Je le veux, mes Frères, & je ne rabattrai rien de l'opinion de sa bonne vie. Mais après tout, trois choses me font de la peine. L'une, qu'il est incontestablement chargé d'une multitude infinies de médisances, & de médisances atroces; l'autre, que toute médisance qui n'est pas réparée autant qu'elle pouvoit &

qu'elle devoit l'être, devient dès-lors au jugement de Dieu, & selon la doctrine la plus relâchée, un titre certain de condamnation; & la troisième enfin, qu'il ne paroît rien qui donne à connoître, que ce mourant ait marqué quelque repentir de ses médisances passées, & qu'il ait pris quelques mesures pour les effacer. Voilà ce que je vous laisse concilier avec la sainteté de la vie, & la sainteté de la mort. C'est un mystère pour moi incompréhensible, & un secret que j'ignore.

Ah! Chrétiens, faisons mieux, & sans juger personne, jugeons-nous-mêmes. Apprenons à nous taire, quand la réputation du prochain y peut être intéressée; & apprenons à parler, quand il est du même intérêt que nous lui rendions ce que notre médisance lui a ravi. Tout ce que j'ai dit est si conforme à la raison, & à l'équité naturelle, que des Payens même s'en édifieroient, & en profiteroient. Nous, éclairés des lumières de la foi; nous, inspirés de l'esprit de charité qui s'est répandu dans l'Eglise, & qui doit régner dans nos cœurs; nous, les Disciples de Jésus-Christ, qui s'est déclaré le Maître & le Dieu de la charité, qui nous a laissé pour héritage la charité, qui en a fait son précepte, & comme le précis de toute sa loi, serons-nous moins charitables que des Idolâtres, & moins équitables envers nos Frères? Vous vous scandalisez tant quelquefois, mon cher Auditeur, de voir le monde si corrompu; & malgré tout votre zèle, le monde ne se scandalise pas moins de vous voir si médi-

fant. Vous vous plaignez tant & si hautement, qu'il n'y a plus parmi les hommes, ni innocence, ni piété; & l'on se plaint avec plus de sujet encore, que dans vos paroles & vos entretiens, vous n'épargnez ni la piété, ni l'innocence. Retranchez ce vice, & faites-en devant Dieu la résolution. Voilà de tous les propos que vous pouvez former, & que vous devez exécuter, un des plus nécessaires. Car entre les dangers du salut, dit Saint Grégoire, il n'y en a point de plus universel & de plus fréquent, que la médifance. *Hoc maximè vitio periclitatur genus humanum.* Heureux qui s'en préserve & qui le prévient, en gouvernant sa langue, & ne lui permettant jamais de s'échapper. Heureux qui porte toujours la charité sur ses lèvres. Il conservera la grace dans son cœur; il possédera la gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.





S E R M O N

P O U R L E

DOUZIE'ME DIMANCHE

APRE'S LA PENTECOSTE.

Sur la Charité du Prochain.

Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secus eum ; & videns eum , misericordiâ motus est , & appropians alligavit vulnera ejus , infundens oleum & vinum , & duxit in stabulum , & curam ejus egit.

Un Samaritain faisant voyage , se rencontra auprès de lui , & le voyant , il en fut touché de compassion. Il alla à lui , & banda ses playes , après y avoir versé de l'huile & du vin. Ensuite il le conduisit dans une hôtellerie , & prit soin de lui. En Saint Luc ch. 10.

TEL est, Chrétiens, le caractère de la charité, & tels sont les sentimens qu'elle inspire. Elle s'attendrit sur la misère du prochain, & sans se borner à une stérile compassion, elle y joint de salutaires effets, & ne refuse aucun des secours qu'elle peut procurer. Ce charitable voyageur de notre

Évangile , rencontre sur sa route un malheureux, blessé mortellement , & couché par terre. A ce spectacle toute sa piété s'émeut , & suivant le premier mouvement de son cœur qui l'emporte , il court à ce misérable , lave ses playes , le conduit lui-même dans une maison , y passe tout un jour auprès de lui , & ne le quitte qu'après avoir fourni à toute la dépense nécessaire pour son soulagement. Charité sans doute , qui mérite les plus grands éloges , & que nous ne pouvons assez élever. Mais sçavez-vous encore , mes chers Auditeurs , ce qui en rehausse le prix , & ce qui en fait tout ensemble le sujet de notre admiration , & de notre indignation? C'est un Samaritain qui s'intéresse de la sorte pour un Juif , après que ce Juif s'est vû impitoyablement abandonné par un autre Juif , & même par un Lévite. C'est , dis - je , un Samaritain , séparé des Juifs , & de mœurs & de Religion : voilà ce que nous devons admirer. Et d'ailleurs qu'un Juif , qu'un Lévite ayent été insensibles au malheur & au triste état de cet homme uni si étroitement à eux par la même créance & la même loi ; qui peut y penser , & n'en être pas justement indigné? Rentrons en nous-mêmes , mes Frères , & dites - moi si ce n'est pas - là ce que nous voyons tous les jours dans le Christianisme , où malgré le même Baptême , la même confession , la même foi , qui nous lie tous d'un nœud si intime & si saint , tant de Chrétiens manquent de charité pour d'autres Chrétiens. N'est-il pas vrai que souvent il y auroit à attendre de la part des Idolâtres

& des Payens plus de condescendance dans nos peines, & plus d'assistance dans nos besoins? Quoi qu'il en soit, je viens aujourd'hui vous entretenir de la charité du prochain; de cette charité que la nature nous commande, que Dieu nous ordonne, & qui dans la loi Evangélique est encore un devoir plus particulier pour nous, & plus indispensable. Adressons-nous à cette Mère de miséricorde, dont la charité s'est répandue, & se répand sans cesse sur les hommes, & demandons par son entremise la grace & les lumières du Saint-Esprit. *Ave.*

Pour traiter solidement une matière aussi utile & aussi importante que celle que je me suis proposée, & pour vous donner d'abord une juste idée de cette charité qui fait la plénitude de la loi, & que Jesus-Christ nous recommande aujourd'hui si expressément dans l'Evangile, voici, Chrétiens, en deux mots tout mon dessein. Je le réduis à deux vérités que j'entreprends d'établir, & dont j'aurois droit de me promettre des fruits admirables pour la réformation de votre vie, si vous en étiez une fois bien persuadés. Concevez-les, je vous prie: elles vont faire le partage de ce discours. Il y a, dit Saint Chrysostôme, deux sortes d'intérêts qui ont rapport à la charité, & qui doivent servir à régler toute la pratique de cette vertu; sçavoir, l'intérêt propre, & l'intérêt d'autrui. L'intérêt propre, qui est le sujet ordinaire de nos plus ardentes passions; & l'intérêt d'autrui, dont nous sommes communément peu touchés. L'intérêt

propre que nous conservons avec tout le soin possible ; & l'intérêt d'autrui que nous négligeons , & que nous ne craignons guères de blesser. L'un , je veux dire l'intérêt propre , qui est l'obstacle de la charité ; & l'autre , j'entens l'intérêt d'autrui , qui en est l'objet. Or , suivant ces deux intérêts tous différens , j'avance deux propositions. La première , qu'il n'y a point d'intérêt propre , si grand qu'il puisse être , hors celui de notre ame , que nous ne devions être prêts de sacrifier pour la charité Chrétienne. Et la seconde , qu'il n'y a point d'intérêt d'autrui , si léger , que nous ne devions respecter & ménager pour l'entretien de la charité Chrétienne. En effet , qu'est-ce qui trouble l'ordre de la charité parmi les hommes ? Deux choses : l'amour du propre intérêt , & le peu d'égard à l'intérêt du prochain. Il est question de remédier à l'un & à l'autre : mais comment ? En vous apprenant à faire céder au bien de la charité , tout intérêt propre ; ce sera la première partie : & à respecter , pour le bien de la charité , tout intérêt du prochain ; ce sera la seconde. Puissiez-vous profiter de ces leçons , & n'oublier jamais ces deux devoirs !

Etre attaché d'esprit & de cœur à ses intérêts , & avoir pour le prochain cette charité universelle que la loi de Dieu commande , ce sont choses , Chrétiens , non-seulement difficiles à accorder , mais contradictoires dans la doctrine de Saint Paul. Voulez - vous sçavoir , mes Frères , dit ce grand Apôtre , quelle est la véritable cha-

I.
PARTIE

rité? C'est celle qui ne cherche point ses intérêts propres: *Charitas non querit quæ sua sunt.* Voilà l'une des marques les plus essentielles à quoi il veut que nous la reconnoissions. D'où je conclus, que si nous ne sommes dans cette disposition d'esprit, que la grace doit opérer en nous, & que j'appelle renoncement au propre intérêt, il est impossible que nous aimions notre prochain selon les règles, & selon l'ordre de la charité: cette conséquence est évidente dans tous les principes de la raison & de la foi. Mais permettez-moi de vous la développer, & d'en faire avec vous la discussion, pour en tirer tout le fruit & toute l'édification qu'elle renferme. Je la trouve fondée sur quatre preuves, qui vous paroîtront également solides. La première est prise de la nature même de la charité en général: la seconde, des qualitez particulières de la charité Chrétienne: la troisième, des préceptes & des obligations rigoureuses qu'impose la charité, selon les différens états, & les diverses conditions des hommes; & la dernière, des désordres qui dans le commerce de la vie, détruisent tous les jours, & anéantissent la charité. Quatre raisons de l'impossibilité absoluë d'allier l'esprit de charité avec l'esprit d'intérêt. Ne perdez rien, s'il vous plaît, de cette matière.

Qu'est-ce que la charité, considérée en elle-même; voici la première preuve: c'est une union des cœurs & des volontez: *Multitudinis autem credentium erat cor unum & anima una*, dit l'Écriture, en parlant des premiers Fideles; ils n'étoient tous qu'un

cœur & qu'une ame, pour exprimer qu'ils avoient une charité sincère. Or cela supposé, qui doute que l'ennemi le plus mortel de la charité ne soit la passion de l'intérêt propre? En effet, comme a remarqué saint Augustin, le moyen qu'un homme soit uni de cœur au prochain, tandis qu'il se refferre en lui-même, qu'il ne sort point hors de lui-même, qu'il ne vit que pour lui-même, qu'il se cherche par-tout, qu'il se trouve en tout, qu'il n'envisage les autres, qu'autant qu'ils lui sont bons & utiles, toujours prêt à les abandonner, pour ne pas dire à leur manquer de foi & à les trahir, dès qu'il s'en promet le moindre avantage. Car qui dit un homme intéressé, dit tout cela. Vous mêmes, Chrétiens, qui possédez la science du monde, & qui n'avez peut-être éprouvé que trop le naturel de ces ames mercénaires, faites-en la réflexion: n'est-il pas vrai que leur véritable charité est de n'aimer personne sincèrement? & par un retour infail-
 lible, de n'être aimez sincèrement de personne? Pourquoi un homme esclave de son intérêt n'aime-t'il personne avec sincérité? parce qu'il a un cœur incapable d'être uni avec un autre cœur. Je m'explique. Le cœur de l'homme suit naturellement l'intérêt, & selon que notre intérêt se trouve placé, il est comme nécessaire que notre cœur le soit de même. *Ubi est thesaurus tuus, ibi est & c. 6.* *Matth.*
cor tuum, disoit le Sauveur dans l'Évangile: là où est votre trésor, votre cœur y est. Si donc je me fais un intérêt absolument propre, & tout à fait séparé de celui de mon prochain, dès-là je sépare mon cœur d'avec le

sien, & par cette séparation, je détruis la charité que je dois avoir pour lui. Car la charité réside dans le cœur; & le centre du cœur, c'est l'intérêt. Il n'y a rien de commun entre mon prochain & moi, quand il s'agit de l'intérêt: nous sommes donc divisez de ce côté-là; & comme il est indubitable que l'intérêt emporte les cœurs, nos intérêts étant divisez, nos cœurs le sont aussi, & par conséquent nous n'avons plus cette union qui fait la charité. Et il ne faut qu'un intérêt seul, observez ceci, j'entends un intérêt recherché & poursuivi avec attache pour rompre cette union. J'ai donc droit de dire qu'il n'y a aucun intérêt au monde, dont le renoncement & le sacrifice ne soit en quelque sorte de l'essence de la charité; & c'est ainsi qu'un Philosophe même suivant les vûes humaines pourroit raisonner.

Vous me demandez pourquoi donc j'en fais ici un raisonnement de religion? ah! mes chers Auditeurs, je le fais selon la maxime du grand saint Augustin, pour me confondre avec vous, de ce que des vérités comme celle-ci, dont la nature a pris soin par elle-même de nous instruire & de nous convaincre, ont encore avec le secours de la foi, tant de peine à entrer dans nos esprits; & de ce que toutes les révélations divines ne font pas dans nous, ce que la seule Philosophie y devoit faire. Je le fais pour renverser une erreur pratique qui régné aujourd'hui parmi les hommes, un phantôme de charité dont on s'ébloüit, un amour imaginaire du prochain dont on se forme une conscience. On dit: j'aime cette per-

sonne parce que Dieu me le commande ; mais du reste je ne veux avoir avec elle ni habitude ni société ; je ne lui demande rien, je ne lui veux point de mal, je ne prends aucune part dans ses affaires, qu'elle se tienne de son côté & moi du mien ; voilà pour elle & pour moi le secret unique de maintenir la charité, & de vivre en paix. Le secret, mon Frère, reprend saint Chrysostôme, de maintenir la charité ! Est-il bien possible que votre aveuglement aille jusques-là ? Et moi je vous dis, que c'est le secret d'entretenir toutes les discordes, de nourrir toutes les aversions, de fomenter toutes les haines, d'autoriser toutes les vengeances, & de faire mourir dans votre cœur jusques à la racine de la charité. Et à quoi pensons-nous, ajoute ce Père, quand nous parlons de la sorte ? Nous réduisons toute la substance de la charité à des termes purement négatifs, à ne pas faire tout le mal que nous pouvons, à ne point conserver de ressentiment, à n'avoir nul dessein de nuire. Mais on vous répond, que quand tout cela seroit ainsi, ce qui n'arrive pourtant guères, dans la conjoncture de cette désunion dont je parle, tout cela précisément n'est point charité ; que la charité est quelque chose de positif, & qu'il est insoutenable de vouloir la faire consister dans une indifférence de cœur, qui en est une des playes les plus dangereuses ; que pour aimer son prochain, il faut lui vouloir du bien ; que pour lui vouloir du bien, il faut entrer dans ses intérêts, & qu'on n'y peut entrer, tandis qu'on est rempli des siens propres. Voilà en-

core une fois ce que la loi de Dieu nous dicte ; & si l'on nous fait entendre le contraire , on nous séduit , & on nous perd ; & si nous nous faisons des consciences au préjudice de cette doctrine , ce sont des consciences criminelles ; & si nous y joignons , comme il arrive ordinairement , la présomption d'une vaine science , nous flattant encore sur ce point d'être bien instruits , & de sçavoir bien jusqu'où s'étendent les bornes de la charité , c'est une science réprouvée de Dieu , une science que nous condamnons dans les autres quand ils en usent envers nous , tandis que nous la justifions dans nous , & que nous nous permettons d'en user à l'égard des autres. C'est le reproche que faisoit l'Apôtre à certains prétendus zèleux , grands prédicateurs de la charité pour autrui , quoiqu'ils en fussent eux-mêmes fort mauvais disciples. *Qui ergo alium doces , te ipsum non doces.*

Revenons , Chrêtiens : à quoi Dieu nous engage - t'il donc , quand il nous commande d'aimer nos frères ? après ce que je viens de dire , rien de plus aisé que de résoudre cette question. Il nous engage à nous dépoüiller en faveur de nos frères , de certains intérêts propres qui nous dominent , & qui altèrent ou qui corrompent tout à fait dans nous l'esprit de charité. Car c'est proprement ce qu'il nous ordonne par son prophète , quand il nous dit : faites-vous un même cœur de plusieurs cœurs ; & c'est ce qu'il promet de nous donner par un autre prophète , lorsqu'il ajoute : je leur donnerai à tous un même cœur. Que signifie ceci ,

demande saint Augustin ? Dieu nous promet à tous un cœur, & cependant il veut que nous nous fassions nous-mêmes ce cœur. S'il nous le donne, pourquoi nous commande-t'il de nous le faire ? & si nous-mêmes nous devons nous le faire, pourquoi dit-il, que c'est lui qui nous le donnera ?

Quare jubet, si ipse daturus est ; & quare dat, si homo facturus est ? Mais ces paroles, répond ce Père, se concilient admirablement.

Car tout le mystère est que cette union des cœurs où consiste la charité, est tellement l'ouvrage de Dieu, qu'elle ne peut s'accomplir en nous sans nous-mêmes. Il faut que la grace la commence, mais il faut que nous l'achevions, ou pour parler plus exactement que nous y coopérons. Or Dieu nous promet cette grace quand il dit : je leur donnerai un même cœur ; & il nous oblige à cette coopération, quand il ajoute : faites-vous un même cœur. Et quelle est cette coopération ? Je vous l'ai dit : vider nos cœurs de l'intérêt propre, & de l'amour propre qui les possède, pour les rendre susceptibles de l'intérêt d'autrui, & de cette affection commune qui fait l'étendue de la charité. Car tandis que nos cœurs sont intéressés, c'est-à-dire, préoccupez de ce qui nous touche, de ce qui nous appartient en rigueur, de ce que nous prétendons nous être dû, ce sont autant de cœurs partages, & qui n'ont nulle disposition à faire un même cœur, parce que chacun de nous se fait le sien propre ; & ainsi nous ne gardons plus cette loi du Saint Esprit : faites-vous un même cœur. Vous me direz que si cela est,

il y a donc bien peu de charité parmi les hommes ; peut-être, Chrétiens, y en a-t'il encore moins que nous ne pensons. Si nous en voulions juger par l'opposition de ces deux oracles de saint Paul, dont l'un nous assure que tous les hommes sont déterminés à chercher leur intérêt : *Omnes qua sua sunt, quarunt* ; & l'autre, que la charité fait une profession constante de ne les rechercher point, *Charitas non quarit qua sua sunt* : peut-être conclurons-nous que cette vertu est donc l'une des plus rares, & je ne doute point qu'une conclusion aussi terrible que celle-là, ne nous fit trembler dans la vûë des jugemens de Dieu. Car enfin, Seigneur, dirions-nous à Dieu pénétrez du sentiment de cette vérité, si ce dérèglement d'amour propre, & si cet attachement excessif à mes intérêts ne devoit point m'attirer d'autre digrace que celle de mettre un obstacle à toute sorte d'amitié honnête, que de me priver des avantages & des douceurs de la société, que de me faire passer pour un esprit bas, que de me rendre même odieux dans le monde, quoique ces considérations d'ailleurs me touchassent, à peine auroient-elles assez de force pour me détacher de moi-même. Mais quand je me représente, que si cette passion d'intérêt prend une fois l'ascendant sur moi, je n'ai plus de charité pour mon prochain ; que n'en ayant plus pour mon prochain, je ne puis plus en avoir pour vous, qui êtes mon Dieu ; & que n'en ayant plus pour vous, qui êtes mon Dieu, par une suite funeste, mais nécessaire, je ne dois point espérer que vous en ayez pour moi,

qui suis votre créature : ah ! Seigneur, qu'y a-t'il de si grand en matière d'intérêt à quoi je ne sois prêt de renoncer , & que je ne déteste & je n'abhore pour éviter ce malheur ; C'est ainsi , dis-je , que nous raisonnerions avec Dieu & avec nous-mêmes.

Or si cela est vrai généralement de la charité (seconde preuve) que devons-nous dire de la charité particulière que le fils de Dieu nous a recommandée , & qui est comme le capital du Christianisme que nous professons ? Car comme toute sorte d'amour pour le prochain n'est pas charité , aussi toute sorte de charité n'est pas charité chrétienne ; & si nous n'avons la charité chrétienne , eussions-nous d'ailleurs toutes les vertus des Anges , nous ne sommes rien devant Dieu.

Si charitatem non habuero , nihil sum. Nous aimer en sages selon le monde , nous aimer en frères selon la chair , nous aimer même selon Dieu en hommes fidelles , associez dans un même corps de religion , tout cela ne suffit pas. Il faut nous aimer en disciples de Jesus-Christ , parce que sans cela nous n'avons pas cette plénitude de justice au-dessus des Phariséens , que l'Evangile nous dit être nécessaire pour entrer dans le Royaume du ciel. Et la raison , Chrétiens , est que le Sauveur du monde , notre souverain législateur , nous a fait un commandement de charité bien différent de celui que la loi naturelle & divine imposoit à tous les hommes. C'est pour cela qu'il l'a appelé son commandement , *Hoc est preceptum meum*. C'est pour cela qu'il a dit que c'étoit un commandement nouveau. *Man-*

1. Cor.

c. 13.

Joan. c.

15.

Joan. c.

13.

datum novum do vobis. C'est pour cela qu'il l'a établi, pour servir comme de symbole aux sectateurs de sa doctrine & de sa loi, déclarant aux Apôtres que c'étoit uniquement par-là qu'ils seroient reconnus dans le

Joan. c.

13.

omnes quod discipuli mei estis : que ce ne seroit ni par la grace des miracles, ni par la science des Ecritures, ni par l'éclat même d'une vie austère & mortifiée, parce que tout cela pourroit convenir à d'autres aussi-

Aug.

bien qu'à eux, *Hac enim habere poterunt discipuli etiam non mei,* lui fait dire saint Augustin ; mais qu'ils seroient les seuls qui pratiqueroient cette charité parfaite à laquelle il les obligeoit. Et il pouvoit bien, reprend saint Bernard, leur en parler ainsi, puisqu'il leur ordonnoit de s'aimer les uns les autres, comme il les avoit aimez lui-même : *Hoc est preceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Car si jamais charité a été nouvelle, singulière, d'un caractère à se distinguer, & à se faire remarquer, il est évident que c'est celle que Jesus-Christ a eue pour nous. Et quel a été ce caractère distinctif ? ah ! chrétiens, peut-on l'ignorer & avoir la moindre idée de Jesus-Christ ? ce caractère a été le désintéressement. Ce divin maître nous a aimez, jusqu'à sacrifier pour nous, tous ses intérêts en qualité d'Homme-Dieu. Il nous a aimez, jusqu'à se faire pauvre de riche qu'il étoit, voilà l'intérêt de son domaine & de ses biens ; jusqu'à s'annéantir par les excès d'une humilité sans bornes & sans mesure, voilà l'intérêt de sa gloire ; jusqu'à prendre la forme de ser-

viteur , voilà l'intérêt de sa liberté ; jusqu'à devenir un homme de douleurs , voilà l'intérêt de sa béatitude ; jusqu'à mourir comme un criminel , voilà l'intérêt de sa réputation & de sa vie ; le dirai-je ? jusqu'à paroître devant Dieu comme un anathème & à être traité comme un sujet de malédiction , voilà l'intérêt de sa sainteté & de son innocence.

Tout cela lui étoit libre , & il pouvoit sans tout cela satisfaire pleinement à son amour pour nous ; mais il a voulu que ce qui lui étoit libre , nous devint nécessaire , & de ce qui a fait le mérite de sa charité , il a fait l'obligation de la nôtre. Car de prétendre ensuite aimer nos frères sans qu'il nous en coûte rien , sans renoncer à rien , sans nous captiver en rien ; de croire avoir pour eux la charité chrétienne , & d'être aussi entiers dans nos prétentions , aussi jaloux de nos droits , aussi délicats sur notre honneur , aussi amateurs de nos personnes , que l'esprit du siècle , par un faux prétexte de charité & de justice envers nous-mêmes nous l'inspire. Erreur. Ah ! mes chers Auditeurs , il ne falloit point pour cela que Jesus-Christ vint vous servir de modèle ; nous n'avions sans lui que trop d'exemples de cette charité ; sa grace même nous y étoit inutile , puisque nous en trouvions suffisamment le principe en nous. Il ne falloit point que ce Dieu fait homme nous fit pour cela un commandement nouveau , puisque de tout tems les hommes s'étoient aimez de la sorte , & que cette charité étoit aussi ancienne que le monde. C'étoit envain qu'il nous en recommandoit l'exercice , comme la

seule chose qui devoit discerner ses disciples, puisque les Payens & les Infidèles ont toujours été en possession du même avantage, & que nous ne répondrons jamais au reproche qu'il nous en a fait par ces paroles

Matth.
6. 5.

de l'Évangile, *Nonne & Ethnici hac faciunt;* Cependant, mes Frères, dit saint Chrisostôme, voilà notre honte, & la matière de notre scandale. Autrefois on distinguoit les Chrétiens par la charité, parce que la charité des Chrétiens étoit victorieuse de tous les intérêts de la terre; & maintenant on pourroit bien nous distinguer par le désordre de la cupidité, puisque toute notre charité n'est qu'amour propre & intérêt. Disons mieux: autrefois les ennemis mêmes de Jésus-Christ surpris du généreux détachement qu'ils remarquoient dans les fidèles, leur rendoient avec admiration ce témoi-

Tertull.

gnage en forme d'éloge: *Videte quomodo se diligant*, voyez comment ils s'entraiment; mais aujourd'hui par un renversement bien étrange, surpris de la manière dont les fidèles s'acquittent mutuellement des devoirs de la charité ils pourroient dans les mêmes termes, mais par la plus sanglante & la plus juste de toutes les ironies, leur rendre un témoignage tout contraire, *Videte quomodo se diligant*. Voyez comment ils s'aiment les uns les autres, & comment, sous ce beau nom de charité, ils entretiennent le plus subtil & le plus pur amour d'eux-mêmes. Voyez comment cette charité dont ils se piquent, & qu'ils vantent comme la reine de toute les vertus, est l'esclave de toutes leurs passions. Voyez comment elle est mé-

nagée par un avarice artificieuse, comment elle est conduite par les ressorts d'une ambition prophane, comment elle est corrompue par les sentimens d'une affection impure, *Videte quomodo se diligant.* Car les choses en sont venuës jusqu'à ce point. Ce que les Payens, parlant de bonne foi, appellent engagement de passion, liaison d'intérêt, attachement à la fortune, nous, par un abus des termes, qui ne peut être que monstrueux, nous l'appellons charité & devoir de religion. Qu'un idolâtre aimât ainsi un idolâtre, pour peu qu'il se consultât soi-même, il reconnoîtroit qu'il ne l'aime pas d'un amour raisonnable & vertueux; & nous, par une morale plus raffinée, nous nous en faisons un amour chrétien. Cet infidèle, à en juger par ses propres vûes, ne pourroit accorder une telle charité avec la corruption de sa loi, & nous trouvons moyen de l'accorder avec la perfection de la nôtre; de sorte, & c'est le prodige, que ce qui ne seroit pas charité pour lui, l'est pour nous.

Quand donc je vois un homme du monde, & si vous voulez même, un homme séparé du monde, (car en ceci nulle différence de conditions, & Dieu veuille que les plus spirituels ne soient pas les plus exposez & les plus sujets au désordre que je condamne) quand je vois un Chrétien n'avoir pour les autres que cette charité intéressée, c'est-à-dire, n'aimer d'une charité officieuse & obligeante, que ceux dont il se tient obligé, que ceux qui lui plaisent, que ceux qui lui sont utiles ou nécessaires;

& pour tout le reste n'avoir qu'une charité indifférente, stérile, sans mouvement & sans action; qu'une charité à ne rien céder & à ne rien relâcher; qu'une charité sensible à l'injure, impatiente à supporter les défauts; qu'une charité bizarre, défiante, facile à aigrir, & lorsqu'elle est une fois émûe, fière, dédaigneuse, ne revenant jamais d'elle-même, voulant toujours être prévenue, oubliant le bien, & conservant un souvenir éternel du mal, se faisant de cela même un point de conduite, de science du monde, de force d'esprit; & pour comble d'erreur se flattant encore d'être non-seulement ce qui s'appelle charité, mais ce que saint Paul entend par cette charité éminente qui est en Jésus-Christ & que nous devons tous avoir: quand je trouve, dis-je, un Chrétien ainsi disposé, ah! mon Frère, puis-je lui dire avec saint Augustin, que votre état est déplorable, & que les voyes où vous marchez, & où vous vous égarez, sont éloignées de celles de Jésus-Christ! Si ce Dieu Sauveur n'avoit point eu pour nous d'autre charité que celle-là, où en seriez-vous réduit? S'il n'avoit aimé que des sujets aimables, & qui l'eussent glorifié, que seriez-vous devenu? A quoi lui pouviez-vous servir, qu'aviez-vous qui fût digne de lui, que voyoit-il dans votre personne qui fût capable de l'attirer? S'il eût attendu que vous eussiez fait les avances pour rentrer dans sa grace, quelle ressource y avoit-il pour votre salut? N'a-t'il pas fallu qu'il s'abaissât, & que par une condescendance toute divine de son amour il vous recherchât
le

le premier ? Est-il juste que vous teniez plus à votre intérêt que lui au sien ? N'est-il pas indigne que vous traitiez vos frères avec plus de dureté, qu'il ne vous a traité vous-même ? que vous exigiez des autres plus de déférence, qu'il n'en a exigé de vous ? que vous vous rebutiez de mille choses dans votre prochain dont il ne s'est pas rebuté ? que vous ne puissiez souffrir ce qu'il a souffert, que vous ne puissiez aimer ce qu'il a aimé, comme si votre charité devoit avoir des délicatesses que la sienne n'a pas eûs, & que la vôtre eût droit de se restreindre & de s'épargner, après que la sienne s'est prodiguée ; il est néanmoins de la foi, Chrétiens, que la charité de cet Homme-Dieu doit être la règle de la nôtre, & il est de la foi que c'est sur son amour envers les hommes, que votre amour envers le prochain sera mesuré au tribunal de Dieu. On ne se contentera pas que vous ayez eû une charité commune : on vous demandera celle de Jésus-Christ & qui est en Jésus-Christ ; *Charitatem quæ est in Christo Jesu*, & afin que vous ne puissiez pas vous défendre, on vous produira les termes mêmes de la loi : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos*. Voilà mon précepte : vous aimer mutuellement du même amour que je vous ai aimez. Ce n'est point un conseil dont j'aye laissé l'accomplissement à votre liberté, ce n'est point une œuvre de surrogation que je vous aye proposée, c'est un commandement que je vous ai fait, & dont il faut maintenant que vous me ren-

diez compte; *Hoc est praeceptum*. Qu'aurons-nous là-dessus à répondre ?

Mais après tout est-il du précepte de la charité, de renoncer positivement à toute sorte d'intérêts? Oüi, Chrétiens, & ma troisième preuve est qu'il n'y a point d'intérêt propre, de quelque nature qu'il puisse être, hors celui du salut, dont le renoncement actuel en mille occasions ne soit un précepte rigoureux, de la charité que nous devons à notre prochain. Parlons exactement, & montrons que les décisions de la Théologie n'ont rien qui puisse affaiblir la morale chrétienne. L'induction en sera aisée, & vous apprendrez ce que c'est que d'aimer le prochain: le voici.

Renoncer à sa propre vie, c'est ce qui paroîtroit d'abord plus incroyable; & cependant il y a une étroite obligation de le faire pour la charité. C'est en cela, dit saint Jean, que nous avons reconnu l'amour de notre Dieu, en ce qu'il a donné sa vie pour nous; & c'est pour cela que nous devons aussi être prêts de donner notre vie pour nos frères. Telle est la résolution du Saint Esprit même, où il n'y a ni équivoque ni obscurité. Il ne dit pas que nous le pouvons, il dit que nous le devons; *Et nos debemus*. Et certes en mille rencontres l'obligation y est formelle. Ainsi saint Cyprien remontroit-il aux habitans de Carthage, que cette contagion & cette peste dont leur ville avoit été affligée, n'étoit qu'une épreuve générale que Dieu avoit voulu faire de leur charité; qu'il avoit voulu leur apprendre, ce que les saints

devoient aux malades, ce que les enfans devoient à leurs pères, ce que les pères devoient à leurs enfans, les maîtres à leurs domestiques; qu'il les avoit mis pour cela dans la nécessité de s'exposer les uns pour les autres, & de sacrifier leur propre vie pour se rendre les uns aux autres l'assistance nécessaire: *Quale illud est, dilectissimi, quod pestis illa grassatur? explorat justitiam singulorum.* Or ce que saint Cyprien disoit alors, c'est ce que je puis appliquer à cent autres sujets; c'est ce qui rend dans le même exemple un Prélat coupable, lorsqu'il abandonne son troupeau; c'est ce qui fait le crime d'un Magistrat, qui par un attaché excessive à son repos & à sa santé, ne s'acquiesce pas de ce qu'il doit au public. Car si je suis obligé de donner ma vie pour mes frères, pourquoi ne le ferai-je pas de perdre pour eux mon repos, & de ruiner quand il le faut ma santé? *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.*

Cypria.

Renoncer à l'honneur & à sa réputation: je dis à cet honneur du siècle, qui tout chimérique & tout vain qu'il est, ne laisse pas de nous être plus précieux que la vie. Autrefois cet honneur du monde inspiroit aux hommes des fureurs qui les portoient jusqu'aux dernières extrémitez, jusqu'à se provoquer & à s'égorger les uns les autres; & la loi de Dieu commandoit alors de consentir plutôt à se voir déshonoré, que d'en venir à de pareils attentats: maintenant que les loix humaines ont réprimé cette licence, ce même honneur dont la passion ne s'est pas éteinte, n'osant résister à l'au-

torité des hommes, résiste encore à celle de Dieu; & au lieu de ces sanglans combats qui lui sont interdits, inspire des haines, des colères, des vengeances, qui peut-être devant Dieu ne sont pas moins criminelles; & si l'on ne renonce à cet honneur, il est impossible de se défendre de tous ces défordres, expressément condamnez par la loi de la charité.

Renoncer à son bien & à ses droits : devoir encore plus clairement exprimé dans l'Evangile, & en des termes plus décisifs. Car que pouvoit nous dire sur cela de plus fort le Fils de Dieu, que ce que nous lisons au chapitre sixième de saint Luc, quand il nous ordonne de ne pas redemander notre bien à celui qui nous l'enlève par violence :

LUC. 6. 6. Ei autem qui aufert qua tua sunt, ne repetas.
 Mais ne m'est-il pas permis de le redemander en justice, & sans entreprendre de m'en faire raison moi-même, ne puis-je pas user des voyes ordinaires pour soutenir & poursuivre mon droit ? Ecoutez-moi, Chrétiens, sur un des points de conscience les plus importans que l'on vous ait peut-être jamais expliqué dans cette chaire. Ne m'est-il pas permis de poursuivre mon droit en justice ? Oüi, mes chers Auditeurs, quand cette justice peut s'accorder avec la charité. Car du moment que la charité se trouve blessée par cette justice, ce que vous appelez justice, devient pour vous la plus grande de toutes les injustices, puisqu'en vous procurant une ombre de bien, elle vous fait perdre le vrai & le solide bien. Or en mille conjonctures cette prétendue justice & la

charité sont incompatibles. Comprenez ma pensée ; car je parle dans la rigueur exacte de l'école. Incompatibles , & du côté de votre frère & de votre part. Incompatibles du côté de votre frère , quand vous sçavez que sans déguisement ni mauvaise foi , il n'a pas de quoi vous satisfaire , & que la justice que vous poursuivez contre lui n'aura point d'autre effet que de le ruiner , que de l'opprimer , que de le consumer en frais inutiles , que de le jeter dans le désespoir. Car cette justice devient cruauté , & le renoncement à ce droit est pour vous un précepte de miséricorde. Incompatibles de votre part , quand par l'expérience que vous avez de vous-même , c'est-à-dire , de votre esprit & de vos dispositions naturelles , vous ne pouvez raisonnablement vous promettre de poursuivre cette justice , sans que l'animosité & la passion non-seulement s'y mêlent , mais se rendent maîtresses de votre cœur. Car alors il faut renoncer à ce bien : pourquoi ? parce que la charité que vous perdrez , vous doit être plus précieuse , & vous est beaucoup plus nécessaire. Et voilà , Chrétiens , le sens de cette doctrine de Jésus-Christ si surprenante , que la prudence des hommes du siècle a voulu condamner , & qui est néanmoins juste & pleine de raison , quand il vous dit au chapitre cinquième de saint Matthieu , que si quelqu'un injustement vous prend votre robe , vous lui devez laisser encore emporter votre manteau, *Dimitte Matthæi & pallium.* Car il ne s'ensuit pas de-là^{c. 5.} que l'usage des procédures de la justice soit absolument défendu de Dieu , & qu'il ne

soit jamais libre d'y avoir recours. Parler ainsi & condamner généralement sans distinction le procès en soi, c'est être ignorant & téméraire ; comme de l'autoriser généralement & sans distinction, ce seroit, surtout dans un ministre de la parole de Dieu, être prévaricateur. Mais il s'en suit de-là que le procès est l'une de ces choses indifférentes, dont l'usage devient infiniment dangereux ; ou plutôt, de ces choses, qui, quoiqu'indifférentes de leur nature, sont presque toujours mauvaises dans leurs circonstances. En effet, quiconque après s'être éprouvé, a reconnu devant Dieu qu'il ne peut pas plaider, sans se mettre dans l'occasion prochaine de pécher, c'est-à-dire, de tromper, de haïr, de médire ; dès-là sans passer outre, doit compter le procès pour un crime, & se persuader que quelque droit qu'il ait devant les hommes, il commet selon Dieu une injustice, du moment qu'il entreprend ce procès ; & que c'est à lui que s'adressent ces paroles de saint Paul : hé ! mon Frère, pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort, & qu'on vous fraude ?

1. Cor. c. 4. Quare non magis injuriam accipitis ? Quare non magis fraudem patimini ? Or le monde est rempli de ces gens-là, je veux dire de ces Chrétiens ardents & avides, qui sont incapables dans la suite d'un procès, de garder la modération de la justice, beaucoup moins la douceur de la charité ; & voilà pourquoi je dis que la plupart des procès, quoique légitimes dans le fond, sont criminels dans la pratique, parce que ce sont pour la plupart des hommes, des

occasions de violer la charité. Cette morale n'est point outrée, puisqu'elle a Jésus-Christ & son Apôtre pour auteurs & pour garans. Vous me direz qu'elle peut troubler les consciences; & moi je vous réponds, qu'étant bien prise & bien suivie, au lieu de les troubler, elle les calmera & les édifiera: pourquoi? parce qu'elle rendra les hommes plus circonspectes dans une chose aussi délicate que celle-là; parce qu'elle les mettra en état de s'y bien conduire; parce qu'avant que de s'y engager, elle leur fera faire de sérieuses réflexions & de généreux efforts de charité. Si nous étions tels que saint Paul a voulu nous former, nous n'attendrions pas là-dessus un commandement précis, & nous sacrifierions sans peine nos prétentions à la charité: mais parce que nous sommes durs & intéressés, nous nous tenons dans les bornes de la loi, & c'est encore beaucoup si elle peut nous arrêter.

Mais enfin cela m'est dû dans la rigueur. Je le veux, mon cher Frère, & que concluez-vous de-là? Est-ce une maxime, je ne dis pas chrétienne, mais honnête, que d'exiger dans la rigueur tout ce qui vous est dû? En rigueur même de justice, n'est-elle pas souvent une injustice? Si l'on y procédoit toujours ainsi, quelle charité y auroit-il parmi les hommes, quelle union, quelle société? Il faut donc raisonner tout au contraire, & dire: cela m'est dû dans la rigueur; mais je veux libéralement le remettre: pourquoi? parce que je puis là-dessus me tromper, & que chacun croit toujours avoir droit, lors même qu'il ne l'a pas; parce que

quand je l'aurois , je me mettrois en danger de le pourfuivre avec trop de chaleur , & d'une bonne cause d'en faire une mauvaise ; parce que si je suis sûr de moi, je ne le suis pas de mon prochain, lequel, ou n'est pas persuadé de mon droit , ou piqué de ce que je le traite dans la rigueur du droit , en aura du ressentiment , & ne me le pardonnera peut-être jamais. Voilà ce que je dois me dire à moi-même ; & sans ce détachement de l'intérêt propre , quels désordres ruinent tous les jours dans le monde la charité ? C'est la quatrième & dernière preuve.

Otez le propre intérêt , ou plutôt la passion du propre intérêt , je vous répondrai de la charité des hommes. Il n'y aura plus de discordes parmi eux , plus de querelles entre les particuliers , plus de divisions dans les familles , plus de factions dans les Etats , plus de schismes dans l'Eglise , parce que tous ces désordres viennent originaiement de l'intérêt. Vous le sçavez , & vous le voyez sans cesse dans la vie. Pourquoi se hait-on les uns les autres ? pour l'intérêt. Pourquoi se déchire-t-on les uns les autres ? pour l'intérêt. Pourquoi travaille-t-on à se détruire les uns les autres & se détruit-on en effet ? pour l'intérêt. Quel a été dans le Christianisme le principe de tant d'hérésies & de tant de sectes, quel en a été le soutien ? l'intérêt. Si donc j'ai du zèle pour la conservation de la charité , je dois autant qu'il m'est possible combattre dans moi l'esprit d'intérêt. Dans le Ciel, dit saint Chrisostôme , il n'y a point de guerres , point de jalousies , point de pas-

sions qui troublent la paix. Mais d'où vient cette union si étroite & si constante entre les saints? Est-ce parce qu'ils voyent Dieu, parce qu'ils l'aiment, parce qu'ils sont en état de grace, parce qu'ils jouissent de la lumière de gloire? Tout cela sans doute contribuë à l'entretien de la charité. Mais en voici une raison plus immédiate: c'est que parmi ces bienheureux on n'entend point ces termes de mien & de tien; c'est qu'on n'y dit point, cela est à moi, cela ne vous appartient pas, vous n'avez pas droit sur cela: *Ubi non est meum ac tuum, frigidum illud verbum.* Il n'y a qu'un même intérêt pour tous, qui est de posséder Dieu; & comme Dieu seul suffit à tous sans se partager, ils demeurent tous réunis dans son sein sans se diviser. Nous, Chrétiens, nous sommes bien éloignez de la perfection de cet état. Le mien & le tien sont les termes les plus communs sur la terre, & nous ne pouvons guères nous en passer: mais c'est cela même qui nous condamne, si nous n'usons de toute la vigilance nécessaire pour ne point rompre le lien de la charité. Car si nous étions exempts de tous les intérêts propres, comme les saints dans le Ciel, & que Dieu nous commandât la charité, il ne seroit pas difficile de la garder; ou si Dieu nous voyant sujets sur la terre à ces intérêts, ne nous faisoit pas de la charité un précepte rigoureux, nous n'aurions rien à appréhender. Mais ayant des intérêts particuliers comme nous en avons, & nous trouvant d'ailleurs indispensablement obligés d'accomplir tous les devoirs de la cha-

Christofo

rité, voilà, mes Frères, reprend saint Chrysofôme, ce qui doit nous tenir dans une crainte & une attention continue, de peur que la passion de l'intérêt ne s'allume dans notre cœur, & que la charité ne s'y refroidisse. Ce n'est pas néanmoins encore tout. Car la même charité qui nous doit faire ainsi renoncer à notre intérêt propre, doit nous faire en même tems respecter & ménager l'intérêt du prochain, comme je vais vous l'apprendre dans la seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

N'Est-ce point un paradoxe de notre Religion, de dire que nous soyons obligés à respecter l'intérêt d'autrui, en même tems que Dieu nous ordonne de sacrifier notre intérêt propre; & que la charité nous fasse une loi d'avoir des égards pour tout ce qui touche le prochain, après nous avoir fait une autre loi de renoncer d'esprit & de cœur, à ce qui nous touche nous-mêmes? Non, Chrétiens, ce n'est point une vérité douteuse, ni qui puisse être contestée. C'est un principe de morale généralement reconnu, & il ne faut pas même avoir recours au Christianisme pour en être persuadé. Le monde lui-même en convient; & quoique cette obligation soit une de celles, qu'il viole plus impunément & plus hautement dans la pratique, il ne laisse pas en spéculation & en idée de s'en faire un devoir & une vertu. En effet, remarque saint Chrysofôme, tout homme à qui l'intérêt d'autrui est confié, par le seul motif de l'honneur se croit engagé à le ménager

plus fidèlement que le sien ; & le reproche qu'on lui feroit d'avoir trahi cet intérêt , lui feroit plus injurieux , que s'il étoit accusé d'avoir négligé ses intérêts personnels. Or si le monde dans le dérèglement & la corruption où l'amour propre l'a réduit , a encore des sentimens si droits , quels doivent être les nôtres dans la profession que nous faisons d'être Chrétiens ? & à quoi ne devons-nous pas être préparez , pour remplir en cette matière , comme en toute autre , la mesure de perfection que l'Evangile exige de nous ?

Il étoit juste , dit saint Ambroise , & cette réflexion est solide , il étoit juste que Dieu établît cet ordre parmi les hommes ; c'est-à-dire , qu'il nous ordonnât d'avoir du zèle pour les intérêts de notre prochain , pendant qu'il nous oblige à un détachement sincère de tout intérêt propre : pourquoi ? parce qu'il sçavoit , ajoute ce saint Docteur , que quelque détachez que nous fussions de nos propres intérêts ; il ne nous resteroit toujours que trop d'attention & trop d'ardeur à les maintenir ; & qu'au contraire quelque zèle que nous eussions pour les intérêts d'autrui , à peine en aurions-nous jamais autant que la loi exacte d'une entière justice le demanderoit. De-là vient , poursuit le même Père , que parmi les préceptes de la charité , exprimez dans le décalogue , Dieu ne fit aucune mention de l'amour de nous-mêmes , quoiqu'absolument un amour de nous-mêmes honnête & réglé , soit un précepte , non-seulement indispensable , mais de droit naturel & de

droit divin. Dieu dit à son peuple par le législateur Moïse : Tu aimera le Seigneur ton Dieu; voilà le premier commandement, auquel il joignit le second : & ton prochain, que tu regarderas comme ton frère. Mais il en demeura là, & il n'ajouta point : tu t'aimera aussi toi-même de cet amour juste & légitime que la nature t'inspire. Car il auroit été inutile, reprend saint Ambroise, que Dieu par une loi particulière eût pourvû à l'observation de ce devoir. Il étoit sûr que l'homme ne s'oublieroit pas ; & dans cette vûë, bien loin de nous éxciter à avoir de l'amour pour nous-mêmes, il pensoit dès-lors à nous faire dans la loi de grace ce grand commandement, de nous hair & de nous renoncer nous-mêmes.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, rien de plus constant que la proposition que j'ai avancée, qu'il n'y a point d'intérêt d'autrui, quelque léger qu'on le suppose, qui ne doive être respecté, & en voici les raisons. Premièrement, parce que tout intérêt d'autrui est essentiellement l'objet de la charité qui est en moi ; or en cette qualité il me doit être non-seulement cher, mais si j'ose ainsi dire, vénérable. Secondement, parce que cet intérêt d'autrui qui me paroît petit en lui-même, par rapport à la charité, est presque toujours important dans ses conséquences ; or c'est par ces conséquences que je dois l'envisager, pour bien juger des obligations qu'il m'impose selon Dieu. Troisièmement, parce qu'il n'y a point d'intérêt d'autrui, dont le mépris, ou le peu de soin, par la seule foiblesse des hommes, ne puisse

être pernicieux à charité ; or dès-là je suis inexcusable, si je viens à le mépriser, & si dans le commerce de la vie je n'y apporte pas toute la circonspection que demande là prudence Chrétienne. Trois raisons, qui pour être dignement traitées, demanderoient autant de discours ; mais que je ne fais que vous proposer en peu de paroles, pour ne pas abuser de votre patience.

Oùï, mes chers Auditeurs, ce que nous appellons intérêt d'autrui, est l'objet essentiel de la charité qui doit être en nous, & par conséquent la chose du monde pour laquelle, selon la loi de Dieu, nous devons avoir plus de ménagement & plus de zèle. Si c'étoit dans les vûes d'amitié qu'on regardât cet intérêt, avec quelle exactitude, disons mieux, avec quelle religiosité ne s'y comporteroit-on pas ? De quelle fidélité ne se piqueroit-on pas, pour témoigner combien l'intérêt d'un ami nous est précieux ? Jusqu'à quel point de raffinement ne porteroit-on pas ce respect & ce zèle ? Or voilà, dit Saint Augustin, le désordre que nous avons à nous reprocher. Nous nous faisons de l'amitié une espèce de Religion, & de la charité, qui est la plus sainte des vertus, un sujet de profanation. L'amitié nous rend circonspects, modérez, prévenans, généreux, fidèles ; & la charité n'opère en nous rien de semblable. Cependant la foi nous apprend, que si la charité n'est en nous plus forte & plus efficace que l'amitié, nous sommes non-seulement des hommes vains, mais réprouvez de Dieu. Que faut-il conclurre de-là ? Mais

revenons. Ce n'est donc point, à proprement parler, l'intérêt seul de l'homme que je respecte, quand je crains, par exemple, deblesser l'honneur, d'attenter sur les droits, de contredire & de choquer les sentimens d'autrui : Mais j'ai un objet plus noble devant les yeux. Ces sentimens, ce droit, cet honneur d'autrui se représentent à moi revêtus du caractère de la charité Chrétienne, & cela me suffit pour n'y donner jamais la moindre atteinte. Ce caractère de charité répandu sur toutes les choses où le prochain a quelque intérêt, me paroît comme une sauve-garde que Dieu y a mise ; & cette sauve-garde, si j'agis par l'esprit de la foi, est bien plus sûre, & plus propre à me contenir, que tout autre motif humain. Or c'est en cela que consiste l'exercice de la charité : car la charité encore une fois, n'est point une vertu oisive ni abstraite. Elle a un sujet qui l'occupe, & auquel elle s'attache, & ce sujet est l'intérêt d'autrui, dont nous parlons. Notre amour propre forme des desseins contraires à cet intérêt : la charité s'y oppose. Cet intérêt est combattu par notre ambition, ou par notre jalousie : la charité le défend. Nous bleffons cet intérêt par notre imprudence : la charité y remédie. Nous détruisons cet intérêt par notre injustice : la charité le répare & le rétablit. Voilà quelle doit être en nous son action ; car aimer le prochain, & n'avoir pour lui ni déférence, ni condescendance, ni retenuë, ni précaution, ni soin de l'épargner, ni crainte de lui nuire & de lui déplaire, c'est une charité que Saint Paul

n'a point connuë , & qui passera toujours pour chimérique, quand on voudra la comparer avec celle dont ce grand Apôtre nous a fait l'excellente peinture. Il n'importe : c'est encore cette charité chimérique & fausse que l'erreur & l'aveuglement du siècle voudroit soutenir. Comme on se figure une charité qui n'exclut point l'intérêt propre, & avec laquelle on prétend pouvoir accorder toute la corruption de l'intérêt propre, aussi en suppose-t'on une, avec laquelle le mépris de l'intérêt d'autrui n'a rien qui ne soit compatible. J'entens une charité qui sçait parfaitement se mettre au-dessus de l'intérêt du prochain, & qui bien loin de s'en rendre esclave, croit être en droit de s'en faire, comme il lui plaît, un divertissement & un jeu. On a même trouvé le secret d'aimer ses frères dans le Christianisme, & de leur donner tous les chagrins qu'on leur donneroit, s'ils étoient nos ennemis les plus déclarez; & cela se fait d'autant plus dangereusement, que l'on proteste alors plus hautement ne les point haïr. Car on les raille, on les choque, on les mortifie, on censure leurs actions, on traverse leurs desseins, on rabaisse leurs succès, & cependant on assure & on se flatte qu'on les aime, comme si tout cela étoit indifférent à la charité, & qu'elle n'y dût prendre aucune part. Or je vous demande, s'il y a une plus grossière & plus déplorable illusion.

Mais ces intérêts d'autrui, me direz-vous, sont souvent trop peu de chose, pour imposer à la charité une obligation si sévère. Et moi (seconde raison) je soutiens qu'en

matière de charité, mais encore plus de charité Chrétienne, il n'y a rien de léger; & que par rapport à cette vertu, si nous raisonnons bien, tout doit être censé important. Pourquoi cela? non-seulement pour obvier au désordre de la prévention de notre esprit, qui fait que lorsqu'il s'agit de l'intérêt des autres, en étant aussi peu touché que nous le sommes, nous n'en portons presque jamais un jugement équitable; & qu'autant que l'amour propre est ingénieux à grossir dans notre idée les moindres offenses qui nous regardent, autant a-t'il de subtilité & d'artifice pour diminuer dans notre estime les offenses les plus graves, qui s'adressent au prochain: (vérité que l'expérience nous rend sensible, & qui se rapporte à ce que le Sage appelloit abomination devant Dieu, quand il disoit que nous avons deux poids & deux mesures: l'une pour nos propres injures, qui consiste à exagérer, à amplifier, à relever tout; & l'autre, pour celles d'autrui, qui consiste à traiter de bagatelle, & à compter tout pour rien: *Pondus & pondus abominatio est apud Deum.*) Non-seulement, dis-je, par cette raison qui est générale, mais par une autre plus essentielle, & dont on ne peut disconvenir: parce qu'en effet, dit Saint Chrysostôme, ce qui est petit en soi, est presque toujours par rapport à la charité, important dans ses conséquences, & qu'il ne doit plus être mesuré selon les bornes étroites de l'injustice particulière qu'il renferme; mais selon l'étendue des maux presque infinis qu'il peut produire.

PROV.
2. 20.

Ainsi , par exemple , mon cher Auditeur , cette raillerie que vous avez faite , qui a paru fine & spirituelle , mais aux dépens de votre prochain , & qui peut-être a été applaudie de ceux qui n'y prenoient nul intérêt , du moment qu'elle reviendra à la personne dont vous avez parlé , quels mouvemens de dépit & d'indignation n'excitera-t'elle pas dans son cœur ? Cette obstination , souvent bizarre & capricieuse , que vous avez à contredire l'humeur de votre frère ; cette parole brusque & hautaine qui vous est échappée traitant avec lui ; ce défaut de complaisance dans une occasion où vous en deviez avoir ; ce refus peu honnête & défobligeant d'un service qu'il attendoit de vous , ne font - ce pas - là les principes de l'aversion qu'il vous témoigne en toutes rencontres ? Si vous aviez respecté la charité , si vous aviez été à l'égard de cet homme aussi réservé & aussi prudent que vous voulez qu'on soit pour vous , la paix qui est le fruit de la charité , seroit encore parfaite entre vous & lui. On n'auroit pas vû ces dissensions , ces emportemens , ces vengeances qui ont éclaté. Cet incendie n'est venu que d'une étincelle , je l'avouë ; mais c'est pour cela même que vous deviez l'éteindre dès sa naissance , & que vous êtes coupable de l'embrasement que cette étincelle a causé dans son progrès. En effet , nous voyons tous les jours que les plus grands troubles , que les inimitiez les plus violentes , que les plus scandaleux divorces , n'ont point eû d'autre origine que quelques petits intérêts du prochain ,

blessez d'abord par indiscretion ; mais qui dans la fuite ont porté à tous les excès de la passion & de l'animosité. Or qui peut douter que la charité ne soit responsable de ces suites ? Et pourquoi ne le seroit-elle pas, Chrétiens, ou plutôt, pourquoi n'en serions-nous pas responsables pour elle ? Puisque ces suites sont aussi funestes que nous l'éprouvons, pourquoi ne serions-nous pas obligés à les prévoir, & en les prévoyant, à les éviter ? Ne connoissons-nous pas assez le monde pour être instruits de tout cela, & montrons-nous dans le reste de notre conduite que nous l'ignorions ? Quand il est question de cultiver les bonnes grâces & la faveur d'un grand, négligeons-nous les plus petites choses ? Persuadez que notre fortune dépend de lui, ne craignons-nous point de l'attrister, de le rebuter, de le contrarier ? Ne nous faisons-nous pas une loi de lui plaire en tout, & de nous conformer à toutes ses inclinations ? Or est-ce trop exiger de nous, quand on veut que nous fassions pour l'intérêt de la charité, ce que nous croyons nous-mêmes devoir faire pour un intérêt temporel ?

On se tient bien justifié, lorsqu'on dit : Je n'ai point attaqué l'honneur & la réputation de ceux qui se plaignent de moi ; je n'ai point touché des articles essentiels. Mais on ne prend pas garde que c'est-là une des plus vaines excuses, dont la malignité du monde se couvre. Car ce qui détruit la charité parmi les hommes, ce n'est pas seulement, ni même toujours, ce que les hom-

mes appellent choses essentielles, en fait de réputation & d'honneur; & tel ne s'offensera pas moins d'être raillé sur son ignorance, & la grossièreté de son esprit, que d'être accusé de manquer de cœur & de probité. Dites d'une femme mondaine, qu'elle est ridicule dans ses manières, & pitoyable dans sa figure, vous la piquerez plus vivement, que si vous lui reprochiez un commerce de galanterie. Ce qui détruit parmi les hommes la charité, c'est par rapport à chacun d'eux, ce qui les aigrit, ce qui les envenime, ce qui les remplit d'amertume; & quand je me donne la licence de les entreprendre sur l'un de ces points, quel qu'il soit, je me charge devant Dieu de tout ce qui en peut arriver.

Enfin, mes Frères, conclut Saint Bernard, & c'est la dernière raison, nous devons bien nous convaincre, que la charité étant la chose du monde la plus délicate, elle veut, pour ainsi parler, être choyée, & qu'une partie du respect qui lui est dû, consiste dans les égards que sa foiblesse même demande de nous. Car il ne faut pas, dit ce Père, que nous considérons cette vertu dans la pure abstraction de son être, ni telle qu'elle seroit dans des créatures d'une autre espèce que celles qu'il a plû à Dieu de produire, ni même telle qu'il seroit à désirer qu'elle fût absolument dans le prochain; mais telle en effet qu'elle y est, & qu'elle y sera toujours. Or il est certain que la charité, quoique forte & robuste en elle-même, n'est point communément de cette trempe dans ceux avec qui

nous vivons. Au contraire, nous devons faire état qu'elle est foible dans leurs personnes, qu'elle est fusceptible de toutes les impressions, aisée à choquer, & que les moindres injures sont pour elle autant de playes dangereuses, & difficiles à guérir; d'où s'ensuit pour nous un devoir de conscience, de nous étudier nous mêmes, & d'agir toujours avec beaucoup de retenue & de douceur. Mais cette délicatesse de la charité ne vient que de l'imperfection des hommes. Hé bien, mon Frère, répond S. Bernard, quelle conséquence pensez-vous pouvoir tirer de-là? Les hommes sont nez imparfaits: donc il vous sera permis d'en user avec eux comme s'ils ne l'étoient pas? ils ont pour eux-mêmes, & pour ce qui les concerne, une extrême sensibilité: donc vous pourrez impunément les irriter & les aigrir? La charité dans leur cœur est bien fragile: donc vous n'aurez nul égard à sa fragilité? Et quoi, poursuit ce Saint Docteur, est-ce ainsi que raisonnoit Saint Paul? Sont-ce-là les règles de Christianisme qu'il donnoit aux Fidèles, lorsqu'il leur recommandoit de respecter jusqu'à la foiblesse de leurs Frères, de se garder avec soin de les scandaliser dans les choses même innocentes, & d'ailleurs permises; de craindre surtout que par leur conduite peu discrète, une ame foible, pour laquelle Jesus-Christ est mort, ne vint à périr? *Et peribit infirmus in tuâ scientiâ frater, pro quo Christus mortuus est.* Non non, direz-vous, mon cher Auditeur, si vous en jugez selon les maximes de notre Religion, ce n'est point

I. Cor. c.
8.

à moi de guérir la foiblesse des hommes , ni de corriger la délicatesse de leurs esprits & de leurs humeurs. C'est à moi de m'y accommoder , & comme Chrétien de les supporter ; & puisque les hommes sont sensibles à une parole & à une raillerie , jusqu'à rompre la charité , cette raillerie , cette parole doit être pour moi quelque chose de grand. De tout tems les hommes ont été foibles & délicats. Voilà ce que je dois présupposer comme le fondement de tous mes devoirs en matière de charité. Car , si pour avoir de la charité , j'attendois que les hommes n'eussent plus d'imperfections ni de foibleses , comme il est certain qu'ils en auront toujours , je renoncerois pour toujours à cette vertu. Dieu me commande de les aimer foibles , comme ils sont , & imparfaits comme ils sont. Or cela ne se peut , si je ne respecte en eux jusqu'aux moindres de leurs intérêts , & si je ne suis circonspect jusques dans les sujets les plus legers , dont ils ont coutume , quoique sans raison , de s'offenser. J'aurai bien plutôt fait de condescendre là-dessus à leurs foibleses , que de prétendre qu'ils réforment leurs idées ; & il me sera bien plus avantageux d'être à leur égard humble & patient , que de m'opiniâtrer à vouloir les rendre raisonnables.

Voilà , Chrétiens , les sentimens avec lesquels je vous laisse ; & je finis par la belle & salutaire leçon , que faisoit Saint Pierre aux premiers Fidèles : *Deponentes igitur omnem malitiam , & omnem dolum , & simulationes , & invidias , & omnes detrac-*

1. Petr.

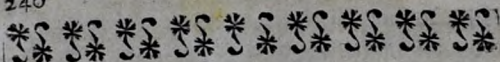
c. 2.

tiones, sicut modo geniti infantes, rationabiles, sine dolo lac concupiscite. Défaites-vous donc, mes Frères, défaites-vous de cette malignité, de cette animosité, & de ces haines qui infectent votre cœur. N'usez plus de ces ruses & de ces artifices dont vous vous êtes servi pour vous surprendre les uns les autres. Quittez ces fausses apparences, & n'ayez plus ces dissimulations, qui sous un visage froid & serein, cachent les plus vifs ressentimens, & les passions les plus animées. Etouffez ces envies secrettes & ces jalousies, qui du succès de vos frères, vous font un supplice. Ne vous laissez plus aller à ces médifances, qui éteignent dans vos ames la grace & la charité, & qui souvent changent la société la plus sainte dans un enfer. Si quelque affaire vous a divisez, rapprochez-vous au plutôt, & unifiez-vous plus que jamais. Otez toutes ces formalitez qui arrêtent tant de réconciliations; mais, selon l'avis de Saint Paul, prevenez-vous de part & d'autre: *Honore invicem prevenientes.* Soyez en cela comme des enfans, & souvenez-vous que la simplicité d'un enfant vaut mieux en mille conjonctures pour un Chrétien, que toute la sagesse du monde. Souvenez-vous qu'il est impossible d'être à Jesus-Christ, si l'on n'a l'esprit de Jesus-Christ, & que l'esprit de Jesus-Christ est un esprit de charité. Venez, divin Esprit, venez dans nos cœurs, pour y rétablir cette précieuse vertu. Si vous la faites revivre parmi nous, & si vous faites cesser tout ce qui l'altère, c'est bien alors que par une espèce de création, vous aurez renou-

Rom. c.
12.

vellé la face de la terre : *Et creabuntur, & renovabis faciem terræ.* Opérez ce miracle, *Offic. Eccl.*
Seigneur, opérez-le pour toute l'Eglise votre Epouse ; mais en particulier pour cet auditoire qui m'écoute, afin que tous ceux qui le composent, unis dès maintenant par une sincère charité, le soient éternellement par une même félicité, que je leur souhaite, &c.





S E R M O N

P O U R L E

TREIZIE'ME DIMANCHE

APRE'S LA PENTECOSTE.

Sur la Confession.

Quos ut vidit, dixit: ite, ostendite vos
Sacerdotibus.

*Dès qu'il eut apperçû ces Lèpreux, il leur
dit: allez, faites-vous voir aux Prêtres.
En Saint Luc, ch. 17.*

C'EST l'ordre que donne le Sauveur du monde à dix lépreux qui viennent implorer son secours, pour être délivrés de cette honteuse & mortelle contagion qui les infectoit: & c'est le puissant remède, que l'Eglise, au nom de Jesus-Christ, nous présente, pour être purifiés d'une lèpre mille fois encore plus dangereuse, qui est le péché. Elle nous envoie aux Prêtres, comme aux Médecins de nos ames; & elle nous ordonne de leur faire connoître notre état & nos maladies spirituelles: *Ite, ostendite vos Sacerdotibus.* Dans l'ancienne loi, remarque Saint Chrysostôme, les Prêtres n'avoient

n'avoient pas le pouvoir de guérir la lépre : mais ils l'examinoint seulement , & jugeoient si elle étoit, en effet guérie. Il n'y a que la loi nouvelle, & que le Sacrement de pénitence , où les ministres du Seigneur , successeurs des Apôtres , soient revêtus de l'autorité de Dieu même, pour délier le pécheur pour le réconcilier , pour l'absoudre & lui remettre par une parole tous ses péchez. Cependant , Chrétiens , voici ce qui nous doit paroître bien étrange , & ce que nous ne pouvons assez déplorer dans le christianisme. C'est que tant de pécheurs sçachent si peu profiter du don de Dieu & du sacrement le plus salutaire. C'est qu'au lieu de se rendre aux pressantes invitations de Jesus-Christ , qui dans leur malheur leur a préparé cette ressource , & leur tend les bras pour répandre sur eux ses bénédictions, ils s'obstinent à se tenir éloignés de lui , & refusent d'approcher de son sacré tribunal. C'est que pouvant trouver dans une humble confession de leurs péchez la plus prompte & la plus parfaite guérison ; comme des malades agitez d'un violent transport , & insensibles à leurs maux , ils fuyent le remède avec autant d'horreur , qu'ils devroient marquer & avoir d'ardeur pour le rechercher. J'entreprends aujourd'hui de corriger ce désordre , & de vous représenter pour cela les avantages de la confession. On prêche assez aux Chrétiens l'affreux danger & le crime d'une confession sacrilège : mais peut-être ne leur fait-on point assez voir combien d'ailleurs , une bonne confession leur peut être utile pour

la réformation de leur vie, & pour leur avancement dans les voyes de Dieu. On parle assez des dispositions nécessaires qu'ils y doivent apporter : mais peut-être leur parle-t-on trop peu des fruits précieux & des biens inestimables qu'ils en doivent espérer. Je prétends donc, mes chers Auditeurs, pour vous engager à un fréquent usage du sacrement de pénitence, vous en montrer dans ce discours l'excellence & la vertu. Demandons les lumières du Saint Esprit par l'intercession de Marie :
Ave.

CE n'est pas mon dessein d'établir par de longues preuves l'obligation indispensable & la nécessité de la confession. Dès que nous sommes enfans de l'Eglise, nous sommes soumis à ses décisions, & nous ne pouvons ignorer un de ses préceptes les plus authentiques & les plus formels. Précepte fondé sur la parole de Jesus-Christ même. Précepte autorisé par la tradition, confirmé par les Conciles, reçu dans tous les siècles, & observé de tout le peuple fidèle. Je sçais néanmoins comment l'ont regardé nos hérétiques ; qu'il leur a paru un joug insupportable, & qu'ils l'ont rejeté comme une loi trop dure & trop pesante. Mais sans vouloir m'engager dans une controverse peu convenable & au tems & au lieu où je parle, j'avance, mes chers Auditeurs, & je vais vous en convaincre, que de toutes les pratiques chrétiennes, une des plus avantageuses pour nous, & où Dieu a eu plus d'égard à nos véritables intérêts ;

c'est la confession. Pour en être persuadé, nous pouvons nous considérer en deux états différens, ou dans l'état du péché, ou dans l'état de la grace. Dans l'état du péché, nous avons besoin de remède pour nous guérir; & dans l'état de la grace nous avons besoin de force pour nous soutenir. Or cela posé, écoutez deux propositions qui vont faire tout le sujet de votre attention. Je dis que la confession est le moyen le plus efficace & le plus puissant, que la providence nous ait fourni, pour effacer le péché: ce sera la première partie. J'ajoute que la confession est encore le préservatif le plus infallible & le plus souverain pour nous garantir des rechûtes dans le péché: ce sera la seconde partie. De l'une & de l'autre vous apprendrez de quelle conséquence il est donc pour nous d'avoir souvent recours au sacrement de la pénitence, & ce sera la conclusion. Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

C Est une doctrine communément reçüe I.
 dans la Théologie, que quelque moyen PAR-
 que nous puissions employer pour l'expi- TIE.
 tion de nos crimes, quand nous les avons
 une fois commis, il n'est point de lui-même
 capable de les effacer, si Dieu ne l'accepte
 pour cela, & s'il n'y ajoute sa grace, qui est
 la grace de la rémission. Mais la même
 Théologie reconnoît aussi, que les moyens
 que Dieu veut bien accepter, sont dans les
 règles ordinaires, des moyens proportionnez,
 & qui de leur nature ont déjà quelque ver-
 tu, pour contribuer à un effet si noble &
 si relevé. Voilà, Chrétiens, les deux prin-

cipes , sur lesquels j'établis la proposition que j'ai avancée , quand j'ai dit , que la confession étoit un des remèdes les plus efficaces pour abolir le péché. Car si vous me demandez d'où elle tire cette vertu , je prétends que c'est premièrement de la volonté & du don de Dieu , secondement , d'elle-même & de son propre fonds. De la volonté de Dieu , parce que Dieu l'a spécialement choisie & agréée pour cette fin. De son propre fonds , parce qu'elle a tout ce qu'il faut pour faire entrer un pécheur , avec le secours de la grace , dans l'esprit d'une parfaite pénitence. De la volonté de Dieu , parce que Dieu semble lui avoir remis absolument le pardon du péché. De son propre fonds , parce qu'elle a des qualités merveilleuses pour convertir le pécheur & le ramener dans les voyes de la justice. Deux considérations auxquelles je réduis tout ce que j'ai à vous dire dans cette première partie. Donnons à l'une & à l'autre tout l'éclaircissement qu'elles demandent.

Oùï , Chrétiens , Dieu l'a voulu que la rémission du péché fût attachée à la confession du péché , & la loi qu'il en a faite , quoique d'abord elle paroisse une loi de justice , est tellement une loi de miséricorde , qu'elle n'a pû venir que de la miséricorde même. Car quel excès & quel prodige de bonté , que pour être absous d'un crime , qui m'exposoit à une damnation éternelle & qui la méritoit , ce soit assez de m'en accuser moi-même ; que Dieu se contente d'une telle déclaration , & qu'il me suffise ,

comme parle saint Augustin, de confesser ce que je suis pour devenir ce que je ne suis pas. Ah! mes Frères, s'écrie là-dessus Zénon de Véronne, voici un jugement bien extraordinaire & bien nouveau. Si le criminel s'excuse, il est condamné; & s'il se reconnoît coupable, il est justifié. *Novum* Zen. Ver.
judicii genus, in quo reus, si excusaverit crimen, damnatur; absolvitur, si fatetur. Dans la justice des hommes, la procédure est bien différente: ils ne punissent que ce que l'on découvre. Mais dans la justice divine, il n'y a de châtement & de punition que pour ce que l'on cache. Si vous révélez votre péché, en le révélant vous le faites disparaître à mes yeux. Et si vous vous rendez votre accusateur, je cesse d'être votre juge. Ce sont les belles paroles que Pierre de Blois attribuë à Dieu, & qu'il lui met dans la bouche, pour inviter un pécheur à cet exercice si salutaire de la confession. De là vient, reprenoit le grand Evêque de Vérone dont j'ai déjà cité le témoignage, que notre confession, c'est-à-dire, celle que nous faisons selon les loix du Christianisme, & au tribunal de la pénitence, n'est point une confession forcée, ni arrachée par la crainte ou par la violence des tourmens; mais une confession libre, volontaire, où nous nous expliquons de nous-mêmes & d'un plein gré, avec repentir, avec amour: pourquoi? parce que nous sçavons, dit-il, qu'elle ne nous peut être qu'avantageuse, & que si notre Dieu l'exige de nous, ce n'est point pour s'en prévaloir contre nous & à notre perte, mais pour avoir lieu de nous

combler de ses faveurs les plus abondantes & les plus précieuses. De-là vient, ajoute saint Chrysoftôme, que nous confessons jusqu'à nos péchez les plus secrets. Prenez garde, Chrétiens, à ce passage, il est important contre nos hérétiques, & je le tire de l'homélie quinziesme sur la seconde Epître aux Corinthiens. Les juges de la terre, dit ce saint Docteur, ne prononcent que sur les faits dont il y a conviction, & qui sont devenus publics : mais pour nous, qui suivons d'autres maximes, & qui faisons profession d'une discipline toute sainte, nous soumettons au tribunal de l'Eglise jusqu'à nos pensées. Et voici la raison qu'il en apporte : c'est que notre foi nous apprend que cette confession de nos propres pensées & de nos sentimens les plus intérieurs & les plus cachez, bien loin de nous attirer de la part de Dieu un arrêt de condamnation, prévient au contraire tous les arrêts que nous aurions à craindre de sa justice, & nous en préserve.

Mystère, mes chers Auditeurs, que David avoit si bien compris, lorsqu'après avoir demandé à Dieu dans les termes les plus affectueux, qu'il lui fit grace, qu'il versât sur lui ses miséricordes, & ses plus grandes miséricordes, qu'il le purifiât de toutes les taches du péché : *Amplius lava me ab iniquitate mea, & à peccato meo munda me* ; ce Roi pénitent ne se servoit point d'autre motif pour l'y engager & pour le toucher en sa faveur, que de lui dire : vous voyez, Seigneur, que je reconnois mon iniquité ;

Ibid.

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco.

Quelle conséquence ! Elle est très-juste, répond saint Chrysostôme, & David parlant de la sorte, étoit parfaitement instruit des intentions de Dieu & de ses vûes toutes miséricordieuses. Car c'est comme s'il lui eût dit : il est vrai, Seigneur, cet aveu que je fais de l'offense que j'ai commise, est une réparation très-légère ; mais puisque vous voulez bien l'agréer & vous en contenter, j'ose vous l'offrir, & j'espère par-là me réconcilier avec vous. Vous me pardonnerez, mon Dieu, parce que je confesse mon péché : *Et à peccato meo munda me, quoniam iniquitatem meam ego cognosco.*

Voilà comment Dieu veut qu'on traite avec lui ; & cela, Chrêtiens, fondé sur deux de ses divins attributs : l'un est sa grandeur, & l'autre sa bonté. Sa grandeur, parce que c'est là qu'il fait paroître ce qu'il est & ce qu'il peut, remettant le péché en souverain, & sans observer avec nous toutes les formalitez d'une justice rigoureuse. Sur quoi je me rappelle un beau mot de saint Ambroise dans le panégyrique du grand Théodose. Il dit que ce Prince prenoit quelquefois plaisir à juger lui-même les criminels d'Etat ; & qu'après les avoir convaincus & forcez d'avoüer leur crime, au moment qu'ils attendoient une sentence de mort, & qu'ils redoutoient son juste courroux, il changeoit tout à coup de visage pour leur faire entendre qu'il leur rendoit la vie, & que de sa pleine volonté il les renvoyoit sans châtement. Or il en usoit ainsi, poursuit le même Père, parce qu'il ne vouloit pas perdre ces malheureux, &

qu'il se faisoit une gloire de vaincre leur malice par sa clémence vraiment royale : *Vincere enim volebat, non perdere.* Telle est, mes chers Auditeurs, la conduite de Dieu envers nous. Outre qu'il y va de sa grandeur, sa bonté s'y trouve encore intéressée. Parce qu'il nous aime, il ne veut pas nous faire périr ; mais il veut seulement avoir sur nous gain de cause. Or il l'a par notre confession : car c'est notre confession qui donne à sa justice tout l'avantage qu'elle peut avoir pour nous punir, & à sa miséricorde toute la gloire de nous pardonner.

C'est pourquoi le Prophète royal disoit encore à Dieu : *Tibi soli peccavi & malum coram te feci, ut justificeris in sermonibus tuis, & vincas cum judicaris.* J'ai péché, mon Dieu, & je le confesse : pourquoi ? afin que vous soyez glorifié dans ma personne ; & que dans le pardon que vous m'accorderez, on connoisse que votre miséricorde est au-dessus de toute la malignité de mon cœur, & qu'elle en a triomphé. Aussi est-ce toujours cette miséricorde victorieuse que le Saint Esprit nous représente, quand il nous invite à la confession : & c'est en ce sens que saint Augustin explique ces paroles du

Psal. 50. Pseaume cent dix-septième, *Confitemini Domino quoniam bonus.* Hé ! mon Frère, dit-il, en s'adressant à un pécheur, que craignez-vous de confesser votre péché à un Dieu si bon pour ceux qui le confessent sincèrement & sans déguisement ? Ne vaut-il pas mieux en le déclarant, vous rendre votre Dieu propice, que de l'irriter en demeurant dans un silence criminel ? *Quid times*

*confiteri Domino, qui confitenti bonus est: fac
confitendo propitium, quem negando facis in-
fensum.* Aug.

Mais, dites-vous, ce n'est point seulement en la présence de Dieu que je dois reconnoître mon péché, c'est encore à un homme qu'il m'est enjoint de le déclarer. J'en conviens, mon cher Auditeur, c'est à un homme, mais à un homme autorisé de Dieu, tenant la place de Dieu, le ministre des miséricordes de Dieu. Et quelle peine un Chrétien peut-il avoir de confesser son péché à cet homme, qui lui sert de médiateur auprès de Dieu? Tout honteux que je l'imagine, ce péché, ou qu'il est en effet, quand il le faudroit confesser devant toute la terre & dans l'assemblée de tous les justes, selon l'expression du Prophète, *In concilio* Psal. 112.
justorum & congregatione, votre grace, ô mon Dieu, dépendant de-là & m'étant promise à ce prix, devrois-je hésiter un moment? Devrois-je compter pour quelque chose une condition à laquelle il vous a plu d'attacher pour moi un si grand bien? Ne devrois-je pas être prêt à faire au moins par une obligation rigoureuse & pour l'assurance de mon salut, ce que faisoient les premiers fidèles par une abondance & une ferveur de christianisme? Craignoient-ils de confesser hautement leurs péchez? Craignoient-ils de les révéler à la face de toute l'Eglise? Pourquoi n'aurois-je pas dans la confession secrète, la même soumission, la même résolution, le même zèle qu'ils avoient dans la pénitence & la confession publique? Pourquoi ne ferois-je pas

pour racheter mon ame , cette ame immortelle , ce que font tous les jours les criminels pour racheter une vie passagère & périssable ? Qu'un criminel ait obtenu du Prince des lettres de grace , refuse-t'il de se présenter aux juges commis pour les examiner & les vérifier ? Il s'y porte de lui-même , il y court. C'est néanmoins , par une déclaration authentique , souscrire à tous les chefs d'accusation formez contre lui ; c'est dans un jugement juridique & solennel se reconnoître coupable & digne de mort. Il n'importe ; l'avantage de l'absolution lui fait oublier , ou lui fait soutenir toute confusion. Or la grace de mon Dieu que j'ai perduë & qui m'est offerte dans le saint tribunal , est-ce un avantage moins estimable , & qui me doit moins coûter ? Ai-je un degré de foi , si je ne vais pas encore avec plus d'ardeur me montrer aux Prêtres : *Ostendite vos Sacerdotibus* ; si je ne m'empresse pas de leur faire voir mon état , de leur découvrir mes misères , d'implorer leur médiation , & de recevoir de leur bouche une prompte & pleine rémission ? Suivons donc , mes Frères , suivons le conseil de l'Apôtre , qui nous avertit d'approcher avec confiance de ce trône de grace que Dieu a établi dans son Eglise , & où sont assis ses ministres pour répandre selon son gré ses bénédictions. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratia , ut veniam consequamur , & gratiam inveniamus in tempore opportuno.* C'est en leurs mains qu'il a déposé toute son autorité , & c'est en votre faveur qu'il leur a ordonné de l'employer

Heb. c.
4.

C'est à eux qu'il a dit : tout ce que vous délierez sur la terre, je veux qu'il soit délié dans le ciel : & tout ce que vous remettrez, je veux qu'il soit remis. Ses promesses là-dessus sont les plus précises & les plus formelles, ses volontés les plus expresses ; & ne sommes-nous pas bien ennemis de nous-mêmes, si nous ne prenons pas soin d'en profiter.

Cependant, Chrétiens, ne nous étonnons pas que Dieu ait, s'il m'est permis de parler ainsi, une telle déférence pour la confession du péché. Ce n'est pas sans fondement, puisque la confession du péché a d'elle-même tout ce qui peut gagner le cœur de Dieu, & mettre l'homme dans l'ordre d'une pénitence parfaite. Autre principe, d'où je prétends que lui vient cette vertu si salutaire pour nous & si puissante. Car que fait la confession du péché ? trois choses. Elle humilie le pécheur dans la vûë de son péché ; elle lui inspire la douleur & le repentir de son péché ; elle lui tient lieu d'une satisfaction présente & actuelle de son péché. Or par-là elle détruit absolument en lui le péché. Prenez garde s'il vous plaît : en humiliant le pécheur, elle lui arrache jusqu'à la racine du péché qui est l'orgueil. En inspirant au pécheur le repentir & la contrition, elle efface la tache du péché, qui est-ce que les Théologiens appellent la coulpe. Et en lui tenant lieu de satisfaction, elle expie même, ou du moins commence à expier ce qu'attire après soi le péché, qui est la peine. De sorte qu'il n'y a rien dans le péché qui ne cède à son action & à son

pouvoir. Tout ceci est remarquable, & mérite une réflexion particulière.

Je dis que la confession du péché humilie le pécheur : voilà son premier effet ? Et en cela, non-seulement elle met le pécheur dans l'ordre de la pénitence, mais elle fait en lui la principale & la plus essentielle fonction de la pénitence. Car dans la pensée des Pères, qu'est-ce que la pénitence ? Tertulien nous en donne une excellente idée : sçavoir, que la pénitence est comme un art, ou une science dont Dieu se sert pour humilier l'homme, & par où l'homme a lui-même appris de Dieu à s'humilier ; *Disciplina humiliandi hominis*. Or de toutes les leçons renfermées dans l'étendue de cette divine science, il n'y en a pas une qui soit comparable à celle de confesser son péché : pourquoi ? parce qu'il est certain que rien n'humilie tant l'homme que la confession du péché. Je ne dis pas cette confession vague & indéterminée, par où nous protestons en général que nous sommes pécheurs, sans spécifier en quoi, ni sur quoi nous le sommes. Je ne dis pas cette confession mentale & toute intérieure, qui se fait à Dieu du fond de l'ame, & qui ne consiste qu'à reconnoître devant lui ce qu'il sçait assez & ce que nous ne pouvons lui déguiser. Car bien loin qu'il faille pour cela de grands sentimens & de grands efforts d'humilité, on s'en fait même honneur, & c'est une marque de piété. Mais je dis cette confession instituée par Jesus-Christ, & dont nous avons l'usage dans l'Eglise : c'est-à-dire, cette confession où nous descendons au dé-

Tert.

tail des choses ; où nous ne nous contentons pas de dire , j'ai péché , mais où nous rendons contre nous-mêmes des témoignages particuliers de tel & tel péché ; où nous disons : voilà ce que j'ai pensé & ce que j'ai fait , voilà la passion qui m'a emporté , voilà le motif , l'intérêt qui m'a fait agir , voilà l'opprobre de ma vie , & c'est en ceci & en cela que j'ai trahi la cause de mon Dieu. Enfin , cette confession où nous faisons dans le tribunal de la pénitence , ce que Dieu fera dans le jugement dernier , lorsqu'il ouvrira toutes les consciences des hommes , & qu'avec un rayon de sa lumière il ira fouïller & pénétrer dans tous les replis de notre ame. Car c'est justement le modèle que notre confession se propose à imiter , comme c'est aussi dans cette vûe distincte de nous-mêmes que notre esprit trouve son humiliation : *Disciplina humili-candi hominis*. Je dis cette confession que nous ne faisons pas seulement à Dieu , mais à un homme que nous regardons comme l'envoyé de Dieu ; à un homme qui de lui-même ne nous peut connoître , mais à qui nous exposons toutes nos foibleffes , toutes nos lâchetés , toutes nos hypocrisies , tout ce qu'il y a de gâté & de corrompu dans notre cœur : nous soumettant à écouter tout ce que le zèle lui dictera , à subir toutes les peines qu'il nous imposera , observer toutes les règles de vie qu'il nous prescrira. Car qu'est-ce que tout cela , sinon un exercice héroïque de cette discipline humiliante dont parle Tertulien ? *Disciplina humili-candi hominis*.

Et c'est ici, mes chers Auditeurs, que vous pouvez remarquer avec moi la différence qui s'est rencontrée, & qui se rencontre encore tous les jours, entre l'esprit de l'erreur & l'esprit de la vraie religion. Car l'esprit d'erreur, qui est celui de l'hérésie, étant un esprit d'orgueil, il n'a pû souffrir de confession & de pénitence qui l'humiliât : Qu'a-t'il donc fait ? il a secoué le joug de cette confession sacramentelle, qui oblige à déclarer le péché, & qui assujettit le pécheur aux ministres de l'Eglise ; & n'a retenu qu'une ombre de confession, qui n'a rien de difficile ni d'humiliant pour lui. Et quelle humilité en effet de s'appeler simplement pécheur, puisque les plus grands saints ont eux-mêmes tenu ce langage ? Quelle humilité de se confesser à Dieu, à vous, Seigneur, dit saint Augustin, qui ne pouvez rien ignorer de tout ce que je suis, & aux yeux de qui vouloir me dérober, ce seroit une folie extrême ; puisque si j'osois l'entreprendre, je mériterois que vous vous tinssiez éternellement caché pour moi, sans que je pûsse jamais me cacher à vous, *Nam & si confiteri tibi noluerim, te miki abscondam, non me tibi.* Mais par un esprit tout contraire, l'Eglise de Jesus-Christ s'est maintenüe dans la pratique de cette confession, dont son divin Epoux lui a fait comme un sacrement d'humilité ; & plus cette confession lui a paru humiliante pour les pécheurs, plus elle s'y est attachée, parce qu'elle lui a semblé d'autant plus propre à la fin pour laquelle elle ordonne que nous en usions : l'humilité & la pénitence se sui-

Aug.

vant toujours, & la vraie pénitence ne pouvant être ailleurs que là où se trouve l'humilité la plus parfaite.

Voilà, mes chers Auditeurs, la grande maxime du christianisme; & par cette maxime vous devez voir quel est l'égarement de ceux qui fuyent la confession, & qui s'en éloignent pour la honte qu'ils trouvent à confesser leurs péchez. Raisonner ainsi, & agir par ce principe, c'est bien se tromper soi-même. Vous fuyez la confession & vous vous en dispensez, parce qu'elle porte avec soi une certaine honte; & c'est justement pour cela qu'il faudroit l'aimer. Car cette honte qu'elle vous cause, vous humilie devant Dieu; & ce qui vous humilie devant Dieu, c'est ce que vous devez chercher dans la pénitence. Ce qui vous a perdu, mon Frère, dit saint Chrysostôme, ce qui a été la source de votre malheur, c'est de n'avoir pas eu assez de honte. Vous vous êtes fait un front de prostituée, comme parle l'Écriture, pour commettre le péché. Il faut donc que ce soit la honte qui commence maintenant votre conversion; & que pour retourner à Dieu, vous repreniez cette honte du péché que vous aviez perduë. Or vous ne la retrouverez jamais mieux que dans la confession du péché même. Quand j'entends les prédicateurs de l'Évangile faire des discours entiers pour adoucir aux pécheurs, ou même pour leur ôter absolument la honte qu'ils peuvent avoir de s'accuser, je l'avouë, chrétienne Compagnie, quoique j'approuve leur zèle, j'ai peine à ne les pas contredire,

Car pourquoi, dis-je, ôter aux pécheurs, ce qu'il faudroit plutôt leur donner, s'ils ne l'avoient pas ? Un des grands abus de la confession, est de voir s'y présenter certaines ames, sans nulle honte de leurs crimes, & de leurs crimes néanmoins les plus honteux. Comme elles les ont hardiment commis, elles les déclarent avec la même assurance ; & vous diriez, à les entendre, qu'elles ont droit de n'en pas rougir, parce qu'elles sont d'une qualité & d'un état dans le monde, où l'on ne doit point attendre autre chose d'elles. Les ministres de la pénitence sçavent combien cet abus est aujourd'hui commun. Or cet abus qui va directement à exclure la honte du péché, bien loin de faciliter la pénitence, est une impénitence manifeste, ou du moins en est un signe visible. C'est donc aux prédicateurs & aux confesseurs à y remédier ; comment cela ? en inspirant eux-mêmes cette sainte honte à ceux qui ne l'ont pas ; & en apprenant à ceux qui paroissent l'avoir à en bien user, en leur faisant concevoir à tous, que c'est l'une des graces les plus précieuses qu'ils aient à ménager dans ce sacrement. Je sçais que cette honte peut quelquefois aller trop loin ; mais je consens qu'on la modère alors, & non pas qu'on la détruise. Je sçai qu'elle peut fermer la bouche à un pécheur, & lui faire céler son péché : mais pour le garentir d'une extrémité, il ne faut pas le faire tomber dans une autre. Car si c'est un excès de cacher son crime par confusion, c'en est un autre encore plus dangereux peut-être, de le déclarer sans humilité,

J'ai dit de plus que la confession a cela de propre, qu'elle éxcite en nous la douleur & la contrition du péché. La raison en est très naturelle. Car la contrition, disent les Théologiens, se forme dans nos ames par une appréhension vive & une vûë actuelle de la griéveté du péché & de sa malice. Or il est certain que nous ne comprenons jamais plus vivement cette malice du péché, que quand nous en faisons la déclaration au tribunal de la pénitence. C'est alors que le péché se montre à nous dans toute sa difformité. C'est alors que notre esprit en est frappé, que notre cœur en est émû, & que nous pouvons dire avec le Prophète royale: *Non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum.* Psal. 37. Hors de là nous n'y pensons qu'à demi; & quoique ce péché soit un poids qui nous accable, les idées que nous en avons sont si légères, qu'elles ne nous en laissent presque aucun sentiment. Mais quand nous approchons du ministre qui nous doit juger, & aux pieds duquel nous venons nous accuser, vous le sçavez, mes chers Auditeurs, & l'expérience vous l'aura fait connoître, ces idées si foibles auparavant, se réveillent tout à coup, se fortifient, deviennent sensibles, remuent le fonds de nos passions, nous attendrissent pour Dieu, nous donnent une sainte horreur de nous-mêmes, nous tirent quelquefois des larmes des yeux. Or ces larmes, selon saint Augustin, ces sentimens tendres, ces mouvemens d'horreur contre le péché, sont les dispositions les plus efficaces & les graces prochaines de la contrition.

Et voilà l'innocent & le divin fécet qu'a-
voit trouvé le saint Roi Ezéchias pour re-
nouveler dans son cœur l'esprit de péni-
tence. Que faisoit-il? il parcouroit toutes
les années de sa vie, & il confessoit à Dieu
toutes ses infidélitez. *Recogitabo tibi annos*
meos in amaritudine anima mea. Quoique la
confession ne fût pas encore érigée en sa-
crement, comme elle l'est dans la loi de la
grace, elle ne laissoit pas d'opérer en lui
& de le toucher. Cette revûë exacte de
tout le passé étoit suivie de l'amertume de
son ame, & cette amertume étoit la véri-
table douleur qu'il cherchoit. *Recogitabo tibi in*
amaritudine. N'est-ce pas ce qui arrive en-
core tous les jours à tant de pécheurs? Leurs
cœurs qui sembloient être endurcis, com-
mencent à s'amolir, dès que leur langue
commence à parler. Jusques-là on eût dit
que ces cœurs étoient fermez, & impéné-
trables à tous les traits de la grace; mais
à peine se font-ils ouverts par une déclara-
tion fidèle & entière, qu'après s'être
présentez à la pénitence comme une terre
sèche & aride, ils s'en retournent tout pé-
nétrez de la rosée du ciel: pourquoi? Par-
ce qu'ils ont ressenti l'efficace & la vertu
de la confession. Tel est l'effet de cette parole
si énergique & dont les Pères de l'Eglise
nous font tant d'éloges, *peccavi*, j'ai pé-
ché; de cette parole qui fut la confession &
le principe de la justification d'un des plus
parfaits & des plus illustres pénitens. Voyez,
mes Frères, dit saint Ambroise, combien
trois syllables sont puissantes: *Quantum tres*
syllaba valent? Cette parole seule changea le

Isai. c.
38.

Ambr.

cœur de Dieu, parce que d'un Dieu couronné, elle en fit un Dieu propice; & le cœur de David, parce que d'un adultère & d'un homicide, elle en fit un saint. Or si elle a fait un saint de David, que peut-elle faire, & que doit-elle faire de nous? Car cette courte parole *Peccavi*, est maintenant bien plus efficace encore qu'elle n'étoit alors. Etant devenuë une des parties les plus essentielles d'un sacrement, auquel Jesus-Christ a attaché tous ses mérites, elle a une vertu toute divine qu'elle n'avoit pas. D'où il s'ensuit qu'elle doit donc avoir dans la bouche d'un Chrétien toute une autre force, que dans celle de David. Je ne parle pas au reste, selon le langage & l'expression des libertins, dont je ne ferai point ici difficulté de me servir, je ne parle pas de ce *Peccavi* présomptueux, qu'ils se promettent dans l'avenir, & sur quoi ils fondent l'espérance d'une conversion imaginaire qu'ils n'accompliront jamais. Je ne parle pas de ce *Peccavi* superficiel, qui n'est que sur le bord des lèvres, & qui ne part point du cœur. Je ne parle point de ce *Peccavi* contraint & forcé, que la nécessité arrache à un moribond: car tout cela est réprouvé de Dieu. Mais je parle de ce *Peccavi* sincère & douloureux, qui est le symbole de la confession des justes; & pour celui-là, je soutiens qu'il a un don particulier d'exciter en nous la contrition, & par conséquent d'effacer le péché.

— Je vais encore plus avant, & je prétens enfin qu'il ne tient qu'à nous que la confession ne commence déjà à expier la peine

du péché & qu'elle ne nous serve de satisfaction pour le péché Car puisque la confession du péché nous est pénible, puisque nous y ressentons une répugnance, qui coûte à surmonter, puisque nous la regardons, comme un des exercices du christianisme les plus laborieux, pourquoi ne nous en ferions-nous pas un mérite auprès de Dieu; & pourquoi ne pourroit-on pas dire de nous, ce que saint Grégoire a dit de ce serviteur de l'Evangile, qui se confessant insolvable aux pieds de son maître, obtint une remise entière de toute sa dette?

Greg. *In confessione debiti, invenit debiti solutionem.*

C'est en ce sens que nous devons prendre ce que dit saint Ambroise, que la confession du péché est l'abrégé de toutes les peines que Dieu a ordonnées contre le péché : *Omnium pœnarum compendium*. Il semble d'abord que ce soit une exagération, mais c'est une vérité fondée sur les plus solides principes de la Théologie. Comprenez-la. Car il est certain que jamais la justice de Dieu ne perd rien de ses droits, & que de quelque façon que ce soit, ou dans l'autre vie, ou en celle-ci, elle tire la satisfaction & la vengeance qui lui est dûë pour le péché. Or il est de la foi que le péché mérite dans l'autre vie des peines éternelles, & il est encore de la foi que ces peines éternelles sont acquittées en celle-ci par la confession. Il faut donc que la confession ait quelque chose en foi qui égale dans l'estime de Dieu cette éternité de peines, & que toutes ces peines de

Ambr.

l'enfer soient , pour ainsi dire , abrégées dans la douleur intérieure d'une ame qui confesse leur péché : *Omnium pœnarum compendium*. Après cela , si nous n'avons pas perdu tout le zèle que nous devons avoir pour l'importante affaire de notre salut , pouvons-nous ne pas aimer une pratique où nous trouvons de tels avantages.

Concluons donc avec le Prophète, ou plutôt avec saint Augustin interprétant les paroles du Prophète, & les appliquant au même sujet que moi : *Confessio & pulchritudo in conspectu ejus*. Prenez garde , dit saint Augustin : ces deux choses ne se séparent point devant Dieu , la confession du péché & la beauté de l'ame : *Confessio & pulchritudo*. Et c'est dans ces paroles, mon Frère, poursuit le même saint Docteur, que vous apprenez tout à la fois, & à qui vous pouvez plaire, & par où vous lui pouvez plaire. A qui vous pouvez plaire, c'est à votre Dieu ; par où vous lui pouvez plaire, c'est par la confession de votre péché. *Audi cui placeas, & quomodo placeas*. Par conséquent, si vous aimez votre ame, si vous voulez la rendre pure & agréable aux yeux de Dieu, faites-vous de la confession un exercice fréquent & ordinaire. *Ama confessionem, si affectas decorem*.

Ah ! Chrêtiens, si vous aviez autant de passion pour plaire à Dieu, que vous en avez pour plaire à de foibles créatures ; & vous, Femmes du monde, si vous faisiez autant d'état de cette grace intérieure, qui doit être le plus bel ornement de vos ames,

que vous en faites de cette grace extérieure du corps, dont vous êtes si idolâtres, & qui devient le scandale du prochain, avec quelle assiduité & quelle ferveur vous verroit-on fréquenter le tribunal de la pénitence ! Faudroit-il employer tant de sollicitations pour vous y attirer ? Dès que vous vous sentez coupables devant Dieu, pourriez-vous demeurer un jour dans cette disposition criminelle ? sur-tout y pourriez-vous demeurer, comme il n'arrive que trop, les années entières ? N'iriez-vous pas chercher le remède pour vous guérir de cette lèpre qui vous défigure ? n'iriez-vous pas à la sainte piscine, vous laver & vous purifier ? Quoi qu'il en soit, nous avons vû comment par rapport au passé, la confession efface le péché commis ; & nous allons voir comment par rapport à l'avenir, elle nous préserve des rechûtes dans le péché. C'est la seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

Quoique dans la doctrine des Pères la justification d'un pécheur soit le plus grand de tous les ouvrages de Dieu, & que cet ouvrage coûte plus à Dieu que la résurrection des morts, & la création de tout un monde, on peut dire néanmoins & il est vrai, que ce seroit peu pour un pécheur d'être justifié par la grace de la pénitence, s'il n'avoit pas de quoi se maintenir dans cette grace, & s'il manquoit des moyens nécessaires pour se garantir des rechûtes dans le péché. Car, comme dit saint Jérôme, être guéri pour retomber dans une plus griève maladie, & ressusciter pour mourir

d'une mort encore plus funeste, c'est plutôt une punition & un malheur, qu'une grace & un bienfait. De-là je juge, & vous devez juger avec moi, quelle est l'excellence de la confession, & quels avantages nous en retirons, puisqu'en même tems qu'elle nous réconcilie avec Dieu, elle nous fixe, autant qu'il est possible & que notre foiblesse le permet, dans ce bienheureux état de réconciliation, nous tenant lieu du plus puissant préservatif que la Religion nous fournisse contre le péché. En voici la preuve. Je considère la confession, ou pour mieux dire, le sacrement de pénitence, selon trois rapports qu'il a & qui lui sont essentiels. Le premier à Dieu ou plutôt à Jesus-Christ, qui en est l'auteur; le second au Prêtre, qui en est le ministre; & le troisième à nous-mêmes, qui en sommes les sujets. Or dans ces trois rapports je trouve ma seconde proposition si bien établie, qu'il m'est évident qu'un Chrétien oublie tout le soin de son ame, quand il néglige l'usage de ce sacrement.

Car qu'est-ce que la confession selon le premier rapport qu'elle a avec Jesus-Christ? C'est une de ces sources divines, dont parle le Prophète, que le Sauveur en mourant fit couler de son sacré côté, & où les fidèles peuvent puiser à toute heure les eaux de sa grace, c'est-à-dire, certains secours particuliers, que chacune de ces sources leur communique abondamment, lorsqu'ils se mettent en disposition de les recevoir. Ainsi doit s'entendre la prédiction d'Isaïe, même dans le sens littéral: *Haurietis aquas in gaudio de*

Isaï. c.
12.

fontibus salvatoris. Mais quelle différence y a-t'il entre ces graces de la confession sacramentelle & celles des autres sacremens ? la voici : c'est que les graces de la confession sacramentelle sont spécialement des graces de défense, des graces de soutien, des graces que Dieu nous donne pour combattre le péché, pour tenir ferme dans la tentation, pour ne plus succomber sous le poids de la fragilité humaine, en un mot, pour persévérer dans les résolutions que la pénitence nous a inspirées. Telle est la fin principale de ce sacrement. Or vous sçavez que les graces d'un sacrement ont une subordination & une liaison nécessaire avec sa fin. Quiconque vient au saint tribunal & y apporte les dispositions convenables, a-t'il droit à ces sortes de graces ? oui, Chrêtiens, & ce droit est fondé sur le pacte que le Fils de Dieu en a fait avec son père. C'est ce que toute la Théologie nous enseigne. Tellement qu'un pécheur, après avoir confessé son péché, peut sans présomption exiger de Dieu, non-seulement des graces communes & générales pour ne le plus commettre, mais des graces de réserve, & de choix qui sont les graces propres du sacrement ; & Dieu ne pourroit sans injustice les lui refuser. Je dis sans injustice envers son Fils qui les a méritées, & non envers l'homme qui les reçoit. Hors de la confession, Dieu donne-t'il ces sortes de graces, & Jesus-Christ nous les a-t'il promises ailleurs que dans ce sacrement ? non, mes Frères : il veut que nous les allions puiser dans la source publique.

blique. *Haurietis de fontibus salvatoris.* Et en cela il ne nous fait nul tort : car c'est à nous d'accepter ces graces de la manière qu'il lui plaît de les dispenser , & c'est à nous de les chercher & de les prendre où il les a mises. Or il a renfermé celles-ci , qui nous fortifient contre les rechûtes , dans le sacrement de pénitence. C'est donc à ce sacrement & à la confession que nous devons avoir recours pour les obtenir.

De là quelles conséquences ? Ah ! mes chers Auditeurs , il est aisé de les tirer , & encore plus important de les méditer. Il s'ensuit de là qu'un Chrétien qui quitte l'usage de la confession , renonce aux graces du salut les plus essentielles , qui sont les graces de précaution contre le péché ; & que quand ensuite il se laisse emporter au torrent du siècle , aux désirs de la chair , aux désordres d'une vie libertine & déréglée , il est doublement coupable devant Dieu ; pourquoi ? parce que Dieu lui peut faire ce double reproche : tu a commis tout cela ; & par un surcroît de crime & d'infidélité , tu n'as pas voulu te servir du moyen que je te présentois pour te préserver de tout cela , qui étoit de purifier souvent ton ame par la fréquente confession. Il s'ensuit de là que dans l'ordre que Jesus-Christ a établi pour le partage des graces qu'il distribue à son Eglise en qualité de chef & de souverain pontife , plus l'homme Chrétien s'éloigne de la confession , plus il devient foible pour vaincre le péché ; & qu'au contraire plus il en approche , plus il devient fort , parce qu'il reçoit plus ou moins de ces secours

que Jesus-Christ y a attachez ; & que le moyen le plus infallible pour se soutenir au milieu du monde & contre ses attaques, est d'aller de tems en tems à cette source salutaire , d'où se fait encore aujourd'hui sur nous une effusion si abondante du sang du Sauveur & de ses mérites infinis. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.* Voilà ce qui s'ensuit : mais que fait l'ennemi de notre salut ? toujours attentif à notre perte , & voyant que cette source de la confession est si féconde en graces pour nous , il tâche , permettez-moi d'user de ces expressions figurées , il tâche de l'empoisonner ou de la dessécher. De l'empoisonner , par le mauvais usage qu'il nous en fait faire ; ou de la dessécher , en nous persuadant de n'en faire nul usage & de l'abandonner. Il se comporte à notre égard , comme Holophernes se comporta dans le siège de Béthulie. Car de même que ce fier conquérant , pour réduire les habitans de Béthulie à l'extrémité , coupa tous les canaux par où l'eau y étoit conduite , ainsi l'esprit séducteur qui nous assiège de toutes parts , s'efforce de rompre ce sacré canal de la confession , par où le sang du Fils de Dieu découle sur nous. C'est-à-dire ; qu'il nous donne du dégoût pour le sacrement de pénitence ; qu'il nous exagère la difficulté de le fréquenter ; qu'il fait naître sans cesse des occasions qui nous en détournent ; qu'il se transforme en ange de lumière , pour nous faire entendre , qu'il est à craindre qu'on ne prophane ce sacrement , qu'il vaut mieux s'en retirer que de s'exposer aux suites mal-

heureuses d'un confession sacrilège ; qu'il y faut une longue préparation , & que sans cela on y trouve la mort , au lieu d'y reprendre une nouvelle vie & de nouvelles forces. Ah ! Chrétiens , combien y en a-t'il qui se laissent surprendre à cet artifice , & qui tombent dans ce piège ! Pour nous tenir là-dessus en garde , ayons toujours devant les yeux les avantages de la confession , & considérons-la , non-seulement par rapport à Jesus-Christ , l'auteur du sacrement de pénitence , mais par rapport au prêtre qui en est le ministre.

Il n'est rien , j'ose le dire , & plutôt à Dieu que je puisse bien aujourd'hui vous faire comprendre cette maxime , il n'est rien de si efficace ni de si engageant pour nous maintenir dans le devoir d'une vie réglée , que l'assujettissement volontaire de nos consciences & de nous-mêmes à un homme revêtu du pouvoir de Dieu & établi de Dieu pour nous gouverner. En effet, Chrétiens , que ne peut point un directeur, prudent & zélé pour la sanctification des âmes , quand une fois elles sont résolues de se confier en lui & d'écouter ses remontrances ? Si ce sont des âmes mondaines , quels commerces ne leur fait-il pas rompre ? à quoi ne les oblige-t'il pas de renoncer ? & de quels engagements ne les détache-t'il pas , par la seule raison de la sainte déférence qu'elles lui ont vouée ? Si ce sont des âmes passionnées , combien de haines leur arrache-t'il du cœur ? combien leur fait-il oublier d'injures ? à combien de réconciliations les porte-t'il , aus-

quelles on n'avoit pû les déterminer, & que tout autre que lui auroit tentées inutilement? N'est-ce pas son zèle, ou plutôt n'est-ce pas par la confiance que l'on a en son zèle, que les ames intéressées réparent l'injustice, abandonnent leurs trafics usuraires, & consentent à des restitutions dont elles s'étoient défenduës depuis de longues années avec une obstination presque invincible? Qui fait cela? Chrétiens, cette grace de direction que Dieu a donnée à ses ministres pour la conduite des fidèles. Car le même caractère qui les constituë nos juges dans le tribunal de la pénitence pour prononcer sur le passé, les constituë nos pasteurs, nos guides, nos médecins pour l'avenir. Je dis nos médecins, pour nous tracer le régime d'une sainte vie; nos guides, pour nous montrer le chemin où nous devons marcher; nos pasteurs, pour nous éclairer dans nos doutes, pour nous redresser dans nos égaremens, pour nous ranimer dans nos défaillances, pour nous donner une pâture toute céleste qui nous soutienne. Comme en vertu de leur ministère ils font tout cela, ils ont grace pour tout cela; & cette grace qui n'est que gratuite pour eux-mêmes, mais sanctifiante pour nous, est justement celle qui agit en nous, quand nous nous soumettons à eux avec toute la docilité convenable. Tel est l'ordre de Dieu, mes chers Auditeurs. C'est ainsi qu'il a gouverné les plus grands hommes & les plus éminens en sainteté. Il pouvoit les sanctifier immédiatement par lui-même; mais il ne l'a pas voulu. Il les

a affujettis à d'autres hommes, & souvent même à d'autres hommes moins élevez & moins parfaits. Il s'est servi des foibles lumières de ceux-ci, pour perfectionner les hautes lumières de ceux-là. Voilà comment en a toujours usé sa providence. Or il n'est pas croyable que cette loi ayant été faite pour tous les saints, Dieu en doive faire une nouvelle pour nous.

Sur quoi je ne puis assez déplorer l'aveuglement des gens du siècle, qui par une erreur bien pernicieuse, ou pour mieux dire, par une mortelle indifférence à l'égard de leur salut, au lieu de prendre cette règle de direction qui leur est si nécessaire, osent la traiter de simplicité & de foiblesse d'esprit. Demandez leur, selon le langage de saint Pierre, quel est le Pasteur de leur ame (je ne dis pas le Pasteur en titre, car ils ne peuvent se dispenser d'en avoir un, établi par Jesus-Christ pour le gouvernement de chaque Eglise, mais le pasteur particulier qui les dirige, & qui les conduit dans les voyes de Dieu) ils tourneront ce discours en raillerie, & ils en feront un jeu. D'où il arrive que dans les choses du Ciel & de la conscience, qui sont si importantes & si délicates, dont ils ont tant de fausses idées, sur lesquelles ces prétendus esprits forts auroient souvent besoin d'être instruits comme des enfans, toute leur conduite se termine à n'en avoir que d'eux-mêmes, ou à n'en point avoir du tout. Ils ne craignent rien tant que cette direction qui leur paroît importune, parce quelle les meneroit plus loin qu'ils ne souhaitent. Ils veulent, disent-

ils, des confesseurs, & non des directeurs; comme si l'un pouvoit être séparé de l'autre, & que le confesseur, pour s'acquitter de son devoir & pour assurer l'ouvrage de la grace, ne fût pas obligé d'entrer dans le même détail que le directeur. Tout cela veut dire qu'ils veulent des confesseurs qui ne les connoissent pas, qui ne les examinent pas, qui ne les gênent pas; des confesseurs dont ils ne reçoivent nuls avis, dont ils n'entendent nulles remontrances, à qui ils ne rendent nul compte, parce qu'ils sçavent bien que s'ils se mettoient entre les mains de quelque ministre zélé, ils n'auroient pas la force de lui résister en mille rencontres & sur mille sujets, où ses décisions ne s'accorderoient pas avec leurs inclinations vicieuses & leurs passions; parce qu'ils ne sont pas bien résolus de changer de vie, ou de persévérer dans celle qu'ils ont embrassée; parce qu'ils sentent bien & qu'ils ne peuvent ignorer quel seroit l'effet d'une direction ferme & sage, soit pour les confirmer dans ce qu'ils ont entrepris, soit pour faire de nouveaux progrès dans le service de Dieu.

Enfin, à considérer la confession par rapport à nous-mêmes, l'expérience nous l'apprend, & nous n'en pouvons disconvenir, que c'est un frein merveilleux pour arrêter notre cœur, & pour réprimer ses desirs criminels. Cette seule pensée: il faudra déclarer ce péché, a je ne sçais quoi de plus convaincant & de plus fort, que les plus solides raisonnemens, & que les plus pathétiques exhortations. Sur-tout, si la confession est

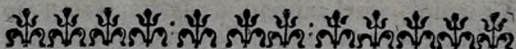
fréquente, & que par-là elle ne soit jamais éloignée. Car la pensée d'une confession prochaine fait alors la même impression sur nous, que la pensée de la mort & du jugement de Dieu. Oüi, mon cher Auditeur, se dire à soi-même : je dois demain, je dois dans quelques jours comparoître au tribunal de la pénitence, & m'accuser sur tel ou tel article, c'est une réflexion presque aussi efficace & aussi touchante, que de se dire : je dois peut-être demain, peut-être dans quelques jours comparoître devant le tribunal de Dieu & y être jugé. Combien cette vûë a-t'elle retiré d'ames du précipice, où le penchant les entraînoit, & combien y en a-t'il encore dont elle soutient tous les jours la fragilité naturelle & l'infirmité contre les plus violentes tentations ?

Mais par une règle toute contraire, quand une-fois nous avons secoué le joug de la confession que Jesus-Christ nous a imposé, il n'y a plus rien qui nous retienne; & livrez à nous-mêmes, en quels abîmes n'allons-nous pas nous jeter ? Comme la vûë de la mort ne nous effraye point lorsque nous la croyons bien éloignée, la vûë d'une confession remise jusqu'à la fin d'une année, ne nous inquiète guères. On dit : il ne m'en coûtera pas plus d'en dire beaucoup, que d'en dire peu. Ce péché passera bien encore avec les autres. Plus ou moins dans la même espèce, c'est à peu près la même chose. On le dit, & cependant on accumule dettes sur dettes, on ajoute offenses à offenses, on grossit ce trésor de colère qui retombera sur nous au dernier jour pour nous acabler. De

là vient que les hérésies qui se sont attachées à la confession, ont été suivies d'une si grande corruption de mœurs ce qui ne parut que trop dès la naissance du luthéranisme. Par tout où l'usage de la confession s'abolissoit, le libertinage & la licence s'introduisoient. Cette décadence frapoit tellement les yeux & devenoit tous les jours si sensible, que les hérétiques eux-mêmes en étoient surpris. Jusques-là (vous le sçavez, & qui oseroit m'en démentir?) jusques-là que des villes entières, quoiqu'attachées au parti de l'erreur & infectées de son venin, s'adressèrent au Prince qui les gouvernoit, pour rétablir l'ancienne discipline de la confession: reconnoissant qu'il n'y avoit plus chez elles, ni bonne foi, ni probité, ni innocence, depuis que les peuples étoient déchargés de ce joug qui les retenoit. De là vient que l'hérésie de Calvin fit d'abord de si grands progrès, & trouva tant de sectateurs, par ce qu'en les affranchissant de la confession, elle leur donnoit une libre carrière pour se plonger impunément dans tous les excès & pour vivre au gré de leurs cœurs corrompus. De là vient qu'à mesure que l'iniquité croit dans le monde, la pratique de la confession diminuë, & que l'on commence à la quitter, dès que l'on commence à se dérégler.

Vous me direz qu'il se glisse bien des abus dans la confession. Je le veux; & de quoi dans le christianisme ne peut-on pas abuser, & n'abuse-t-on pas en effet? mais tous les abus qu'on peut faire d'un exercice

Chrétien, ne lui ôtent rien de son excellence & de ses avantages, puisque ce n'est pas de l'exercice même que viennent les abus, mais de nous qui le prophanons. Ainsi malgré les fautes qui se commettent dans la confession, ou qui peuvent s'y commettre, trois vérités sont toujours incontestables. La première, que d'elle-même & de son fond, c'est pour le pécheur un moyen de conversion, & de persévérance dans sa conversion. La seconde, que c'est encore pour le juste un moyen de perfection & de sanctification; & la troisième, que la conséquence qui suit naturellement de là, c'est de retenir l'usage de la confession, & cependant d'en corriger les abus. Graces immortelles vous soient rendues, Seigneur, Dieu de toute consolation & Père des miséricordes. Vous pouviez après notre péché nous abandonner, & par un prompt châtiment punir notre ingratitude & réparer ainsi votre gloire; votre justice le demandoit: mais votre bonté s'y est opposée, & vous a inspiré des sentimens plus favorables. Elle nous a ouvert une voye sûre, une voye courte & facile pour retourner à vous. C'est par là que vous nous rappelez, par là que vous venez vous-même nous chercher. Heureux si nous écoutons votre voix. si nous la suivons, si nous rentrons comme la brebis égarée dans votre troupeau, pour entrer un jour dans votre Royaume, où nous conduise, &c.]



S E R M O N

P O U R L E

QUATORZIE'ME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOSTE.

*Sur l'éloignement & la fuite du
Monde.*

Dixit Jesus Discipulis suis : nemo potest
duobus Dominis servire ; aut enim unum
odio habebit , & alterum diliget ; aut
unum sustinebit , & alterum contemnet.

*Jesus dit à ses disciples : nul ne peut servir
deux maîtres ; car , ou il haïra l'un &
aimera l'autre ; ou il s'attachera à celui-
là , & méprisera celui-ci. En saint Mat-
thieu ch. 6.*

C'EST l'oracle de la vérité éternelle ; &
sans recourir à la foi , la raison seule
nous fait assez comprendre qu'il n'est pas
possible d'allier ensemble le service de deux
maîtres, ennemis l'un de l'autre, & qui n'ont
pas seulement des intérêts différens , mais
des intérêts & des sentimens tout oppozés.
Car comme disoit l'Apôtre aux Corinthiens ,
qu'y a-t'il de commun entre la justice &

l'iniquité, quel rapport de la lumière avec les ténèbres, enfin quelle société peut unir & concilier Jesus-Christ & Bélial? C'est aussi de là que les serviteurs de Dieu ont conclu qu'ils devoient renoncer au monde, & que plusieurs en effet se sont confinez dans les déserts, & ont passé toute leur vie dans un éloignement entier du monde. Ce n'est pas que le monde n'eût de quoi les flatter & de quoi les attacher. Combien d'entr'eux avant leur retraite, occupoient dans le monde les premières places, ou se trouvoient en état d'y parvenir? combien vivoient dans l'abondance & jouissoient de toutes les douceurs d'une opulente fortune? Mais déterminez à servir Dieu, & voyant qu'ils ne pouvoient en même tems servir le monde, ils ont généreusement sacrifié tous les intérêts, tous les plaisirs, toutes les grandeurs du monde, & se sont dévoués au culte de Dieu dans le silence & l'obscurité de la solitude. Ce qui les y a portez encore plus fortement, c'est qu'en regardant le monde comme l'ennemi de leur Dieu, ils l'ont regardé comme leur propre ennemi, parce qu'ils sçavoient qu'en les détachant de Dieu & leur faisant perdre la grace de Dieu, il les exposoit à toutes les vengeances divines, & mettoient un obstacle invincible à leur salut. Or ce sont, mes chers Auditeurs, ces mêmes motifs qui doivent nous engager à la fuite du monde; & ce point est d'une telle conséquence pour la sanctification de notre vie que j'en veux faire aujourd'hui tout le sujet de cet entretien. Esprit saint, vous qui tant de fois, par les

lumières & la force de votre grace , avez triomphé du monde , opérez dans nos cœurs les mêmes miracles , & faites - nous remporter par votre secours les mêmes victoires. Nous emploions , pour l'obtenir , la médiation de cette vierge que nous honorons comme votre épouse , & nous lui disons : *Ave.*

PRêcher la fuite du monde aux religieux & aux solitaires , c'est-à-dire à ceux qui par l'engagement de leur état, sont d'éjà séparés du monde , c'est un sujet, Chrétiens , qui par rapport à leur profession pouroit n'être pas inutile , mais dont le fruit comparé à celui que je me propose , n'auroit rien que de médiocre & de borné. C'est aux hommes du siècle, dit saint Ambroise , qu'il faut adresser cette morale, parce qu'elle est pour eux d'une utilité infinie, ou plutôt d'une souveraine nécessité. C'est, dis-je, à ceux qui par l'ordre de la providence divine , sont appelés à vivre dans le monde. C'est à ceux qui contre les desseins de Dieu s'engagent d'eux-mêmes trop avant dans le monde. Aux premiers , parce que la même grace de vocation qui semble les attacher au monde , est celle qui les oblige de tems en tems à s'en éloigner. Aux seconds , parce qu'étant de la manière que je le dis, dans le monde , il n'y a point pour eux d'autre grace que celle qui les en éloigne , ou s'il m'est permis d'user de ce terme , que celle qui a la force & la vertu de les en arracher. Aux uns & aux autres , parce qu'à proportion qu'ils sont du monde , c'est cet esprit de retraite &

de séparation du monde qui les doit sauver. Et voilà, mes chers Auditeurs, tout le plan du discours que j'ai à vous faire. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à deux propositions que j'avance, & qui sans rien confondre dans les devoirs de l'homme du monde & de l'homme Chrétien, vont établir deux vérités importantes pour vous. Le monde au milieu duquel vous vivez, a deux pernicious effets. Il nous dissipe, & il nous corrompt : il nous dissipe par la multitude & la superfluité des soins qu'il nous attire ; & il nous corrompt par les occasions & les engagements de péché où il nous jette. Nous devons donc prendre, pour nous garantir de ces deux désordres, le plus excellent moyen, qui est une sainte retraite, pratiquée, & fidèlement observée dans chaque condition selon les règles & la prudence chrétienne, parce que c'est ainsi que nous éviterons, & la dissipation du monde, & la corruption du monde : la dissipation du monde qui nous empêche de vaquer à Dieu, & la corruption du monde qui nous fait perdre l'esprit de Dieu. Quel remède plus efficace contre l'un & l'autre, que de se retirer du monde & de le fuir ? Je dis de s'en retirer à certains tems, & autant qu'il est nécessaire pour nous recueillir & pour s'adonner aux exercices du salut ; & je dis même de le fuir absolument & de n'y plus retourner, dès qu'il nous devient un sujet de scandale, & qu'il nous égare de la voie du salut. De s'en retirer à certains tems comme chrétiens, & de le fuir absolument comme pécheurs. De s'en re-

tirer à certains tems comme chrétiens, afin qu'il ne nous fasse pas négliger les pratiques du christianisme en nous dissipant; & de le fuir absolument comme pécheurs, afin qu'il ne nous conduise pas à la perdition, en nous corrompant. Mais que faisons-nous? A deux obligations si essentielles, nous opposons pour les éluder, deux prétextes, l'un fondé sur les soins temporels, & l'autre sur les engagements de péché que nous prétendons être inséparables de notre condition. Je m'explique. Parce qu'on vit dans une condition occupée des affaires du monde & continuellement exposée aux tentations du monde, on se figure cette retraite & cette fuite du monde, à quoi je viens vous exhorter, comme une chose impraticable, gémissant d'une part sous le joug du monde qui nous domine, & ne faisant d'ailleurs nul effort pour s'en délivrer. Or je soutiens que ces deux prétextes n'ont nul fondement solide, & dans la première partie je veux vous montrer que les occupations & les soins du monde ne peuvent jamais dispenser un homme chrétien de s'éloigner quelquefois du monde qui le distrait & d'avoir dans la vie des tems spécialement consacrez à l'affaire de son salut. Dans la seconde, je vous ferai voir que tous les engagements du monde ne justifieront jamais devant Dieu un homme pécheur, de n'avoir pas fui même absolument le monde, qui le pervertissoit & de n'y avoir pas renoncé pour jamais, afin de mettre en assurance l'affaire de son salut. La matière demande toute votre attention.

IL faut être chrétien ; & dans la condition I. PARTIE
 de chrétien , il faut travailler à l'affaire é-
 sentielle & capitale , qui est celle du salut é-
 ternel. Il est donc juste , & même d'une abso-
 luë nécessité , de vivre , quoiqu'au milieu du
 monde , non seulement dans l'esprit , mais à
 certains temps réglez , dans l'usage d'une sé-
 paration convenable & d'un saint éloigne-
 ment du monde. C'est la conséquence que je
 vais établir d'abord , & à laquelle je vous fe-
 rai voir ensuite que la prudence du siècle, tou-
 te présomptueuse qu'elle est, ne peut rien op-
 poser que de vain & de frivole.

Je fonde cette conséquence sur le premier
 devoir chrétien , qui a le salut pour objet.
 Car pour parvenir à ce bienheureux terme
 du salut , & pour ne rien omettre dans l'exé-
 cution , de tout ce qui s'y rapporte , qui me
 donnera des aîles, disoit David , comme cel-
 les de la colombe, afin que je prenne mon
 vol , & que je puisse trouver du repos ? *Quis* Psal. 54
dabit mihi pennas sicut colomba & volabo , &
requiescam ? Ah ! Seigneur , ajoutoit-il , voi-
 cy le secret que vous m'avez appris pour ce-
 la. Je me suis éloigné du monde (c'est un
 Roy qui parle , Chrétiens,) je me suis éloi-
 gné du monde , & jusques dans le centre du
 monde , qui est la cour , je me suis fait une
 solitude où je me suis renfermé. *Ecce elongavi* Ibid;
fugiens , & mansi in solitudine. En effet , c'est
 dans la retraite & la séparation du monde
 qu'on trouve ce repos , où l'on apprend à
 connoître Dieu , où l'on étudie les voyes de
 Dieu , où l'on se remplit de la crainte des ju-
 gemens de Dieu. C'est là qu'en présence de
 la majesté de Dieu , on examine le passé , on

régle le présent, on prévoit l'avenir, on approfondit ses obligations, on découvre ses erreurs, on déplore ses misères, on se confond de ses lâchetés, on se reproche ses infidélitez. Et comment peut-on espérer de faire tout cela dans le tumulte & l'embarras du monde? Quel moyen, dit saint Bernard, de pénétrer avec un juste discernement, & les choses qui sont au-dessus de nous, c'est-à-dire, un premier principe, une fin dernière, un souverain bien qui est Dieu, pour nous y élever par les exercices d'une pure & solide religion; & les choses qui sont au-dessous de nous, c'est-à-dire, les besoins des hommes que la providence nous a soumis comme inférieurs, pour y descendre par la pratique d'un vray & charitable zèle; & les choses qui sont autour de nous, c'est-à-dire, les devoirs infinis, qui nous lient comme égaux à notre prochain, pour y satisfaire & pour en remplir la mesure dans l'étendue d'une exacte justice? Quel moyen d'accomplir toutes ces obligations, tandis que le monde nous obsède, & que nous sommes occupés, ou plutôt possédés du monde? Quel moyen, poursuit le saint Docteur, de goûter les fruits de la prière, de se sanctifier par les œuvres de la pénitence, d'être attentifs aux mystères du redoutable sacrifice, de participer en esprit & en vérité à la grace des sacrements, de répandre son ame devant Dieu, par l'humilité de la confession, de s'unir spirituellement à Jesus-Christ par la communion, en un mot, de travailler à ce grand ouvrage de la réformation de nos mœurs, & de se préparer à la mort, si l'on ne prend soin de se retirer quel-

que fois comme Moïse sur la montagne; ou selon le précepte de l'Evangile, si l'on ne rentre souvent dans l'intérieur de son ame; & là les portes des sens fermées, *Clauso ostio*, sans autre témoin que le Pere céleste, si l'on ne traite avec lui & avec soy-même de tout cela? il faut donc pour tout cela s'éloigner du monde; & à l'exemple des Israélites, qui n'ont été pour nous qu'une figure de ce que nous devons pratiquer, il faut sortir de l'Egypte pour aller sacrifier au Seigneur dans le désert: Parlons plus simplement. Il faut sans quitter le monde, éviter la dissipation du monde, parce qu'il n'y a personne de nous, qui par proportion, ne doive dire aussi-bien que Jésus-Christ: *Quia in his que patris mei sunt, oportet me esse.* Comme chrétien, il faut que je m'applique par dessus tout au service de mon Dieu & à l'importante affaire de mon salut.

Voilà la maxime dont tous les sages, je dis les sages chrétiens, sont convenus, & dont notre expérience propre a dû nous convaincre. Or à cela encore une fois, la prudence humaine, qui est celle des enfans du siècle, croit avoir droit d'alléguer pour obstacles les soins temporels; prétendant qu'il est impossible d'accorder les devoirs du monde, avec cet esprit de recüeillement & de séparation du monde que le soin du salut exige: & c'est icy que j'ai besoin, non pas de l'attention de vos esprits, que ce sujet par lui-même soutient assez, mais de toute la ferveur de votre foy, dont dépend tout l'effet que je m'en promets.

Car pour commencer à détruire une erreur aussi pernicieuse, & néanmoins aussi commu-

ne & aussi répanduë que celle-là, je demande, & c'est la première raison : le soin de l'inutile & du superflu peut-il jamais excuser la négligence du nécessaire ? l'application à ce qui n'est que l'accessoire, peut-elle servir de prétexte à l'oubli du principal ? & l'empressement pour les moyens peut-il justifier l'abandon de la fin ? Voilà cependant l'abus grossier & visible où nous tombons, autant de fois que nous nous opposons à nous-mêmes les soins du monde, pour autoriser nos dissipations qui sont extrêmes par rapport au salut. Car reconnoissons-le de bonne foy, puisque c'est un principe incontestable : Dieu ne nous a pas appellez (je parle au commun des hommes, & à ceux de mes Auditeurs, dont la vie se réduit à une condition particulière) Dieu ne nous a pas appellez au gouvernement des royaumes & des empires ; il a eû d'autres desseins sur nous. Mais quand nous serions chargez de toutes les affaires d'un Etat, & que nous aurions à répondre de tout ce qu'il peut y avoir de plus important & de plus grand dans ce ministère, ayant la foy, nous sommes trop éclairés pour ignorer, que ces soins d'un Etat, comparez au salut éternel, sont choses accidentelles, choses indifférentes, choses vaines & même choses de néant. Les réduisant comme je fais, à cette comparaison, je ne crois point en dire trop. Et nous ne pouvons au contraire disconvenir que le salut est proprement cette substance des biens que nous attendons, ainsi que parle saint Paul,

Hebr. *Sperandarum substantia rerum* ; que c'est ce
c. 11. seul point, où selon la pensée du sage, con-

liste tout l'homme, *Hoc est enim omnis homo*; *Ecclef.*
 que c'est cette chose unique, pour laquelle^{c. 12}
 David croyoit aussi devoir s'intéresser uni-
 quement, quand il disoit à Dieu: *Erue à fra-* *Psal. 21.*
mea, Deus, animam meam, & de manu ca-
nis unicum meam. Nous sçavons, dis-je, que
 tout ce qui s'appelle affaires du monde, &
 si vous voulez même, affaires d'Etat, quel-
 que idée que nous nous en formions, ne sont
 tout au plus que des moyens, pour arriver à
 la fin où Dieu nous destine; & que le salut
 est cette fin qui doit couronner tout le reste,
 mais hors de laquelle tout le reste, sans en
 excepter l'homme même, n'est traité par le
 Saint-Esprit que de vanité & de vanité uni-
 verselle, *Verumtamen universa vanitas, om-* *Psal. 38.*
nis homo vivens. N'est-il donc pas bien étran-
 ge, que de cette vanité, nous osions nous
 faire une raison, pour nous maintenir dans
 le plus essentiel de tous les désordres; & que
 nous prétendions nous prévaloir de cette va-
 nité, c'est-à-dire, des affaires du monde,
 pour justifier nos tiédeurs, nos froideurs,
 nos langueurs, disons mieux, nos assoupisse-
 ments, nos relâchements, nos insensibilités
 & nos endurcissements à l'égard du salut.

Ah! Chrétiens, le bon sens même condam-
 ne cette conduite, & c'est ce que le Fils de
 Dieu fit si bien entendre à Marthe, par ces
 courtes paroles, mais si touchantes: *Martha,* *Luc. 10.*
Martha, sollicita es, & turbaris erga plurima.
 Vous vous empressez, lui dit-il, Marthe, &
 vous vous troublez de beaucoup de soins.
 Mais dans ces prétendus soins & dans le ser-
 vice que vous pensez me rendre, il y a de la
 confusion & de l'erreur. Pour une seule cho-

se nécessaire, vous vous en figurez plusieurs: en cela consiste votre erreur. Et pour ces plusieurs superflus, vous abandonnez la seule nécessaire: c'est ce qui vous jette dans la confusion & dans le trouble. Au lieu de vous appliquer a moi, vous vous embarrassez pour moy. Je suis icy pour vous faire goûter le don du ciel, & vous vous inquiettez inutilement, pour me préparer des viandes périssables & matérielles. A force de vouloir être officieuse, vous m'oubliez, & vous vous oubliez vous-même. Ainsi vous renversez l'ordre, & vous perdez, sans y penser, le mérite & le fruit de votre action par le dérèglement & par l'imprudence de votre distraction. C'est la paraphrase que les Peres font de ce passage, *Sollicitæ es & turbaris erga plurima*, Sur quoi saint Augustin fait une réflexion bien judicieuse, & bien capable de nous édifier. Car prenez garde, dit ce saint Docteur, lorsque Jésus-Christ faisoit ce reproche à Marthe, à quoi Marthe étoit-elle occupée? à l'action la plus sainte en apparence, à un devoir d'hospitalité, que la charité & la religion sembloient consacrer également, puisqu'il étoit immédiatement rendu à la personne d'un Dieu. Que peut-on dire de plus? Cependant tout cela ne pût la sauver du blâme d'une dissipation extérieure, dont elle parut coupable au Sauveur du monde, ni empêcher que ce divin Sauveur ne la condannât. Que sera-ce donc, mes Frères, reprend saint Augustin, que sera-ce de vous? dont les occupations n'ont rien communément que de prophane & de mondain. Pensez-vous que les fonctions d'u-

ne charge, que les inquiétudes d'un procès, que les mouvemens d'une intrigue, que vos divertissemens ou vos chagrins, que mille autres sujets soient en vôtre faveur de plus solides raisons devant Dieu que le zèle de cette servante de Jesus-Christ; & puisque la ferveur même de sa piété ne fut pas pour elle une excuse légitime, pouvez-vous croire que Dieu recevra les vôtres, fondées sur votre ambition ou sur votre cupidité?

Or c'est icy que l'aveuglement des hommes, si j'ose parler de la sorte, me paroît monstrueux: pourquoy? (ne perdez pas cette pensée; elle est de saint Ambroise, & digne de luy) parce que, si nous suivions seulement la première impression que la foy nous donne, dans la concurrence de l'un & de l'autre, la difficulté ne devoit pas être pour nous de conserver même au milieu du monde, ce recüeillement & cette application d'esprit nécessaire pour vacquer au salut: mais notre grande peine, supposé l'idée que nous avons du salut, seroit, au milieu des ferveurs que nous inspireroit le christianisme, & qui ne s'éteindroient jamais, de faire quelque attention à certains devoirs extérieurs où nous engage le monde. Cependant qu'arrive-t-il? tout le contraire. Car au lieu que l'attachement au salut, devoit nous mettre souvent en danger de manquer à ces devoirs extérieurs du monde, par un effet bien opposé, ce sont ces devoirs extérieurs du monde, qui nous détournent des exercices du salut. Et au lieu que dans la conjoncture d'une incompatibilité véritable entre ces devoirs extérieurs du monde & le soin du salut, nous

devrions dire à Dieu: Seigneur, ne me faites pas un crime de telles & telles négligences par rapport à ce que je devois aux hommes; j'étois trop occupé de vous pour penser à eux; nous sommes réduits à la nécessité honteuse de confesser notre misère, en disant: Seigneur, pardonnez-moi le malheur, ou plutôt le crime où j'ai vécu; j'étois trop occupé du monde & de ses affaires pour penser à vous; & à force de traiter avec les hommes, j'ai perdu le souvenir de ce que je vous devois, & de ce que je me devois à moi-même. D'où vient cela, demande saint Ambroïse? d'un manque de foy, & d'un raisonnement pratique, mais déplorable, sur lequel nous faisons rouler, si nous n'y prenons garde, toute notre vie. Je le répète; parce qu'au lieu de poser pour fondement: je chercherai le Royaume de Dieu, & puis je satisferay, s'il m'est possible, aux obligations que m'impose le monde, nous renversons la proposition, & nous disons: je satisferay aux obligations que m'impose le monde, aux bien-séances, aux loix, aux coutumes que me prescrit le monde, j'entreprendrai les commerces que j'ai dans le monde, je ferai la figure & le personnage d'un homme du monde, & puis je chercherai, s'il se peut, le Royaume de Dieu. Il est vrai qu'on ne le dit pas si grossièrement, parce que notre raison même en seroit choquée. Mais il y a un langage d'action, qui le dit pour nous. Car que signifient d'une part, cette affiduité, cette activité, cette chaleur & cette âpreté avec laquelle nous entrons dans tout ce qui est des intérêts du monde; & de l'au-

tre, la pésanteur, le dégoût, & la lâcheté que nous faisons paroître quand il est question de travailler pour le salut ? Que veut dire cela ? sinon ce que je viens de marquer, sçavoir que nous péchons dans le principe, & que l'affaire du salut ne tient rien moins dans notre estime, que le rang qu'elle y doit tenir ?

Mais venons au détail, & passons à la seconde raison. Je parle à un homme du siècle, & le prenant pour juge dans sa propre cause, je lui montre combien il est déraisonnable, de prétendre justifier son éloignement de Dieu & sa négligence dans l'affaire du salut, par la vie extérieure & dissipée, qu'il se plaint d'être obligé de mener dans le monde. Car voici le raisonnement que je lui fais. Vous dites, Chrétien, que les soins du monde vous accablent, & que c'est ce qui vous empêche de ménager ces momens précieux de considération & de retraite que demande le salut. Et moi je vous répons que ce que vous apportez pour excuse, est d'abord ce qui vous condamne ; pourquoy ? parce qu'il n'y a point de soins temporels, pour pressans & pour légitimes que vous les conceviez, dont Dieu ne vous défende de vous laisser accabler ; & parce qu'il est certain que cet accablement que vous alleguez, est justement le premier de tous les désordres. Or d'excuser un désordre par un autre désordre, est-ce bien se justifier auprès de Dieu ? En effet, s'il n'étoit question que de parler icy en philosophe, & d'établir cette vérité sur les principes de la morale, je vous dirois que l'un des caractères le moins soutenable, même selon le monde, est de paroître, ou d'être accablé

des soins du monde, puisqu'il ne peut avoir pour cause que l'un ou l'autre de ces deux foibles, ou de s'embarasser de peu, ou de se charger de trop. Quede s'embarasser de peu, c'est petitesse d'esprit, & que de se charger de trop, c'est indiscretion & folie. Voilà ce que j'aurois à vous remontrer. Mais parce que vous attendez de moi quelque chose de plus touchant, & que mon ministère doit m'élever au dessus de la morale des payens, en consultant les oracles des Pères de l'Eglise; écoutez, Chrétiens, les belles maximes que saint Bernard donnoit là dessus à un souverain Pontife.

C'étoit un Pape, autrefois son disciple & son religieux, mais qui tiré du cloître & de la solitude avoit été choisi, pour remplir le siège de saint Pierre. Par une malheureuse fatalité ce changement de condition sembloit lui avoir changé l'esprit & le cœur. Car il s'étoit d'abord jetté si avant dans les occupations qui accompagnent cette dignité suprême, qu'il sembloit avoir renoncé à l'exercice de la méditation des choses de Dieu, & à l'étude de soi-même. Et parce que saint Bernard qui le remarquoit & qui s'en affligoit, avoit toujours conservé pour lui un zèle affectueux que sa prudence sçavoit fort bien accorder avec le respect dû à un souverain Pontife; voici en quels termes il lui en témoignoît son ressentiment. Comprenez-le, mes chers Auditeurs, & que chacun à proportion s'en fasse une règle pour la conduite de sa vie. Ah! saint Pere, lui disoit-il, souffrez ma liberté, puisque c'est pour vous-même que Dieu me l'inspire. Vous travaillez beaucoup

beaucoup, je le sçais ; mais s'il m'est permis de vous donner l'avis salutaire, que Jéthro donna à Moïse : vous vous épuisez dans un travail aussi stérile & aussi vain, qu'il vous paroît spécieux & important : *Sed si licet alterum me tibi exhibere Jetro, stulto labore consumeris.* Et quelle sagesse continuoit-il, est celle-la, de vivre éternellement dans le tumulte & dans le bruit des affaires, d'être continuellement assiégé d'hommes intéressés, d'hommes dissimulez, d'hommes passionnez ; de passer les jours & les années à négocier, à délibérer, à décider des intérêts d'autrui, à recevoir des plaintes, à donner des ordres, à tenir des audiences & des conseils, sans examiner devant Dieu, si l'on s'acquitte de tout cela selon la droiture & l'exactitude de sa loi. Je conviens que vous êtes le premier à déplorer cet abus ; mais envain le déplorez-vous, si vous ne vous mettez en peine de le corriger : *Scio te hoc ipsum deplorare, sed frustra, ni emendare studueris.* J'avoïe que cet abus, tout abus qu'il est, fatigue même votre patience ; mais à Dieu ne plaise que j'approuve en ceci votre patience. Car il est quelquefois bien plus loüable d'être moins patient ; *Interdum enim, & impatientem esse, laudabilius est :* & c'est une illusion de penser qu'en se livrant aveuglement au monde, & oubliant le soin de son ame, on ait le mérite de la patience, qui est l'œuvre parfaite de l'homme juste.

Quel est donc, me direz-vous, le remède à ce mal ? le voici. C'est poursuivoit saint Bernard, que vous fassiez, s'il est besoin, les derniers efforts, pour vous affranchir de

Bernard

Idem

Idem

cette servitude. C'est que dans la place où Dieu vous a mis, au lieu d'être esclave des affaires, par une supériorité de vertu, vous vous en rendiez le maître. C'est qu'avant que de vous répandre au dehors par cette multitude de soins, vous vous recueilliez au dedans de vous-même par la considération de ce que vous êtes, & de la fin pour laquelle vous l'êtes. C'est que pour agir sûrement & parfaitement, vous cessiez quelquefois d'agir. C'est que vous vous partagez, pour ainsi dire, entre le Dieu que vous servez, & les hommes que vous gouvernez; entre le commerce du monde & la retraite; entre la prière & l'action. C'est que vous preniez dans celle-la des forces pour celle-ci. C'est qu'à l'exemple de ces animaux mystérieux dont a parlé le Prophète, vous ayez des ailes pour vous élever dans le ciel, aussi bien que des pieds pour vous soutenir, & pour marcher sur la terre. C'est que vous comptiez votre salut parmi les occupations, & les occupations pressantes de votre état. C'est que vous commenciez par vous-même à être charitable & bienfaisant. Si vous voulez être tout à tous comme saint Paul, à la bonne heure; je loue votre zèle: mais pour être un zèle de Dieu, il doit être plein & entier; or comment le fera-t'il, si vous-même en êtes exclus? *Quomodo autem plenus, te excluso?* N'êtes-vous pas du nombre des hommes; il est donc juste que votre charité pour tous les hommes s'étende également sur vous; ou plutôt, il est juste que naissant dans vous, elle vous sanctifie par préférence à tous les autres hommes. Car

Idem.

pourquoi seriez-vous le seul qui ne jouiriez pas de vous-même ? *Cur solus fraudaris munere tui?* & pourquoi demeureriez vous à sec, tandis qu'on vient à vous de tous côtez comme à la source publique ? Il faut, concluoit-il, saint Père, il faut une fois modérer cet empressement qui vous est un obstacle à tant de biens ; & au milieu de cette cour qui vous environne, il faut vous édifier une solitude qui soit comme le sanctuaire de votre ame, où vous teniez avec Dieu des conseils secrets ; & où rentrant chaque jour, même au plus fort des agitations du monde, vous conserviez une paix solide. Voilà comment parloit ce saint, & comment il parloit à un Pape, c'est-à-dire, à un homme dont les soins devoient être infinis, & qui pouvoit dire aussi bien que l'Apôtre, *Instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum.* Cependant saint Bernard ne vouloit pas qu'il lui fût permis d'être accablé d'affaires, & il lui faisoit un reproche de cet accablement ; & il exigeoit de lui comme une obligation indispensable, que parmi cette foule d'affaires, il eût toujours l'esprit assez libre & dégagé pour penser à son salut éternel. Croirons-nous, Chrétiens, que les soins qui nous occupent, soient des prétextes plus légitimes, pour nous divertir de la pensée du nôtre ?

Mais, dites-vous, il étoit bien aisé à un solitaire comme saint Bernard, de tenir ce langage ; & on auroit pû lui répondre, qu'étant par sa profession séparé du monde, il ne lui appartenoit pas de condamner ceux que la providence avoit engagez dans

Idem.

2. Cor.
c. 11.

les emplois du monde. Vous vous trompez, mes chers Auditeurs : il lui appartenoit de les condamner, & cette censure lui venoit admirablement. C'étoit un solitaire, il est vrai ; mais un solitaire qui avoit lui-même au dehors plus d'occupations que la plûpart de nous n'en auront jamais. Il étoit consulté de toute la terre ; il se trouvoit chargé d'une infinité de négociations importantes : il pacifioit les Etats, il appaisoit les schismes de l'Eglise, il entroit dans les Conciles, il portoit des paroles aux Rois, il instruisoit les Evêques, il gouvernoit un ordre entier, il étoit le prédicateur & l'oracle de son tems. Que faisons-nous qui soit comparable à tout cela ? Or c'est ce qui nous doit confondre, de voir que ce grand homme appliqué à tant de choses, vécut néanmoins dans une profonde paix ; & que nous, faisant si peu, nous soyons sans cesse dans le trouble ; que sa solitude intérieure le suivit par tout, & que l'embaras du monde ne nous quitte jamais ; qu'il fût toujours en état de s'élever à Dieu, & que lorsqu'il faut approcher de Dieu, nous nous trouvions sans cesse hors de nous-mêmes, n'accomplissant qu'avec un esprit distrait & dissipé, les plus saints devoirs du christianisme. Voilà, dis-je, ce qui fait notre condamnation.

Mais enfin tel est l'affujettissement de ma condition, qui malgré moi-même me détourne de Dieu, & m'ôte l'attention à mon salut. Car voilà le dernier retranchement de l'esprit lâche & libertin des hommes du siècle, à quoi je répons deux choses. Pre-

nièrement, que cela même présupposé, vous raisonnez mal. Car quand je conviendrois avec vous de ce que vous dites, ce seroit toujours être insensé de ne pas faire du salut, le plus essentiel de vos soins. Je ne le puis pas dans la multitude des distractions que ma condition m'attire. Hé bien, faudroit-il conclure : je renonceroi donc plutôt à cette condition. Car qui m'oblige d'y demeurer, si elle est aussi opposée à mon capital intérêt, que je la conçois ? Il est nécessaire que je sois Chrétien ; mais il n'est point nécessaire que je sois dans un tel emploi. D'autres le rempliront pour moi ; mais personne ne travaillera pour moi à sauver mon ame. Cet emploi me tiendra lieu d'un établissement selon le monde ; mais il seroit en même tems ma ruine selon Dieu ; & puisque l'expérience m'a appris qu'il est par rapport à moi une dissipation incompatible avec le christianisme que je professe, je ne dois pas même hésiter à suivre un autre parti. Voilà la conséquence qu'il faudroit tirer, si votre condition étoit-telle que vous vous la figurez. Mais je dis quelque chose de plus ; & pour vous détromper de l'erreur où vous êtes, je soutiens qu'il n'est point de condition, dont les soins ne puissent s'accorder avec ce recueillement d'esprit, & même cet exercice de retraite, nécessaire pour marcher dans la voye du Ciel. Et la preuve en est évidente. Autrement, dit saint Chrisostôme, Dieu auroit manqué de sagesse ou de bonté : de sagesse, si établissant cette condition il ne l'avoit pas pourvûe d'un moyen,

fans lequel il est impossible qu'elle soit ni sainte ni réglée ; de bonté , si l'en ayant pourvûë , il y avoit appellé des hommes incapables par leur foiblesse d'user de ce moyen. Or l'un & l'autre lui est injurieux , puisqu'il est vrai que Dieu étant , comme il l'est , l'auteur de toutes les conditions , il n'y en a aucune qu'il ait réprouvée de la sorte ; & qu'au contraire il est de la foi , que plus une condition semble avoir d'obstacles qui lui rendent le salut difficile , plus elle a de secours pour les surmonter.

En effet , ajoute saint Chrisostôme , n'est-il pas admirable de voir que les conditions du monde les plus exposées à cet accablement prétendu de soins , sont celles où Dieu , ce semble , a pris plaisir de faire paroître des hommes plus occupez de leur salut , & plus attachez à son culte ? David étoit Roi & un Roi guerrier ; quel exemple n'avons-nous pas dans sa personne ? Négligeoit-il de vaquer à Dieu , pour penser à son Etat ; & négligeoit-il son Etat pour ne vaquer qu'à Dieu ? il concilioit l'un & l'autre parfaitement. Dans le fort des affaires publiques il trouvoit des momens pour se retirer , & pour prier sept fois le jour. *Septies in die laudem dixi tibi* ; & au milieu de la nuit , il sortoit de sa couche royale pour méditer la loi du Seigneur , *Mediâ nocte surgebam ad confitendum tibi*. Cependant il s'acquittoit dignement des devoirs de Roi ; il soutenoit des guerres , il mettoit des armées sur pied , il rendoit la justice à son peuple , il prenoit connoissance de tout , & jamais la Judée ne fut sous un

Ps. 118.

Ibid.

régne plus heureux ni plus parfait que le sien. Sans chercher des exemples étrangers, jamais monarque eut-il de plus grandes entreprises à conduire que l'incomparable saint Louïs, & néanmoins jamais homme fut-il plus appliqué & plus fidèle aux exercices de la Religion? Pour avoir été, comme nous le sçavons, le conquérant de son siècle, l'arbitre de tous les différends des Princes, & le Prince lui-même en toutes manières le plus chargé du fardeau de la Royauté, en étoit-il moins homme d'oraison, moins recueilli, moins fervent, moins adonné aux choses de Dieu? Après cela oserons-nous nous plaindre de notre condition, & en alléguer les soins, pour justifier nos dissipations criminelles au regard du salut.

Mais, dites-moi, reprend encore saint Chrisostôme, ces soins que vous faites tant valoir, vous empêchent-ils de ménager des tems de retraite, quand on vous les ordonne pour votre santé, quand il y va de votre intérêt, quand il faut satisfaire une passion, quand il s'agit même de vos divertissemens? Vous trouvez-vous alors accablez de vos emplois & de vos charges; & quelque pressans qu'en soient les devoirs, ne sçavez-vous pas bien vous réserver certaines heures privilégiées? Est-il possible que vous puissiez pour tout le reste, vous séparer du monde, quand il vous plaît; & qu'il n'y ait que le salut pourquoi vous ne le puissiez pas? cela me paroît sans réplique. Que si quelqu'un vouloit remonter jusqu'à la source de ce désordre, en deux mots, Chrétiens, le même saint Chrisostôme nous

la découvrir par cette excellente remarque. C'est qu'il faut bien distinguer, mes Frères, poursuit ce saint Docteur, deux sortes de soins dans nos conditions. Les uns que Dieu y a attachez, & les autres que nous y ajoûtons nous-mêmes. Les uns qui en sont les suites naturelles, & les autres qui en sont le trouble & l'embarras; les uns auxquels la providence nous engage, & les autres où nous nous ingérons. Si nous n'étions occupé que des premiers, Dieu les ayant réglé par sa sagesse, ils ne déconcerteroient point l'ordre de notre vie, & nous laisseroient la liberté de quitter de tems en tems le commerce des hommes, pour aller en secret traiter avec Dieu. Mais les seconds étant sans règle, & par conséquent infinis, il n'est pas étrange que nous y puissions à peine suffire. Des premiers soins, notre condition, pour ainsi parler, est responsable, parce qu'ils lui sont propres; mais elle ne l'est point des seconds, parce qu'ils sont de nous. Quand donc il arrive que ces soins excessifs & superflus nous font oublier Dieu, nous sommes injustes de nous en prendre à notre état, puisqu'en effet ces soins sont nos soins, & non point ceux de notre état, & qu'alors la parole de saint Augustin se vérifie pleinement en nous. *Et ista hominum, non rerum, peccata dicenda sunt.*

Aug.

Ainsi, Chrétiens confessons notre injustice; & dans l'impuissance où nous sommes de la soutenir contre tant de raisons, tirons-en du moins le fruit d'une confusion salutaire. Disons à Dieu avec le saint homme Job: *Verè scio, quod non justificetur*

homo compositus Deo ; ôüi, Seigneur, je le sçais & je viens d'en être convaincu, qu'un homme aussi dissipé que je le suis, sur tout ce qui regarde l'affaire du salut, ne peut jamais trouver d'excuse auprès de vous. Je sçais que pour un faux prétexte qu'il peut avoir de cette dissipation, vous lui opposez mille argumens invincibles qui lui ferment la bouche : *Si voluerit contendere cum eo non poterit ei respondere unum pro mille.* C'est ce que j'ai compris, ô mon Dieu ; & désormais je ne me flatterai plus sur cela, en imputant à mes affaires ce que je ne dois attribuer qu'à moi-même ; si ce sont des affaires inutiles, je les retrancherai ; si elles sont nécessaires, je les réglerai ; si pour les accommoder à mes devoirs, il est besoin que je me captive, je me captiverai ; si dans la concurrence d'une obligation plus sainte, il faut que je les abandonne, je les abandonnerai ; si pour m'assujettir à une vie plus exacte & plus retirée, il ne s'agit que de renoncer à mille amusemens qui font la société & le commerce du monde, j'y renoncerai ; si ce renoncement me paroît triste, j'en supporterai l'ennui & je vous l'offrirai, quoi qu'il en soit, je me ferai une loi de m'éloigner du monde à certains momens, à certains jours, & d'avoir des tems destinez au repos & à la solitude, pour les employer à la perfection de mon ame & à mon salut. Plus je serai embarrassé de soins & d'affaires, plus je me croirai dans l'obligation de pratiquer cette loi, Plus je serai du monde, plus je comprendrai que je dois m'attacher à ce saint exercice de la retraite

Ibid.

& de la séparation du monde. Bien loin que les distractions du monde m'en détournent, c'est ce qui m'y portera, puisque c'est ce qui m'en fera voir la nécessité. Et s'il faut enfin sortir tout à fait du monde & le faire absolument, non plus pour en éviter seulement la dissipation, mais la corruption, je lui dirai un éternel adieu, & j'en sortirai. C'est, Chrétiens, un autre devoir qui nous regarde comme pécheurs, & dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

Greg.

LE monde est contagieux & nous sommes foibles: il faut donc absolument fuir le commerce du monde & y renoncer pour jamais, dès que nous voyons qu'il nous pervertit & que nous sentons les premières atteintes de sa corruption. Voilà, Chrétiens, la grande règle de conduite que l'esprit de Dieu a de tout tems prescrite aux hommes pécheurs; c'est-à-dire, à ceux qui sentent particulièrement leur foiblesse, & qui en font au milieu du monde de plus fréquentes épreuves. Ainsi nous l'a fait entendre saint Grégoire Pape dans ces belles paroles, dont l'expérience ne justifie que trop la vérité: *De mundano pulvere necesse est etiam religiosa corda sordescere*; c'est une triste fatalité, mes Frères, disoit-il, que les cœurs mêmes les plus religieux & les plus purs soient inmanquablement souillés de la poussière ou plutôt de l'iniquité & de la malignité des conversations du siècle. A combien plus forte raison les cœurs vains, les cœurs fragiles doivent-ils craindre d'en être non-seulement souillés; mais tout à fait corrompus.

D'employer là-dessus de longues preuves, & de m'engager dans une longue énumération des dangers du monde, ce seroit un discours inutile, & perdre le tems à vous dire ce que vous sçavez aussi bien que moi, & ce que vous dites vous-mêmes encore plus souvent & plus hautement que moi. Car ne font-ce pas les plus mondains, que nous voyons les plus éloquens à déclamer contre le monde, & à ne pas seulement parler de tant de périls où il expose leur innocence & par conséquent leur salut, mais à les exagérer : fausement persuadez, que plus le monde est dangereux plus ils sont excusables de donner malheureusement dans ses pièges & de s'y laisser surprendre. De là ce langage si ordinaire : qu'il faudroit être de la nature des Anges, pour se maintenir dans le monde & pour se sauver de sa contagion. Qu'il faudroit être sans yeux pour ne rien voir, & sans oreilles pour ne rien entendre. Qu'il faudroit n'avoir, ni un cœur sensible aux passions humaines, ni un corps susceptible des impressions de la chair. Que tout est danger, ou que tout porte avec soi son danger. Et le moyen en effet, dit-on, de résister aux charmes de tant d'objets qui nous frappent sans cesse la vûë ; d'avoir sans cesse devant nous tant d'exemples qui nous entraînent, & de n'en pas suivre l'attrait ; de vivre sans cesse parmi des gens qui n'ont dans l'esprit que telles & telles maximes, qui ne débitent dans les entretiens que telles & telles maximes, qui dans la pratique n'agissent que selon telles & telles maximes, & de ne pas penser comme eux, de ne pas par-

ler comme eux , de ne pas agir comme eux ? J'en conviens , mon cher Auditeur , cela n'est pas naturellement possible. Mais vous en demeurez-là , & je vais plus loin. Car ce danger supposé & reconnu par vous-même , je me sers de votre propre témoignage pour vous convaincre : de quoi ? je l'ai dit , & je le répète : que vous devez donc vous éloigner du feu pour n'être pas atteint de la flamme ; c'est - à - dire , que vous devez donc vous éloigner du monde , & par une fuite sage & chrétienne vous mettre à couvert de ses traits empoisonnez.

Ainsi Dieu lui-même le concluoit-il , lorsqu'il défendoit si expressément à son peuple de se mêler parmi les nations étrangères , & de faire jamais aucune alliance avec ces idolâtres. Parce que c'étoient des infidèles , & que les Israélites n'étoient déjà que trop portez d'eux-mêmes à la superstition , le Dieu d'Israël prévoyoit que tant que ce peuple aveugle & grossier seroit en société de vie avec les étrangers , il ne manqueroit pas de prendre leurs sentimens & d'embrasser le même culte. Et voilà pourquoi il leur étoit si formellement ordonné & sous de si grièves peines , de s'en tenir séparé. Ainsi le même Seigneur se comporta-t'il à l'égard de Lot , quand il le voulut garantir de l'incendie de Sodome. Il lui envoya un Ange pour le faire sortir de cette ville criminelle , & pour le conduire sur la montagne. Prenez garde , s'il vous plaît : Dieu pouvoit , au milieu même des nations les plus infidèles , conferyer la foi dans le

cœur des Juifs , & les affermir dans la vraie religion. Dieu pouvoit , dans l'embrasement de Sodome rendre Lot inaccessible aux atteintes du feu , & en amortir toute l'activité par rapport à lui. Dieu, dis-je, pouvoit l'un & l'autre. Mais pour l'un, il eût fallu un miracle dans l'ordre de la grace ; & pour l'autre un miracle dans l'ordre de la nature. Je veux dire , que pour préserver le peuple de Dieu des superstitions de l'idolâtrie parmi des idolâtres, il eût fallu un secours de la grace tout extraordinaire qui eût été un miracle , ou une espèce de miracle dans l'ordre furnaturel ; & que pour détourner les flammes de Lot , ou pour empêcher qu'il n'en fût consumé , quoique de toutes parts il s'en trouvât investi , il eût pareillement & incontestablement fallu un autre miracle , & un des plus grands miracles , dans l'ordre naturel. Or Dieu ne fait point ainsi des miracles sans nécessité ; & comme il y avoit une voye plus commune , qui étoit l'éloignement & la fuite , pour mettre Lot & les Juifs à couvert du danger & des malheurs dont ils étoient menacez , c'est pour cela que Dieu vouloit qu'ils eussent recours à ce moyen plus conforme aux loix de la providence.

Mais reprenons ; & pour en revenir à nous-mêmes , la conséquence qu'il y a donc à tirer de la corruption du monde & de la connoissance que nous avons des dangers inévitables où nous engage le commerce du monde , c'est celle que j'ai marquée : de renoncer au monde , d'abandonner le monde , de ne le laisser point approcher de nous , & de ne nous point approcher de lui,

afin qu'il ne puisse nous communiquer son poison, Voilà le préservatif nécessaire dont nous devons user. Je dis nécessaire : car tandis que nous avons ce moyen & que nous le négligeons, de compter que Dieu y supplée par un autre hors des voyes ordinaires de sa sagesse ; de nous promettre qu'il nous favorisera d'une protection particulière & toute puissante, c'est faire fond sur un miracle ; & c'est se rendre indigne d'un miracle, que de l'attendre, lorsque sans ce miracle nous avons une ressource plus commune & qu'il ne tient qu'à nous d'éprouver. Dieu veut bien vous aider dans le divorce que vous avez à faire avec le monde ; il veut bien pour cela vous prévenir, vous seconder, vous fortifier : mais du reste après avoir là-dessus satisfait à tout ce que lui dictent sa providence & sa miséricorde, il vous confie, pour ainsi parler, vous-même à vous-même, il vous charge de votre propre salut, & il vous dit, comme l'Ange dit à Lot, lorsqu'il l'eut mené jusqu'au pied de la montagne qui lui devoit servir d'azile.

Genes.
c. 19.

Salva animam tuam. Sauvez-vous maintenant, & retirez-vous. Vous voyez le péril : voici par où vous pourrez échapper ; prenez cette route qui vous est ouverte, il n'y en a point d'autre pour vous.

Dieu vous le dit, Chrétiens, & moi-même je vous l'annonce de sa part : mais parce que, tout contagieux qu'est le monde, vous l'aimez ; & que souvent même ce qui en fait la plus mortelle contagion, c'est ce qui vous flatte, & ce qui vous plaît davantage, au lieu de le fuir comme vous

reconnoissez qu'il le faudroit, vous vous prévalez, pour y demeurer, de certains engagements qui vous y retiennent, à ce que vous prétendez, malgrez vous. Vous dites assez qu'il seroit à souhaiter pour vous de vivre hors du monde, que vous envieez le sort des solitaires & des religieux: mais vous ne manquez pas en même tems d'ajouter, que vous n'êtes pas maîtres de vous, & que vous êtes attachez par des liens qu'il n'est guères en votre pouvoir de rompre. Or c'est ce prétexte que j'ai maintenant à combattre; & pour le détruire, je ne veux que quelques réflexions; où je vous prie d'entrer avec moi. Elles me paroissent convaincantes.

Car de quelque nature que puissent être les engagements qui vous arrêtent, il y a, & c'est la première réflexion, il y a un engagement supérieur qui doit l'emporter sur tous les autres. Quel est-il? je l'ai déjà dit: l'intérêt de votre ame & votre salut éternel. Dès que ce salut éternel, que cet intérêt de votre ame est en compromis avec toute autre chose, ce qui étoit engagement pour vous, cesse de l'être; ou de tous les engagements humains, il n'y en a aucun qui ne doive être sacrifié. Par conséquent, dire, comme vous le dites: je ne puis faire mon salut dans le monde, j'y suis trop exposé, & du tempérament dont je me connois, avec les dispositions que je sens dans mon cœur, il ne m'est presque pas possible de me maintenir dans un état d'innocence: parler de la sorte, c'est dire en même tems, quoique tacitement: je suis donc obligé de

quitter le monde, & il n'y a point de liaison si étroite avec le monde que je ne doive rompre : pourquoi ? parce que de garder mon innocence, de mettre en sûreté mon ame, de pourvoir à mon salut, c'est ma première affaire, & que ce qu'il y a de premier en tout, doit avoir sur tout le reste la préférence. Ainsi parce qu'entre les biens naturels, la vie est le premier bien, dès qu'elle est en péril, à quelles extrémités, pour la sauver, n'en vient-on pas ? à quoi ne renonce-t-on pas, & de quoi ne se prive-t-on pas ? Que le négociant le plus intéressé, après avoir cherché au-de là des mers, des trésors qui lui ont coûté mille fatigues, se trouve dans son retour assailli de la tempête, il fera jeter toutes ses richesses & les abandonnera à la merci des flots, pour décharger le vaisseau qui le porte, & pour éviter par là le naufrage. Que le mondain le plus sensuel ne puisse autrement se garantir d'une mort prochaine, que par la plus douloureuse opération, ou par le régime le plus ennuyeux & le plus gênant, non-seulement il s'y condamnera lui-même, mais il se tiendra encore heureux de pouvoir ainsi prolonger ses jours. A combien plus forte raison un Chrétien doit-il donc pour une vie mille fois plus précieuse, qui est la vie de l'ame, pratiquer cette grande maxime du Fils de Dieu : si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; *si oculus tuus scandalizat te, erue eum*. Si votre bras est pour vous un sujet de chute, coupez-le : *si manus tua scandalizat te, abscide eam*. Mais un bras, un œil sont bien chers, parce qu'ils sont bien nécessaires.

Matth.
6.5.

Ibid.

Il n'importe : dès qu'un autre bien plus nécessaire encore & souverainement nécessaire, demande que vous vous passiez de ce bras & de cet œil, vous ne devez pas hésiter un moment. Car comme je vous l'ai déjà fait observer, ce souverain bien est la fin dernière ; & quand il est question de la fin dernière, on ne délibère point, ou l'on ne doit point délibérer.

Pourquoi, écrivoit saint Jérôme, voulez-vous rester dans un lieu, où tous les jours vous êtes dans la nécessité de vaincre ou de périr ? *Quid necesse habes in eâ versari domo, Hieron. ubi quotidie necesse sit aut vincere aut perire ?* Ainsi parloit ce Père, & moi, si j'ose enchérir sur sa pensée, je vous dis : pourquoi voulez-vous rester dans un lieu où vous ne vaincrez pas, & où il est presque infaillible que vous périrez ? Mais je suis résolu d'y vaincre : vous le croyez ; & je soutiens moi que ce n'est là qu'une fausse résolution, ou du moins que ce ne sera qu'une résolution inefficace. Fausse résolution qui vous trompe : car si de bonne foi vous vouliez vaincre le monde ; & si après avoir compris de quelle importance il vous est de ne vous y pas laisser corrompre, vous vous étiez bien déterminé à vous défendre contre ses attaques, vous ne balanceriez pas tant à le fuir, puisque vous ne pouvez ignorer que la fuite est au moins le plus sûr & le plus fort rempart que vous ayez à lui opposer. Résolution inefficace, qui se démentira dans l'occasion. Le passé suffit pour vous l'apprendre : En combien de rencontres l'occasion a-t'elle fait évanouir toutes les résolutions que vous

aviez formées ! Le monde sera toujours aussi engageant pour vous qu'il l'a été, vous serez toujours aussi foible pour lui résister, & Dieu ne vous donnera pas plus de secours dans le péril où vous vous ferez vous-même précipité. C'est de quoi vous êtes dans le fond assez instruit, quoique vous tâchiez de vous persuader au contraire ; & si vous vouliez sans déguisement traiter avec vous-même, & bien rentrer en vous-même, vous verriez que cette résolution imaginaire de combattre & de vaincre, n'est qu'un prétexte & une illusion. Car en voici le mystère : vous aimez le monde, & parce que vous y êtes attaché & que vous l'aimez, vous ne pouvez vous résoudre à le quitter. Cependant avec un reste de religion & de crainte de Dieu que vous n'avez pas perdu, vous découvrez toute la malignité du monde, & votre conscience malgré vous, vous dicte intérieurement que le bon parti seroit de s'en éloigner ; mais ce parti ne vous plaît pas, & vous en prenez un autre. Afin de ne vous pas séparer de ce que vous aimez, vous voulez toujours avoir les mêmes habitudes dans le monde. Mais aussi pour calmer votre conscience qui voit le péril & qui s'en allarme, vous comptez sur une résolution chimérique de tenir ferme désormais, en quelque rencontre que ce soit, & de demeurer inébranlable. C'est-à-dire, que vous vous jouiez vous-même, & que vous prenez plaisir à vous perdre, sans vouloir le remarquer. De là vous vous obstinez toujours à vous présenter au combat, lorsqu'on vous dit qu'il faudroit l'éviter, lorsque Dieu

vous ordonne de l'éviter ; lorsque mille épreuves funestes vous ont fait connoître qu'il est pour vous d'une conséquence infinie de l'éviter.

D'autant plus coupables , & c'est la seconde réflexion , d'autant plus coupables dans cet entêtement opiniâtre qui vous fait toujours revenir au monde & aux sociétés du monde , que ces engagements dont vous pensez pouvoir vous autoriser, ne sont point communément tels que vous vous les représentez. Car il est vrai après tout qu'il y en a d'une telle espèce , qu'on ne peut presque les rompre , & qu'il n'est pas même à propos de les rompre sans une évidente & une extrême nécessité. Aussi n'est-ce pas de ceux-là que je parle , & je sçais qu'alors on peut se confier en la providence & la grace de Dieu, lequel ne manque jamais à une ame , qui n'agit que selon sa vocation & par son ordre , & qui du reste n'omet de sa part aucune des précautions qu'elle peut apporter. Il feroit plutôt des miracles pour la soutenir. Mais à bien examiner ce qu'on appelle dans l'usage le plus ordinaire engagements du monde , on trouvera que ce ne sont point des engagements nécessaires ; que ce sont des engagements de passion , des engagements d'ambition , des engagements de curiosité , des engagements de sensualité & de mondaineté. Car voilà comment je regarde ces visites si assiduës que vous rendez sur-tout à telles personnes & en telle maison , ces assemblées où vous vous trouvez si régulièrement & où vous employez presque tout votre tems , ces parties de plaisir & de jeu

dont vous vous faites une des plus grandes occupations de votre vie ; ces conversations inutiles , où vous écoutez , aux dépens du prochain , tous les bruits du monde , où vous apprenez des autres ce que vous deviez ignorer , & où ils apprennent de vous ce qu'ils devroient eux-mêmes ne pas sçavoir ; ces spectacles où vous n'allez dites-vous , que par compagnie , mais enfin où vous allez , où vous assistez , & dont le poison s'insinuë d'autant plus dangereusement dans votre esprit & dans votre cœur , que vous l'appercevez moins. Voilà comment je regarde ces modes dans les parures , dans les habillemens , dans les ornemens de la tête , dans les agrémens du visage , que la vanité du sexe a introduites , & dont elle a fait de si damnables coûtumes & de si fausses loix. Voilà comment je regarde tant de liaisons que vous entretenez , tant d'intrigues où vous vous engagez , tant de projets que vous formez. Avoüez-le , mon cher Auditeur , & ne cherchez point à vous tromper vous-même : ne pourriez-vous pas vous passer de tout cela , modérer tout cela , beaucoup retrancher de tout cela ! Mais mon état le demande. Votre état ! & quel état ? Est-ce votre état de Chrétien ou de Chrétienne ? bien loin de le demander , il le condamne , il le défend. Est-ce votre état de mondain ou de mondaine ? mais qu'est-il nécessaire que dans votre état vous soyez un mondain ou une mondaine ? qu'est-il nécessaire que dans cet état vous vous conduisiez selon l'esprit du monde , & non selon l'esprit de Dieu ? Or l'esprit de Dieu

ne connoît point pour de véritables engagemens toutes ces manières & tous ces usages du monde, qui ne sont fondez que sur les principes & sur les sentimens de la nature corrompue.

Vous me direz que le monde fera surpris du divorce que vous ferez avec lui; qu'on en parlera, qu'on en raisonnera, qu'on en raillera. Hé bien, vous laisserez parler le monde; vous le laisserez raisonner, railler tant qu'il lui plaira, & vous aurez, malgré tous les discours du monde, la consolation intérieure de voir que vous suivez le bon chemin, que vous vous mettez hors de danger, & que vous vous sauvez. Sera-ce le monde qui viendra vous tirer de l'abîme éternel, quand vous y serez une fois tombé? Sur mille sujets qui se présentent dans la vie, êtes-vous fort en peine de l'opinion du monde, & en faites-vous la règle de vos entreprises & de vos démarches? Si le monde m'approuve, dites-vous, j'en aurai de la joye: mais s'il ne m'approuve pas, je sçais ce qui m'est utile & avantageux, & je ne prétends point me rendre l'esclave du monde, ni abandonner de folides intérêts pour m'affervir à ses vaines idées. Ah! mon cher Auditeur, n'aurez-vous donc des mesures à garder avec le monde, ou ne croirez-vous en avoir, que sur ce qui concerne votre ame & votre éternité. Mais je dis plus, & je suis persuadé que le monde lui-même vous rendra tôt ou tard la justice qui vous sera due & qu'il s'édifiera de votre absence & de votre fuite, quand il vous la verra soutenir chrétiennement & sagement,

Quoi qu'il en soit, j'en reviens toujours à ma proposition & c'est par où je finis : fuyons le monde, sortons de cette Babilone.

Isai. c. 48. *Egredimini de Babylone* : retirons-nous, autant qu'il est possible, de cette terre maudite, où régne le trouble & la confusion;

Jerem. c. 51. *Fugite de medio Babylonis*. Nous y sommes chacun intéressé, puisqu'il y va de notre ame pour chacun de nous. Ne la livrons pas à un ennemi si dangereux. Il ne cherche qu'à la perdre : tirons-la, & s'il le faut, arrachons-la par violence de ses mains. Quelque effort qu'il y ait à faire, quelque victoire & quelque sacrifice qu'il en coûte, nous serons bien payez de nos peines, si nous pouvons nous assurer un si riche trésor.

Ibid. *Et salvet unusquisque animam suam.* vous sur-tout, Femmes mondaines (car il est certain & nous le voyons, que ce sont communément les personnes du sexe, qui s'entêtent d'avantage du monde, & qui y demeurent attachées avec plus d'obstination) vous, dis-je, Femmes du siècle, ayez devant Dieu & devant le monde même, le mérite d'avoir quitté le monde avant qu'il vous ait quittées. L'accès favorable que vous y avez, l'encens que vous y recevez, l'empire que vous semblez y exercer, tout cela n'a qu'un tems, & un tems bien court. Ce tems est suivi d'un autre où le monde s'éloigne; où il n'a plus que de l'indifférence pour ce qu'il idolâtroit; & même que du mépris, lorsqu'il voit que malgré toute son indifférence, on s'opiniâtre à le rechercher. Faites par devoir ce qu'il faudra bien-tôt faire par nécessité. Et vous au

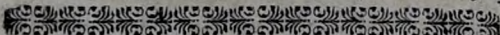
moins, que le cours des années a en effet réduites dans cette nécessité, qui vous est si dure, n'en ayez pas la peine sans en recueillir le fruit. D'involontaire qu'elle est par elle-même, changez-là par une sainte résolution dans un moyen salutaire de retourner à Dieu, & de vous remettre dans la voye du salut. Tout contribuëra à seconder ce dessein, tout le favorisera. Dieu par sa grace vous y aidera, & le monde y ajoutera son suffrage. Car si vous avez à craindre les railleries du monde, ce n'est plus désormais quand vous vivrez séparées de lui, mais au contraire quand vous voudrez toujours entretenir les mêmes liaisons avec lui. Autrefois il eût demandé pourquoi l'on ne vous voyoit point ici ni là; mais peut-être commence-t'il maintenant à demander pourquoi l'on vous y trouve, & ce qui vous y attire. Heureuses, que votre Dieu soit encore disposé à vous recevoir, quoique vous n'avez que les restes, & si j'ose le dire, que le rebut du monde à lui offrir.

Ce n'est pas toutefois, Chrétiens, pour ne rien exagérer; qu'il n'y ait un certain monde, dont la société peut être innocente, & avec qui vous pouvez converser. Dieu s'est réservé par-tout des serviteurs, & au milieu des eaux qui inondèrent toute la terre, il y avoit une arche qui renfermoit une famille sainte & une assemblée de justes. Ainsi jusques dans le siècle il y a un monde fidèle, un monde réglé, un monde, si je puis m'expliquer de la sorte, qui n'est point monde. Dès que vous vous en tiendrez là, & que du reste vous y garderez toute la modération

312 SUR L'ÉLOIGNEMENT, &c.

nécessaire, c'est-à-dire, que vous ne passerez point les bornes d'une bienséance raisonnable, d'une amitié honnête, & si vous voulez, d'une réjouissance modeste & chrétienne, j'y consentirai. Encore vous dirois-je alors que vous devez veiller sur vous-mêmes, que vous devez vous défier de vous-même; que vous devez bien mesurer les tems que vous y donnez, que vous devez bien examiner les impressions que vous en rapportez, & que pour ne vous y pas tromper, vous ne devez jamais oublier l'importante pratique que je vous ai d'abord proposée: d'avoir vos heures de recueillement & d'une solitude entière, où vous vous demandiez compte à vous-mêmes de vous-mêmes, & où vous vous prépariez à le rendre à Dieu, & à recevoir de lui la récompense éternelle que je vous souhaite, &c.





S E R M O N

P O U R L E

QUINZIE'ME DIMANCHE

APRE'S LA PENTECOSTE.

Sur la crainte de la Mort.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ; & hæc vidua erat, & turba civitatis multa cum illâ. Quam cum vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi: noli flere,

Lorsque Jesus-Christ étoit près de la ville, on portoit en terre un mort, fils unique d'une femme veuve, & cette femme étoit accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Jesus l'ayant vûe, il en fut touché, & lui dit: ne pleurez point. En S. Luc. chap. 7.

ENtre bien des sujets qui touchèrent le Sauveur des hommes à la vûe de ce funèbre appareil qu'il apperçoit devant ses yeux, sçavez-vous, Chrêtiens, à quoi son cœur est plus sensible & ce qui lui paroît plus digne de sa compassion? Ce sont les imper-

Domin. Tom. III.

O

fections & les foibleſſes qu'il remarque dans cette mère, qui pleure la perte de ſon fils, que la mort vient de lui ravir. Il a pitié de ſon attachement exceſſif à la perſonne de ce fils unique; il a pitié du peu de ſoumiſſion qu'elle témoigne aux ordres de la providence; il a pitié de ſon infidélité, qui lui fait enviſager la mort avec des ſentimens tout naturels & tout humains; il a pitié non ſeulement d'elle, mais de nous tous, qui ne vivons pas dans cette diſpoſition parfaite où doit être une ame fidelle au regard de la mort, & qui par une lâche timidité nous en faiſons un objet d'horreur, lorsque nous en pourrions faire la matière de nos plus grandes vertus & le couronnement de notre vie. Voilà ce que Jeſus-Chriſt déplore: *Miſericordiâ motus ſuper eam*. Or c'eſt à cette compaſſion du Fils de Dieu que je m'arrête aujourd'hui. J'entreprends de la juſtifier, & de vous montrer, que rien en effet n'eſt plus déplorable que la préparation d'eſprit & de cœur où ſe trouvent la plupart des Chrétiens à l'égard de la mort. Nous ſommes foibles en tout, & notre miſère en tout ſe découvre; mais on peut dire qu'elle eſt extrême ſur ce point. La ſeule image de la mort nous contriſte & nous effraie. Nous n'y penſons preſque jamais ſans douleur, & nous n'en pouvons entendre parler ſans peine. Au moindre danger qui nous menace, aux premières attaques d'une maladie qui peut nous conduire à ce terme, nous nous allarmons, nous nous troublons, nous nous déſolons; & moi je veux, mes Frères, vous raffûrer contre ces allarμες; je veux vous prémunir

contre ces troubles & ces désolations : comment ? en vous faisant concevoir de la mort des idées plus conformes au Christianisme que vous professez ; en vous la représentant sous une figure beaucoup moins odieuse, que vous ne l'avez jusques à présent considérée ; en combattant, ou du moins en réglant cette crainte sans bornes & sans mesure, qui vous porte quelquefois à de si pitoyables extrémités. Vierge sainte, c'est vous que Dieu a établie notre protectrice au moment de la mort, & c'est en cette qualité que l'Eglise tous les jours vous salue. Obtenez-nous dès maintenant par votre puissante médiation, les mêmes secours que nous attendons à cette dernière heure ; & recevez l'hommage que nous vous présentons, en vous disant : *Ave.*

Pour vous proposer d'abord mon dessein, je distingue trois sortes de personnes qui craignent la mort. Les premiers la craignent par un esprit d'infidélité, & ce sont les libertins & les athées ; les seconds la craignent par une trop grande passion pour les biens de la vie présente, & ce sont les mondains, ou ambitieux, ou intéressés, ou voluptueux. Les troisièmes la craignent par un sentiment de la nature, & ce sont généralement tous les hommes, sans en excepter même les sages, ni les Chrétiens. Trois principes tous différents, l'infidélité, l'attachement au monde, le sentiment de la nature ; mais principes qui tous agissant sur les ames foibles, y produisent les mêmes effets, & y font naître, quoiqu'en

diverses manières & par divers motifs les mêmes frayeurs de la mort. Ceux qui la craignent par infidélité ou par une trop grande passion pour les biens de la vie, sont les plus criminels. Ceux qui la craignent par une aversion naturelle, sont les plus excusables. Mais les uns & les autres sont toujours à plaindre dans leur condition, & ont de quoi exciter la compassion de Jesus-Christ & la nôtre. Les libertins & les athées craignent la mort, parce que ne reconnoissant point d'autre vie que celle-ci, ils se persuadent que tout mourra pour eux du moment qu'ils mourront eux-mêmes, & c'est une infidélité qu'il faut détester. Les mondains craignent la mort parce qu'ils aiment le monde, & qu'ils sçavent que la mort les en séparera, & c'est une passion pour le monde dont il faut se détacher. Tous les hommes en général craignent la mort, parce que la nature d'elle-même répugne à cette violente division de l'ame & du corps, & c'est un sentiment humain que la religion doit corriger. Or écoutez trois propositions qui vont partager ce discours. Rien de plus funeste que l'état de l'impie & du libertin, qui craint la mort parce qu'il est tombé dans le désordre de l'infidélité : c'est la première partie. Rien de plus déplorable que l'état du mondain, qui craint la mort parce qu'il est attaché au monde : c'est la seconde partie. Rien de plus déraisonnable que l'état de tout homme, je dis en particulier de tout homme Chrétien, qui craint la mort parce qu'il ne fait pour s'affermir contre cette crainte naturelle nul usage de sa reli-

gion: c'est la troisiéme partie. De là, j'aurai lieu de parler, en conclüant, à ceux mêmes qui craignent la mort par une trop vive appréhension des jugemens de Dieu, & je leur apprendrai à régler sur cela leur foi. Je n'oublierai rien pour vous instruire sur tous ces points, & il ne tiendra qu'à vous d'en profiter.

Tertullien parlant des impies, que l'écriture appelle infensez, parce que malgré leur raison même, ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus: ce grand homme, dis-je, fait une remarque bien judicieuse, & que l'expérience du siècle vérifie parfaitement, sçavoir, que personne n'est jamais tombé dans cette erreur, de croire qu'il n'y eût point de premier Etre ni de divinité, si non ceux à qui il seroit expédient qu'il n'y en eût point en effet, & qui trouveroient leur avantage dans le systéme de cet athéisme. *Nemo Deum non esse credit, nisi cui non esse, expedit.* Je dis le même de ceux qui ne jugeant des choses que par les sens, & prévenus des fausses maximes du libertinage, ou ne croient pas une vie future, ou ne la croient qu'à demi. Car je soutiens que personne n'en a jamais douté, que celui qui avoit intérêt & à qui il étoit avantageux d'en douter; c'est-à-dire, que celui dont la vie dérégulée & corrompue lui devoit faire souhaiter, qu'il n'y en eût jamais d'autre que celle-ci, & que toutes nos espérances se terminassent à la mort. Mais après tout, Chrétiens, ce genre d'infidélité, quelque*

I.
PAR
TIE.
Psal. 13.

Tertul.

endurcissement de cœur, ou quelque force d'esprit prétenduë qui l'accompagne, ne délivre point les hommes de la crainte de mourir; puisqu'au contraire, ils craignent de mourir, parce qu'ils ne reconnoissent point d'autre vie que la vie présente; & qu'ils le craignent d'autant plus, que leur infidélité, en leur faisant rejeter la créance de l'autre vie, n'exclut point de leur esprit cette cruelle incertitude qui leur reste, s'il y a une autre vie ou s'il n'y en a pas.

Or dans l'un & dans l'autre état, je prétends qu'ils sont dignes de compassion, mais d'une compassion, dit saint Jérôme, mêlée d'indignation, n'y ayant rien de plus déplorable que la crainte de la mort fondée sur une pareille incrédulité. Supposons les tels qu'il nous plaira, du moment qu'ils n'ont plus la foi d'une autre vie, il est impossible qu'ils ne regardent la mort avec horreur: pourquoi? parce qu'ils ne trouvent plus rien qui leur puisse servir de ressource, & qu'ils ne l'envisagent plus comme un passage au Royaume de Dieu & à la bienheureuse immortalité, mais comme une destruction entière d'eux-mêmes, comme un anéantissement total, soit de l'ame, soit du corps, & par consequent comme la privation de tous les biens & le souverain de tous les maux.

Et c'est ce que l'Écriture nous fait entendre au chapitre troisième du livre de la Sagesse, où elle parle de la mort des justes & des amis de Dieu. Car voici en quels termes elle s'exprime. Les justes ont semblé

Sap. c. 3. mourir au yeux des impies: Visi sunt oculis

insipientium mori. Prenez garde, s'il vous plaît, à cette expression, *Visi sunt*, ils ont semblé. Car ils ne sont pas en effet morts de la manière que se le figurent les libertins & les infidèles. Et quelle est sur cela l'idée des infidèles & des libertins? C'est qu'ils se persuadent, adjouë le Saint Esprit, que la mort qui n'est qu'une sortie hors de ce monde, & qu'un voyage qui conduit les justes à leur éternelle félicité, est le comble de la désolation & la ruine de tout l'homme: *Et Ibid. estimata est afflictio exitus illius, & quod à nobis est iter, exterminium.* Voyez vous, Chrétien, le caractère de l'incrédule. Il conçoit la mort, qui est, pour ainsi dire, le retour de nous mêmes à cette sainte patrie que nous cherchons, comme un retour dans notre néant, *Et quod à nobis iter, exterminium.* D'où il s'ensuit qu'il l'envisage comme l'objet le plus effrayant, & comme le dernier malheur. Or encore une fois il est évident qu'il n'y a point de condition plus misérable que celle-là, & les libertins eux-mêmes sont obligez d'en convenir.

Car quelle douleur ou plutôt quel supplice à un homme de se pouvoir dire continuellement: bien-tôt je cesseray d'être tout à fait, ou je commenceray pour jamais à être malheureux; & il m'est incertain si ce sera l'un ou l'autre. Dans peu de tems je ne serai plus rien de ce que je suis, ou je serai ce que je voudrai éternellement, mais inutilement, n'être pas. Toute ma destinée sur la terre est réduite à un petit nombre de jours, qui s'écoulent malgré moi, & après lesquels, ou il n'y aura plus

rien pour moi, ou il n'y aura plus qu'un mal infini & inévitable. Peut on rien s'imaginer de plus affligeant ! Or il n'y a que l'homme, je dis que l'homme impie & sans religion, qui se trouve dans cette misère. Les Anges, excellente rémarque de saint Ambroise, & qui mérite votre attention, les Anges qui ont un entendement pour se connoître, sçavent qu'ils sont naturellement incorruptibles, & ainsi ils n'ont point de vûë ni d'inquiétude de la mort. Les bêtes sont sujettes à la mort ; mais elles ne se connoissent pas elles mêmes, & ne faisant nulle réflexion, elles n'ont nulle appréhension de mourir. Les justes, qui selon le corps doivent mourir comme les bêtes, & qui se connoissent comme les Anges, se soutiennent dans l'attente d'une vie immortelle. Mais le libertin n'a aucun de ces avantages. Il doit mourir, & il ne l'ignore pas : il a une ame immortelle, & il ne le croit pas. La connoissance qu'il a de sa mort, l'afflige ; & l'ignorance de son immortalité lui ôte le remède qui pourroit le consoler dans son affliction. Il n'a une raison que pour se troubler ou pour se désespérer ; & il ne se connoît soi-même, que pour se rendre malheureux. Car voilà l'état où l'aveuglement de l'impiété conduit enfin les hommes ; & cela par un juste châtement de Dieu, afin que leur libertinage même leur tienne lieu de tourment, & qu'ils n'en retirent point d'autre fruit, que de vivre dans une confusion de pensées qui leur représentent déjà, & qui leur avancent les plus douloureuses peines de l'enfer.

Mais, dites vous, l'impie dont l'iniquité est consommée, & qui selon la parole de Salomon, est descendu dans le fond de l'abîme, ne doit plus craindre la mort, puisqu'il ne croit plus rien après la mort. Et moi je réponds : peut-être jouiroit il de cette paix, quoique fausse & criminelle, s'il pouvoit trouver un point fixe dans son erreur, & si la même impiété qui le fait douter de tout, pouvoit le rendre sûr de quelque chose. Encore même, dit saint Augustin, ne laisseroit il pas de craindre alors la mort pour l'intérêt de la vie qu'il aime, & dont il se verroit toujours à la veille d'être privé, sans rien appercevoir dans le futur, ni du côté de Dieu, ni du côté de la créature, qui le dédommageat de cette perte. Mais le malheur de sa condition va bien encore plus avant. Car ne pouvant même s'assurer de ce néant chimérique & imaginaire qu'il se promet après la mort, & n'en ayant tout au plus qu'une foible opinion, combattuë de mille doutes & de mille préjuges contraires; vivant dans le hazard du oui ou du non; & malgré son infidélité, courant tout le risque d'une éternité affreuse, il faut nécessairement qu'il craigne même ce qu'il ne croit pas. Concevez-bien cette pensée, qui est du Chancelier Gerson: il faut, dis-je, qu'il craigne même ce qu'il ne croit pas, & cette crainte dans un sens est encore plus terrible pour lui que celle qui lui viendroit de la certitude des jugemens de Dieu.

Mais son libertinage, repliquerez-vous, peut le rendre insensible à tout cela. Je le

veux, Chrétiens, que son libertinage puisse aller jusques à ce point d'insensibilité, c'est-à-dire, jusqu'à l'état des bêtes, dont il envie peut-être le sort, & auxquelles il ambitionne d'être semblable : *Homo cum in honore esset, non intellexit. Comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis.* Mais il faudroit examiner si ce seroit là un avantage pour lui, & si le parti de l'insensibilité, dans un danger d'une telle conséquence, le rendroit moins digne de compassion, que les allarmes d'une juste crainte qu'il auroit à soutenir. Je dis dans un danger que lui-même il reconnoît tout au moins être danger, & auquel il avoüe que son insensibilité ne remédie pas. Mais quoi qu'il en soit, il est toujours vrai, que tandis qu'il aura quelque sentiment, bienqu'il ne croye pas les suites de la mort, il les craindra. Or je prétends que ce sentiment ne s'éteindra jamais en lui, non plus que sa raison, & que dans les plus grands emportemens, ou, pour mieux dire, dans la plus grande corruption de son esprit, il portera toujours au dedans de soi un ver, une pensée fâcheuse & importune, qui lui représentera intérieurement : mais si tu te trompes ; mais si cette mort sensible & passagère qui détruit le corps, est suivie d'une autre mort qui fasse la réprobation de l'ame ; mais si ce qu'en ont crû tous les saints & tous les sages du Christianisme, se trouvoit véritable ; mais si la passion à laquelle tu t'en rapporte, t'aveugloit & te séduisoit, où en serois tu ? Pensée qui le troublera pendant la vie, mais qui fera encore sur lui

des impressions bien plus vives aux approches de la mort. Car c'est alors que l'impiété la plus fière & la plus résolüe commence à s'ébranler & à se démentir. C'est alors que nous voyons ces braves, ces intrépides, ces hommes qui ne tenoient nul compte, ni de la mort, ni de l'enfer, & qui dans la vigueur d'une santé parfaite s'estimoient assez forts pour ne pas s'inquiéter de Dieu & de ses jugemens, c'est alors que nous les voyons marquer des foibleffes pitoyables, être saisis de frayeur, tomber dans le désespoir, détester le passé, s'allarmer du présent, avoir horreur de l'avenir, mais une horreur, dit saint Chrisostôme, pareille à celle des démons & des réprouvez, qui ne sert qu'à augmenter leur peine, & qui fait même une partie de leur damnation.

Ah! mes Frères, écrivoit saint Paul aux Theffaloniens, souvenez-vous d'une importante maxime & qu'elle demeure éternellement gravée dans vos cœurs. Car nous ne voulons pas que vous ignoriez ce que vous devez sçavoir touchant l'état de ceux qui meurent, ou plutôt qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne vous en attristiez pas comme tous ceux qui n'ont point la même esperance que nous. *Nolumus vos ignorare, Fratres, de dormientibus, c. 4* ^{1. Theff.}
ut non contristemini, sicut & ceteri qui spem non habent. C'est à vous, mes chers Auditeurs, que j'adresse aujourd'hui ces belles paroles. Observez, s'il vous plaît, le sens de l'Apôtre. Il ne nous défend pas de craindre la mort, ni d'être touchés de la mort de nos amis & de nos proches. Mais il nous

défend de nous affliger & de craindre, comme ceux qui vivant sans religion, vivent sans espérance des biens éternels, *Sicut & cateri qui spem non habent* : pourquoi ? parce que cette crainte & cette tristesse procédant alors d'un principe d'infidélité, ce n'est pas un moindre crime devant Dieu, que l'infidélité même. En effet, il m'est permis de craindre la mort, mais il ne m'est pas permis de la craindre par toutes sortes de motifs, & je suis prévaricateur, si je la crains d'une manière qui soit opposée à la pureté de ma foi. Cependant, Chrétiens, c'est un des désordres qui régneront parmi nous. On voit des hommes dans le Christianisme qui craignent la mort, non pas en fidèles, mais en payens ; des Chrétiens de profession, mais qui n'en ayant que le nom, & que l'apparence, raisonnent sur l'autre vie comme des Epicuriens : Car vous diriez qu'il y a encore parmi nous des partisans de cette secte, & Dieu veuille que la réflexion que je fais, ne convienne à personne de ceux qui m'écoutent.

Vous me demandez le moyen de se préserver d'une si damnable & si malheureuse disposition d'esprit & de cœur. Le voici tiré d'un des plus illustres exemples que nous fournisse l'Écriture. C'est de faire dans la vûe de la mort, ce que faisoit le patriarche Job au milieu de ses souffrances, lorsqu'acablé de calamitez il se voyoit languir & mourir. C'est de renouveler comme lui cette confession de foi, qui soutenoit sa patience & sa persévérance, quand il disoit : *Scio quod redemptor meus vivit, & in novissimo die de*

terrâ surrecturus sum, & in carne meâ videbo Deum salvatorem meum. Reposita est hac spes in sinu meo. Je sçais que j'ai un Rédempteur vivant dans le Ciel, & que je ressusciterai du sein de la terre. Je sçai que je verrai dans ma propre chair & de mes yeux ce Dieu mon Sauveur. Je sçais que la mort n'est pour moi qu'un changement d'état, qu'un passage pour mon ame, & qu'un sommeil pour mon corps; qu'elle ne me va dépouiller que pour me revêtir, & qu'en m'ôtant une vie fragile & périssable, elle doit me mettre en possession d'une vie qui ne finira jamais. Oüi, je le sçais, & cette espérance que Dieu me laisse comme un précieux dépôt, est ce qui me console dans mes misères, ce qui me fortifie dans mes défaillances, ce qui m'attache à mes devoirs, ce qui me rend invincible dans mes tentations, ce qui m'empêche de succomber à la violence des persécutions. Sans cette espérance toute ma force m'abandonneroit en mille rencontres, & je céderois aux révoltes de la nature; mais cette espérance est mon support, & voilà pourquoi je la conserve dans mon cœur. *Reposita est hac spes in sinu meo.*

Ah! Seigneur, s'écrioit David (autre sentiment bien capable d'affermir en nous la grace de la foi) il est vrai, Seigneur, vous nous avez humiliés dans ce séjour d'affliction & de larmes, en nous rendant sujets à la mort: mais la mort à laquelle vous nous avez condamnez, n'est point une véritable mort, ce n'est qu'une ombre de la mort, dont vous nous avez couverts, pour nous faire porter les marques de votre justice, &

- pour nous faire sentir en même-tems les Effets de votre miséricorde : *Humiliasti nos in loco afflictionis , & cooperuit nos umbra mortis.* Non , dit saint Ambroise expliquant ce passage du Pseaume , la mort du corps n'est qu'une ombre & une représentation de la mort , *Mors carnis , umbra mortis.* Et c'est la pensée dont se doivent armer & munir non seulement les pécheurs , qui par l'excès de leurs crimes auroient en quelque sorte perdu le don de la foi , mais les justes mêmes & les amis de Dieu , dont la foi par une conduite particulière de la providence ne laisse pas souvent d'être ébranlée sur le sujet de la mort. Car combien d'ames saintes & prédestinées ont souffert là-dessus les mêmes attaques , que les plus déclarez impies ? A combien de rudes épreuves Dieu n'a-t'il pas pris plaisir , pour faire triompher sa grace , d'exposer leur religion ? & combien de fois un Chrétien au milieu même de ses ferveurs , n'a-t'il pas pû dire aussi-bien que David :
- Psal. 72. Mei autem pœnè moti sunt pedes , pœnè effusi sunt gressus mei ;* A la vûe de cet affreux cahos de l'éternité que j'attends , j'ai presque détourné mes pas de la voie où je marchois , & mes pieds ont été sur le point de glisser. Car la foi qui devoit être mon unique appui , est devenuë comme chancelante dans mon cœur. Combien , dis-je , ne trouve-t-on pas d'ames éluës , qui tiennent ce langage ! Il est donc nécessaire qu'elles se mettent en garde contre cet esprit d'infidélité , qui seroit pour elles une pierre de scandale & un écüeil où elles iroient échoüer. Mais avançons , & voyons maintenant l'état du mon-

dain qui craint la mort parce qu'il est attaché au monde. Autre espèce de crainte dont nous avons à nous préserver : c'est le sujet de la seconde partie.

LE Saint Esprit l'a dit, Chrétiens, & nous n'en sommes que trop convaincus par l'expérience sensible que nous avons de notre misère, & de celle des autres, que rien n'est plus fâcheux ni plus amer que le souvenir de la mort pour un homme du monde, qui fait consister son repos & son bonheur dans la jouissance des biens temporels. *O mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis* ; Prenez garde, mes Frères, nous fait ingenieusement remarquer saint Augustin, aux deux termes dont se sert l'Ecriture. Elle ne dit pas que la pensée de la mort est triste & affligeante à celui qui possède les biens temporels, mais à celui qui a établi sa paix & sa félicité dans la possession des biens temporels : *Homini pacem habenti*. De plus, pour exprimer ces sortes de biens, elle ne les appelle pas simplement biens, mais elle leur donne le nom de substance, & veut par là signifier la fausse idée que nous en avons : *In substantiis suis*. Car les justes qui ont l'esprit de Dieu, ne considèrent ces biens que comme de foibles accidens, dont ils peuvent aisément se passer; qu'ils ont aujourd'hui, & qu'ils n'auront pas demain; dont la perte pourra leur causer quelque légère altération, mais sans préjudice de cette consistance ferme & immobile que la grace leur donne : au lieu que les mondains attachent à ces biens

II.

PAR-

TIE.

Ecclef.
c. 41.

terrestres, en font leur principal & leur capital, rapportant tout à ces biens, ne se mesurant que par ces biens, ne s'appuyant & ne faisant fond que sur ces biens, comme si eux-mêmes ils étoient faits pour ces biens & que ces biens ne fussent pas plutôt faits pour eux: *Homini pacem habenti in substantiis suis.* Or c'est aux hommes de ce caractère, & non point absolument aux grands ni aux riches que le souvenir de la mort fait horreur: c'est pour eux qu'il est plein d'amertume, *Quam amara est memoria tua!* Car, comme dit saint Chrisostôme, raisonnant sur les mêmes paroles de l'Écriture, on a vû des grands dans le Christianisme & des riches, par un effet de la grace toute puissante de Dieu, méditer la mort avec plaisir, en entendre parler avec joie, en recevoir la nouvelle sans trouble: pourquoi? parce que tout riches, tout grands qu'ils étoient, leurs désirs ne se portoient ni aux grandeurs humaines ni aux richesses. Ils les possédoient sans attache, & ils les perdoient sans régrèt. Mais on n'a jamais vû de grands ni de riches attachez à ce qu'ils étoient & à ce qu'ils possédoient, ni jamais, si vous voulez, on n'a vû de petits & de pauvres attachez à ce qu'ils n'étoient pas & à ce qu'ils ne possédoient pas, qui ne fussent effrayez de la mort. En effet, Chrêtiens, l'étrange & douloureuse pensée pour un homme du siècle qui vit à son aise, qui se voit bien établi dans le monde, qui se trouve revêtu d'une charge, d'une dignité honorable, qui ne manque de rien pour se maintenir dans la splendeur & dans l'éclat; qui

dans l'opulence, dans la réputation, dans le crédit où il est, peut tout & est au-dessus de tout; quelle pensée pour lui au milieu de tout cela, que cette réflexion: il faut mourir! Ne parlons point de ces fortunes si hautes ni si complètes, qui font les heureux de la terre. Comme elles sont aujourd'hui plus rares, cette moralité ne s'étendrait pas bien loin. Parlons de celles qui sont moins éclatantes & plus ordinaires. Quelle pensée pour un homme même du commun, qui voit sa famille honnêtement pourvûë, qui a des biens suffisamment, qui en jouit & s'en fait honneur, qui n'a ni embarras, ni soins, & dont la santé, les forces, l'âge répondent à tout le reste (car c'est ainsi que le texte sacré nous le dépeint dans les paroles suivantes, *Viro quieto, & cujus Ibid* *via directa sunt in omnibus, & adhuc valenti accipere cibum*) quel souvenir, dis-je, pour ce mondain, que cette sombre & désolante considération: il faut mourir!

Or c'est en cela qu'il me paroît digne de compassion: non point seulement de ce qu'étant attaché d'esprit & de cœur aux biens de cette vie, il appréhende la mort; mais de ce qu'envisageant la mort, il a été assez aveugle pour s'attacher à des biens qui passent si vite, & de ce que la nécessité de mourir ne l'en détache pas. Voilà, sur quoi je déplore son aveuglement. En effet, si la vie présente devoit toujours durer, je ne m'étonnerois pas qu'il y eût des ambitieux & des avarés sujets aux passions déréglées qui les dominent. Quelque vaines & frivoles que soient ces passions, je com-

prends qu'elles deviendroient alors sérieuses & prudentes ; & que dégagez du souvenir de la mort, nous pourrions nous faire un point de sagesse de suivre & de contenter nos désirs : pourquoi ? parce que nous aurions droit de compter pour réel tout ce que le monde a de précieux & d'apparent, & que notre raison même commenceroit à être d'intelligence avec la cupidité & l'ambition qui nous domineroit. Je dis encore plus : si nous devons seulement vivre autant que ces premiers patriarches, fondateurs du monde, à qui des siècles entiers, selon le témoignage de l'Écriture, n'étoient que la fleur de l'âge ; & qui sans vieillesse ni caducité, voyoient une longue & nombreuse suite de générations, peut-être consentirois-je que nous eussions pour les biens temporels quelque empressement & quelque ardeur. L'éloignement du terme sembleroit en quelque manière nous justifier, quoiqu'alors même nous devrions toujours modérer nos inquiétudes, & réprimer notre convoitise par la vûe de la mort, qui quelque éloignée qu'elle fût, étant néanmoins certaine & assurée, nous les raviroit enfin ; & c'est la belle observation de saint Jérôme que je vous prie de faire après lui. Il dit que c'est pour cela que Moïse dans la Génèse, faisant la supputation des années que chacun de ces premiers hommes avoit vécû, adjoûtoit toujours cette conclusion générale : *Et mortuus est*, & il mourut. Noé vécût neuf cens ans, & il mourut ; Seth tant d'années, & il mourut : ainsi des autres. Pourquoi cette addition : & il mourut ? Ne l'entendoit-on

pas assez, & n'étoit-ce pas assez de marquer l'espace de tems que leur vie avoit duré? Ah! répond saint Jérôme, c'est pour nous apprendre, que quand nous aurions à vivre des milliers de siècles, nous aurions toujours tort de nous passionner pour les biens présents, puisqu'il seroit encore vrai de dire de nous: & il mourra. Or cela seul devoit corriger l'excès de nos affections & rompre tous nos attachemens. J'en conviens, mes chers Auditeurs, & à Dieu ne plaise que je veuille contredire le sentiment de ce saint Docteur. Mais après tout il faut avoier que dans cette supposition d'une vie de plusieurs siècles, nos attachemens auroient quelque prétexte & quelque apparence d'excuse. Mais notre vie se trouvant bornée à un si petit nombre de jours, & nous attachant à cette vie courte & passagère, comme nous nous y attachons & à ses biens, en verité, mes Frères, sommes nous sages, & avons nous de quoi nous justifier, je ne dis pas devant Dieu, mais je dis même devant nous & à notre propre tribunal? N'y a-t'il pas en ceci de l'enchantement, & pour parler avec le Saint Esprit, de l'ensorcellement? *Fascinatiô nugacitatis.* Ah! insensé *Sap. c. 4.* que vous êtes, dès cette nuit même on va vous redemander votre ame; vous mourrez, & pour qui sera tout ce que vous avez amassé? Ainsi est-il dit dans l'Evangile à ce riche, qui prétendoit goûter tranquillement & long-tems le fruit de ses peines. *Stulte Luc. c. 12.* *hac nocte animam tuam repetent à te; quæ autem parasti cujus erunt?* Voyez-vous, reprend saint Bernard, la qualité que donne

l'Esprit de Dieu à celui qui met son cœur dans les biens de la terre? Il ne lui reproche pas expressément sa foiblesse, sa témérité, son peu de religion & de foi, mais sa folie, *stulte*, parce que cette parole comprend tous les autres reproches, & enchérit même au-dessus. Devoir mourir & s'entêter des biens de la vie, jusqu'à en faire l'unique objet de ses desirs, c'est perdre le sens.

Vous ne devez donc pas, mon cher Auditeur, être surpris, ni trouver mauvais si je vous traite aujourd'hui comme cet homme de l'Évangile, & si je vous dis, tout sage d'ailleurs & tout prudent que vous pouvez être selon le monde: *stulte*, insensé, pourquoi ce soin extrême de votre corps, qui sera bientôt la pâture des vers? pourquoi ces vastes desseins que la mort dans peu va renverser & faire évanouir? pourquoi tant chercher à vous agrandir & à vous étendre, puisqu'au bout de quelques jours six pieds de terre vous suffiront? Quand la concupiscence s'allumera dans votre ame, disoit saint Paul, & que maîtresse de votre raison, elle vous enivrera des choses visibles, sçavez-vous, mes Frères, comment vous pourrez l'éteindre & en arrêter les emportements? Ce sera par cette pensée: hé! nous n'avons point ici de demeure permanente; mais tandis que nous vivons dans ce corps mortel, nous sommes hors de notre patrie, & nous ne devons nous regarder que comme des voyageurs. Or si l'on voyoit un voyageur s'intéresser à tout ce qui se passe sur sa route; prendre feu sur cela & en être

agité, affligé, défolé, quelle idée s'en formeroit-on? Voilà néanmoins ce que nous faisons; voilà ce qui nous inspire de si vives craintes de la mort, & ce qui nous rend dans nos craintes & nos frayeurs, si dignes de pitié. Car de se laisser surprendre à des biens faux & apparents, & de s'attirer par-là, en vûë de la mort, des frayeurs & des peines réelles & effectives, c'est une illusion qui dans l'ordre de la providence peut bien même être regardée comme une punition. Pendant que l'Apôtre étoit dans cette terre d'exil, il fouhaitoit sans cesse de se voir au bout de sa carrière, parce qu'il ne tenoit à rien, & qu'il avoit le cœur libre & dégagé de tous les objets matériels & mortels: *Quis Rom. c. 7. me liberabit de corpore mortis hujus?* Mais si nous ne sommes pas dans la même disposition, ou plutôt, si nous sommes dans une disposition toute contraire, ce qu'ajoute ce Docteur des nations ne nous convient que trop: *Ingemiscimus gravati, eò quod nolimus expoliari.* 2. Cor. c. 5. Nous gémissons à l'aspect de la mort: les infirmités, les maux qui en sont les avant-coureurs & qui nous avertissent qu'elle approche, nous remplissent l'esprit de sombres images, & nous font pousser de profonds soupirs, parce que nous ne voulons point être dépouillés de ces biens que nous avons & qu'il faut quitter en mourant.

Quel spectacle, mes chers Auditeurs, qu'un riche mondain aux prises avec la mort, & qui jusqu'à la dernière extrémité se défend contre elle! La mort le presse de sortir, & il voudroit toujours habiter ces

agréables & superbes appartemens, qui font l'ouvrage de ses mains, difons mieux, de fa vanité & de son luxe. Il a encore dans le cœur une inclination qui faisoit toute la douceur de sa vie, & la mort l'en fépare, ou l'en arrache impitoyablement. Il avoit encore des vûes pour l'accroissement de sa fortune il avoit des projets qu'il étoit sur le point d'exécuter, & la mort dans un moment déconcerte tout. De quoi est-il touché? de cette sortie du monde, de cette féparation, de ce renversement, de ce debris subit & si général. Hé! mon chér Frère, voilà ce qui m'effraye pour vous. C'est, dis-je, de voir que ce qui excite alors vos regrets, ce sont ces mêmes passions qui ont fait vos crimes & vos désordres durant tout le cours de vos années. Si vous craigniez la mort par mille autres endroits qui peuvent la faire craindre aux pécheurs, je m'en consolerois, & je me mettrois en devoir de vous apprendre à profiter de cette crainte. Si dans l'appréhension de la mort, vous travaillez à étouffer ces passions & à rompre volontairement ces habitudes qui vous attachent à la vie, je vous en féliciterois, & j'en bénirois Dieu. Mais que vous ne foyez sensible qu'à ce qui vous a perdu jusques à présent & qu'à ce qui doit achever de vous perdre, voilà encore une fois par où votre état me paroît déplorable & bien terrible.

Que faut-il donc faire, & de tout ceci quelle conclusion? c'est de mourir dès maintenant & de bonne heure en esprit, pour ne plus tant craindre de mourir en effet. C'est de fermer les yeux à cette figure du monde

qui nous éblouit & qui passe, afin de n'avoir plus tant de peine à la laisser passer, & de n'entrer plus sur cela en de si violentes agitations. C'est d'éloigner notre cœur, de le dégager & de le déprendre de tout ce qu'il faudra un jour quitter. Mais, me direz-vous, nous craindrons toujours la mort par un sentiment naturel. Voilà à quoi je vais répondre, en parlant de ceux qui craignent la mort par un sentiment de la nature & qui ne font pour se fortifier contre cette crainte, nul usage de leur Religion. C'est la troisième partie.

JE le sçais, Chrétiens, & je n'en puis dis- III.
 convenir : c'est un sentiment que la na- PAR-
 ture a de tout tems imprimé dans les cœurs TIE.
 des hommes, sans en excepter même les
 sages ni les Chrétiens, de craindre la mort
 & de la regarder avec frayeur. Mais je sçais
 aussi que de tout tems les sages ont trouvé
 moyen de corriger sur ce point la nature par
 la nature même, & qu'ils se sont rassurez
 par leur propre raison contre toutes les rai-
 sons qui formoient en eux ces craintes in-
 volontaires dont ils vouloient se délivrer.
 Or ne sommes-nous pas bien dignes de com-
 passion, si nous ne faisons pas avec le secours
 de la grace & les lumières du Christianisme,
 ce que ces Philosophes ont fait par la seule
 lumière naturelle, & si nous ayons moins
 de force dans la vraie religion, qu'ils n'en
 ont témoigné dans l'idolâtrie & la super-
 stition ?

Car je suis surpris, & vous devez l'être
 comme moi, en considérant ce que ces

payens ont pensé, & ce qu'ils ont pratiqué sur le sujet de la mort; les excellentes idées qu'ils en ont concûës, & les généreux efforts de magnanimité & de constance par où ils les ont soutenuës. Tantôt ils prétendoient que c'étoit pour nous une crainte ridicule que celle de la mort, étant déjà morts tant de fois, & mourant tous les jours *Nos mortem ridiculè timemus, toties jam mortui & morientes*. Qu'est-ce-à-dire, morts tant de fois? C'est qu'autant d'années que nous avons vècu & qui ne reviendront jamais, ce sont autant de portions retranchées de notre vie, & comme autant de morts par où nous avons passé. Et qu'est-ce-à-dire, mourant tous les jours? C'est que chaque moment qui nous échappe sans retour, est une épreuve continuelle de la mort: *Toties jam mortui & morientes*. Tantôt ils s'étonnoient comment on pouvoit craindre si long-tems ce qui devoit durer si peu, & comment ce point de la mort, qui est presque imperceptible, pouvoit altérer & troubler toute la paix de notre ame: *Quomodo quod tam citò fit, timetur diù?* Tantôt ils posoient pour principe, que la mort rendant justice à tout le monde, & faisant raison à un chacun des injures qu'il prétend avoir souffertes, on avoit tort de se plaindre d'elle: *Quid mortem quereris? mors solus æquum generis humani*: En effet, ces inégalitez si odieuses de la fortune, ces discernemens si aveugles de la faveur, ces rabaissemens du mérite & de la vertu, ces élévations des plus vils sujets, enfin ces iniquitez du siècle qui nous irritent & qui excitent

excitent notre indignation, tout cela doit cesser à la mort, & c'est uniquement de la mort que nous devons espérer de voir la fin de tout cela. Or cette espérance est une des plus douces consolations dans les disgrâces de la vie: *Mors sola jus æquum generis humani.* Tantôt ils démonstroient que la mort, qui est le terme commun où tendent tous les hommes, servoit de remède à plusieurs, étoit le souhait de quelques-uns, faisoit le bonheur & la félicité des autres; & qu'au reste elle ne devoit jamais être mieux recüe que quand elle venoit avant qu'on fût réduit à la nécessité de la désirer. *Mors omnibus finis, multis remedium, quibusdam votum, de nullis melius emerita, quam de his ad quos venit antequam invocetur.*

Et ils avoient raison: car qui fera bien attention à toutes les misères, dont la mort nous dégage, & à toutes les peines qui accompagnent la caducité d'une longue vie, concluëra aisément, que la brièveté de nos jours est une des grâces dont nous sommes redevables à la providence. Que dirai-je encore? Tantôt ils concevoient la mort comme un heureux élargissement après une triste captivité, tantôt comme le retour d'un fâcheux exil, tantôt comme l'affranchissement d'une milice laborieuse, tantôt comme une prompte & parfaite guérison: car c'est ainsi qu'ils se la représentoient, & qu'ils nous en ont fait la peinture. Mais tout cela, me répondrez-vous, ce n'étoient que des spéculations & de pompeuses paroles, qui n'empêchoient pas ces sages de la gentilité d'avoir la mort en horreur & de la fuir. Vous

vous trompez, Chrétiens, ce n'étoient, ni de vaines paroles, ni de séches spéculations. C'étoient pour eux des raisons efficaces qui les persuadoient, & qui même les persuadoient souvent jusqu'à l'excès, puisqu'ils en font bien des fois venus jusqu'à se rendre homicides d'eux-mêmes, & à s'en faire un honneur, un plaisir, une vertu. C'étoit une erreur du paganisme: mais notre confusion est que ces payens ayant eu assez de grandeur d'ame & de fermeté pour aimer la mort & pour la rechercher, nous, qui sommes Chrétiens, nous en ayons trop peu pour ne la pas craindre.

Je dis qu'en cela consiste & paroît notre foiblesse: pourquoi? parce que la religion que nous professons, nous fournit des motifs bien plus puissants pour nous adoucir la mort, & pour nous la faire considérer d'un œil tranquille & assuré. Car prenez garde, s'il vous plaît, tout ce qu'en ont dit ces infidèles & tout ce que je viens de tirer de leur morale, n'étoient que des productions de l'esprit humain, que des raisonnements, & que des sophismes dont leur orgueil se flatoit. Mais dans le Christianisme nous avons les raisons les plus solides, les raisons les plus essentielles, les raisons les plus capables de pénétrer nos esprits, & de répandre dans nos cœurs une onction de grace, en faveur de la mort & à l'avantage de la mort. Vous me les demandez; & les voici telles que la foi nous les propose, & que nous devons nous les proposer à nous-mêmes. La vûe de Jesus-Christ mourant, l'attente du Royaume de Dieu, l'exemple des

saints & de tant de justes, les trésors infinis de grace dont la mort peut être enrichie. A quoi serons-nous sensibles, si rien de tout cela ne fait impression sur nous? Représentons.

La vûë de Jesus-Christ mourant, de ce Dieu qui immortel de sa nature, ne s'est revêtu de notre chair, selon la Théologie de saint Paul, & selon son expression, que pour goûter la mort, & en la goûtant lui ôter toute son amertume, *Ut gratia Dei pro omnibus gustaret mortem.* Cependant, Chrétien foible & lâche, cette mort vous paroît encore amère. Jesus-Christ l'a goûtée pour vous, & il vous semble dur de la goûter pour lui & après lui. Quelque soin qu'il ait pris d'y répandre une douceur divine, vous la rejetez comme un calice plein de fiel & d'absynthe. L'Apôtre a beau se féliciter de ce que la mort a été comme absorbée & dépouillée par le triomphe de cet Homme-Dieu sur elle, *Absorpta est mors in victoria.* 1. Cor. c. 15. Il a beau la défier, & par une espèce d'insulte, qui n'a rien de présomptueux; lui demander: où est ta victoire? où est ton aiguillon? *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* Tout cela ne nous touche point. La mort est toujours victorieuse de notre foiblesse, elle a toujours à notre égard la même force, toujours le même aiguillon, & l'on diroit que la vertu de la croix & de la mort du Rédempteur est en quelque sorte anéantie. Le privilège des Chrétiens unis à Jesus-Christ, est de mourir, & de ne pas sentir le tourment ni l'affliction de la mort, *Et non tanget illos tor-* Sap. 2. 24

mentum mortis. Mais nous renonçons à ce privilège ; & par une pusillanimité indigne de notre foi, non seulement nous sentons ce tourment de la mort, mais nous l'anticipons, mais nous l'augmentons.

Ce n'est pas assez : l'attente du Royaume de Dieu, de ce Royaume du ciel, où nous sçavons que nous ne pouvons entrer qu'après la mort, puisque Dieu lui-même nous l'a déclaré, *Nemo videbit me, & vivet.* N'est-il pas étonnant que parmi les demandes que nous faisons à Dieu, une des premières & des plus importantes soit que son règne arrive pour nous, *Adveniat regnum tuum,* & qu'en même-tems, par une visible contradiction, nous souhitions avec tant d'ardeur, de retarder le plus qu'il nous est possible, l'avènement de ce règne ? N'est-t'il pas étrange que ce règne de Dieu devant être notre souverain bien, nous en redoutions les approches comme notre souverain mal ? Quand le patriarche Jacob dans une extrême vieillesse, vit Joseph son fils comblé d'honneur & de gloire & dominant sur toute l'Egypte, l'Écriture nous apprend qu'il fût transporté d'un mouvement de joye, & qu'il s'écria : ah ! mon Fils, c'est désormais que je mourrai content, puisque je vous renvoie : *Fam latus moriar, quia vidi faciem tuam.* Hé quoi ! mes Frères, dit saint Bernard, la mort paroissoit douce à ce père, parce qu'il voyoit pour un moment le visage de son fils bien-aimé : & nous à qui la mort doit procurer le bonheur éternel de contempler Dieu même, nous à qui elle doit révéler la gloire de Dieu, nous à qui

Matth.
v. 6.

Genes.
c. 46.

elle doit découvrir cet objet de béatitude que l'œil n'a point vû, & que le cœur de l'homme n'a jamais compris; nous qui dans cette espérance devrions dire: ah! Seigneur, je mourrai sans peine & je mourrai même avec joie, puisque c'est par là que je dois jouir de votre divine présence, *Jam laetus Bern. moriar, quia visurus sum faciem tuam*: au lieu de parler de la sorte & de le penser, nous sommes confternez à la seule idée de la mort, & nous frémissons au moindre péril qui nous en approche, ou qui l'approche de nous.

Ce n'est pas tout encore: l'exemple des saints & de tant de justes. N'avons-nous pas les mêmes secours pour nous affermir contre la mort, & d'où vient donc que nous tenons à toute heure un langage si différent & même si contraire à celui des serviteurs de Dieu? Ecoutez David dans l'ancienne loi: *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est?* Hélas! que mon exil est long, & quand finira-t'il? *multum incola fuit anima mea*; je languis d'ennui sur la terre, parce que c'est une terre étrangère pour moi. *Quando veniam, & apparebo ante faciem Dei mei!* heureux moment, où je paroîtrai devant mon Dieu! je l'attends, je le désire, je le demande. Ainsi ce prophète & ce saint Roi s'en expliquoit-il, & combien d'autres dans la loi nouvelle ont eû les mêmes sentiments, & se sont servis, pour les exprimer, des mêmes paroles? Mais nous, bien autrement disposez, nous trouvons que notre exil dure trop peu; nous voudrions demeurer éternellement en ce monde & en

faire notre patrie ; nous gémissons d'être forcez d'en partir ; & ce départ qui nous désolé , nous formons , pour le différer , les vœux les plus vifs & les plus ardens.

Enfin , les trésors de mérites dont la mort peut être enrichie. Car quelles vertus la mort ne nous donne-t'elle pas occasion de pratiquer ? C'est en vûe de la mort que nous faisons à Dieu le sacrifice le plus héroïque , qui est celui de notre vie , & que nous devenons en quelque manière semblables aux martyrs. C'est par une libre acceptation de la mort , que nous témoignons à Dieu la soumission la plus généreuse , & que nous lui rendons le devoir de l'obéissance la plus parfaite , puisqu'elle va jusqu'à la destruction de nous-mêmes. C'est au milieu des douleurs de la mort , que nous commençons à nous acquitter auprès de la justice de Dieu , recevant l'arrêt de notre mort , en esprit de pénitence ; lui offrant notre mort , non seulement comme une satisfaction générale & commune du péché de nos premiers parents , mais comme une satisfaction particulière & personnelle de nos propres péchez ; consentant pour la réparation de notre avare cupidité , à être dénuiez de tout dans le sein de la terre ; pour la réparation de nos vanitez & de notre orgüeil , à être ensevelis dans les ombres & la poussière du tombeau ; pour la réparation de nos sensualitez & de nos plaisirs criminels , à devenir la pâture des vers. C'est par une sainte union de notre mort avec la mort de Jesus-Christ , que nous entrons en participation des graces surabon-

dantes que ce Dieu Sauveur a renfermées dans sa croix comme dans une source inépuisable : & qui peut dire de quelles richesses spirituelles un mourant se sent quelquefois comblé ? ou sans attendre l'heure de sa mort , qui peut dire de quelles impressions secrètes un Chrétien est pénétré , de quels mouvements intérieurs il est animé , lorsqu'anticipant son dernier jour , il se met à certains jours & en esprit au lit de la mort , & qu'il se présente à Dieu comme une victime qui lui est destinée & qui lui doit être immolée ? Or ce qui nous est si salutaire , si méritoire auprès de Dieu , quand nous en sçavons bien user , par quel renversement devient-il le sujet de notre aversion ? Il n'y a qu'une chose qui semble pouvoir , par la religion même & par les vûes de la foi , justifier cette crainte excessive de la mort , sçavoir , la crainte des jugemens de Dieu ; mais là-dessus je vais vous satisfaire & j'en fais la courte conclusion de ce discours.

Je dois donc en convenir , Chrétiens Auditeurs : puisque la mort est suivie d'une éternité bienheureuse ou malheureuse ; puisque c'est la mort qui décide pour jamais de notre destinée dans cette éternité ; puisqu'au moment de la mort nous devons être présentez devant le Souverain juge , pour lui rendre un compte exact de toute notre vie , & pour en recevoir par un dernier arrêt , ou la récompense ou le châtiment , toutes ces pensées , qui sont comme les points fondamentaux de notre foi , vivement retracées dans nos esprits & bien

méditées, ont de quoi nous faire trembler & nous saisir d'une juste frayeur. Mais après tout, ma proposition ne laisse pas de subsister; & je prétends toujours que si cette crainte de la mort prédomine en nous; que si c'est une crainte toute pure, sans mélange de consolation, & qui n'ait pas ce tempérément de grace, que lui doit donner l'espérance Chrétienne, même dans la personne des pécheurs, quelque sainte qu'elle paroisse, nous sommes encore dignes de compassion; pourquoi cela? Parce qu'étant Chrétiens, la foi nous fait trouver dans la mort même de quoi nous tenir lieu de ressource, si j'ose m'exprimer ainsi, contre ces jugements de Dieu si formidables. Or ce qu'il y a de pitoyable en nous, c'est que tout cela se trouvant dans la mort, nous ne l'y trouvions néanmoins jamais, & que nous n'écoutions la foi qu'à demi, sur un sujet où nous pouvons la faire servir de correctif à elle-même, en opposant aux vérités effrayantes qu'elle nous enseigne, d'autres vérités consolantes qu'elle y adjoute. Expliquons-nous.

C'est une belle réflexion de saint Augustin, lorsqu'il nous dit que nous devons avoir par proportion les mêmes sentiments & les mêmes affections pour la mort, que nous avons pour Dieu. Dieu, remarque ce saint Docteur, est tout-ensemble & aimable & terrible. Il est aimable, parce que c'est un Dieu de miséricorde & de bonté; & il est terrible, parce que c'est un Dieu de justice, & selon l'expression de l'Écriture, le Dieu des vengeances. Comme terrible, il veut

être craint ; & comme aimable, il veut être aimé. De même, reprend ce Père, la mort a deux visages tout différents ; elle est redoutable d'une part, & désirable de l'autre. Redoutable, parce qu'elle peut être pour nous le commencement d'un malheur éternel ; mais désirable, parce que selon les vûës de Dieu, elle nous doit mettre en possession de l'immortalité & de la gloire. Il faut donc que nous la craignons, & que nous l'aimions tout à la fois : c'est-à-dire, que nous la craignons d'une crainte mêlée d'amour, & que nous l'aimions d'un amour accompagnée de crainte. Il y a plus, adjoûte saint Augustin. Car comme Dieu, qui est aimable & terrible, veut absolument parlant, être plus aimé des hommes que redouté, aussi devons-nous plus aimer la mort que la craindre : & comme Dieu ne se tiendrait pas honoré de nous autant qu'il le veut être, si nous le craignons plus que nous ne l'aimons ; ainsi peut-on dire que nous ne sommes pas dans une disposition parfaitement Chrétienne, si nous craignons plus la mort, que nous ne l'espérons, parce que notre crainte & notre amour par rapport à elle doivent suivre la mesure de notre amour & de notre crainte à l'égard de Dieu. Il faut donc craindre la mort par esprit de foi ; mais il faut encore plus l'espérer & la désirer en esprit de foi. Tel est le raisonnement de saint Augustin.

Ce n'est pas que les saints n'ayent craint la mort, ou plutôt les suites de la mort. Car le même saint Paul qui témoignoit tant d'empressement de voir la prison de son

corps détruite, reconnoissoit néanmoins que c'étoit une chose terrible de tomber

Hebr. dans les mains du Dieu vivant: *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Et le même

Ps. 138. David qui demandoit si instamment de voir Dieu, ne laissoit pas de chercher un azile où il pût se mettre à couvert de sa colère: *Quà à facie tuâ fugiam?* Cependant,

quelque partagez qu'ils parussent entre ces divers mouvements d'amour & de crainte, le désir l'emportoit, & ils ne pouvoient se défendre de souhaiter la mort, en considérant que c'étoit la voie pour aller à Dieu. De-là vient que saint Jérôme, qui fut peut-être de tous les saints le plus touché des jugements de Dieu, fut néanmoins un de ceux qui soupirèrent davantage après la fin de cette vie mortelle. C'est une chose admirable de voir comment il la demandoit, & en quels termes il l'appelloit. Nous le lisons encore dans une Epître d'Eusébe au pape Damase, que nous conservons comme un des plus beaux monuments de l'antiquité.

Hieron. *Veni, amica mea, soror mea, sponsa.* Venez, disoit ce grand Saint, parlant à la mort, venez, vous que je chéris comme ma bien-aimée, comme ma sœur, comme mon épouse.

Idem. *Indica mihi quem diligit anima mea: conduisez-moi à l'unique trésor de mon ame.* Car il n'y a que vous qui puissiez me rendre ce bon office, & me montrer le lieu où il repose: *Ostende mihi ubi cubat Christus meus.*

Idem. Vous êtes toute environnée de ténèbres, poursuivoit ce même Père; mais ces ténèbres me découvriront la lumière éternelle, & c'est ce qui vous donne pour moi tant de

charmes : *Nigra es, sed formosa.* Vous êtes *Idem* terrible aux Rois de la terre & à ces mondains, qui bornent toutes leurs espérances à cette vie ; *Terribilis apud reges terrena* : mais *Idem* vous me devenez d'autant plus agréable, que j'ai moins de prétentions en ce monde & pour ce monde. Ainsi s'expliquoit saint Jérôme ; ainsi craignoit-il la mort ; & pour peu que nous ayons de foi, ainsi devons-nous la craindre, ou plutôt ainsi devons-nous la désirer.

Mais vous me dites, que vous craignez la mort, parce que vous êtes pécheur ; que vous la craignez, parce que vous êtes actuellement dans le désordre du péché & dans l'inimitié de Dieu ; que vous la craignez, parce qu'étant fragile, vous pouvez perdre à tout moment la grace ; que vous la craignez, parce que vous êtes exposé à des occasions dangereuses & à toute la corruption du monde ; que vous la craignez, parce que quelque bien que vous puissiez faire, vous êtes toujours incertain de votre état devant Dieu, & que vous ne sçavez si vous êtes digne de haine ou d'amour. Car voilà toutes les dispositions où la crainte de la mort pourroit être, avec plus de prétexte, autorisée par la foi. Et moi je réponds qu'en toutes ces dispositions, à quiconque veut consulter la foi & agir selon la foi, la vûe de la mort doit encore être aimable, & que nous y découvrons toujours des sources fécondes d'espérance & de confiance, pour modérer l'excès de nos craintes, En effet, je suis pécheur, me dis-je d'abord à moi-même, & voilà justement pourquoi la vûe

de la mort me doit être douce : parce que la vûe de la mort est le plus sûr moyen de me préserver du péché & de résister aux tentations du péché. Je dois donc la regarder non seulement comme une grace, mais comme une des graces les plus efficaces, comme un effet de la bonté toute miséricordieuse de Dieu envers moi, comme un remède puissant & presque infaillible dont il a bien voulu me pourvoir. Ah ! Seigneur, que deviendrois-je si cette vûe touchante de la mort, qui me régle & qui me gouverne, venoit jamais à m'abandonner ? En quels dérèglements irois-je me précipiter, & où me porteroit ma passion ? Je suis dans le désordre du péché, & c'est pour cela même que je dois envisager souvent la mort. Quelle conséquence ? elle est très naturelle. Parce que s'il y a quelque chose qui soit propre à me convertir & à me faire sortir de l'affreux état où je suis tombé, c'est la mort bien envisagée & bien considérée. Car c'est le souvenir de la mort, ou pour mieux-dire, la grace attachée à ce souvenir de la mort, qui a opéré de tout tems dans le Christianisme les plus grandes conversions. C'est la mort fortement représentée dans l'esprit, qui a humilié l'orgueil des ames les plus fières ; qui a fait des cœurs les plus inflexibles & les plus durs, des cœurs contrits ; qui a soumis au joug de la pénitence les pécheurs les plus indociles. Par où un pécheur de ce caractère a-t'il coûtume d'être ébranlé ? par la vûe de la mort, & si je dois jamais revenir de mes égarements & me rapprocher de Dieu, n'est-ce pas par là même ? Pourquoi

donc ne m'occuperois-je pas volontiers de cette vûë de la mort, & pourquoi n'en ferois-je pas ma plus solide consolation? Je suis fragile, & je puis perdre à chaque moment la grace: mais que s'ensuit-il de-là? que je dois donc m'entretenir sans cesse de la vûë de la mort, puisque ce sera le soutien de ma fragilité; & que portant ce précieux trésor de la grace dans un vase de terre, il n'y a que la vûë de la mort qui puisse affermir mes pas, & me mettre en quelque sûreté. C'est donc être bien ennemi de moi-même & de mon salut, si je suis cette vûë, & si je la crains comme un sujet de tristesse & d'abattement. Je suis exposé à mille dangers; & les scandales du monde qui m'entourent de toutes parts, sont autant d'écüils que je ne sçauois éviter. Erreur, si je le crois ainsi. Je les éviterai, ces écüils, par la vûë de la mort, & cette vûë salutaire me sauvera de ce déluge d'iniquité qui inonde aujourd'hui le siècle. Soit donc que j'aie égard à l'intérêt de Dieu, soit que je sois sensible au mien, la mort me doit être, sous l'un & l'autre rapport, un avantage. Pour l'intérêt de Dieu, parce qu'elle nous fait entrer dans un état où nous ne sommes plus capables de l'offenser. Pour le mien, parce que dans cet état le monde n'est plus capable de nous corrompre. Et pourquoi Salomon nous apprend-il que le juste a été souvent enlevé du monde dès ses premières années, si ce n'est afin que la malice du siècle perverti ne l'infestât pas de son venin, & qu'il ne fût pas séduit par l'éclat trompeur de la vanité? *Raptus est ne Sap. c. 4.*

malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius. Mais après - tout nous ne sçavons si nous sommes dignes d'amour ou de haine. Vous l'avez voulu de la sorte, ô mon Dieu, pour nous tenir dans une plus grande dépendance de votre grace : mais du reste au milieu de cette incertitude la vûë de la mort nous fait trouver tout le repos que nous pouvons avoir en cette vie ; puisqu'elle nous fait prendre toutes les mesures nécessaires pour nous maintenir dans l'amour de Dieu. En deux mots, ou nous sommes pécheurs, ou nous sommes justes. Si nous sommes pécheurs, la vûë de la mort nous ramène dans les voies de Dieu ; & si nous sommes justes, la vûë de la mort nous confirme dans les voies de Dieu. Si nous sommes pécheurs, la vûë de la mort nous excite à la pénitence ; & si nous sommes justes, la vûë de la mort nous assure le don de la persévérance. Si nous sommes pécheurs, la vûë de la mort nous fait devenir justes ; & si nous sommes justes, la vûë de la mort nous empêche de devenir pécheurs. Ainsi nous marcherons sûrement & tranquillement. Nous craindrons la mort sans foiblesse, & nous la désirerons sans présomption. Nous trouverons de quoi bénir Dieu jusques dans les effets de sa justice, & nous nous en ferons un moyen de sanctification en ce monde pour obtenir en l'autre la félicité éternelle où nous conduise, &c.



T A B L E
D E S
S E R M O N S
A V E C

L'Abrégé de chaque Sermon.

Sermon pour le sixième Dimanche après
la Pentecôte , sur la Tempérance
chrétienne. Page 1.

SUJET. *Alors Jesus prit les sept pains
qui lui avoient été présentez , & rendant
des actions de graces , il les rompit , & les don-
na à ses disciples pour les distribuer , & ils les
distribuèrent au peuple. Le Sauveur du monde,
en nourrissant le peuple , nous enseigne la
tempérance que nous devons garder dans
les repas. p. 1. 2. 3.*

Division dans le mystère de la multiplica-
tion des pains & dans le soin que prend
Jesus-Christ de nourrir ces saintes troupes
qui l'avoient suivi , il nous apprend à re-
trancher de la réfection du corps ce qu'il y
a de defectueux & de déréglé , 1. partie.
Et ce même Sauveur nous fait encore con-
noître de quelle sainteté cette réfection du

corps est susceptible, & nous apprend à la perfectionner, 2. partie. p. 3. 4. 5.

I. PARTIE. Jesus-Christ nous apprend à retrancher de la réfection du corps ce qu'il y a de défectueux & de déréglé; sçavoir, l'attachement, l'excès, la délicatesse. p. 5. 6.

1. L'attachement, c'est-à-dire, une attention trop grande à ce qui regarde le soulagement & l'entretien du corps. Pour corriger ce défaut, Jesus-Christ mène le peuple qu'il traîne à sa suite, dans un lieu solitaire, inculte, dénué de tout, & c'est-là en effet que ce peuple bien différent des anciens Juifs, & uniquement attentif à écouter la parole de Dieu, se laisse conduire sans murmurer. Mais combien y a-t'il maintenant dans le christianisme de ces hommes, dont saint Paul a dit qu'ils font de leur corps leur divinité, ne pensant à rien autre chose & ne s'occupant de rien autre chose? Comparons cette insatiable avidité avec la sobriété de ces religieux dont parle Cassien, & combattons cet attachement immodéré, comme saint Augustin nous témoigne lui-même qu'il étoit sans cesse obligé de le combattre. p. 6. jusqu'à 12.

2. L'excès. La nature se contente du nécessaire: mais la convoitise cherche le superflu. Jesus-Christ ne pensa à la subsistance de ces quatre mille hommes dont il se trouvoit chargé, que lorsqu'ils furent dans une nécessité extrême: mais aujourd'hui comme dans les autres tems, on va bien au de-là de cette nécessité. De sorte que la parole du Saint Esprit ne se vérifie que trop en nous, lorsqu'il nous dit que l'homme s'est rendu

semblable aux bêtes. Encore les bêtes ont-elles cet avantage, qu'elles s'en tiennent à ce qui leur suffit. Quel opprobre pour nous, & en particulier pour les personnes du sexe, lesquelles se portent maintenant à des intempérences qui leur étoient autrefois inconnuës! p. 12. jusqu'à 18.

3. La délicatesse. Jesus-Christ ne nourrit le peuple que de pain, Dieu remarque l'Abbé Rupert, avoit fourni aux Israélites dans le désert les mets les plus exquis, *Et pluit super eos volatilia pennata*. Mais ce n'étoit point par un effet de sa libéralité; c'étoit plutôt par un châtement de sa justice & pour punir leurs murmures. Car il n'est rien de plus dangereux ni de plus pernicieux que cette délicatesse. Elle donne des forces à la chair pour se révolter & pour sécoüer le joug. Aussi les saints en ont-ils eü tant d'horreur: & c'est de là que les conditions les plus relevées & les plus aisées sont communément les plus corrompuës. p. 18. jusqu'à 22.

II. PARTIE. Jesus-Christ nous fait encore connoître de quelle sainteté la réfection du corps est susceptible, & nous apprend à la perfectionner: par où? par la bénédiction des viandes & l'action de graces, par sa présence adorable, & par les œuvres de charité. p. 22. 23.

1. Par la bénédiction des viandes & l'action de graces. Il benit les pains, & rendit graces à son Père. Il est bien juste que nous nous acquittions de l'un & de l'autre devoir, puisque c'est de Dieu que nous recevons notre nourriture. C'est par là que se faisoient distinguer les premiers fidèles; &

saint Ambroise observe que ces deux voyageurs à qui le Sauveur des hommes se joignit sur le chemin d'Emmaüs, le reconnurent dans la fraction du pain & à la bénédiction qu'il lui donna avant que de le manger. N'est-il pas étrange que nous jouïssions des bienfaits de Dieu, sans penser à Dieu & sans le remercier ? p. 23. *jusqu'à 27.*

2. Par sa présence adorable. Ce fut en la présence de Jesus-Christ que le peuple prit la nourriture qui lui avoit été distribuée. Dieu est présent par tout pour tout voir : mais on peut dire qu'il redouble en quelque sorte son attention dans les lieux & dans les rencontres, où nous pouvons plus aisément nous échapper, comme dans les repas. C'est donc là que nous devons le perdre moins de vüë. Les Payens eux-mêmes faisoient exposer leurs idoles devant leurs tables, afin que l'idée de ces faux Dieux les tint dans une juste modération. Mais parce que nous oublions notre Dieu, tout présent qu'il est, qu'arrive-t'il souvent ? Jugeons-en par l'exemple de Balthazar. Si Dieu n'éclate pas ouvertement contre nous, comme il éclata contre ce Prince, ses jugemens secrets n'en sont pas moins redoutables ni moins funestes. p. 27. *jusqu'à 30.*

3. Par les œuvres de charité. Jesus-Christ fit recueillir les restes pour ceux qui pouvoient survenir. Ainsi les riches doivent ils entretenir les pauvres du superflu de leurs tables. Saint Loüis en nourrissoit tous les jours dans son Palais un certain nombre. On laisse périr dans les maisons tant de choses, dont les pauvres pourroient se nourrir. On

les laisse périr eux mêmes , & par - là on s'expose au triste sort de ce mauvais riche de l'Evangile qui fut enseveli dans l'enfer. Puisse nous , pour fruit de ce discours , nous affranchir de l'esclavage de nos corps.
p. 30. jusqu'à 35.

Sermon pour le septième Dimanche
après la Pentecôte , sur l'Hypocrisie.
Pag. 36.

SUJET. *Jesus dit à ses disciples : gardez-vous des faux Prophètes , qui viennent à vous déguisez en brebis , & qui dans le fond sont des loups ravissans.* Voilà en peu de paroles le caractère des hypocrites : mais du reste ce n'est point tant de notre hypocrisie propre qu'il s'agit ici , que de l'hypocrisie d'autrui. p. 36. 37. 38.

Division. Montrons au libertin combien il est mal fondé , quand pour se confirmer dans son libertinage & son désordre , il se sert de l'hypocrisie d'autrui , 1. partie ; au Chrétien lâche , combien il est foible & coupable dans sa foiblesse , quand il se trouble de l'hypocrisie d'autrui , jusqu'à s'éloigner des voyes de Dieu , 2. partie ; & au Chrétien ignorant & simple , combien il est inexcusable devant Dieu lorsqu'il se laisse surprendre à l'hypocrisie d'autrui , 3. partie. p. 38. 39.

I. Partie. Le libertin mal fondé , quand pour se confirmer dans son libertinage & son désordre , il se sert de l'hypocrisie d'au-

trui. Parce que la vraie piété condamne le libertin & que c'est un reproche de ses désordres; que fait-il? il tâche à se persuader que tout ce qui paroît piété dans le monde, n'est que fausse piété ou du moins n'est qu'une piété très suspecte. D'où il tire cette conséquence, que les autres ne valent pas mieux que lui, & qu'il n'a qu'à vivre toujours comme il vit. Or ce raisonnement se détruit en deux manières. p. 39. *jusqu'à* 43.

1. Quand il n'y auroit point dans le monde de vraie piété, Dieu n'en seroit pas moins Dieu, & par conséquent nous n'en serions pas moins obligés à le servir; la loi n'en seroit pas moins loi, & par conséquent nous ne serions pas moins obligés de la garder. Nous ne serons pas jugés sur la conduite des autres, mais sur la nôtre. Exemples de David & de Tobie. p. 43. *jusqu'à* 47.

2. Quoiqu'en puissent dire les libertins, il y a encore dans tous les états de vraies vertus; & c'est par malignité que les mondains & les impies ne veulent pas les reconnoître. p. 47. *jusqu'à* 50.

II. Partie. Le Chrétien lâche & foible, coupable dans sa foiblesse quand il se trouble de l'hypocrisie d'autrui, jusqu'à s'éloigner des voies de Dieu. Cette tentation a trois pernicious effets dans les Chrétiens lâches & foibles. 1. Elle leur imprime une crainte servile de passer dans le monde pour hypocrites & pour faux dévots; & cette crainte leur est un obstacle à l'accomplissement des plus saints devoirs de la religion.

2. Elle produit en eux un dégoût de la piété, fondé, disent-ils, sur ce que la piété, quoique solide en elle-même, a le malheur d'être sujette à la censure des hommes & à la malignité de leurs jugemens. 3. Ils tombent par là dans un abbattement de cœur, qui va souvent jusqu'à leur faire abandonner le parti de Dieu, plutôt que de s'engager à soutenir la persécution. Or ce scandale est très déraisonnable, & à l'égard d'un Chrétien il ne peut être justifié dans aucun de ces trois chefs. p. 50. *jusqu'à 54.*

1. Il ne tient qu'à un Chrétien de vivre de telle sorte qu'on ne le puisse soupçonner d'hypocrisie. Car il y a certains caractères de vertu qui ne peuvent être suspects. p. 54. *jusqu'à 57.*

2. Bien loin que le malheur qu'a la piété d'être exposée au soupçon de l'hypocrisie, en doive dégoûter un Chrétien, c'est ce qui doit au contraire allumer son zèle pour elle & l'exciter à prendre ses intérêts. p. 57. 58.

3. Au lieu donc de se décourager & de s'abatre, un Chrétien doit s'animer, & se souvenir combien il lui fera glorieux & avantageux de combattre & d'être persécuté pour la cause de Dieu. Le monde même ne pourra s'empêcher de lui rendre justice. p. 58. *jusqu'à 60.*

III. PARTIE. Le Chrétien ignorant & simple, inexcusable devant Dieu, lorsqu'il se laisse surprendre à l'hypocrisie d'autrui. On s'y laisse en effet tous les jours surprendre, jusqu'à quitter le parti de la vérité,

pour embrasser celui de l'erreur, & jusqu'à se déclarer contre le bon droit pour favoriser l'injustice. Or est-on excusable d'avoir ainsi été surpris? non, & pour deux raisons. p. 60. jusqu'à 63.

1. Jesus-Christ ne nous a rien recommandé davantage dans l'Evangile que de nous garder des surprises d'une fausse piété, & d'y apporter une extrême vigilance. Or c'est à quoi nous ne pensons point assez. p. 63. jusqu'à 66.

2. Jesus-Christ nous a donné les règles nécessaires pour nous garantir de ces surprises de la fausse piété. Par exemple, il nous a déclaré que la preuve infaillible de la vérité étoit l'attachement & la soumission à l'Eglise. Du reste ayons recours à Dieu & demandons-lui qu'il nous découvre ses voyes. p. 66. jusqu'à 68.

Sermon pour le huitième Dimanche
après la Pentecôte, sur l'Aumône.
Page 69.

SUJET. *Et moi je vous dis de même: faites-vous des amis de vos richesses, afin que quand vous serez réduits à l'extrémité, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. Tel est l'usage que nous devons faire des biens temporels, & tel est le fruit que nous en pouvons retirer par l'aumône. p. 69. 70. 71.*

Division. Dans l'établissement de l'aumône, la providence de Dieu s'est montrée également bienfaisante envers le pauvre &

envers le riche. Bienfaisante envers le pauvre, d'avoir pourvû par une loi particulière au soulagement de sa pauvreté, 1. partie. Bienfaisante envers le riche, de lui avoir donné un moyen aussi infaillible que celui de l'aumône, pour appaiser Dieu dans l'état de son iniquité, 2. partie. p. 71. 72.

I. Partie. Providence de Dieu bienfaisante envers le pauvre par l'établissement de l'aumône. Il y a dans la condition du pauvre trois grands désavantages, à en juger selon la nature & selon les vûes du monde. 1. Cette inégalité de biens, qui le fait manquer de tout, tandis que le riche est dans l'abondance. 2. Les misères & les besoins attachez à cet état d'indigence, tandis que le riche goûte toutes les douceurs & toutes les commodités de la vie. 3. L'état de dépendance où la disette réduit le pauvre & le mépris qu'elle lui attire, tandis que le riche est dans l'éclat & dans la grandeur. Or voilà à quoi la providence a suppléé par la loi de la charité, & en particulier par le précepte de l'aumône. p. 72. 73.

1. L'inégalité de biens a été nécessaire pour entretenir l'ordre & la subordination dans le monde. Mais du reste, Dieu par le précepte de l'aumône ordonne au riche de donner son superflu au pauvre, & par-là tout devient égal, selon l'expresse doctrine de saint Paul, *Ut fiat aequalitas*. Les riches sont donc comme les œconômes de Dieu, & ont une obligation indispensable de fournir à toute sa maison la subsistance nécessaire. Or les pauvres font partie de cette maison de Dieu. p. 73. jusqu'à 77.

2. Il est vrai que l'indigence expose les pauvres à de grandes misères, & nous ne les voyons que trop : mais si les pauvres souffrent, ce n'est point à Dieu qu'il s'en faut prendre ni à sa providence. Car il a fait un commandement exprès aux riches de les soulager, & il a ajouté à son commandement la plus terrible menace, qui est celle d'une damnation éternelle. Que ne doivent pas craindre sur cela tant de riches impitoyables & comment se justifieront-ils au jugement de Dieu? p. 77. *jusqu'à 82.*

3. Si le monde méprise les pauvres, Dieu par son précepte nous apprend à les honorer, puisqu'il fait voir combien ils lui sont chers, & puisqu'il les établit auprès de nous comme ses substitués, dans lesquels il veut que nous le reconnoissions & que nous l'honorions lui-même. De là ces sentimens de vénération qu'une piété religieuse nous inspire pour eux. C'est donc ainsi que la condition des pauvres est relevée, & combien le sera-t-elle encore plus dans l'assemblée générale des hommes & dans la gloire, s'ils ont été sur la terre des pauvres patients & fidèles? p. 82. *jusqu'à 87.*

II. PARTIE. Providence de Dieu bien-faisante envers le riche par l'établissement du précepte de l'aumône : comment? parce qu'elle lui donne par là, 1. de quoi corriger l'opposition de son état avec celui de Jésus-Christ pauvre, 2. de quoi réparer tant de péchez & tant de désordres où le plonge l'usage du monde, & sur-tout l'usage des biens du monde, 3. de quoi par conséquent se promettre quelque sûreté pour le salut &

& contre la malheureuse réprobation dont les riches sont menacez. p. 87. 88. 89.

1. De quoi corriger l'opposition de son état avec celui de Jesus-Christ pauvre : car dès-là que vous partagez vos biens avec Jesus-Christ dans la personne des pauvres, vos biens sanctifient par ce partage n'ont plus de contrariété avec la pauvreté de cet Homme-Dieu, puisqu'il entre ainsi comme en société de biens avec vous. p. 89. 90.

2. De quoi réparer tant de péchez & tant de désordres où le plonge l'usage du monde, & sur-tout l'usage des biens du monde. Rien, selon l'Écriture, de plus satisfaisant auprès de Dieu que l'aumône. C'est pourquoi Daniel donna au Roi de Babylone ce conseil si salutaire : *Rachetez vos péchez par vos aumônes*. Le riche a donc dans son état de quoi satisfaire à Dieu ; il a dans ses richesses mêmes, qui avoient été pour lui l'instrument du péché, la matière de la réparation du péché, il a de quoi se faire auprès de Dieu de puissans intercesseurs. p. 90. jusqu'à 96.

3. De quoi se promettre quelque sûreté pour le salut. Voilà en effet par où bien des riches se sont sauvez ; voilà par où ils ont obtenu de Dieu ces graces efficaces, qui les ont retirez de leurs égaremens & conduits au port de l'éternité bienheureuse ; mais il faut pour cela des aumônes qui ayent toute l'étendue & la mesure convenable. p. 96. jusqu'à 99.

Sermon pour le neuvième Dimanche après la Pentecôte, sur les Remords de la conscience. Page 100.

SUJET. Lorsque Jésus fut proche de Jérusalem, voyant cette ville, il versa des larmes de compassion pour elle, & il dit : ô si du moins en ce jour, qui est pour toi, tu avois connu ce qui pouvoit te donner la paix. C'est ainsi que Dieu parle intérieurement à une ame criminelle, & qu'il presse un pécheur par les remords de sa conscience. p. 100. 101. 102.

DIVISION. Le remords du péché est une grace de Dieu. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grace qui fait le remords du péché, 1. partie. La malice & le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grace pour persévérer dans le péché, 2. partie, p. 102. 103.

I. PARTIE. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grace qui fait le remords du péché. En voici les avantages, p. 103. 104.

1. C'est une grace : car c'est un secours que Dieu nous donne pour nous convertir. p. 104. 105. 106.

2. C'est une grace intérieure, puisque c'est la voix même de l'esprit de Dieu qui se fait entendre au fond de notre cœur. p. 106. 107. 108.

3. C'est la première de toutes les graces que Dieu donne au pécheur pour commencer l'ouvrage de sa conversion : c'est par cette

grace prévenante que Dieu le touche d'abord. Exemple de David & de Caïn. p. 108.

jusqu'à 110.

4. C'est entre les autres graces la plus miraculeuse dans la manière dont elle est produite. Ce miracle consiste en ce que c'est le péché même qui donne naissance à cette grace. p. 110. 111.

5. C'est de toutes les graces la plus digne de la grandeur & de la majesté de Dieu. Ce n'est point en suppliant que Dieu agit par ce remords, mais en maître & en juge, qui menace & qui répand dans une ame la terreur de ses jugemens. Exemple d'Achab. p. 111. 112. 113.

6. C'est de toutes les graces la plus constante. Elle nous suit par-tout, & plus nous faisons d'efforts pour la repousser, plus elle s'attache à nous. p. 113. 114.

7. C'est la grace la plus universelle. Il n'y a personne qui ne soit sujet aux reproches de sa conscience après le péché. p. 114. 115. 116.

8. C'est la grace la plus assurée pour l'homme pécheur & la moins sujette à l'illusion. L'Ange de ténèbres se transforme quelquefois pour nous tromper, en Ange de lumière; mais il se garde bien de représenter à un pécheur le désordre de son crime. p. 116. 117.

9. Sans cette grace tous les dons de Dieu deviennent stériles à notre égard, & avec elle ils sont tous efficaces: car si notre conscience ne forme ce remords, *Peccavi*, j'ai péché, tout le reste est inutile; & dès que ce remords est une fois bien conçu, il com-

munique à tout le reste une vertu particulière & sanctifiante. 117. 118.

10. C'est la grace la plus convaincante pour disposer l'esprit de l'homme à la pénitence. La conscience est alors son propre témoin, & se trouve forcée de s'accuser elle-même, & de se condamner. p. 118. 119.

11. De là c'est la grace la plus puissante sur le cœur. Elle le pique & le presse si fortement, que pour se délivrer du tourment secret qu'il ressent, il est enfin obligé de se rendre. Voilà le principe des plus grandes conversions. Que de trésors renfermez dans une seule grace, & n'est-ce pas là que nous devons reconnoître toute la miséricorde de notre Dieu? p. 119. jusqu'à 122.

II. PARTIE. La malice & le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grace du remords de la conscience, pour persévérer dans le péché. En voici les divers degrés. p. 122.

1. Puisque le remords de la conscience est une grace, résister à ce remords, c'est donc résister à la grace & au Saint Esprit. p. 122. 123.

2. Puisque le remords de la conscience est la première grace du salut & le premier moyen de conversion pour un pécheur, résister à ce remords, c'est donc tarir à son égard toutes les sources de la divine miséricorde. p. 123. 124. 125.

3. Puisque le remords de la conscience est une grace toute miraculeuse, plus devons-nous être coupables dans la résistance que nous y apportons. p. 125.

4. Comme le remords de la conscience est la grace la plus digne de la majesté de Dieu, & la plus conforme à sa grandeur souveraine, rien aussi ne lui doit être plus injurieux que les révoltes d'une vile créature qui la rejette, & qui employe tous ses efforts à la repousser. Car plus Dieu agit en Dieu, plus suis-je criminel de ne me pas soumettre & de ne lui pas obéir. p. 125. 126.

5. Le remords de la conscience est la grace la plus constante & la plus durable : par conséquent une pleine résistance à ce remords suppose la malice la plus invétérée & la plus insurmontable. p. 126. 127. 128.

6. Le remords de la conscience est la grace la plus commune & la plus universelle, c'est une grace qui n'est pas même refusée au plus méchant homme & au plus impie. Que reste-t'il donc à un pécheur qui se prive de cette dernière espérance? p. 128. 129.

7. Le remords de la conscience est la grace la plus certaine pour un pécheur & la moins sujette à l'illusion : mais de là saint Bernard conclut que la résistance à ce remords est donc aussi la plus prochaine disposition au désespoir. p. 129. 130.

8. Affreux désespoir que redoublera au jugement de Dieu cette même conscience dont nous aurons tant éludé les poursuites salutaires. Son remords est maintenant pour nous la grace la plus convaincante ; mais cette conviction dont nous ne profitons pas, ne servira qu'à mettre devant Dieu le dernier scéau à notre condamnation. p. 130. 131.

La conclusion , c'est donc d'écouter les remords de notre conscience. Il nous en coûte plus pour y résister , qu'il ne nous en coûteroit pour les suivre. Ce que nous avons sur-tout à craindre , c'est que par la force de l'habitude & par un juste châtement de Dieu , la conscience ne vint non pas à ne point agir du tout , mais à n'agir plus que foiblement. 131. jusqu'à 135.

Sermon pour le dixième Dimanche après la Pentecôte , sur l'état de vie & le soin de s'y perfectionner. Page 136.

SUJET. *Le Pharisien se tenant de bout* *faisoit intérieurement cette prière : Seigneur, je vous rends grace de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. Voilà l'esprit de l'ambitieux : il veut toujours monter, toujours s'élever au-dessus des autres, au lieu de demeurer sagement dans son état & de travailler à s'y perfectionner. p. 136. 137.*

DIVISION. L'ambition nous porte à un rang où nous ne devons point aspirer, puisqu'il est au-dessus de notre état ; & elle nous entretient dans une négligence entière des obligations de notre état , où néanmoins nous devons vivre & nous perfectionner. En deux mots , on veut être ce qu'on n'est pas , 1. partie ; & l'on ne veut pas être ce que l'on est , 2. partie. p. 137. 138. 139.

I. PARTIE. On veut être ce qu'on n'est pas : on veut s'élever au-dessus de son état.

Ambition que les Philosophes mêmes & les sages du paganisme ont condamnée. Mais tenons-nous-en aux maximes de la foi, qui nous apprend que rien n'est plus fatal pour le salut que ce désir de sa propre élévation. Cinq raisons. p. 139. 140. 141.

1. Parce qu'il n'est rien de plus difficile que de s'élever dans le monde, & de ne pas oublier Dieu, ni s'oublier soi-même. C'est la belle leçon que faisoit saint Bernard au Pape Eugene. p. 141. 142.

2. Parce qu'en s'élevant on s'attire par une suite nécessaire, des obligations infinies de conscience, auxquelles on ne satisfait presque jamais, où l'on ne satisfait qu'imparfaitement. Dans cette vie, disoit Cassiodore, le pouvoir & le devoir sont deux choses inséparables. Etre plus que nous n'étions, c'est devoir plus que nous ne devons, & à Dieu, & aux hommes. Quels sont, par exemple, dans l'Eglise les obligations d'un Prélat? Après cela ne nous étonnons pas que les Saints aient fui ces dignitez éclatantes dont la vûë nous éblouit: mais ce qui doit nous étonner, c'est que des hommes mille fois moins capables qu'eux, d'en remplir les obligations, les recherchent avec tant d'ardeur. p. 142. jusqu'à 146.

3. Parce que pour s'élever dans le monde, il faut avoir des qualitez & des vertus acquises qu'on a fort rarement, & dont alors le défaut est criminel. Rien de plus raisonnable que cette règle. Mais les emplois, dit-on, font les hommes: erreur; les emplois doivent perfectionner les hommes, & non pas les préparer. Or a-t'on soin de s'é-

prouver soi-même, avant que de travailler à son agrandissement, pour voir si l'on a toutes les dispositions convenables, & pour s'appliquer à les acquérir? p. 146. 147. 148.

4. Parce que bien même qu'on eût du reste tout le mérite nécessaire pour être élevé, rechercher l'élévation c'est s'en rendre indigne; car une des premières qualitez requises, c'est l'humilité; & il y a une indécence positive à vouloir être supérieur aux autres. Choses si vraies, que ceux qui par leurs intrigues parviennent à certains rangs, affectent le plus de faire croire qu'ils n'y ont en rien contribué. Jesus-Christ, notre maître ne s'est point attribué l'honneur, comme parle saint Paul: & nous, pécheurs, nous allons au devant des honneurs du monde, & nous nous les procurons. Cela est-il tolérable; & comment alors pouvons-nous paroître devant un Dieu humilié & anéanti? p. 148. *jusqu'à* 151.

5. Parce que le désir de s'élever est une source de désordres, qui ruinent presque inévitablement la charité & la justice parmi les hommes. De-là les cabales, les perfidies, les querelles, les vengeances, & mille autres maux dont nous ne sommes que trop témoins tous les jours. Voilà néanmoins la grande maladie de notre siècle, ce désir de s'avancer & de se distinguer. p. 151. 152. 153.

II. PARTIE. On ne veut pas être ce qu'on est, c'est-à-dire, qu'on néglige la perfection de son état. Cependant toute la prudence de l'homme, même en matière de salut, se réduit à s'avancer dans la perfec-

tion de son état ; & à éviter toute autre perfection, ou contraire à celle-là, ou qui en empêche l'exercice. Voici les preuves de cette importante vérité : p. 153. 154.

1. Parce que la perfection de notre état, est ce que Dieu veut de nous : car il ne nous a appelés à cet état, que pour en accomplir les devoirs & pour nous y sanctifier. Hors de-là, quoique nous fassions, ce n'est plus proprement la volonté de Dieu. Si chacun dans le monde s'appliquoit à être ce qu'il doit être, on peut dire que le monde seroit parfait. Mais parce qu'on ne suit que son caprice & son inclination, de là vient un renversement général dans toutes les conditions, p. 154. *juſqu'à* 157.

2. Parce que ce n'est que par rapport à notre état & à la perfection de notre état, que Dieu nous a préparé des graces. C'est la théologie expresse de saint Paul : & il est d'ailleurs de la foi que nous ne ferons jamais d'autre bien que celui pour lequel Dieu nous accorde sa grace. p. 157. 158. 159.

3. Parce que c'est dans la perfection de notre état que notre sainteté est renfermée, & que c'est par conséquent à cela seul qu'est attachée notre prédestination. Voilà par où les saints se sont sanctifiés ; voilà la règle que Jesus-Christ même a suivie : voilà ce que saint Paul a si fortement recommandé aux fidèles. 159. 160. 161.

Trois avis importans. 1. De nous défaire du zèle d'une perfection chimérique & imaginaire que Dieu n'attend pas de nous, & qui nous détourne de celle que Dieu exige de nous. 2. De modérer ce zèle inquiet de la

perfection d'autrui, qui nous fait négliger la nôtre, & que nous entretenons souvent au préjudice de la nôtre. 3. De réformer ce zèle tout payen que nous avons d'être parfaits & irréprochables dans notre état selon le monde, sans travailler à l'être selon le christianisme & selon Dieu. p. 161. 162. 163.

Sermon pour l'onzième Dimanche après la Pentecôte, sur la Médifance. *Pag.* 164.

SUJET. *On lui amena un homme qui étoit sourd & muet, & on le pria de mettre les mains sur lui pour le guérir.* Jesus-Christ fait parler un muet: mais souvent nous est-il plus difficile & plus expédient de nous taire. p. 164. 165.

DIVISION. Entre les péchez il n'en est point de plus lâche, ni de plus odieux que la médifance, 1. partie. Entre les péchez il n'en est point qui engage plus la conscience, ni qui lui impose des obligations plus rigoureuses que la médifance, 2. partie. p. 165. 166. 167.

I. PARTIE. Point de péché plus lâche, ni plus odieux que la médifance. Deux motifs dont le saint Esprit s'est souvent servi lui-même pour nous inspirer en général l'horreur du péché. p. 167.

1. Point de péché plus lâche que la médifance. Celui dont vous parlez, est, ou votre ennemi, ou votre ami, ou un homme indifférent à votre égard. Si c'est votre en-

nemi, dès là c'est haine ou envie qui vous engage à en mal parler, & cela même a toujours été traité de bassesse. Si c'est votre ami, quelle lâcheté de trahir ainsi la loi de l'amitié! Et si c'est un homme indifférent, pourquoi l'entreprenez-vous? Il ne vous a point offensé, & vous l'offensez. 2. Le médifant attaque l'honneur d'autrui, & de quelles armes se sert-il? d'une sorte d'armes, qui de tout tems a passé pour avoir quelque chose de honteux: ce sont les armes de la langue. 3. Quel tems choisit-il pour frapper son coup? celui où l'on est moins en état de se défendre, & où la personne dont il médit, est absente. 4. La médifance, afin d'agir plus sûrement, commet encore trois autres lâchetés. Sur certains faits elle ne parle presque jamais qu'en secret. Elle affecte de plaire & de se rendre agréable. Et elle tâche de se couvrir de mille prétextes qui semblent la justifier. p. 167. *jusqu'à 177.*

2. Point de péché plus odieux, & à Dieu & aux hommes: à Dieu, qui est amour & charité; aux hommes, que le médifant attaque avec tant de liberté. Aussi l'Écriture nous le représente comme un homme terrible & redoutable par les maux infinis qu'il cause par tout. Mais, dites-vous, on se plaît à l'entendre. J'en conviens, mais en même tems qu'il plaît & qu'on aime à l'entendre, on le hait & on l'abhorre. Car si l'on prend plaisir à l'écouter lorsqu'il s'agit des autres, on le craint pour soi-même, & l'on juge assez qu'on n'en sera pas mieux traité dans l'occasion. p. 177. *jusqu'à 181.*

Après cela n'est-il pas étrange que la médisance soit un péché si commun & si universel ? C'a été le vice de tous les tems. C'est encore le vice de tous les états & de toutes les professions. p. 181. *jusqu'à* 185.

II. PARTIE. Point de péché qui engage plus la conscience, ni qui lui impose des obligations plus rigoureuses. C'est un péché contre la justice. Toute injustice à l'égard du prochain est d'une conséquence dangereuse pour le salut ; mais de toutes les espèces d'injustices, il n'y en a aucune dont l'engagement soit plus étroit & plus terrible devant Dieu que celui de la médisance, & cela pour trois raisons. p. 185. 186.

1. Parce qu'il a pour terme la plus délicate & la plus importante réparation, qui est celle de l'honneur. Car il faut le réparer cet honneur que vous avez ravi à votre frère, & nulle puissance ne peut vous en dispenser. Il faut le réparer d'autant plus nécessairement, que c'est un bien plus précieux & plus excellent. Il faut le réparer aux dépens même de votre propre honneur. Or on sçait combien il est difficile de se résoudre à subir cette confusion. p. 186. *jusqu'à* 190.

2. Parce que c'est l'engagement dont l'obligation souffre moins d'excuse, & est moins exposée aux vains prétextes de l'amour propre. Quand on nous parle de restituer un bien mal acquis, nous pouvons quelquefois nous en défendre par la raison de l'impossibilité absolue. Mais quand il s'agit de l'honneur, qu'avons-nous à alléguer ? Détail de divers prétextes dont on veut faussement s'autoriser. p. 190. *jusqu'à* 194.

3. Parce que c'est un engagement qui s'étend à des suites infinies, dont il n'y a point de conscience qui ne doive trembler. Outre l'honneur que blesse la médifance, elle cause encore d'autres dommages. Cette jeune personne, par exemple, n'est plus en état de penser à un établissement dans le monde, depuis que vous l'avez décriée. Toute la fortune d'un homme est perdue, pour un mot que vous avez dit de lui. Or voilà ce que vous êtes obligé de réparer. N'est-il donc pas toujours bien surprenant qu'on se garde si peu d'un péché qui traîne après soi de telles obligations ? Et ce qui doit sur-tout nous surprendre, c'est que des gens qui du reste font profession de la morale la plus sévère, suivent les principes les plus larges sur un point aussi essentiel que l'est la restitution de l'honneur. Apprenons à nous taire quand la réputation du prochain y est intéressée ; & apprenons à parler quand il est du même intérêt que nous lui rendions ce que nous lui avons enlevé. p. 194. jusqu'à 199.

Sermon pour le douzième Dimanche après la Pentecôte, sur la Charité du Prochain. Pag. 200.

SUJET. *Un Samaritain faisant voyage se rencontra auprès de lui, & le voyant il en fut touché de compassion. Il alla à lui & banda ses playes, après y avoir versé de l'huile & du vin. Ensuite il le conduisit dans une hô-*

zellerie , & prit soin de lui. C'est la charité qu'exerce un Samaritain à l'égard d'un Juif: & telle est à plus juste titre , celle que nous devons exercer dans le christianisme les uns envers les autres. p. 200. 201. 202.

DIVISION. Point d'intérêt propre que nous ne devons faire céder à la charité du prochain , 1. partie. Point d'intérêt du prochain que nous ne devons respecter pour le bien de la charité, 2. partie. p. 202. 203.

I. PARTIE. Point d'intérêt propre que nous ne devons faire céder à la charité du prochain. Sans cela il est impossible de conserver la charité , & cette maxime est fondée sur quatre preuves. p. 203. 204.

1. Sur la nature même de la charité en général. Car la charité est une union des cœurs & des volontez. Or l'intérêt propre nous renferme au dedans de nous-mêmes , & par conséquent empêche cette union avec le prochain. C'est donc une illusion de dire ce qu'on dit néanmoins tous les jours : j'aime cette personne parce que Dieu me le commande , mais du reste je ne veux avoir avec elle ni habitude ni société ; qu'elle se tienne de son côté & moi du mien. Comme si toute la charité se réduisoit à ne point vouloir de mal & à n'en point faire , & qu'elle ne dût pas aller jusqu'à entrer dans les intérêts du prochain , sans se reserrer tout entier dans les siens propres. C'est ainsi que la loi de Dieu nous le dicte. Il veut que nous n'ayons tous qu'un même cœur ; & parce que rien ne divise plus les cœurs que l'attachement au propre intérêt , il veut que pour l'entretien de la charité , nous nous dépouillions de

cet intérêt & nous y renoncions. p. 204. *jusqu'à 211.*

2. Sur les qualitez particulières de la charité chrétienne. Toute charité n'est pas charité chrétienne ; & le caractère de la charité, telle que Jesus-Christ nous l'ordonne par son précepte, a quelque chose de singulier. Il prétend que nous nous aimions les uns les autres comme il nous a aimez. Voilà son commandement. Or il nous a aimez jusqu'à sacrifier tous ses intérêts pour nous ; & c'est à cette charité désintéressée qu'il veut qu'on reconnoisse ses disciples, comme en effet on les y reconnoissoit autrefois, & comme on ne peut plus présentement les y reconnoître. p. 211. *jusqu'à 218.*

3. Sur les obligations rigoureuses qu'impose la charité selon les différens états & les diverses conditions. Car il y a des occasions où elle nous oblige indispensablement de renoncer même à notre vie, de renoncer à l'honneur du monde & à notre réputation, de renoncer à nos biens & à nos droits. Morale sur le procès. p. 218. *jusqu'à 224.*

4. Sur les désordres, qui sans ce désintéressement, ruinent tous les jours le commerce de la vie & anéantissent la charité. Pourquoi se hait-on, se déchire-t-on, se détruit-on les uns les autres ? pour l'intérêt. Otez l'intérêt propre, on peut alors répondre de la charité des hommes : mais laissez cet intérêt, plus, que divisions dans les familles, que factions dans les Etats, que schismes dans l'Eglise. p. 224. 225. 226.

II. PARTIE. Point d'intérêt du prochain que nous ne devons respecter pour

le bien de la charité : pourquoi ? Trois raisons. p. 226. 227. 228.

1. Parce que tout intérêt d'autrui est essentiellement l'objet de la charité qui est en nous, ou qui y doit être. Or en cette qualité il nous doit donc devenir, non seulement cher, mais, pour ainsi dire, vénérable. p. 228. *jusqu'à 231.*

2. Parce que cet intérêt d'autrui, quelque petit qu'il nous paroisse en lui-même, par rapport à la charité est presque toujours important dans ses conséquences. Or c'est par ces conséquences que nous devons l'envisager, pour bien juger des obligations qu'il nous impose selon Dieu. p. 231. *jusqu'à 235.*

3. Parce qu'il n'y a point d'intérêt d'autrui, dont le mépris ou le peu de soin, par la seule foiblesse des hommes, ne puisse être pernicieux à la charité. Or des là nous sommes inexcusables, si nous venons à le mépriser, & si nous n'y apportons pas toute la circonspection que demande la prudence chrétienne. Plus notre prochain est foible, plus devons-nous avoir d'égard pour ne le pas blesser. p. 235. *jusqu'à 239.*

Sermon pour le treizième Dimanche
après la Pentecôte, sur la Confession.

Page 240.

SUJET. Dès qu'il eut aperçû ces lépreux ;
il leur dit : allez, faites-vous voir aux
Prêtres. Ces lépreux guéris & obligez de se
montrer aux Prêtres, nous représentent les

pécheurs appelez au tribunal de la pénitence pour y confesser leurs péchez & y être absous. p. 240. 241. 242.

DIVISION. Par rapport au passé, la confession est le moyen le plus efficace & le plus puissant que la providence nous ait fourni pour effacer le péché, 1. partie. Et par rapport à l'avenir, la confession est le préervatif le plus infallible & le plus souverain pour nous garantir des rechûtes dans le péché, 2. partie. p. 242. 243.

I. PARTIE. Par rapport au passé, la confession est le moyen le plus efficace & le plus puissant que la providence nous ait fourni pour effacer le péché. D'où tire-t'elle cette vertu ? 1. De la volonté ou du don de Dieu. 2. D'elle-même & de son propre fond. p. 243. 244.

1. De la volonté ou du don de Dieu. Un moyen de pénitence & de salut n'est efficace qu'autant que Dieu veut l'accepter. Or il a voulu & il veut accepter pour la rémission des péchez, la confession. En quoi Dieu fait sur-tout paroître deux de ses divins attributs, sa grandeur & sa bonté. Sa grandeur remettant le péché en souverain, & sans observer avec nous toutes les formalitez d'une justice rigoureuse. Il lui suffit que nous nous reconnoissions coupables. Sa bonté exigeant de nous si peu de chose, & se contentant pour nous pardonner, du simple aveu de notre péché, & du repentir de notre cœur. Mais, dit-on, c'est à un homme qu'il faut faire cet aveu : il est vrai, c'est à un homme, mais à un homme tenant la place de Dieu, & le ministre des

miséricordes de Dieu. Est-ce donc là une condition si difficile eù égard à la grace que nous obtenons? p. 244. jusqu'à 251.

2. D'elle-même & de son propre fonds. Car la confession du péché fait trois choses les plus capables de gagner le cœur de Dieu.

1. Elle humilie le pécheur, & par là lui arrache jusqu'à la racine du péché, qui est l'orgueil. Différence entre l'esprit de l'hérésie & l'esprit de la vraie Religion. Comme l'esprit de l'hérésie est un esprit d'orgueil, il n'a pû souffrir la confession des péchez aux Prêtres. D'ailleurs, illusion de ceux qui fuyent la confession par la honte qu'ils y trouvent, & de ceux qui voudroient ôter cette honte aux pénitens.

2. La confession excite en nous la douleur & la contrition du péché: car nous ne comprenons jamais plus vivement la malice du péché, que lorsque nous en faisons la déclaration au tribunal de la pénitence. Hors de là nous n'y pensons pas, ou nous n'y pensons qu'à demi.

3. Enfin il ne tient qu'à nous que la confession ne commence déjà à expier la peine du péché, & qu'elle ne nous serve de satisfaction pour le péché. Car dès qu'elle nous est pénible, & que nous y sentons une répugnance qui nous coûte à surmonter, nous pouvons nous en faire un mérite auprès de Dieu. Aussi saint Ambroise n'a pas craint de dire que la confession du péché est l'abrégé de toutes les peines ordonnées de Dieu contre le péché. *Omnium pœnarum compendium*. Explication de cette parole. p. 251. jusqu'à 262.

II. PARTIE. Par raport à l'avenir, la

confession est le préservatif le plus infail-
 lible & le plus souverain pour nous garan-
 tir des rechûtes dans le péché. Ceci se véri-
 fie en considérant le sacrement de péni-
 tence sous trois rapports, 1. par rapport à
 Jesus-Christ, qui en est l'auteur, 2. par rap-
 port au Prêtre, qui en est le ministre, 3.
 par rapport à nous-mêmes, qui en sommes
 les sujets. p. 262. 263.

1. Par rapport à Jesus-Christ : qu'est-ce
 que le sacrement de pénitence ? C'est une
 de ces sources de graces que ce Sauveur en
 mourant fit couler de son sacré côté. Mais
 quelles graces sont particulièrement atta-
 chées à la confession sacramentelle ? des
 graces de défense & de soutien. Dieu veut
 que nous allions recueillir ces graces dans
 son sacrement : & de là il s'ensuit qu'un
 Chrétien qui quitte l'usage de la confession,
 renonce aux graces du salut les plus essen-
 tielles, qui sont les graces de précaution
 contre le péché, & que plus un Chrétien
 approche du saint tribunal, plus il se forti-
 fie contre la tentation. p. 263. *jusqu'à 265.*

2. Par rapport au Prêtre. Car le Prêtre
 en qualité de ministre choisi de Dieu, a une
 grace particulière pour la direction des ames,
 & pour les maintenir dans la voye de la jus-
 tice chrétienne. Et en effet, que ne peut
 point sur nous un directeur prudent & zélé,
 en qui nous avons confiance ; Erreur ou
 mauvaise foi de ceux qui ne veulent pren-
 dre d'un confesseur nulle règle de direction.
 p. 265. *jusqu'à 270.*

3. Par rapport à nous-mêmes. L'expé-
 rience nous apprend que la confession est

un frein pour arrêter notre cœur & pour réprimer ses défirs criminels. Cette seule pensée, je dois demain ou dans quelques jours paroître au tribunal de la pénitence, est capable de nous retenir dans les plus dangereuses occasions. Au contraire, quand une fois on a secoué le joug de la confession, en quels abîmes ne se précipite-t'on pas ! les Hérétiques ne l'ont que trop éprouvé. On me dira qu'il se glisse bien des abus dans la confession : mais de quoi ne peut-on pas abuser ? Corrigeons les abus & conservons l'usage de la confession. p. 270. jusqu'à 273.

Sermon pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte, sur l'éloignement & la fuite du monde. Page. 274.

SUJET. *Jésus dit à ses disciples : nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un & aimera l'autre, ou il s'attachera à celui-là & méprisera celui-ci. Dieu & le monde sont ces deux maîtres. Pour être à Dieu, il faut renoncer au monde. p. 274. 275. 276.*

DIVISION. Le monde nous distrait, ou même nous corrompt. Or les occupations & les soins du monde ne peuvent jamais dispenser un homme Chrétien de s'éloigner au moins quelquefois du monde qui le distrait, & d'avoir dans la vie des tems spécialement consacrez à l'affaire de son salut, i. partie. Tous les engagemens du monde ne justifieront jamais devant Dieu un homme

pécheur, de n'avoir pas fui même absolument le monde qui le corrompoit, & de n'y avoir pas renoncé pour jamais, afin de mettre en assurance l'affaire de son salut, 2. partie. p. 276. 277. 278.

I. PARTIE. Les occupations & les soins du monde ne peuvent jamais dispenser un homme Chrétien de s'éloigner au moins quelque fois du monde qui le distrait, & d'avoir dans la vie des tems spécialement consacrés à l'affaire de son salut. Car sans cet éloignement du monde à certains tems & sans cette retraite, il n'est pas moralement possible de connoître tous ses devoirs, de remarquer toutes les fautes qu'on y commet, & de se prémunir contre tous les dangers où l'on se trouve exposé : c'est-à-dire, qu'il n'est pas moralement possible de se sauver. Or quand il s'agit du salut, l'importance de cette affaire doit évidemment l'emporter sur toutes les autres affaires. C'est ce que le fils de Dieu fit si bien entendre à Marthe, lorsqu'il lui dit : *Marthe, vous vous embarrassez de beaucoup de choses, mais il n'y a qu'une seule chose nécessaire.* Cependant nous sommes assez aveugles pour vouloir justifier notre négligence à l'égard d'une telle affaire, par l'attention que demandent les affaires du monde. p. 279. jusqu'à 287.

On dit qu'on est accablé d'occupations : mais c'est en cela même qu'est le désordre. Dieu ne veut pas que vous vous en laissiez tellement accabler, au préjudice de votre salut. Déchargez-vous d'une partie de ces occupations, si elles ne peuvent compatir avec le premier soin qui vous doit oc-

cuper. Belles maximes de saint Bernard écrivant là-dessus au Pape Eugene. Le remède c'est d'avoir certains tems de retraite, où l'on rentre en soi-même. p. 287. jusqu'à 292,

Mais on ajoute : je ne suis pas le maître dans ma condition de me retirer ainsi. Trois réponses. 1. Quittez cette condition. Il n'est pas nécessaire que vous y soyez, mais il est nécessaire que vous vous sauviez. 2. D'autres que vous, dans les mêmes conditions que vous, ou dans des conditions plus exposées que la vôtre aux embarras du monde, ont sçu trouver du tems pour penser à eux-mêmes & à leur sanctification. David, saint Louis. 3. Ces soins que vous faites tant valloir, ne vous empêchent pas de ménager des tems de retraite pour votre santé, pour votre intérêt, pour vos divertissemens. Il faut bien distinguer dans nos conditions deux sortes de soins : ceux que Dieu y a attachez, & ceux que nous y ajoutons nous-mêmes. Si nous nous en tenions aux premiers, ils nous laisseroient tout le loisir que demande le soin de notre ame & de notre avancement dans les voyes de Dieu. Reconnoissons notre injustice, & corrigeons-la. p. 292. jusqu'à 298.

II. PARTIE. Tous les engagements du monde ne justifieront jamais devant Dieu un homme pécheur, de n'avoir pas fui même absolument le monde qui le corrompoit & de n'y avoir pas renoncé pour jamais, afin de mettre en assurance l'affaire de son salut. Rien de plus contagieux que le monde : nous en convenons nous-mêmes. La conséquence,

c'est donc de renoncer au monde, afin de nous préserver de sa contagion, sur-tout lorsque nous remarquons qu'elle agit plus fortement sur nous. Voilà le préservatif nécessaire, & sans cela ne comptons point sur les graces de Dieu. Mais nous nous excusons sur les engagemens qui nous attachent au monde, & voici quelques réflexions qui détruisent ce prétexte, & qui paroissent convaincantes. p. 298. *jusqu'à* 303.

1. De quelque nature que puissent être les engagemens qui vous arrêtent, l'intérêt de votre salut, comme on l'a déjà dit, est un engagement supérieur qui doit prévaloir. Nous raisonnons ainsi au regard de la vie du corps, & à plus forte raison devons-nous raisonner de même au regard de la vie de l'ame. Mais je suis résolu de me soutenir dans les dangers où m'engage le monde: vous le dites, mais fausse résolution, ou du moins résolution inefficace. Le passé doit vous l'apprendre, & l'avenir achevera de vous le faire connoître. p. 303. *jusqu'à* 307.

2. Si vous voulez bien examiner ces engagemens qui vous retiennent dans le monde, vous trouverez que la plupart ne sont point des engagemens nécessaires, mais des engagemens de passion, d'ambition, de curiosité, de sensualité, de mondanité. Or de tels engagemens doivent-ils vous arrêter? Le monde parlera de votre divorce avec lui: hé bien, vous laisserez parler le monde. Ne le laissez-vous pas parler sur mille autres sujets, sans vous mettre en peine de ses discours! Fuyons donc le monde, & sortons de cette Babylone. Ce n'est pas après tout

qu'il n'y ait un certain monde, dont la société peut être innocente, & avec qui nous pouvons converser. p. 307. jusqu'à 312.

Sermon pour le quinziesme Dimanche après la Pentecôte, sur la crainte de la mort. Page. 313.

SUJET. Lorsque Jesus-Christ étoit près de la ville, on portoit en terre un mort, fils unique d'une femme veuve, & cette femme étoit accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Jesus l'ayant vûë, il en fut touché, & lui dit, ne pleurez point. La seule image de la mort nous contriste & nous effraye : mais nous devons combattre ou du moins régler cette crainte. p. 313. 314. 315.

DIVISION. Rien de plus funeste que l'état de l'impie & du libertin, qui craint la mort, parce qu'il est tombé dans le désordre de l'infidélité, 1. partie. Rien de plus déplorable que l'état du mondain qui craint la mort, parce qu'il est attaché au monde, 2. partie. Rien de plus déraisonnable que l'état de tout homme, je dis en particulier de tout homme Chrétien qui craint la mort, parce qu'il ne fait, pour s'affermir contre cette crainte naturelle, nul usage de sa religion, 3. partie. De-là nous aurons lieu de parler en concluant, à ceux-mêmes qui craignent la mort par une trop vive appréhension des jugemens de Dieu. p. 315. 316. 317.

I. PARTIE. Rien de plus funeste que l'état

tat de l'impie & du libertin, qui craint la mort parce qu'il est tombé dans le désordre de l'infidélité. Dès qu'il ne croit point de vie future, il en est plus attaché à la vie présente; & quoi qu'il en dise, ce doit être un objet bien affreux pour lui que la mort considérée comme une entière destruction de lui-même. Le juste l'envisage avec consolation, la voyant suivie d'une bienheureuse immortalité. p. 317. jusqu'à 320.

La condition de l'impie est d'autant plus malheureuse, que son infidélité, en lui faisant rejeter la créance d'une autre vie, n'exclut point de son esprit cette cruelle incertitude qui lui reste malgré lui, s'il y a une autre vie, ou s'il n'y en a point. Car il a beau faire: il n'a rien là dessus qui lui paroisse certain, & il est forcé de craindre ce qu'il fait profession de ne pas croire. Ainsi la mort ne se présente à ses yeux que sous deux images bien terribles: ou comme une ruine totale de son être, ou comme un passage à une damnation éternelle. Craignons la mort, mais selon la belle maxime de l'Apôtre, en la craignant, soutenons-nous par l'espérance de l'avenir. Disons avec le saint homme Job: *Je sçai que j'ai un Rédempteur vivant dans le ciel, & que je ressusciterai du sein de la terre.* Disons avec David: Seigneur, la mort à laquelle vous nous condamnez, n'est point une véritable mort; ce n'est qu'une ombre de la mort. Armons-nous de cette pensée contre toutes les atteintes du libertinage & de l'incrédulité. p. 320. jusqu'à 327.

II. PARTIE. Rien de plus déplorable que l'état du mondain, qui craint la mort, parce qu'il est attaché au monde. Ce ne sont point précisément les riches ni les grands qui craignent plus la mort, mais les riches attachez à leurs richesses, & les grands attachez à leur grandeur. Qu'il est triste en effet à un homme qui avoit établi sa paix & sa félicité dans les biens temporels & dans les grandeurs humaines, de se voir condamné à les perdre ! C'est ainsi que le Saint Esprit s'en est lui même expliqué dans la sagesse. p. 327. 328. 329.

L'état du mondain n'est pas seulement déplorable, parce qu'étant attaché aux biens de cette vie, il appréhende la mort ; mais parce qu'envisageant la mort, il a été assez aveugle pour s'attacher à des biens qui passent si vite, & que la nécessité de mourir ne l'en détache pas. S'il devoit toujours vivre sur la terre, ou du moins s'il y devoit vivre autant que les anciens Patriarches, son attachement lui pourroit être plus pardonnable : mais notre vie se trouvant bornée à un si petit nombre de jours, n'y a-t'il pas de la folie à compter sur le vain bonheur du monde & à y vouloir mettre son repos ? C'est ce que nous devons sans cesse nous représenter à nous-mêmes, mais c'est à quoi nous ne pensons guères. Quel spectacle qu'un riche mondain aux prises avec la mort, & dont toutes les vûes & tous les projets vont être renversez ! Quelles agitations & quels combats ! Mourons dès-maintenant & de bonne heure en esprit, pour ne plus tant craindre de mourir en effet. p. 329. *jusqu'à* 335

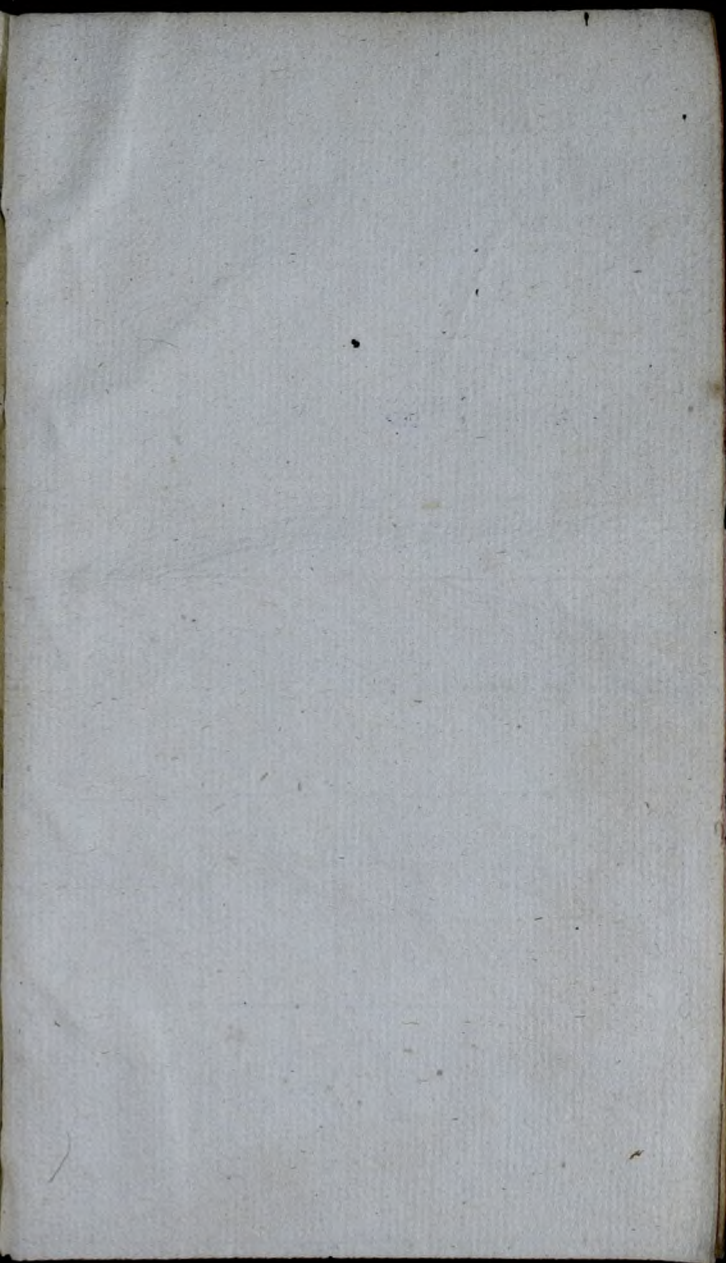
III. PARTIE. Rien de plus déraisonnable que l'état de tout homme, je dis en particulier de tout homme Chrétien, qui craint la mort, parce qu'il ne fait pour s'affermir contre cette crainte naturelle, nul usage de sa religion. Les sages mêmes du paganisme ont trouvé ou crû trouver dans leur philosophie de quoi s'affermir contre la crainte de la mort. Il n'y a qu'à lire ce qu'ils en ont écrit. Or la religion que nous professons nous fournit encore des motifs bien plus puissans pour nous adoucir la mort, & nous la faire considérer d'un œil tranquile & assuré. Ces motifs sont, 1. la vûe de Jesus-Christ mourant, 2. l'attente du Royaume de Dieu, 3. l'exemple des saints & de tant de justes, 4. les trésors infinis de graces dont la mort peut être enrichie. Quelle impression peuvent faire toutes ces considérations! Mais nous ne nous en servons pas. p. 335. *jusqu'à 343.*

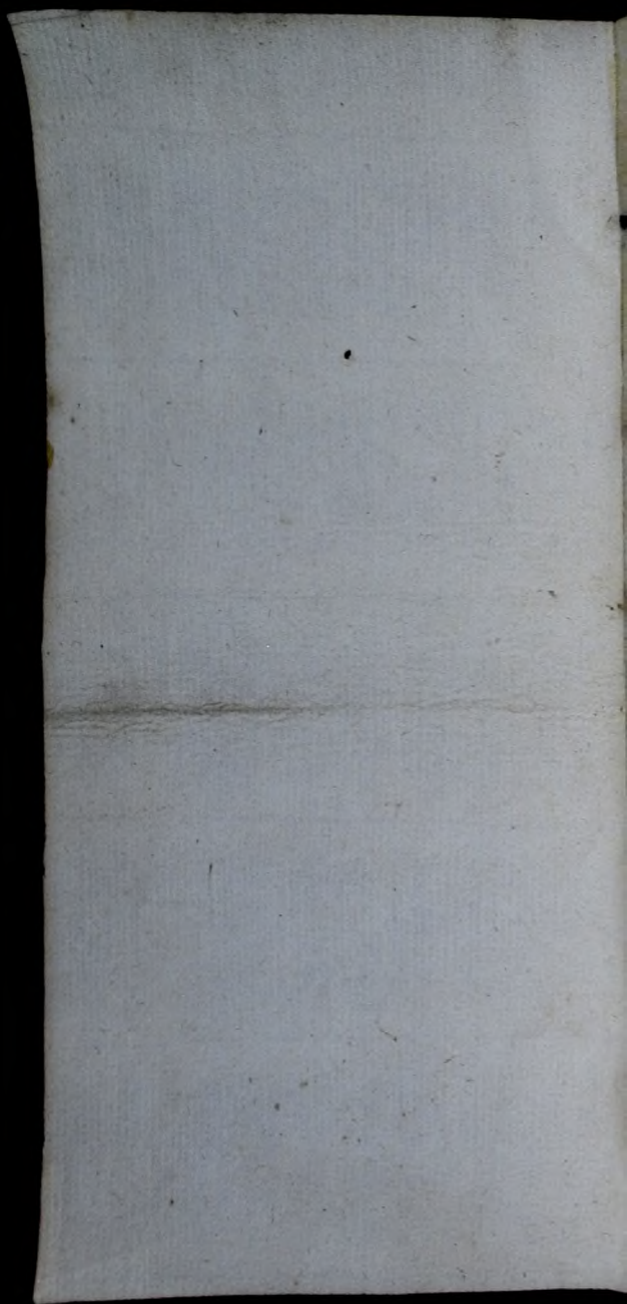
Je ne crains pas la mort en elle même, dira-t'on, mais je la crains à cause de ses suites : Car je ne sçai qu'elle sera ma destinée éternelle dont elle doit décider. Il faut convenir qu'elle est en effet à craindre par là : mais d'une crainte modérée, mais d'une crainte mêlée d'amour & de confiance. De sorte qu'il en est, selon la pensée de saint Augustin, de la mort, comme de Dieu même; Dieu est tout à la fois terrible & aimable, & tout terrible qu'il est, il doit encore être plus aimé que craint. Ainsi, quoique d'une part nous devons craindre la mort, nous devons de l'autre, dans les vûes de la foi, encore plus l'aimer & la désirer. Sentimens

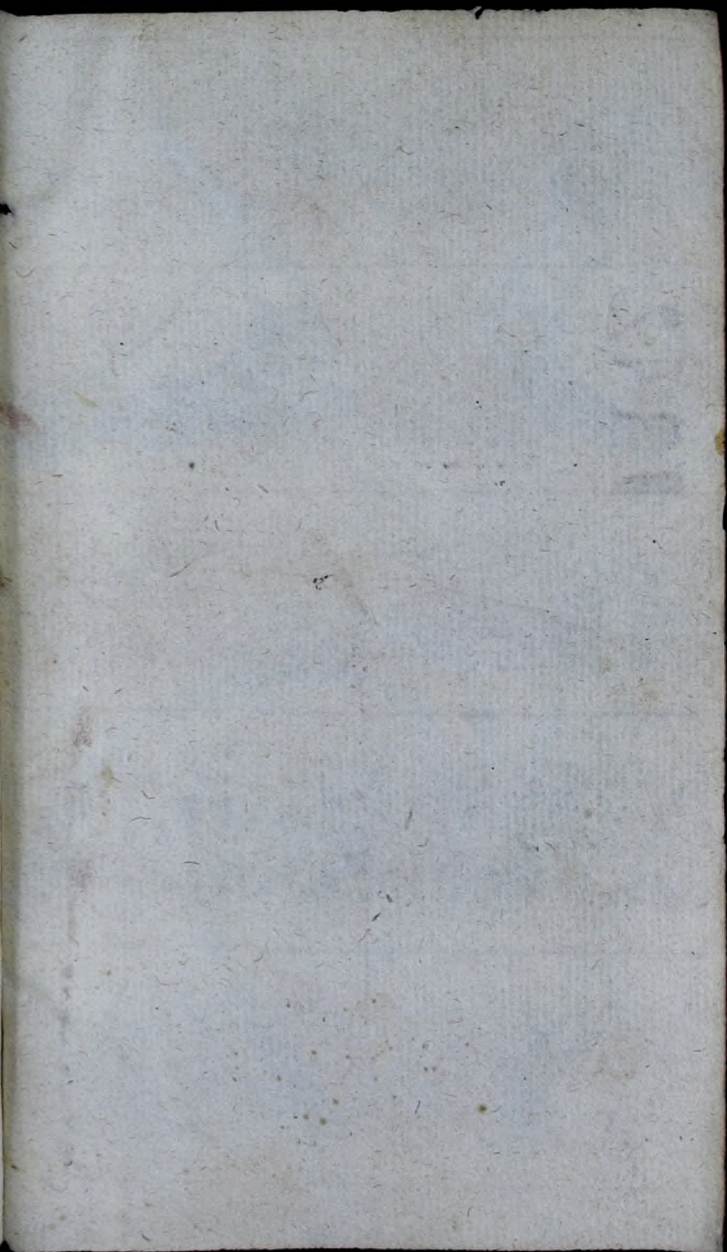
388 *Table & Abrégé des Sermons.*
de saint Paul, de David, de saint Jérôme:
Ayons toujours la mort devant les yeux, &
occupons-nous volontiers de cette pensée,
puisqu'il n'en est point de plus efficace, soit
pour nous préserver de péché si nous y som-
mes exposés, ou pour nous en retirer si nous
y sommes tombez. p. 343. jusqu'à 350.

Z. BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
SANTOHERSKIEGO













00042614

